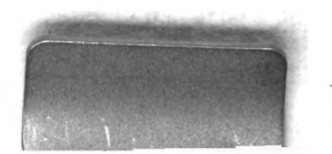





FACULTÉ DES LETTRES
BIBLIOTHÈQUE
B 25-1
UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE;

OU

RECUEIL

Extrait des Ouvrages Anglais périodiques et autres ; des Mémoires et Transactions des Sociétés et Académies de la Grande-Bretagne, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique,

en DEUX SÉRIES, intitulées :

LITTÉRATURE

ET

SCIENCES ET ARTS,

rédigé à Genève,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME CINQUANTE-HUITIÈME.

VINGTIÈME ANNÉE.

LITTÉRATURE

A GENÈVE,

De l'Impr. de la BIBLIOTHÉQUE BRITANNIQUE.

1815.

PRÉFACE.

LES mois orageux du commencement de l'année qui vient de s'écouler avoient nécessité, dans la publication de notre Recueil, un retard, qui est réparé depuis quelques mois. De toutes part renaît un nouvel ordre, dont nous pouvons espérer de tirer quelque avantage. Les communications entre la Grande-Bretagne et le Continent sont devenues promptes et faciles; la France régénérée, loin de s'opposer à la circulation des lumières, fait profession de l'encourager; et quoique nous ayons encore quelques difficultés à surmonter, nous jouissons, du moins, de l'aurore d'un beau jour. Nous allons, selon notre usage, rendre un compte sommaire d'un travail entrepris dans des circonstances difficiles, contre lesquelles nous avons

lutté pendant dix-neuf ans avec persévérance, et qui font place aujourd'hui au plus consolant avenir.

LITTÉRATURE.

Mr. Dugald Stewart nous a fourni à lui seul presque toute la matière de nos articles de *Philosophie*. Nous avons achevé de rendre compte de son intéressant Mémoire sur un enfant aveugle et sourd de naissance. Le Mémoire de Mr. Wardrop a complété notre Recueil d'observations sur un sujet sans doute fort triste, mais propre à répandre quelque jour sur l'étude de l'esprit humain. Nous avons aussi terminé nos extraits de l'Essai de Mr. Dug. Stewart sur le sublime. Enfin nous avons commencé de rendre compte du second volume de ses *Elémens de la philosophie de l'esprit humain*, dont nous allons continuer de nous occuper.

L'*éducation*, cet art ou cette science pratique, qui dépend si immédiatement de la morale, touche de près à la philosophie. Nous avons plus d'une fois entretenu nos lecteurs des beaux établissemens d'Hofwyl, et nous croyons qu'ils auront parcouru avec plaisir les extraits que nous avons donnés du Rapport sur l'Institut des pauvres, par

Mr. Rengger, au nom de la Commission établie pour l'inspection de cet établissement; ils auront vu, dans ce Rapport, ce que peut l'ingénieuse bienfaisance, secondée par le zèle et l'intelligence, d'un habile instituteur, pour retirer du vice et de l'indigence, des enfans entièrement abandonnés ou placés dans les circonstances les plus propres à les dépraver. Nous avons aussi rendu compte de quelques établissemens d'éducation fort éloignés de nous, il est vrai, mais dont l'objet ne peut manquer d'exciter beaucoup d'intérêt. Quinze écoles indiennes et cinq écoles anglaises établies dans l'Inde pour l'instruction des naturels, font la matière du Rapport de C. S. Jones, dont nous avons extrait les faits principaux. Ces faits, exposés avec simplicité, semblent indiquer, dans ce missionnaire, un zèle pur et éclairé.

Législation. Un savant jurisconsulte Anglais, Mr. Bentham, avoit repris sous-œuvre les principes de la législation: les résultats de trente années de recherches et de méditations s'étoient accumulés autour de lui, de manière à lui ôter le courage de les rédiger en corps de doctrine. Mr. Dumont, son ami et notre compatriote, a entrepris ce grand travail, et l'a publié en français. Nous avons rendu compte, dans le temps, des premiers

volumes qu'il a publiés, et qui sont connus et estimés sur le Continent. Deux autres volumes ont paru depuis cette époque, mais en Angleterre seulement; ils traitent de l'objet le plus important peut-être; et en même temps le plus négligé dans la législation moderne; c'est-à-dire, *des Peines et des Récompenses*. Nos extraits n'ont pu donner qu'une foible idée de ce qu'on trouve dans cet ouvrage d'idées neuves, profondes, et presque toutes éminemment applicables au temps présent, déjà si riche en résultats, et si rempli d'espérances. Il est bien à desirer qu'une édition de ces deux volumes soit promptement entreprise en France.

La *Statistique* nous a fourni l'Histoire des Açores, qui auroit également pu trouver place parmi les Voyages; et la description de la Côte d'or par H. Meredith. Celle-ci contient des évènemens récens et très-peu connus; elle donne une idée assez juste de la situation des Européens sur cette côte et des passions politiques qui agitent les nations de cette partie de l'Afrique.

Cette remarque nous conduit aux rapports de l'Institution africaine, que nous avons continué d'extraire sous le titre d'*Economie politique*. C'est la première fois que nous avons eu occasion de présenter à nos lec-

teurs la correspondance officielle d'un envoyé nègre, chargé d'une mission honorable auprès de quelques peuples de même couleur que lui. Sans doute, une circonstance accidentelle, un trait, une nuance, une teinte particulière de la peau, devroit n'avoir rien de remarquable; mais on sait trop les suites cruelles qu'a entraînées cette simple diversité de couleur; et combien ne jouit-on pas de voir l'humanité reprendre enfin tous ses droits!

La partie de l'*Histoire*, de la *Biographie* et de quelques autres études accessoires a été cette année assez abondante. Les Mémoires des Rois d'Espagne de la maison de Bourbon par Coxe sont un ouvrage de longue haleine, que nous avons fort abrégé, mais sur lequel nous reviendrons. L'Histoire d'Ecosse sous Robert I, par R. Kerr, a été entièrement terminée. L'esquisse de l'*Histoire des Sics* par le général Malcolm a été donnée complète en abrégeant les détails. Elle contient une suite de faits qui appartiennent à la fois à la politique et à la philosophie En ayant égard à la prodigieuse diversité des circonstances, on peut dire que cette histoire est comparable sous quelques points de vue à celle de la réformation; et c'est un grand phénomène moral à observer, dans

des lieux où les opinions semblent inflexibles. Nous avons donné une courte notice de l'Histoire de l'abolition de l'esclavage, d'après un journaliste Anglais, qui lui-même analysoit l'ouvrage de Clarkson. Les Lettres sur l'Inde de Mad. Graham, que nous avons commencé d'extraire, roulent sur l'histoire de ce pays, envisagé sous des rapports variés.

La *Vie du cardinal Wolsey* est tellement liée à l'histoire générale, et à une grande et brillante époque de l'histoire, que nous avons cru devoir donner assez d'étendue à l'ouvrage de Mr. J. Galt sur ce sujet, nous aurons encore à en entretenir nos lecteurs.

Quelques morceaux, donnés sous d'autres titres, sont véritablement du ressort de l'histoire. Tel est le récit de l'ouverture du tombeau de Charles I par Sir H. Halford. Ce simple procès-verbal d'une descente faite dans les caveaux où repose la cendre des Rois excite des idées profondément tristes, et se mêle à des souvenirs plus tristes encore; mais les détails en sont curieux et attestent d'une manière imprévue la véracité et l'exactitude d'un ancien serviteur du Roi, dont la tombe étoit l'objet de cette recherche. Nous rappellerons encore ici, le fragment qui fait suite à l'histoire des Croisades,

écrite par un ancien auteur mahométan, dont nos précédens volumes avoient donné l'extrait; l'histoire de l'introduction du café et du tabac dans la Romélie, d'après Badchévi; celle du Vieux de la montagne, d'après les Mémoires de Hakem. Enfin ce qui tient aux *Antiquités* relève évidemment de l'histoire. Nous avons extrait de l'ouvrage de Mr. Forsyth, le chapitre relatif aux monumens encore subsistans de la république romaine; et nous avons donné un court fragment principalement relatif aux antiquités celtiques.

Dans ce que nous venons de dire se trouvent compris plusieurs morceaux rangés sous le chef de la *Littérature orientale*. Il faut y joindre l'annonce de Mr. Asselin, de sa traduction de la Bible abyssinienne, et quelques autres fragmens tirés du savant et riche Recueil des *Mines de l'Orient*.

A la *Littérature ancienne* et classique se rapporte l'extrait d'un ouvrage singulier sur la quatrième églogue de Virgile.

Parmi les *Voyages*, nous devons mentionner celui de Mad. Graham dans l'Inde, que nous avons achevé d'extraire; ceux de Mr. Mawe dans l'intérieur du Brésil; de Mr. Lichtenstein dans l'Afrique méridionale, et de Mr. Lambert, dans le Canada et les

Etats-Unis d'Amérique; une tournée chez les Lapons, par Ed. Smith; un coup-d'œil sur la société et les manières dans le nord de l'Irlande; les Souvenirs d'Hières, par Mr. De Bonstetten; enfin, l'Essai de Mr. Douglas sur certains points de ressemblance entre les Grecs anciens et les Grecs modernes. Ces deux derniers sortent un peu de la classe des simples voyages; le premier comme appartenant à un ouvrage mêlé d'observations de tout genre, le second comme offrant un tableau de comparaison intimément lié à l'érudition classique. Du reste, la grande variété de tons et de matières qu'offrent ces différentes relations nous empêche de les parcourir ici même rapidement; et pour cette fois nous devons nous contenter de les indiquer. Nous observerons que la mission du Nègre Kizell, dont nous avons parlé sous le titre de l'*Economie politique*, a tout l'intérêt d'un voyage.

Nous considérons comme l'article le plus important de nos *Mélanges*, celui dans lequel nous avons fait connoître cette Société si respectable, qui, commencée il y a dix ans à Londres par une réunion de cinq membres, en compte actuellement plus de cinquante mille, et possède un revenu de plus de deux millions, entièrement employé à

faire traduire et publier les Livres Saints dans presque toutes les langues qui ont un alphabet, et à en répandre la connoissance, et en encourager la lecture chez tous les peuples du monde. La coïncidence du succès inouï, et comme miraculeux, de cette entreprise, avec la crise politique de l'Europe à l'époque où elle a été formée, est un des faits historiques qui peuvent donner le plus à réfléchir.

Les autres articles *Mélanges*, les *Variétés*, les *Correspondances*, contiennent quelques morceaux plus courts que ceux dont nous venons de rappeler le souvenir; par cette raison nous croyons devoir les passer sous silence, quoique ces fragmens ne soient pas toujours ceux que l'on lit le moins.

Les *romans* sur lesquels nous avons eu à choisir cette année, n'offrent pas beaucoup plus d'intérêt que ceux de l'année précédente. C'est à nos lecteurs à décider s'il eût mieux valu supprimer pour un temps ce genre d'ouvrage de notre Recueil, que de nous contenter de ce que nous avons pu extraire de Sophie et Corisande, et des Frères Hongrois.

Quant au conte de miss Edgeworth, intitulé, *Patronage*, nous n'avons qu'à regretter de n'avoir pu lui rendre toute la

justice qu'il mérite. On y trouve au plus haut degré, la justesse d'esprit, la finesse d'observation, l'adresse dans l'enchaînement des circonstances, qui distinguent cet auteur; mais il étoit très-difficile de faire bien connoître les personnages en grand nombre qui figurent dans cet ouvrage, et de suivre les fils déliés qui en composent la trame, sans donner des extraits plus étendus que ne le comportent les bornes de notre journal. Il eût fallu remplir les lacunes par un récit rapide, ce qui refroidit toujours l'intérêt. Nous avons donc préféré la forme de fragmens comme pouvant servir au moins à éveiller la curiosité sur un ouvrage qui ne tardera pas à être traduit en entier.

SCIENCES ET ARTS.

ASTRONOMIE. Un astronome Anglais (Mr. Bailly) a rendu à ceux de ses compatriotes qui s'occupent de cette belle science, le service d'extraire pour eux, de la dernière édition du grand ouvrage de Mr. Laplace, tous les élémens du système planétaire, en y ajoutant quelques faits, ou développemens, puisés dans de bonnes sources. Nous avons cru que ce Repertoire seroit au moins aussi précieux aux amateurs Français qu'à ceux

d'outre mer, et nous en avons donné la traduction soignée.

L'un des deux Ingénieurs géographes qui s'occupèrent l'année dernière de lier l'observatoire de Genève au grand rézeau géodésique auquel on travaille depuis long-temps dans la partie orientale de la France, et qu'on a conduit jusqu'en Bavière, a bien voulu nous communiquer le résultat des observations astronomiques et géodésiques, par lesquelles ces habiles géomètres ont déterminé la position géographique de cet observatoire. L'accord de ces résultats avec ceux que nous avions obtenus sur le même objet bien long-temps auparavant, avec des instrumens et des méthodes fort différentes, est très-satisfaisant; il prouve en faveur des opérations qui ont eu lieu dans ces deux époques, et il établit rigoureusement la véritable longitude et latitude de l'observatoire de Genève.

Nous avons fait connoître avec beaucoup de détail, dans quatre extraits, les grandes et belles opérations astronomiques et géodésiques exécutées près de Marseille, par Mr. de Zach, pour déterminer l'attraction latérale d'une montagne, peu distante de la mer. Ces travaux, analogues à ceux, entrepris il y a quarante ans par le Dr.

Maskelyne, sur la montagne Shehallien en Ecosse, ont constaté, comme l'avoient fait ceux-ci, la réalité et la quantité absolue de cette attraction latérale. Ensuite, et à cette occasion, nous avons rendu compte des recherches curieuses de Mr. Playfair et Lord Webb Seymour, sur la densité réelle de la montagne Shehallien, pour en conclure la densité du globe entier, d'après les méthodes de calcul suggérées par le Dr. Hutton.

PHYSIQUE. Les découvertes de Mr. Brewster sur l'optique et sur de nouvelles modifications de la lumière, nous ont beaucoup occupés cette année; et la présence de cet ingénieux physicien, à Genève, où il a eu la complaisance de nous rendre témoins de quelques-uns de ses principaux résultats, n'y a pas ajouté peu d'intérêt pour nous. L'analyse de l'ouvrage de Mr. Leslie sur les rapports de l'air avec la chaleur et l'humidité, nous a donné l'occasion de revenir aux principes de la météorologie; nous avons donné une notice assez étendue de l'ouvrage d'un habile électricien Mr. Singer; les expériences nouvelles de Mr. Brande sur certains phénomènes électrochimiques ont dû intéresser les amateurs; enfin la description de l'électromoteur perpétuel, inventé par Mr. Zamboni à Vérone, pendant que Mr. Deluc

imaginoit à Londres sa *colonne électrique*, fondée sur les mêmes principes, a présenté un exemple de plus de ces rencontres fortuites de deux savans dans les sentiers les plus étroits de la science.

CHIMIE. Plusieurs circonstances ont concouru cette année à enrichir la partie chimique de notre Recueil; la plus favorable a été le séjour de Sir. H. Davy, pendant deux mois et demi sur les bords du Léman, aux portes de Genève. Nous avons cherché à nous prévaloir de cette bonne fortune. Les recherches de ce savant sur l'Iode, sur les composés fluoriques, sur le diamant, celles de notre savant compatriote Mr. Théodore de Saussure sur la conversion de l'amidon en matière sucrée, les résultats recueillis par Mr. Thomson sur les pesanteurs spécifiques des gaz : tels sont les principaux objets que nous retrouvons avec satisfaction dans notre index chimique de l'année dernière.

GÉOLOGIE. Si les belles observations de sir J. Hall, sur les monumens que les grandes révolutions du globe ont laissé dans nos contrées avoient pour nous un mérite local, elles en avoient aussi un intrinsèque, qui n'aura pas échappé aux géologues, non plus que celui des conjectures ingénieuses de ce

savant sur les inflexions des couches, et leurs rapports avec le granit, qui est la base de toute la masse solide de la terre. Nous avons pris quelque soin pour exposer aussi clairement qu'il nous a été possible le système géologique du célèbre Werner, qui, comme on sait, est chef d'école, ou de parti, en Allemagne, dans la grande question des formations aqueuses, ou ignées. *Audiatur et altera pars.*

HISTOIRE NATURELLE. Une heureuse étoile nous a encore favorisés cette année pour l'histoire naturelle, comme pour la physique et la chimie, en amenant à Genève Mr. Hoocker, ce naturaliste distingué, qui nous a procuré la description détaillée des fameuses sources de Geyser en Islande; la théorie de ces phénomènes si extraordinaires donnée par un autre voyageur Sir G. Mackenzie, dans cette contrée qu'on visite si rarement; le voyage de ce dernier au mont Hécla; ce sont là autant d'articles que nous rappelons avec plaisir et confiance.

ARTS MÉCANIQUES. Les expériences sur la force des hommes et des chevaux, considérés comme agens mécaniques, ne sauroient être répétées avec trop de soin. Celles dont nous avons rendu compte fournissent des confirmations et des additions à ce qu'on savoit

déjà sur ce sujet important. Les recherches de Mr. Edgeworth sur les véhicules à roues, offrent un Traité complet dont nous regrettons d'avoir donné un trop court abrégé, nous y reviendrons d'autant plus volontiers que la traduction de cet ouvrage, retardée par diverses circonstances, n'a point encore paru.

Médecine et Chirurgie.

Un célèbre chirurgien Anglais, Mr. Saunders, avoit imaginé une nouvelle manière de détruire la cataracte, en brisant le crystallin, et en le faisant passer par morceaux dans la chambre antérieure de l'œil, où l'humeur aqueuse le dissout peu-à-peu, opération qui a été décrite et plusieurs fois exécutée par un habile oculiste, Mr. Adams. Mr. le Prof. Maunoir a rendu compte de cet ingénieux procédé, et lui et son frère l'ont imité avec le plus grand succès, en le modifiant de manière à le rendre plus facile et plus sûr.

Les registres mortuaires de Genève, dont nous avions ci-devant publiés les résultats depuis 1581 jusqu'en 1760, nous ont fourni pour les cinquante-trois années qui se sont

écoulées depuis, un article qui a dû intéresser les philanthropes, en leur montrant, dans l'augmentation constante et graduelle de la probabilité de vie, un perfectionnement de l'espèce humaine, qui doit sans doute être attribué en partie aux progrès de la médecine, mais qui doit cependant avoir aussi pour cause principale une amélioration considérable dans nos habitudes et dans nos mœurs.

Un des médecins les plus renommés de Londres, Sir Gilbert Blane, nous en a fourni une autre preuve dans des Recherches sur les causes de mortalité dans cette capitale, tant dans les temps anciens que dans les temps modernes, recherches, qui montrent combien le perfectionnement de l'éducation, ainsi que les mesures de police et de propreté, qu'on a successivement adoptées dans cette grande ville, en ont rendu le séjour plus sain.

La découverte de la vaccine a sans doute contribué aussi à cette diminution de mortalité; et c'est ce que prouve évidemment le rapport du Comité chargé par le Gouvernement anglais de répandre cet heureux antidote contre l'une des plus funestes maladies, rapport, dont nous avons inséré la tra-

duction dans notre Recueil, avec d'autant plus de plaisir, qu'il nous a appris le succès de cette découverte dans différentes contrées de l'Asie.

Un doute s'étoit à la vérité élevé à cet égard dans l'esprit du Dr. Blane, qui en voyant la mortalité de la rougeole, augmentée à Londres et à Glasgow, depuis l'introduction de la vaccine, avoit craint qu'on ne perdît d'un côté ce qu'on gagnoit de l'autre. Mais nous nous flattons d'avoir complettement réfuté la conséquence qu'on avoit cru pouvoir tirer de ce fait, par l'examen de ce qui a eu lieu dans le même temps à Genève.

Un habile physiologiste avoit manqué mourir pour avoir imprudemment respiré un gaz pernicieux. On l'avoit rappelé à la vie, en faisant passer dans ses poumons du gaz oxigène. En rapportant cette anecdote, nous avons cru devoir faire sentir l'importance de ce nouveau secours à donner aux asphyxiés.

Un des grands Libérateurs de l'Europe, l'Empereur Alexandre, avoit, il y a longtemps, prouvé, par un exemple mémorable, qu'on désespère trop promptement de la vie de ces malheureux; et dans un mo-

ment où le monde entier admire l'heureux mélange de bonté et de grandeur d'ame, qui caractérise cet auguste Souverain, nous avons cru devoir orner notre Recueil d'une des plus touchantes preuves qu'il aît données du zèle qui l'anime pour l'humanité.

Enfin, nous avons rendu un compte détaillé d'une découverte de MM. Wells et Blackall, qui peut conduire à de grands perfectionnemens dans les moyens de guérir l'hydropisie, selon la nature plus ou moins coagulable des urines, distinction qui avoit presqu'entièrement échappé jusqu'à présent aux médecins. Espérons qu'elle attirera dorénavant leur attention, et ne sera pas sans quelque utilité.

Que n'en a-t-il été de même des exemples que nous avions rapportés l'année dernière, de la possibilité de guérir l'hydrophobie par la saignée! Comment, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, a-t-on pu croire à Noyon, qu'il falloit traiter comme des criminels les infortunés qui en étoient atteints, et de quel droit s'est-on permis de donner impitoyablement la mort à l'un d'entr'eux, avant même d'avoir essayé tous les moyens de le guérir!

MÉLANGES. Les séances de la Société

Royale de Londres présentent souvent des objets d'un assez grand intérêt. Nous avons cherché à en procurer à nos lecteurs la notice suivie. Notre catalogue d'Uranolithes a reçu cette année une addition remarquable par les pierres tombées non loin d'Agen. L'échantillon que nous en avons reçu ne peut se distinguer à l'extérieur, ni par la cassure, ni par la couleur, d'une pierre du même genre tombée à Mauenkirken en Bavière, et qui fait partie de notre collection de ces produits extraordinaires. Enfin, la relation circonstanciée d'un voyage aërostatique, dans lequel les aëronautes se sont élevés au moins à cinq mille quatre cents pieds, a offert quelques circonstances aussi curieuses. On n'avoit pas encore tenu un registre aussi détaillé dans ces navigations aëriennes.

AGRICULTURE.

Il s'en faut bien peu que le cours de chimie agricole de sir H. Davy n'existe en totalité dans nos feuilles. Nous avons cru qu'un ouvrage didactique de cette importance et qui renfermoit autant de connoissances positives à l'usage des agriculteurs, ne devoit pas être morcelé, et nous l'avons donné

presque en nature. Nous avons cherché dans nos extraits des *Rapports* officiels qui arrivent, des différens Comtés de l'Angleterre au Bureau d'Agriculture, à présenter le modèle d'un cadre raisonné, propre à recevoir et coordonner tous les renseignemens de ce genre qu'il est utile de rassembler et qui composent ce qu'on pourroit appeler la Statistique agricole. Nous avons choisi dans ces Rapports les objets de détail dont il nous a paru que l'application seroit utile et praticable sur le continent; en ayant égard au climat et à l'exposition. Nous avons cherché à mettre dans tout son jour l'industrie Ecossaise, qui offre des modèles au midi de l'Angleterre, moins bien cultivé quoique plus favorisé de la nature. Une suite de lettres sur la culture en Italie, qui nous sont adressées par un voyageur instruit, a donné, et donnera encore à notre article *Correspondance* un degré d'intérêt que nous voudrions pouvoir lui conserver long-temps.

PHILOSOPHIE DE L'ESPRIT HUMAIN.

ELEMENTS OF THE PHILOSOPHY OF THE HUMAN MIND; c'est-à-dire, Elémens de la philosophie de l'esprit humain, par DUGALD STEWART, F. R. S. Ed. etc. T. II. Edimbourg 1814. in-4°.

(*Second extrait. Voy. p. 141 du vol. préc.*)

CHAPITRE I.

Des lois fondamentales de la croyance humaine; ou des premiers élémens de la raison humaine.

LA convenance de ce titre sera, j'espère, justifiée par les recherches suivantes. Comme ces recherches diffèrent par leurs résultats des opinions de ceux qui m'ont précédé, je me suis vu forcé de m'écarter souvent de leur manière de s'exprimer; mais les raisons qui m'ont engagé à tel ou tel changement particulier ne peuvent être appréciées, ou même comprises, avant l'examen des recherches qui m'y ont conduit.

Je commence par passer en revue quel-

ques-unes des vérités premières, dont l'admission est nécessairement supposée dans toutes nos pensées et dans toutes nos actions; qui, à cause de cela, semblent plutôt les *élémens* essentiels et constitutifs de la raison, que les *objets* dont elle s'occupe. Le but et le sens de cette dernière remarque seront plus clairement développés par ce que j'aurai occasion de dire dans la suite.

Les vérités premières, auxquelles pour le moment je me propose de me borner, sont, 1. Les axiomes mathématiques. 2. Les vérités, ou, pour parler plus juste, les lois de notre croyance, qui sont inséparablement liées avec l'exercice de la conscience (1), de la perception, de la mémoire, du raisonnement. Quant à certaines lois additionnelles de la croyance, dont la vérité est tacitement reconnue dans tous nos raisonnemens relatifs aux évènemens contingens, j'aurai occasion de m'en occuper dans un autre article.

SECTION I.

Des axiomes mathématiques.

J'ai placé cette classe de vérités à la tête

(1) Il ne s'agit pas de la conscience morale, mais de la conscience psychologique, *consciousness*. Voy. la préface de la trad. franç. de la 1e. part. de l'ouvrage de M. D. Stewart, p. XIX. (R)

de l'énumération, uniquement parce qu'il m'a paru probable, à raison de la place qu'elles occupent dans les élémens de géométrie, qu'elles doivent offrir à mes lecteurs un sujet de discussion plus aisé et plus intéressant, que quelques autres élémens de nos connoissances, dont j'aurai à parler ensuite, qui sont d'une nature plus abstraite et plus cachée. A d'autres égards, et à ne considérer que les règles strictes de la méthode, il auroit peut-être convenu de suivre un ordre différent.

I.

Il est inutile de s'étendre sur l'évidence des axiomes mathématiques, vu que les disputes élevées à ce sujet sont purement spéculatives ou plutôt purement scholastiques; et qu'elles ne tendent point à ébranler la certitude de la science à laquelle on suppose que ces axiomes servent de base.

Il faut convenir cependant, à l'égard de cette classe d'axiomes, et à l'égard même de toutes les espèces d'axiomes, que quelques-unes des questions qui s'y rapportent continuent d'être couvertes d'obscurité. Plus les propositions de cette nature sont simples, et plus aussi il y a de difficulté à les bien définir, et même à les distinguer de quel-

ques vérités qui leur ressemblent. C'est surtout à cause de cela, qu'en géométrie, il n'y a point de théorêmes plus difficiles à démontrer rigoureusement, que ceux qui semblent n'exiger point de preuve. Mais l'inconvénient qui en résulte n'est pas de grande conséquence ; c'est au plus, quelque obstacle à surmonter par les mathématiciens qui veulent exposer avec une élégance soignée les principes élémentaires, et par les métaphysiciens jaloux d'exercer toute leur subtilité dans des discussions fort étrangères à la pratique.

Il y a long-temps que Locke, en parlant des axiomes de géométrie posés par Euclide, a fait la remarque suivante: Quoiqu'une proposition de ce genre soit énoncée d'abord en termes *généraux*, et qu'on y renvoie ensuite, dans les cas d'applications *particulières*, comme à un principe *préalablement* examiné et admis, la vérité toutefois n'est pas moins évidente dans ces derniers cas que dans le premier. Locke observe en outre, que c'est dans quelques-unes de ses applications particulières, que la vérité de chaque axiome est primitivement aperçue par l'esprit; et que, par conséquent, la proposition générale, loin d'être le *fondement* de notre assentiment aux vérités qu'elle comprend dans son enceinte,

n'est qu'une généralisation purement verbale de ce qui, dans plusieurs cas particuliers, a été reconnu pour vrai.

Le même auteur remarque, que quelques-uns de ces axiomes « ne sont que de pures » propositions verbales, et ne nous enseignent » autre chose que le rapport de signification » d'un mot à un autre. *Le tout est égal à* » *toutes ses parties*: Quelle vérité réelle, je le » demande, cela nous apprend-il? Qu'y a-t-il » de plus dans cette proposition (1), que ce » qu'emporte avec lui le sens du mot *tout*? Ce- » lui qui sait que le mot *tout* s'emploie pour » ce qui résulte de la totalité des parties, sait » sans doute que *le tout est égal à toutes ses* » *parties*. On seroit, je pense, tout aussi fondé » à présenter cette proposition: *Une montagne* » *est plus haute qu'une vallée*, et une multi- » tude d'autres, comme tout autant d'axio- » mes. „

Malgré ces considérations, Mr. Locke ne critique point la forme donnée aux axiomes par Euclide, ni la place qu'il leur a assignée dans ses élémens. Au contraire, il pense que *ce n'est pas sans raison* qu'une collection

---

(1) L'auteur Anglais dit *maxim*, mais il est trop évident qu'en notre langue une telle proposition n'est pas une *maxime*. (R)

de telles propositions a été mise en tête d'un systême mathématique ; afin que ceux qui l'étudient," ayant dès le commencement »habitué leur intelligence à ces propositions »en termes généraux, les aient toutes prêtes, »pour les appliquer aux cas particuliers com- »me des règles et des phrases toutes faites. »Non qu'au fond, si l'on y pense, elles soient »plus claires et plus évidentes que les cas »particuliers qu'elles confirment ; mais parce »qu'étant familières à l'esprit, il suffit de les »prononcer pour satisfaire l'intelligence. „ Pour éclaircir mieux sa pensée, cet auteur ajoute, avec autant de justesse que de sagacité, que " bien que la connoissance com- »mence par les cas particuliers, pour s'éten- »dre ensuite par degrés aux propositions gé- »nérales ; il arrive toutefois, que l'esprit suit »plus tard une direction contraire, et qu'ayant »rassemblé les connoissances acquises dans un »nombre de propositions générales, il les »rend familières à sa pensée, et s'accoutume »à y avoir recours, comme à tout autant de »mesures fixes de la vérité et de l'erreur. „

Mais quoiqu'en mathématiques on puisse tirer quelque avantage, sans aucun inconvénient, de cet arrangement des axiomes, c'est un exemple dangereux à suivre dans d'autres sciences, où nos notions n'ont pas

le même degré de clarté et de précision, et où la force de nos prétendus axiomes « bor„née au son des mots et n'atteignant pas „jusqu'au sens, ne sert, „ comme dit Mr. Locke, “ qu'à nous jeter dans la confusion „ et dans l'erreur. » C'est à Locke lui-même que je dois m'en rapporter pour l'éclaircissement de cette remarque.

Une autre observation de cet écrivain profond doit fixer notre attention, dans le moment où nous nous occupons de la nature des axiomes. Cette observation est que « les »axiomes ne sont pas le fondement sur le»quel aucune science repose ; et qu'ils ne »sont d'aucune utilité pour aider à décou»vrir des vérités nouvelles (1). „ Je me propose de développer cette remarque, en parlant de la futilité de l'art syllogistique. Pour le moment, je me contenterai d'ajouter, à l'assertion de Mr. Locke, que, même en *mathématiques*, on ne peut pas dire des axiomes, qu'ils sont le fondement de la science ou les premiers principes desquels se déduisent les propositions plus cachées dont elle se compose. Que Locke aît bien reconnu cette vérité, c'est ce dont il est à peine permis de douter. Toutefois les méprises de

(1) Liv. IV, chap. 7, §. II. — 2, 3.

quelques-uns de ses disciples, distingués par leur esprit et leurs lumières, me portent à croire qu'il ne sera pas inutile d'entrer à ce sujet dans plus de détail. Je commencerai par citer un passage de l'ouvrage du Dr. Campbell, intitulé : *Philosophie de la rhétorique*, qui donnera lieu à quelques remarques propres à jeter du jour sur la nature des axiomes et en particulier des axiomes mathématiques.

“ Quant à l'évidence intuitive (1), » dit cet auteur, “ celle des propositions suivantes peut » servir d'exemple : Un et quatre font cinq. » Les choses égales à une même chose sont » égales entr'elles. Le tout est plus grand » qu'une partie ; et en un mot, tous les axio» mes de l'arithmétique et de la géométrie. » Ces axiomes en effet ne sont que tout » autant d'expositions de nos notions gé» nérales, prises sous différens points de » vue. Quelques-uns ne sont rien de plus » que des définitions, ou l'équivalent de dé» finitions. Dire, un et quatre font *cinq*, est

---

(1) *Evidence intuitive* est en français un vrai pléonasme. En anglais le mot *évidence* se prenant souvent pour *preuve*, on pourroit, je crois, traduire la *preuve intuitive* : mais l'ensemble du passage m'a semblé requérir le mot évidence. (R)

» précisément la même chose que dire, nous » donnons le nom de *cinq* à un ajouté à qua- » tre. Au fait, tous les axiomes sont, sous » quelque rapport, susceptibles d'être réduits » à cet axiome : ce qui est, est. Je ne dis pas » qu'ils en dérivent, car ils ont, tout comme » lui, cette évidence originelle et intrinsèque, » qui fait qu'aussitôt que l'on en comprend les » termes, on aperçoit la vérité d'une manière » intuitive. Et si on ne les saisit pas de la sorte, » aucune déduction par voie de raisonnement » ne leur peut ajouter une évidence addition- » nelle. Il y a plus ; si nous considérons l'é- » poque où ces vérités sont reconnues, nous » nous assurerons que la découverte des vé- » rités moins générales a l'antériorité ; non » qu'elles soient plus évidentes que les véri- » tés plus générales, mais seulement parce » qu'elles sont présentées plus tôt à notre es- » prit comme objets de son attention. J'affir- » me donc simplement, que ces axiomes ma- » thématiques, bien qu'ils ne soient pas dé- » duits de la vérité plus générale que j'ai énon- » cée, peuvent être considérés comme en » étant tout autant d'exemples particuliers, » et comme coïncidant avec elle, en tant que » tous sont compris dans cette assertion : que » les propriétés de nos idées claires et adé- » quates, ne peuvent être que ce que l'es-

» prit conçoit clairement qu'elles sont. „

» Mais pour prévenir toute espèce de mé-
» prise, il est indispensable d'exposer plus
» pleinement ce sujet. On pourroit croire
» que, si les axiomes étoient des propositions
» parfaitement identiques, il deviendroit im-
» possible de faire, au moyen de ces pro-
» positions, un pas au-delà des simples idées
» perçues par l'esprit. Et il faut avouer en
» effet que si l'attribut d'une proposition
» n'étoit autre chose que la répétition du
» sujet, sous le même aspect, dans les mêmes
» termes ou dans des termes absolument
» synonymes, on ne sauroit concevoir aucun
» avantage possible à ce rapprochement pour
» le progrès de la science. Des propositions
» telles que celles-ci : sept est sept ; huit
» est huit ; dix plus onze est égal à dix plus
» onze; sont manifestement inutiles. Un chan-
» gement de mot ne les rendra pas plus
» usuelles. Ces propositions-ci : douze est une
» douzaine; vingt est une vingtaine; à moins
» qu'il ne s'agisse d'expliquer les mots, ne
» sont pas moins insignifiantes que les pré-
» cédentes. Mais quand la chose, bien qu'au
» fond coïncidante, est considérée sous un
» aspect différent; quand ce qui est simple
» dans le sujet se trouve divisé dans l'attribut
» ou réciproquement; quand ce qui, dans
» l'un

»l'un, est un tout devient, dans l'autre, partie »d'une autre chose; on obtient des propo»sitions qui mènent à la découverte d'in»nombrables rapports en apparence très»éloignés. Un ajouté à quatre peut être en»visagé comme n'étant que la simple défi»nition du mot cinq, ainsi que je l'ai re»marqué tout-à-l'heure. Mais quand je dis: »Deux ajouté à trois est égal à cinq, j'avance »une vérité, qui, bien qu'également claire, »ne laisse pas d'être tout-à-fait distincte de »la précédente. De même, si quelqu'un »affirmoit, que deux fois quinze font trente; »et ensuite, que treize ajoutés à dix-sept »font trente; personne ne prétendroit qu'il »eût répété la même proposition en d'autres »termes. Les deux cas sont entièrement »semblables. Dans l'un, comme dans l'autre, »la même chose est affirmée d'idées, qui, »prises séparément, sont différentes. De »ces affirmations résultent derechef d'autres »équations, telles que celle-ci: un ajouté à »quatre est égal à deux plus trois; et cette »autre: deux fois quinze est égal à treize »plus dix-sept.

»C'est à l'aide de ces principes simples »et élémentaires, que l'arithméticien et »l'algébriste parviennent à leurs plus éton-

» nantes découvertes. Et les opérations du » géomètre ne sont pas essentiellement dif» férentes. »

J'ai peu de chose à objecter à ces observations du Dr. Campbell, en tant qu'elles se rapportent à l'arithmétique et à l'algèbre; car dans ces sciences, toutes nos recherches se réduisent à comparer différentes expressions d'une même chose. A la vérité le langage commun suppose souvent qu'il en est autrement; comme lorsque l'on définit une équation : « Une proposition affirmant l'éga» lité de deux quantités. » Mais il seroit plus correct de la définir : « Une proposition affir» mant l'équivalence de deux expressions » de la même quantité. » Car l'algèbre n'est absolument qu'une *arithmétique universelle*; et les noms des nombres ne sont que des noms collectifs, qui nous mettent en état de nous exprimer d'une manière plus concise que nous n'aurions pu faire s'il avoit fallu énumérer toutes les unités que ces nombres contiennent. Le passage du Dr. Campbell que nous venons de transcrire fait voir qu'il avoit une idée juste et précise de cette doctrine.

Mais si le Dr. Campbell voyoit que les équations arithmétiques, telles que : " un et „ quatre font cinq, » ne sont autre chose

que des difinitions ; pourquoi les a-t-il classées parmi les axiomes d'Euclide qu'il cite ; que " le tout est plus grand qu'une „ partie ; „ et que " les choses égales à une „ même chose sont égales entr'elles ; „ propositions, dont la vérité résulte sans doute clairement du sens même des mots, mais qui ne peuvent certainement, par aucune interprétation, être considérées sous le point de vue de définitions analogues aux précédentes ? Celles-ci ne sont que des explications de la signification relative de certains noms particuliers ; celles-là sont des propositions universelles, applicables également à une variété infinie de cas (1).

(1) D'Alembert a aussi confondu ces deux classes de propositions. « A quoi se réduisent le plus grand nombre » des axiomes dont la géométrie tire vanité, sinon à » l'expression de la même idée simple par deux mots ou » signes différens ? Celui qui dit que deux et deux font » quatre, que sait-il de plus que celui qui se conten- » teroit de dire, que deux et deux font deux et deux ? » — Ici une simple équation arithmétique (qui n'est manifestement qu'une pure *définition*) est apportée en exemple pour éclaircir une remarque sur la nature des axiomes géométriques. — Par rapport à ceux-ci (je veux dire, par rapport aux axiomes du genre de ceux qu'Euclide a mis en tête de ses élémens,) l'opinion de d'Alembert semble coïncider exactement avec celle de Locke, que j'ai mentionnée ci-dessus. « Je ne prétends » point cependant », dit-il, « en condamner absolu-

Une autre remarque très-évidente auroit pu convaincre le Dr. Campbell, que les simples équations arithmétiques qu'il cite n'accupent pas, dans cette science, la même place que les axiomes d'Euclide occupent en géométrie. Le plus grand nombre de ces derniers axiomes sont également essentiels à toutes les différentes branches de mathématiques. Que « le tout est plus grand qu'une „ partie; que „ des choses égales à une autre „ chose sont égales entr'elles; „ ce sont là des propositions non moins essentiellement liées à nos calculs arithmétiques qu'à nos raisonnemens géométriques. Par conséquent, lorsqu'on explique comment, en maniant les nombres, l'esprit passe des plus simples équations aux plus compliquées, on n'explique point comment il passe, en arithmétique et en géométrie, des axiomes proprement dits aux conclusions les plus éloignées dans ces deux sciences.

» ment l'usage: je veux seulement faire observer à quoi » il se réduit; c'est à nous rendre les idées simples plus » familières par l'habitude, et plus propres aux différens » usages auxquels nous pouvons les appliquer. » *Discours préliminaire*, etc., etc. (A)

De ces deux citations de d'Alembert la premiére est donnée ici d'après la traduction anglaise; la seconde est citée par l'auteur en français, et nous n'avons eu qu'à la transcrire. (P. P. p.)

La tentative très-infructueuse faite par cet ingénieux auteur pour rendre sensible l'importance des axiomes, envisagés comme servant de base aux vérités mathématiques, a été probablement provoquée par une doctrine, qui a été, dans ces derniers temps, présentée avec confiance et répétée à plusieurs reprises, touchant le fondement de l'évidence particulière qui est propre aux démonstrations mathématiques. « Toutes les » sciences (a-t-on dit) reposent en dernière » analyse sur les premiers principes, que » nous sommes forcés de prendre pour ac- » cordés sans aucune preuve; et dont l'évi- » dence détermine, tant en genre qu'en » degré, l'évidence qu'il est possible d'at- » teindre dans nos conclusions. Dans quel- » ques sciences, nos premiers principes sont » intuitivement certains; dans d'autres, ils » sont intuitivement probables; or telle qu'est » l'évidence de ces principes, telle aussi » doit être celle des conclusions que nous » en tirons. Si nos premiers principes sont » intuitivement certains, et si, d'après ces » principes, nous raisonnons d'une manière » conséquente, nos conclusions seront dé- » monstrativement certaines : mais si nos prin- » cipes ne sont qu'intuitivement probables, » nos conclusions ne seront que démonstra-

» tivement probables. En mathématiques, les » premiers principes d'après lesquels nous » raisonnons sont une suite d'axiomes, qui » non-seulement sont intuitivement certains, » mais dont le contraire est impossible à » concevoir. De là cette évidence particu- » lière qui appartient à toutes les conclu- » sions qui dérivent de ces principes comme » en étant des conséquences nécessaires. »

Le Dr. Reid a donné à plusieurs reprises, à cette manière d'envisager le sujet, la sanction de son autorité; entr'autres, et plus particulièrement, lorsqu'il attaque cette assertion de Locke, « qu'aucune science n'est » ou n'a été fondée sur des axiomes (1). » — « Assurément (dit le Dr. Reid) Mr. Locke » n'étoit pas étranger à la géométrie, qui, » aussi loin que nous pouvons remonter, a » toujours été fondée sur les axiomes mis en » tête des Elémens. Mais lors même qu'on » ne les y auroit pas mis, ce qui étoit affaire » d'utilité plutôt que de nécessité, on doit » néanmoins convenir, que toute démons- » tration en géométrie se fonde ou sur » des propositions précédemment démon-

(1) Litt. « Sur des maximes. » — J'ai déjà remarqué que ce mot ne peut point, en français, être employé de la sorte. J'ai donc été forcé à regret de substituer un équivalent. (P. P. p.)

» trées, ou sur des principes évidens d'eux-» mêmes (1).

Ailleurs il s'exprime ainsi : " Je tiens pour „ certain, que tout ce qui peut être dé-„ duit, par un juste raisonnement, d'un „ principe nécessaire, doit être une vérité „ nécessaire. Ainsi, comme les axiomes en „ mathématiques sont tous des vérités né-„ cessaires, telles sont aussi les conclusions „ que l'on en tire ; c'est-à-dire, le corps en-„ tier de cette science „ (2).

Qu'il y ait quelque chose de fondamentalement erroné dans ces assertions si positives sur le rapport des axiomes d'Euclide aux théorèmes de géométrie qui les suivent; c'est ce que prouve suffisamment une remarque faite dès long-temps par Locke ; savoir, qu'avec toute la sagacité imaginable, il n'est pas possible de tirer de ces axiomes une seule conséqnence. " Ce n'a „ pas été (dit Locke) l'influence de ces „ propositions (3), que l'on prend pour prin-„ cipes en mathématiques, qui a conduit „ les maîtres de cette science aux admira-„ bles découvertes qui leur sont dues. Qu'un

(1) *Essays on Intellect. Powers*, p. 647, 4°. édit.

(2) Ibid. p. 577. Voy. aussi pp. 560, 561, 606.

(3) *Maxims.*

„ homme ingénieux connoisse parfaitement „ toutes ces propositions, qu'il en suive les „ conséquences, qu'il en contemple l'étendue; „ il sera, je crois, bien difficile qu'il arrive „ jamais, par ce moyen, à savoir, que, dans „ un triangle rectangle, le carré de l'hypo- „ ténuse est égal aux carrés des deux autres „ côtés. Le tout est égal à toutes ses parties; „ si de choses égales on retranche des choses „ égales, les restes sont égaux; ces vérités „ ne peuvent, je crois, conduire à la dé- „ monstration du théorème que je viens „ d'énoncer. Et un homme pourroit, je „ pense, passer bien du temps à contempler „ ces axiomes, sans faire le moindre progrès „ dans la connoissance des vérités mathéma- „ tiques „ (1). Mais assurément, si l'on accorde cela, et si en même temps on entend par les premiers principes d'une science les propositions fondamentales d'où dérivent les vérités les plus éloignées qui s'y rapportent, les axiomes ne peuvent point, sans une contradiction manifeste, être appelés les premiers principes des mathématiques. Ils n'ont, on en conviendra sans peine, aucune espèce d'analogie avec ce que l'on appelle

---

(1) *Essai sur l'entendement humain*, L. IV, chap. XII, §. 15.

les premiers principes de la philosophie naturelle; tels, par exemple, que la gravité et l'élasticité de l'air, d'où l'on peut déduire, par voie de conséquence, la suspension du mercure dans le tube de Toricelli, et sa chute au moment où on le transporte dans un lieu plus élevé. Dans ce sens du mot, ce ne sont pas les axiomes qui sont les principes de la science mathématique, mais les définitions; ces définitions tiennent, dans les mathématiques, précisément la même place que tiennent, dans la philosophie naturelle, les faits généraux du genre de ceux dont je viens de parler (1).

---

(1) Pour prévenir toute chicane, je dois avertir que j'entends par axiomes mathématiques ceux qui sont du même genre que les *neuf premiers* d'Euclide. Car, dans le nombre, on sait qu'il y en a qui appartiennent à une classe de propositions tout-à-fait différentes. Que tous les angles droits sont égaux; que si une droite tombant sur deux autres fait des angles intérieurs du même côté moindres que deux droits, ces droites prolongées se rencontreront de ce côté là; ces principes sont manifestement sans analogie avec les vérités tout-à-fait évidentes d'elles-mêmes, telles que celles-ci: Des choses égales à une même chose, sont égales entr'elles; si à des choses égales, on ajoute des choses égales, les touts sont égaux; si de choses égales on retranche des choses égales, les restes sont égaux. De ces propositions les deux premières

De quel principe dérivent les diverses propriétés du cercle, si ce n'est de la définition du cercle? De quel principe dérivent celles de la parabole ou de l'ellipse, si ce n'est de la définition de ces courbes? Cette remarque s'applique à tous les théorèmes que démontre le mathématicien. Et c'est cette remarque (qui, toute simple qu'elle est, paroît avoir échappé à Locke, à Reid et à Campbell) c'est cette remarque qui fournit, si je ne me trompe, la vraie explication du caractère particulier qui se fait remarquer dans l'évidence (1) mathématique (2).

(les 10e. et 11e. axiomes d'Euclide) sont évidemment des théorèmes, qui, en stricte logique, devroient être démontrés; comme on peut le faire aisément, quant au premier, à l'aide d'une seule phrase. Quant au second, on a long-temps considéré comme une sorte de reproche, pour les géomètres, de ne l'avoir pu démontrer d'une manière simple et satisfaisante. Je ne doute pas que ce sujet de reproche ne subsiste aussi long-temps que l'on n'aura pas étendu quelque peu la base de la science, par l'introduction d'une ou deux définitions nouvelles qui puissent faire office de principes additionnels pour les raisonnemens géométriques.

On trouvera quelques remarques ultérieures sur les axiomes d'Euclide dans la note finale X.

L'édition d'Euclide, à laquelle je me réfère toujours, est celle de David Gregory. Oxon. 1713. (A)

(1) Le mot *évidence* a-t-il ici le sens de *preuve*? (P. P. p.)

(2) D'Alembert, bien que plus d'une fois il semble

Le développement de cette dernière idée appartient proprement au sujet de la démonstration mathématique, que je me propose de traiter ci-après. En attendant j'espère en avoir dit assez pour corriger les fausses conceptions sur la nature des axiomes que semblent autoriser les opinions, et plus encore le langage, adoptés par quelques écrivains éminens. Sur ce point ma propre

---

tenir un langage différent, n'étoit pas éloigné de considérer le sujet sous ce point de vue, lorsqu'il s'exprimoit ainsi : « Au reste, ce n'est pas sans raison que les mathé-» maticiens regardent les définitions comme des prin-» cipes, puisque, dans les sciences où le raisonnement a » la meilleure part, c'est sur des définitions nettes et » exactes que nos connoissances sont appuyées. » *Elémens de phil.* p. 4. (A)

Cette vérité, que les définitions sont les principes d'où le mathématicien déduit ses théorêmes les plus élevés, a été indiquée, par le rédacteur de cet article, dans un mémoire sur les *signes* (Paris, Baudouin, Janv. 1800, p. 16,) et exposée avec plus de détail dans ses *Essais de philosophie* (T. II, p. 29 et 151.) Il prenoit cette vérité pour base de sa logique, dans ses cours publics d'enseignement, plusieurs années avant cette époque. Il se félicite de l'accord qui règne à cet égard entre ses principes et ceux que Mr. Dug. Stewart a établis par ses propres méditations, d'une manière absolument indépendante. Cette autorité est pour lui d'un grand poids, même dans un sujet, qui, par sa simplicité, semble avoir moins besoin que tout autre d'une telle garantie. (P. P. p.)

opinion coïncide presque entièrement avec celle de Mr. Locke, tant pour ce qui concerne la nature et l'usage (1) des axiomes en géométrie, que pour le danger, sur lequel il insiste avec tant de force, de tenter d'introduire dans d'autres branches des sciences une suite d'axiomes (2) pareils, sans avoir égard aux circonstances qui distinguent les sciences les unes des autres. Du reste, je dois, à l'imitation de Mr. Locke, prévenir toute espèce de méprise au sujet des éclaircissemens que j'ai donnés sur quelques-unes de ses idées. Et à cet effet, je ne puis mieux faire que d'emprunter ses propres paroles. " Dans tout ce que j'ai dit sur le peu d'usage „ des axiomes pour le progrès de nos con„ noissances, ou sur l'usage dangereux que » l'on en peut faire dans des idées indéter„ minées „ j'ai été loin de dire ou d'insinuer

---

(1) Il faut excepter, à ce qu'il semble, cette remarque sur laquelle nous avons le bonheur d'être pleinement d'accord avec Mr. Dug. Stewart, que les principes des mathématiques sont dans les définitions. Nous n'avons pas le souvenir que Locke l'ait énoncée nulle part. Il est vrai qu'elle ne semble pas au premier coup-d'œil se rapporter à l'usage des axiomes. Mais on voit, en y pensant, qu'elle y est intimement liée. Et cela est si vrai que l'auteur n'a pu ni dû s'abstenir de s'en occuper à propos des axiomes. (P. P. p.)

(2) *Maxims*.

„ que l'on devoit les mettre de côté, comme „ quelques personnes se sont pressées de „ m'en accuser. J'affirme que ce sont des vé- „ rités, des vérités évidentes d'elles-mêmes; „ et qu'ainsi on ne peut les mettre de côté. „ Jusqu'au point où s'étend leur influence, „ c'est en vain qu'on le tenteroit, et je ne » voudrois pas resserrer cette influence. Mais „ toutefois, sans porter aucune atteinte à la „ vérité et à la science, je puis avoir raison „ de croire que l'usage des axiomes ne ré- „ pond pas à l'importance qu'on leur at- „ tribue; et il doit m'être permis d'avertir „ les hommes de n'en pas abuser pour se „ confirmer dans l'erreur (1). „

Après ce qui vient d'être dit, je n'ai pas besoin de répéter, que si à la vérité les axiomes mathématiques ne sont les *principes* du raisonnement ni en arithmétique ni en géométrie, il n'en est pas moins certain que la vérité de ces axiomes est supposée dans tous les raisonnemens de l'une et de l'autre; et que si on venoit à révoquer en doute cette vérité, on rendroit impossible tout progrès ultérieur. Sous ces deux rapports, ils sont analogues aux autres classes de vérités primaires ou élémentaires que nous

(1) *Essai de Locke*, L. IV, ch. VII, §. 14.

serons bientôt appelés à considérer.

Qu'on n'imagine pas, d'après cette concession, que la dispute roule uniquement sur le sens du mot *principe*. Elle roule sur une importante question de fait : Les théorêmes de la géométrie reposent-ils sur les *axiomes*, dans le même sens qu'ils reposent sur les *définitions* ? ou pour établir la question d'une manière encore plus simple : Les axiomes occupent-ils, dans la géométrie, une place analogue à celle qu'occupent, dans la philosophie naturelle, les phénomènes sensibles qui sont la base de cette science ? Le Dr. Reid les compare quelquefois à l'une de ces suites de propositions et quelquefois à l'autre (1). Si les

---

(1) « Les mathématiques, dès qu'une fois elles ont été » clairement établies sur un petit nombre d'axiomes et de » définitions, comme sur un roc, ont cru d'âge en âge, » de manière à présenter l'édifice le plus solide dont la » raison humaine puisse se glorifier. » *Essays on intell. Powers*, *p.* 561, *édit. in-4°.*

« Lord Bacon a le premier tracé le seul fondement so» lide sur lequel la philosophie naturelle peut s'élever ; » et sir Is. Newton a réduit les principes posés par Bacon » à trois ou quatre *axiomes*, qu'il appelle *regulæ phi» losophandi*. De ces règles, *en y joignant les phénomènes » observés par les sens, qu'il pose également comme pre» miers principes*, il déduit, par un strict raisonnement, » les propositions contenues dans le troisième livre des

observations précédentes sont fondées, les axiomes n'ont de l'analogie ni avec l'une ni avec l'autre.

Le Dr. Reid fut probablement entraîné dans cette espèce de confusion par l'exemple de Newton, qui, donnant aux mots une latitude répronvée par la logique, appelle *axiomes* les *lois du mouvement* (1) et les vérités

---

» *Principes*, et dans son optique; er par ce moyen il » élève un édifice, qui n'est pas exposé à être ébranlé » par une dispute douteuse, mais qui reste immobile sur » la base des principes évidens par eux-mêmes. » *Ibid.* Voyez aussi pp. 647, 648. (A)

(1) *Axiomata sive leges motus.* Voy. *Philos. natur. principia mathem.*

Au commencement de l'optique de Newton, le titre d'axiomes est donné aux propositions suivantes:

Axiome 1. Les angles de réflexion et de réfraction sont dans le plan de l'angle d'incidence.

Axiome 2. L'angle de réflexion est égal à l'angle d'incidence.

Axiome 3. Si le rayon réfracté est repoussé directement vers le point d'incidence, il sera réfracté selon la ligne décrite auparavant par le rayon incident.

Axiome 4. La réfraction d'un milieu plus rare dans un plus dense, se fait en s'approchant de la perpendiculaire.

Axiome 5. Le sinus d'incidence est exactement, ou à très-peu près dans une raison donnée au sinus de réfraction.

Quand le mot axiome est entendu par un écrivain dans le sens qu'Euclide y attache, et par son antagoniste

expérimentales qui servent de base à nos raisonnemens en catoptrique et en dioptrique. Une si fausse application des termes techniques usités en mathématiques auroit peut-être quelque excuse dans un sujet de morale; mais dans un ouvrage dont le titre est: *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, on devroit s'attendre assurément à voir le mot *axiome* employé dans un sens qui eût quelque analogie avec celui qu'y attachent

---

dans celui que Newton lui donne, il n'est pas étonnant qu'il y ait une différence immense en apparence entre leurs opinions relativement à l'importance logique des propositions que ce mot désigne. (A)

Le mot *axiome* signifie en grec une *vérité reconnue*. Il importe infiniment, dans tout traité fondé sur un raisonnement exact, de séparer d'entrée ces vérités reconnues de celles que l'on se propose d'établir. C'est dans ce but qu'Euclide et Newton ont séparé d'entrée, sous un titre à part, les vérités de ce genre, dont ils se proposoient de faire emploi sans en donner aucune preuve. Que l'un et l'autre renvoie sans cesse à ces *axiomes* dans le cours de ses démonstrations, c'est un fait incontestable. Dans les axiomes, ou vérités reconnues, on fera bien, à mon avis, de distinguer les primaires, les secondaires, et les tertiaires. Je ne répéterai pas ce que j'en ai dit dans ma Logique. *Essais de philos. Tom. II*, *p.* 26 *et* 33. Je ne sais si les ingénieuses observations de l'auteur que nous traduisons ne se trouveroient pas coïncider avec avec cette simple remarque. (P. P. p.)

attachent les hommes qui ont étudié les premiers élémens de la géométrie.

La question à laquelle se rapporte cette discussion est d'autant plus importante, que l'erreur commune sur la nature des axiomes mathématiques a beaucoup contribué à accréditer une théorie très-erronée sur l'évidence mathématique, qui est, je crois, aujourd'hui assez généralement reçue ; savoir, que cette évidence se résout finalement dans la perception de l'*identité*; et que c'est cette circonstance qui constitue la force propre et caractéristique de la démonstration mathématique (1).

(1) Je serois bien heureux si, dans cet ouvrage, sorti de la plume d'un philosophe pour qui j'ai autant d'amitié que d'estime, j'avois trouvé le redressement d'une erreur, et je me serois hâté d'en faire l'aveu. Il faudra bien, dans la suite de ces extraits, que j'entre dans quelques détails à ce sujet. Personne, je crois, n'a plus fortement insisté sur le principe que combat ici Mr. Dug. Stewart, que je n'ai fait. Mais comme je ne le fonde nullement sur la nature des axiomes, il sera mieux pour m'expliquer, d'attendre le moment où l'auteur s'attachera à d'autres argumens. En attendant, je me bornerai à dire que j'ai correspondu avec Mr. Dug. Stewart sur cet objet, et qu'après une discussion, à laquelle j'espère avoir occasion de revenir, il s'exprime ainsi dans sa lettre du 7 novemb. dernier. « Heureusement la dispute qui existe entre nous » est entièrement verbale, et ne touche à aucun prin- » cipe auquel l'un ou l'autre puisse attacher beaucoup » d'importance. » (P. P. p.)

J'aurai occasion de parler dans la suite des autres argumens qui ont été proposés en faveur de cette théorie. Quant à présent, il me suffit de remarquer, (et après tout ce qui précède, je peux, je crois, le faire avec confiance) que cette théorie, en tant qu'elle se fonde sur l'opinion que toutes les vérités géométriques dérivent en dernière analyse des axiomes, repose sur une hypothèse qui n'est nullement fondée en fait, et qui est même si évidemment fausse, que son ancienneté seule peut expliquer la facilité avec laquelle elle continue d'être admise par les hommes instruits (1).

---

(1) Un mathématicien, savant et ingénieux, doutant à ce qu'il semble, qu'Euclide eût donné, par ses axiomes, assez de base à la science, a cru convenable d'en augmenter le nombre. Le premier de ces axiomes qu'il a inventés est celui-ci : « Toute quantité est égale à elle-» même. » A quoi il ajoute ensuite : « Une quantité ex-» primée d'une manière est égale à cette même quantité » exprimée d'une autre manière. » Voy. *Elements of mathematical analysis*, *by prof. Vilant of St. Andrews.* On est tenté de sourire à la gravité de tels énoncés. Et toutefois d'après la théorie à laquelle je fais allusion au texte, c'est par des vérités de cette sorte que la science mathématique toute entière non-seulement commence, mais finit. « *Omnes mathematicorum propositiones sunt* » *identicæ*, *et repræsentantur hæc formula*, *a = a.* » Cette phrase, prise d'une dissertation publiée à Berlin il y a une cinquantaine d'années, exprime en peu de mots, l'opinion qui semble prévaloir aujourd'hui (sur-tout sur le

NOTE X. (p. 42)

La faute que j'ai fait remarquer dans l'arrangement adopté par Euclide n'a pas échappé à quelques-uns de ses anciens éditeurs, puisqu'ils ont ôté les deux *théorêmes* en question de la classe des axiomes pour les mettre, avec au moins autant de disconvenance, dans celle des demandes (1).

Le 8e. axiome d'Euclide est aussi évidemment déplacé." Les grandeurs qui coïncident

---

continent) touchant la nature de l'évidence mathématique. Je diffère les remarques que j'ai à faire sur cette opinion, jusqu'au moment où j'aurai traité quelques questions qui doivent précéder. (A)

L'auteur de la dissertation de Berlin nous semble confondre ce que le Dr. Campbell a bien distingué, les propositions tautologiques inutiles, et les identiques utiles. Celles-ci offrent des aspects nouveaux d'une même chose et sont le vrai travail des mathématiques. — Quant au professeur de St. André, je soupçonne que ses axiomes ont été inventés pour l'algèbre. Si en les plaçant en tête d'un traité quelconque, il trouve le moyen d'éviter, par de simples renvois, quelques répétitions; il n'a pas eu tort d'en user ainsi, et il n'importe guères que ces axiomes soient plus ou moins évidens. S'il a ajouté gratuitement de telles propositions à celles d'Euclide, il a fait une œuvre inutile et par là même ridicule. Je ne connois pas son ouvrage. (P. P. p.)

(1) *Inquibusdam codicibus*, dit le Dr. Gregory, *axiomata* 10 *et* 11 *inter postulata numerantur*. (*Euclidis quæ supersunt omnia. Ex recens. Dav. Gregorii. Oxon.* 1703, *p.*3).

sont égales entr'elles. „ Cette proposition, dans la réalité, n'est pas un axiome, mais une définition. C'est la définition de l'égalité géométrique ; le principe fondamental duquel dépend, en dernier ressort, la comparaison de toutes les grandeurs géométriques.

Ces légères fautes logiques, dans l'arrangement des axiomes et des définitions d'Euclide, ont été excusées d'une manière ingénieuse et, je crois, solide, par Mr. Prevost, dans ses *Essais de philosophie*. Selon cet auteur (si je l'entends bien) Euclide n'ignoroit pas les objections que l'on pouvoit faire contre cette partie de son ouvrage ; mais il ne pouvoit y parer, sans s'exposer à l'inconvénient plus grave, de renoncer à la manière de démontrer, qu'il avoit résolu d'employer exclusivement dans la composition de ses Elémens (1), ou de rebuter les commençans dès l'entrée, par des démonstrations longues et laborieuses de propositions manifestes et incontestables (2). Je distinguerai par des italiques, dans la citation suivante,

---

(1) En introduisant, par exemple, l'idée de *mouvement*, qu'il a évité autant qu'il a pu le faire, dans l'exposition des élémens de la géométrie plane. (A)

(2) Quelquefois aussi de propositions contestables, mais dont la démonstration est ou impossible ou fort difficile dans le plan adopté. (P. P. p.)

les phrases sur lesquelles, j'appelle plus particulièrement l'attention de mes lecteurs.

" C'est donc l'imperfection (peut-être iné„vitable) de nos conceptions, qui a en„gagé à faire entrer les axiomes pour quel„que chose dans les principes du raisonne„ment pur. Et ils y font un double office. „Les uns remplacent des définitions. Les „autres remplacent des propositions suscep„tibles d'être démontrées. J'en donnerai des „exemples tirés des *Elémens d'Euclide.* „

„Les axiomes remplacent quelquefois des „définitions très-faciles à faire, comme celle „du mot *tout* (El. Ax. 9). *D'autres sup„pléent à certaines définitions difficiles et „qu'on évite, comme celles de la ligne droite „et de l'angle.* „

„Quelques axiomes remplacent des théo„rêmes. J'ignore si (dans les principes d'Eu„clide) l'axiome 11 peut être démontré (com„me l'ont cru Proclus et tant d'autres anciens „et modernes). *S'il peut l'être, cet axiome „supplée à une démonstration probablement „laborieuse.* „

„Puisque les axiomes ne font autre office „que suppléer à des définitions et à des théo„rêmes, on demandera peut-être qu'on s'en „passe. Observons ; 1. *Qu'ils évitent souvent*

„ *des longueurs inutiles. 2. Qu'ils tranchent „ les disputes à l'époque même où la science „ est imparfaite. 3. Que s'il est un état, au- „ quel la science puisse s'en passer (ce que je „ n'affirme point), il est du moins sage, et „ même indispensable, de les employer, tant que „ quelque insuffisance, dans ce degré de per- „ fection où l'on tend, interdit un ordre ab- „ solument irréprochable.* Ajoutons 4. Que „ dans chaque science, il y a ordinairement „ un principe, que l'on pourroit appeler do- „ minant, et qui, par cette raison seule (et „ indépendamment de celles que je viens „ d'alléguer) a paru devoir être sorti, pour „ ainsi dire, du champ des définitions, pour „ être mis en vue sous forme d'axiome. Tel „ me paroît être, en géométrie, le principe „ de congruence contenu dans le 8°. axiome „ d'Euclide (1). „

Ces remarques font, selon moi, beaucoup pour la justification d'Euclide, relativement à la latitude qu'il donne, dans ses élémens, à l'emploi du mot axiome. Mais comme, en traitant des lois fondamentales de la croyance humaine, la plus grande précision dans le langage est indispensablement nécessaire, je

---

(1) *Essais de philosophie*, T. II, pp. 30, 31, 32.

dois encore une fois prier ici mes lecteurs de se souvenir, que, lorsque je nie que les axiomes soient les premiers principes du raisonnement en mathématiques, je restreins le sens de ce mot à ceux qui sont analogues aux sept premiers axiomes d'Euclide. Locke, dans ce qu'il a écrit sur ce sujet, a manifestement entendu ce mot dans le même sens limité. (A)

PHILOSOPHIE MORALE.

Emploi du temps.

De deux Livrets pratiques d'emploi du temps : Mémorial portatif universel ou Agenda général, composé de tablettes destinées à recueillir les principaux résultats de la vie ; et Memorial horaire, ou Biomètre, Instrument pour mesurer la vie, publiés en italien et en français, à Milan, dans les années 1811, 1812, et 1813, et dont une nouvelle édition (*pour l'Agenda général*) va être publiée à Paris dans le courant du mois de Janvier 1815 ; par Mr. Marc-Antoine Julien, *Chevalier de la Légion d'Honneur*, auteur de l'*Essai sur l'Emploi du temps* (1).

(*Extrait communiqué.*)

On a rendu compte, dans le cahier de la *Biblioth. Britan.* du mois d'octobre 1811, de la traduction allemande publiée à Ratis-

(1) On trouve chez J. J. Paschoud, libraire, à Genève et chez le même, à Paris, rue Mazarine n°. 22. — 1.° *L'Essai sur l'Emploi du temps*, in-8°. 5 francs. — 2.° *L'Agenda général* ou *Mémorial portatif universel*,

bonne, la même année, de l'*Essai sur l'Emploi du temps*, ouvrage qui avoit eu deux éditions successives en France, où il a obtenu d'honorables suffrages. On a également fait connoître le plan et le but du *Mémorial portatif universel*, ou *Livret pratique de l'Emploi du temps*, publié en français et en italien, et destiné à rendre plus facilement applicable la méthode développée dans l'ouvrage théorique et philosophique qui avoit précédé. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur annonçant, avec quelques développemens, les deux *Livrets* ou *instrumens mécaniques* appliqués à la philosophie morale et à l'art pratique de la vie, dont l'auteur de l'*Essai sur l'emploi du temps*, publie de nouvelles éditions simplifiées. D'un côté, ces Livrets sont d'un intérêt général et peuvent servir aux personnes de toutes les classes et de tous les âges; de l'autre, ils se rattachent à la littérature étrangère, l'*Emploi du temps* ayant été traduit et publié en allemand, et le *Mémorial portatif* ou *Livret pratique d'Emploi du temps* ayant eu deux éditions à Milan, dont l'une en langue italienne.

---

livret pratique d'emploi du temps, 1 vol. in-12. cartonné, 4 fr. — 3.° le *Mémorial horaire* ou *Biomètre*, instrument pour mesurer la vie, 1 vol. in-12. cartonné, 4 fr.

Tous les philosophes, depuis Sénèque et les pères de l'Eglise, jusqu'à Franklin, qui avoient traité directement ou indirectement des moyens de bien vivre, ou de bien employer le temps, avoient conseillé de se tracer d'avance un plan de vie, pour un mois, une semaine ou seulement un jour, et d'y conformer sa conduite, le plus exactement possible. Ce conseil, bon en lui-même, ne pouvoit guères s'appliquer qu'à la vie de collège ou à celle de couvent, et ne convenoit nullement aux hommes entraînés par le tourbillon de la vie sociale, pour lesquels un plan de vie tracé d'avance, ne fût-ce que pour les vingt-quatre heures qui vont suivre, est nécessairement dérangé ou modifié par une foule d'occupations, de distractions, d'affaires, d'événemens, d'incidens imprévus. Il falloit donc attaquer la question de l'emploi du temps d'une autre manière.

L'auteur des Livrets que nous annonçons, sans rejeter l'idée de régler à-peu-près d'avance ses occupations les plus essentielles de chaque jour, a établi, comme condition fondamentale de sa méthode, l'habitude de se rendre compte, après chaque intervalle de vingt-quatre heures, des principaux emplois, des produits et

des résultats de cette portion de la vie.

La méthode avoit été reconnue bonne et utile par les critiques même les plus sévères; mais on la trouvoit d'une exécution difficile, et *plus convenable à des anges qu'à des hommes.* Il s'agissoit donc d'inventer un instrument tellement simplifié qu'il n'exigeât que le moins de temps et d'attention possible, qu'il pût s'accommoder au caractère des hommes les plus paresseux et à la situation des hommes les plus occupés; et qu'il servît de régulateur pour diriger la vie.

Voici quels sont les deux instrumens qui ont paru donner la solution la plus complète de ce problême.

Le premier appelé *Mémorial portatif universel* et *Agenda général*, ou *Livret pratique d'emploi du temps*, est destiné à procurer l'avantage de conserver avec ordre, et de manière à pouvoir les retrouver et les consulter facilement, tous les souvenirs essentiels, agréables, utiles ou instructifs, et les résultats positifs de la vie, classés suivant les principales divisions qu'elle paroît devoir embrasser. Il se compose de *Tablettes usuelles*, comprenant les *six divisions* qui suivent:

A. AGENDA JOURNALIER, pour les occupations et les affaires de la VIE COURANTE, qui sert à inscrire, d'une manière sommaire

et substantielle, l'*emploi déjà fait de la journée qui a précédé, ou l'emploi projeté de celle qui va suivre.*

B. MÉMORIAL ÉCONOMIQUE, destiné à l'inscription des *recettes* et des *dépenses* journalières, qui permet de conserver un ordre constant dans sa VIE ÉCONOMIQUE.

C. MÉMORIAL DES PERSONNES, qui comprend les noms et les adresses de ceux qu'on doit ou qu'on desire voir habituellement ou à certaines époques, et les *relations* de la VIE EXTÉRIEURE ET SOCIALE.

D. MÉMORIAL DE CORRESPONDANCE ACTIVE ET PASSIVE, qui présente le double tableau des *lettres écrites* et des *lettres reçues*, dont on veut tenir note et conserver la date, et même le précis analytique, ou l'objet exprimé souvent par un ou quelques mots de recherche, afin d'y recourir au besoin. C'est ce qu'on pourroit appeler la VIE ÉPISTOLAIRE.

E. MÉMORIAL BIBLIOGRAPHIQUE, destiné pour la VIE INTELLECTUELLE et LITTÉRAIRE, sur lequel chacun inscrit, à son choix les lettres des meilleurs ouvrages, analogues à son genre d'instruction ou à ses travaux, qu'il veut se procurer, lire ou consulter.

F. DÉPÔT MNÉMONIQUE, pour la VIE

DE LA MÉMOIRE ET DE L'IMAGINATION, qui a paru susceptible d'embrasser plusieurs subdivisions que chacun modifie à son gré, et dans lequel on a disposé des tables séparées pour les *quatre objets* distincts ci-après:

F.[1] *Souvenirs et projets personnels*, relatifs à sa profession, à ses travaux particuliers, à sa famille, à ses affaires;

F.[2] *Souvenirs et projets d'une utilité générale*, rapportés au bien public, à son pays, à l'humanité, aux inventions et aux découvertes, aux progrès des arts et des sciences, dont chaque homme doit suivre et observer la marche, dans la sphère qui lui est propre;

F.[3] *Tablettes historiques*, pour l'inscription des *époques* et des *dates*, soit des *événemens publics* remarquables, soit des *événemens domestiques* et *de famille*, qu'on veut fixer par écrit, afin de les conserver présens à la pensée, et, pour ainsi dire, à la disposition et sous la main;

F.[4] *Tablettes nécrologiques*, pour l'inscription des noms des personnes qu'on a particulièrement connues et qu'on a eu le malheur de perdre, dans le cours de l'année, et des personnages publics, distingués ou célèbres, qui ont péri dans le même intervalle.

Le second Mémorial, infiniment simplifié, est le MÉMORIAL HORAIRE ou BIOMÈTRE, *instrument pour mesurer la vie*, composé de tablettes qui procurent le moyen de recueillir en une minute, et sur une seule ligne, pour chaque intervalle de vingt-quatre heures, les divers emplois et les principaux résultats de la vie, pendant le même espace de temps.

On a tâché de comprendre dans un petit nombre de tableaux, formés de différentes colonnes parallèles, tous les élémens de la vie humaine et sociale, indépendamment de la condition, de la profession ou de la fonction que chaque individu occupe ou remplit dans la société. Les mêmes colonnes, reproduites et prolongées dans toutes les pages du livret, sont traversées par des lignes horizontales, correspondantes aux jours de l'année. Chaque table, composée de deux pages, présente une série de quinze ou seize lignes pour autant de journées : une dernière ligne sert à inscrire, au bas de chaque colonne, le total des heures dépensées pendant les jours que la table comprend. Deux tables forment un mois, et vingt-quatre tables suffisent pour l'année entière. Un vingt-cinquième et dernier tableau présente, en douze lignes, la récapitulation

générale des douze mois. Les *trois cent soixante-cinq lignes*, correspondantes aux *trois cent soixante-cinq jours* de l'année, sont laissées en blanc, pour qu'on y puisse inscrire successivement, à la fin de chaque jour le nombre des heures données à chacun des divers emplois du temps.

La vie, ainsi considérée sous les rapports les plus généraux, paroît devoir embrasser *cinq grandes divisions*, *physique*, *morale*, *intellectuelle*, *sociale*, et *passive* ou *végétative*. Chacune des quatre premières branches comprend elle-même des subdivisions particulières que nous allons indiquer, en donnant l'explication des colonnes du livret.

La première colonne (marquée *A*) destinée aux *dates*, porte le chiffre indicatif du *quantième* du *mois*. Un petit espace, laissé en blanc avant chaque chiffre, est destiné à placer les deux lettres *D.* et *J.* avant les *Dimanches* et les *Jeudis*, afin de reconnoître à la fois la date du mois et le jour de la semaine auquel elle s'applique.

La deuxième colonne (marquée *B*) sert à indiquer en une seule ligne, et avec des signes abréviatifs de convention, la *température de chaque jour*, qui influe à la fois, sur l'état physique, moral et intellectuel de l'homme, et sur son existence sociale.

A la suite de ces deux premières colonnes, placées à gauche, qui commandent tout le tableau, viennent les divisions générales de la vie et leurs subdivisions particulières, déterminées ainsi qu'il suit : VIE PHYSIQUE, comprenant trois subdivisions et trois colonnes : 1.° *Sommeil* ou *vie tranquille* ; 2.° *Repas* ou *vie alimentaire* ; 3.° *Exercices du corps* ou *vie active.* — VIE MORALE, subdivisée en trois branches : 1.° Rapports de l'homme avec sa conscience et avec Dieu, ou *Vie religieuse* et *morale* proprement dite ; 2.° Rapports avec sa famille, ou *Vie de famille* et *domestique* ; 3.° Rapports avec sa fortune et ses affaires d'intérêt, ou *Vie économique.*—VIE INTELLECTUELLE, comprenant aussi trois subdivisions et trois colonnes : 1.° Rapports de l'homme avec sa profession ou ses fonctions, *Travaux d'obligation* ou *Vie obligée* ; 2.° *Travaux libres* et *de choix*, ou *Vie libre* ; 3.° *Lectures* ou *Vie littéraire.* — La division de la VIE EXTÉRIEURE ET SOCIALE comprend quatre colonnes : 1.° *Vie épistolaire*, ou *Correspondance*, Rapports avec les autres hommes hors de la sphère qu'on habite ; 2.° *Voyages* ou *Vie errante*, Rapports de l'homme avec les lieux ; 3.° *Vie sociale*, proprement dite, *Visites* et *Relations* ; 4.° Théâtres, bals, concerts et fêtes, ou *Vie dissipée.*

dissipée. — Nous arrivons *à la seizième colonne* (marquée *P.*) qui comprend les momens qu'on est obligé de perdre, sans trop pouvoir s'en rendre compte, et cette portion de l'existence qu'on peut appeler la *Vie passive* ou *végétative*; abandonnée au *far niente*, très-différente de la *Vie méditative*, qui est un *repos actif de l'esprit*, et qui trouve sa place dans l'une des deux premières colonnes de la division intellectuelle.

C'est ici qu'on dépose le résidu ou le solde de la vie, c'est-à-dire, la somme des excédans ou des fractions restans au-delà des heures déjà inscrites dans les colonnes précédentes et nécessaires pour completter le nombre total de vingt-quatre heures. Car, il ne faut point s'assujettir à une inspection trop rigoureuse dans la revue de ses instans, ni s'arrêter aux minutes, ni même aux quarts d'heures isolés; un cacul approximatif, que le souvenir récent de la journée qui vient de s'écouler, doit rendre facile, suffit pour le but moral qu'on se propose.

La *dix-septième colonne*, (marquée de la lettre *Q*) comprend la somme des vingt-quatre heures de chaque jour, et au bas de chaque page, le montant des heures de la quinzaine ou du mois. On retrouve ici le

total des heures réparties en détail dans les différentes cases de la ligne de chaque journée; on avoit à dépenser 24 *heures*; on voit exactement ce qu'elles sont devenues. On saisit d'un coup-d'œil les détails et l'ensemble de sa journée ; et successivement, de chaque semaine, de chaque mois, de chaque année, considérés suivant leurs divers emplois.

Deux colonnes isolées, placées hors du cadre des divisions et subdivisions de la vie, sur la droite du tableau, lui servent de complément.

Dans l'une, destinée aux *notes* et aux *souvenirs* (*dix-huitième colonne*, marquée *R*,) chacun peut rappeler, en une ou deux lignes, correspondantes à la ligne de chaque jour, et avec un seul ou quelques *mots de recherche*, l'emploi le plus marquant de sa journée, que les chiffres et les signes qui suivent ne suffisent pas pour indiquer. On fixe par écrit le souvenir le plus intéressant, qui se rattache à la journée dont on fait l'examen.

La *dix-neuvième et dernière colonne* (marquée *S*), est destinée à l'inscription des *chiffres ou signes de convention* (que chacun choisit à son gré, et dont il garde, s'il veut, la clef pour lui seul), qui servent à indiquer si l'on a lieu d'être ou non satisfait de l'emploi de sa journée. *Celui-là*, dit Montagne, *sera*

véritablement maître de lui-même, *et vivra content*, *qui*, *à la fin de chaque jour*, *pourra dire* : j'ai passé agréablement et utilement cette journée. *Qu'elle est belle*, dit Sénèque, *la coutume d'entrer tous les soirs dans les détails de ce qu'on a fait le jour. Que le sommeil qui suit est doux et tranquille*, *lorsqu'on a occasion de se louer du bien qu'on a fait*, du zèle qu'on a mis à remplir ses devoirs, *ou qu'en s'avouant* ce *qu'on a fait de mal*, *on s'endort avec la résolution de se corriger.*

Quand l'heure du sommeil vient fermer ta paupière,
Sur le jour qui n'est plus porte un regard sévère :
Sûr le bien, sur le mal interroge ton cœur;
Sois toi-même ton juge et ton accusateur.
Le repentir du mal te rendra l'innocence;
Le souvenir du bien sera ta récompense.

(Vers dorés de *Pythagore*, traduits par Mr. *Lachabeaussière*).

Les tablettes du *Biomètre*, dont l'instruction qui les précède fait connoître en détail la nature, la destination et le but, paroissent devoir procurer à la fois :

1.° Un *miroir* et une représentation fidèle de la vie, qui sert à juger si elle est bien ou mal ordonnée, comme on juge devant une glace si la toilette est bien ou mal faite;

2.° Un *thermomètre*, qui indique les divers degrés de la température physique, morale,

intellectuelle et sociale, observés jour par jour; et les rapports de la nature extérieure et de la constitution atmosphérique avec la constitution individuelle et la vie de l'homme;

3.° Une *montre morale*, qui permet d'apprécier les différentes heures de la journée par leurs divers emplois, et qui n'exige, comme la montre ordinaire, qu'une minute au plus pour être exactement montée chaque jour;

4.° Une *boussole* ou un *régulateur*, qui fournit le moyen de se diriger au milieu de l'océan et des écueils de la vie, ou de régler et de disposer les parties de son temps, de manière à les rendre le plus profitables qu'il est possible;

5.° Un *levier*, qui donne une impulsion continue et salutaire à la machine humaine, sujette à des intervalles d'engourdissement, de torpeur et d'apathie, et qui multiplie l'existence, en excitant et en augmentant l'activité;

6.° Une *mesure comparative* des emplois, des produits et des résultats de la vie, évaluée, dans toutes les branches qu'elle peut embrasser, par heure, par jour, par quinzaine, par mois et par année, suivant le but que chaque individu se propose, dans la sphère où il exerce ses facultés;

7.° Une application pratique des *livres de comptes courans* et des *méthodes d'ordre du commerce* à la direction journalière de la vie, puisqu'on a autant de comptes ouverts que la vie humaine et sociale paroît comporter de branches principales et de subdivisions, et puisque chacun de ces comptes devient tour-à-tour débiteur ou créancier, suivant qu'il présente un nombre d'heures plus ou moins considérable que celui qui lui revient naturellement;

8.° Un *complément de l'éducation* pour un jeune homme, de l'âge de seize à vingt-cinq ans, et un véritable *mentor*, ami sûr, confident discret, conseiller sincère, dont les leçons indirectes, mais journalières, ne blessent point son amour-propre, et agissent nécessairement sur sa raison;

9.° Un moyen d'aider ou de suppléer la *confession*, qui reproduit une grande partie de ses avantages, par l'habitude essentiellement morale de se rendre compte, dans un tableau analytique et méthodique, des divers emplois de chaque journée, et d'ajouter à la suite un signe particulier, chiffre mystérieux dérobé à la connoissance des autres, qui indique si l'on a lieu d'être ou non satisfait des résultats de ce compte rendu, et qui est l'expression abrégée et fidèle du ju-

gement intérieur que la conscience de chacun lui fait porter sur sa vie.

Enfin, on peut comparer le même instrument et la manière de s'en servir, soit à un *clavecin*, dont les touches doivent être frappées avec mesure et mises en harmonie, même dans leurs variations, soit à un *jeu de combinaison* que ne dédaignent point les esprits les plus distingués et les hommes livrés aux occupations les plus sérieuses. En effet, le Biomètre peut être considéré comme un échiquier : les colonnes ou tablettes sont les cases, dans lesquelles on distribue les différentes heures, comme autant de pions ou de pièces du jeu; leur marche et leur disposition plus ou moins bien entendues, et rapportées au but qu'on se propose, ou détournées de ce but, font gagner ou perdre la partie. Le signe placé à la dernière colonne exprime si la partie est gagnée ou perdue, s'il y a eu perte ou gain dans l'emploi de la journée.

Mr. Jullien se montre convaincu (et plusieurs hommes judicieux partagent son opinion) que ce moyen très-simple, commode et même agréable, offert à des jeunes gens d'ailleurs bien élevés, ou à des hommes très-occupés, dont l'existence est lancée dans une sorte de tourbillon, pour remplir en une seule minute les cadres et la ligne de

chaque journée, à mesure qu'elle s'écoule, peut et doit produire à la longue d'excellens effets pour le perfectionnement moral, pour l'économie du temps, au point même d'augmenter et de multiplier la vie ; et pour donner l'esprit et les habitudes d'ordre, qui servent de points d'appui à toutes les bonnes qualités morales et sociales et à toutes les vertus.

L'auteur des deux *Mémoriaux*, *universel* et *horaire*, dont on vient de donner l'idée, et dont la tenue régulière n'exige pas au-delà d'un quart d'heure, chaque jour, propose un *troisième et dernier Mémorial*, appelé *des faits et observations* et des *détails divers*, destinés à recueillir les faits intéressans, les observations utiles, dont l'ensemble forme, pour chaque individu, une sorte de code des expériences de la vie et de la société. Ce Mémorial, sur lequel on n'écrit qu'à des intervalles plus ou moins éloignés, et seulement lorsqu'on a des choses essentielles qu'on veut y consigner, se compose des colonnes ci-après, qui peuvent aussi servir de modèle pour un *journal des extraits et des analyses de ses lectures.*

Modèle du MEMORIAL DES FAITS ET OBSERVATIONS, ou du *Journal de lectures.*

Numéros d'ordre.	Dates ou pages des volumes cités.	Détails divers, faits et observat.	Mots de recherche.	Notes et signes.	N^os. de renvois.

La *première colonne*, est destinée à déterminer chaque article par un *numéro d'ordre* particulier, qui sert ensuite à le retrouver au besoin.

On inscrit, dans la *seconde colonne*, soit la *date* d'un fait ou d'une observation, soit le *titre* et la *page* d'un *volume cité*, quand il s'agit d'un extrait d'ouvrage.

La *troisième colonne*, qui est la plus étendue, doit contenir le précis des *faits* et des *observations* qu'on veut conserver.

La *quatrième colonne* indique, par un ou quelques *mots de recherche* le sujet particulier de chaque article, et facilite singulièrement les recherches à faire dans le recueil.

La *cinquième colonne*, pour les *notes* et *signes*, permet de désigner, par un même signe générique convenu, les différens mots de recherche, susceptibles d'une sorte d'as-

sociation, ou qui peuvent être considérés sous un même point de vue général.

Les deux colonnes des *mots particuliers de recherche* et des *signes généraux* ont pour objet de donner la double habitude de *l'esprit de détail* et de *l'esprit d'ensemble*.

La *sixième et dernière colonne* des *numéros de renvois*, qui correspond avec la première, celle des *numéros d'ordre*, sert à établir des rapports et des renvois entre les articles qui se correspondent.

On dispose les chiffres inscrits dans cette colonne, ainsi qu'il suit :

$\frac{2}{5}$. Le chiffre supérieur, ou placé au-dessus de la ligne, indique le numéro d'ordre de l'article précédent le plus rapproché qui traite du même sujet. Le chiffre inférieur, ou placé au-dessous du trait de séparation, renvoie à l'article le plus rapproché de l'une des pages suivantes, dans lequel le même sujet se trouve reproduit.

On peut ainsi revoir et parcourir les faits et les observations qu'on a fixés par écrit, soit dans un *ordre chronologique*, en lisant de suite le recueil, qui représente le tableau fidèle de la vie et des expériences journalières, soit dans un *ordre analytique*, et d'après la nature des matières traitées, considérées ou *particulièrement*, à l'aide des

mots de recherche, ou sous un *point de vue général*, au moyen des *signes génériques*.

Comme on a pris soin d'enregistrer, sous un même titre, les articles qui traitent un même sujet, et d'affecter à chacun d'eux un numéro d'ordre particulier, l'usage des *numéros de renvois* permet de retrouver et de rapprocher, au milieu même d'une multitude de fragmens, écrits sans suite ni liaison et dispersés confusément de côté et d'autre, tous les articles qui ont entr'eux quelque analogie, et qui peuvent s'éclairer mutuellement.

Telles sont les trois sortes de *Mémoriaux*, ou de *journaux analytiques*, dont la *Méthode générale d'emploi du temps*, développée par Mr. Jullien, et appliquée dans toute l'étendue qu'on peut lui donner, recommande l'usage, spécialement aux jeunes gens. Chacun de ces Mémoriaux a sa destination particulière et distincte; de manière qu'on peut tenir à volonté soit *un seul*, soit *deux*, soit *tous les trois* à la fois, sans faire aucun double emploi.

LÉGISLATION.

Théorie des peines et des récompenses.

Par Mr. Jérémie Bentham, jurisconsulte Anglais. Rédigé en français d'après les manuscrits, par Mr. Et. Dumont, de Genève. Londres 1811.

(*Dernier extrait. Voy. p. 417 du vol. préc.*)

A l'époque, déjà ancienne, où Mr. Bentham écrivoit son IVe. Livre, qui traite *des Encouragemens par rapport à l'industrie et au commerce*, il ne pouvoit guères prévoir les combinaisons politiques que l'Europe a éprouvées dans l'intervalle qui le séparoit du temps où nous vivons; et toutefois, on peut citer à l'appui de ses théories, les résultats des grandes et belles expériences (quelques-unes bien coûteuses) dont nous avons été les témoins. Il les falloit, ces expériences, pour que la vérité pût se faire jour au travers des préventions, des fausses conceptions, de l'esprit de parti, des jalousies, qui calculent si mal; en un mot, de tout ce qui l'a si long-temps voilée, ou dénaturée. Au-

jourd'hui, que les circonstances les plus extraordinaires qu'aît présentées l'histoire, ramènent les nations aux vrais principes de la civilisation et de la sociabilité, on peut, sans crier au paradoxe, ou à l'hérésie, les entendre proclamer par un auteur qui, dans le calme du cabinet, et dans le silence des passions, en fit l'objet des méditations de toute sa vie. Nous terminerons nos extraits de son ouvrage, en continuant à choisir dans son *Manuel d'Economie politique* (comme l'appelle Mr. Dumont) les considérations les plus susceptibles d'application aux circonstances présentes; nous nous abstiendrons de réfléxions; il suffira de citer; en rappelant toujours que ce texte a précédé de trente ans l'époque à laquelle nous le faisons connoître sur le continent.

CHAP. VIII. *De la prohibition des manufactures rivales.*

“ Ce mode d'encouragement prétendu, ne peut produire aucun bien; et il peut faire du mal: *nuisible* ou *nul*; voilà l'alternative.„

(Il est nul dans des cas, cités par l'auteur, où la prohibition frappe des objets dont aucun motif ne provoque l'importation. Il seroit superflu d'en parler).

" II. *Nuisible.* Par la prohibition des manufactures rivales, vous voulez assurer le succès de la manufacture favorisée ; et vous créez d'abord tous les mauvais effets du monopole. Vous donnez aux monopolistes la faculté de vendre plus cher, et vous diminuez par-là le nombre des jouissances. Vous leur donnez le privilége singulier de faire moins bien, de rester stationnaires dans leur industrie, ou du moins, vous affoiblissez considérablement le principe de l'émulation qui ne tient qu'à la concurrence. Enfin vous favorisez l'enrichissement d'un petit nombre d'individus, aux dépens de tous ceux qui auroient partagé le bénéfice. Vous donnez à dix mauvais manufacturiers un embonpoint excessif, au lieu d'en alimenter dix mille bons ; et vous blessez les sentimens des peuples par l'idée d'injustice et de violence attachée à la partialité de cette mesure.

Les prohibitions des manufactures étrangères sont le plus souvent appliquées à ces objets, que les étrangers peuvent fournir d'une manière moins dispendieuse, à raison de quelque avantage particulier de leur sol ou de leur industrie. C'est-à-dire, que refusant de participer à cet avantage naturel dont ils jouissent, vous préférez ce qui vous coûte plus d'avance, et plus de travail : vous employez

vos ouvriers et vos capitaux à perte, plutôt que de prendre des mains d'un rival ce qu'il vous offre d'une meilleure nature et à meilleur prix. Si vous croyez par-là soutenir un commerce qui pourroit vous échapper, cela est vrai, mais il n'abandonneroit cette carrière où il a des désavantages inévitables que pour entrer dans celles où les mêmes capitaux seroient employés avec plus d'efficacité. La plus grande de toutes les erreurs est d'imaginer que, par ces prohibitions, soit de manufactures étrangères, soit de manufacres domestiques, on obtienne un commerce de plus. La quantité de capital, cette cause efficiente de tout accroissement, restant la même, tout ce qui est ajouté à un commerce favorisé en conséquence de la prohibition, est autant de retranché à d'autres commerces.

»Il ne faut pas oublier les maux collatéraux qui accompagnent ce systême prohibitif. C'est une source de faux frais, de vexations, et de délits.„

» La dépense perdue la plus apparente est celle des douaniers, des inspecteurs, des garde-côtes: mais la plus réelle est celle de la perte du travail; ou le travail stérile de ceux qui font leur métier de la contrebande, et de ceux qui font ou paroissent faire leur occupation de la prévenir.„

» Anéantir le commerce étranger, se suffire à soi-même, tout vendre et ne rien acheter, voilà la folie qui a passé pour de la politique profonde, parmi les hommes d'état. »

» Dans les procédés de nation à nation, les hommes consentent à soutenir à grands frais des manufactures désavantageuses pour ne pas acheter de leurs rivaux. On ne voit pas de tel excès d'extravagance d'individu à individu. Si un négociant se conduisoit ainsi, on diroit qu'il court à sa ruine : mais son intérêt le guide trop bien. Il n'y a que des administrateurs publics qui soient capables de cette méprise ; encore n'en sont-ils capables que lorsqu'ils agissent pour le compte des autres. „

» L'avidité veut embrasser plus qu'elle ne peut tenir. La malveillance aime mieux se punir elle-même que de permettre à ses ennemis un bénéfice. „

» *Avoir les yeux plus grands que le ventre*: phrase proverbiale de nourrice, qui convient aux enfans, et qui s'applique toujours aux nations. L'homme individuel se corrige de ce défaut par l'expérience : l'homme politique, quand il en est atteint, ne s'en corrige jamais. „

» Qu'un enfant refuse une médecine, les

mères et les nourrices le disposent quelquefois à la prendre, en le menaçant de la donner au chat ou au chien. Combien de grands hommes d'état, enfans mal corrigés, s'obstinent à soutenir un commerce auquel ils perdent, pour éviter la mortification de le laisser faire à une nation rivale?„

» L'homme d'état qui croit pouvoir étendre infiniment le commerce, sans s'apercevoir qu'il est limité par les capitaux, est l'enfant dont les yeux sont plus grands que le ventre. „

» L'homme d'état qui s'efforce de retenir un commerce désavantageux par la crainte qu'une autre nation ne le gagne, est l'enfant qui avale la pillule amère, de peur qu'on ne la donne au chat. „

» Ces comparaisons ne sont pas nobles, mais elles sont justes: et quand les erreurs se couvrent d'un masque imposant, on est tenté de les mettre dans un jour qui les humilie. „

CHAP. X. *Impôts. Leurs conséquences sur l'industrie et le commerce.*

“ LES impôts ne doivent avoir d'autre but que leur but direct, celui de produire un revenu, en ménageant le fardeau autant qu'il est

est possible (1). Quand on veut les faire servir comme moyens indirects d'encouragement ou de découragement pour telle ou telle espèce d'industrie, le Gouvernement, comme nous l'avons déjà vu, ne réussit qu'à déranger le cours naturel du commerce, et qu'à lui donner la direction la moins avantageuse. „

» Les effets de ces impôts paroissent très-compliqués et très-difficiles à suivre. On peut toutefois les présenter, d'une manière générale, sous un point de vue qui les rapproche, et les éclaircit, en distinguant ces effets en deux classes — les effets *permanens* et les effets *temporaires*. „

» Première question. *Quelles sont les conséquences d'un impôt mis sur les articles de nos manufactures par une autre nation?*

» Conséquences permanentes. 1.° Si l'exportation n'est pas diminuée, l'impôt ne fait aucune différence par rapport à nous : il n'est payé que par les consommateurs de l'état qui a mis l'impôt. „

» 2.° Si l'exportation est diminuée, le ca-

(1) Ce principe peut admettre quelques exceptions, mais elles sont très-rares : par exemple, on peut imposer les liqueurs fortes, dans le but d'en diminuer la consommation, en augmentant leur cherté. (A)

pital qui étoit employé dans cette branche s'en retire proportionnellement pour passer à d'autres. „

» Conséquences temporaires. Cette diminution d'exportation occasionne une détresse proportionnelle aux individus intéressés dans ce genre d'industrie. Des ouvriers perdent leurs occupations. Ils sont forcés de se livrer à des travaux qu'ils entendent moins, et qui leur rapportent moins. Pour le maître manufacturier, une partie de son capital fixe est rendue inutile. Il perd de ses bénéfices, à proportion de ce que la fabrication est réduite. „

» Seconde question. *Quelles sont les conséquences d'un impôt mis par nous-mêmes sur des manufactures que nous consommons nous-mêmes?* »

» Conséquences permanentes. 1.° Si la consommation n'est pas diminuée, il n'en résulte aucune autre différence que le désavantage de l'impôt pour le consommateur, et son avantage proportionnel pour le public. „

» 2.° Si la consommation est diminuée, les individus sont privés de cette portion de bien-être, qui consistoit dans l'usage de cet article particulier de jouissance. „

» 3.° Le capital, comme dans le cas précédent, se retire de cette branche et passe à d'autres. „

» Conséquences temporaires. Si la consommation n'est pas diminuée, l'impôt ne fait aucune différence. Si elle l'est, même détresse proportionnelle que dans le cas ci-dessus. „

» Troisième question. *Quelles sont les conséquences d'un impôt mis par nous-mêmes sur des manufactures de notre pays consommées par des étrangers?* „

» Conséquences permanentes. 1°. Autant que la consommation n'est pas diminuée, l'opération est un gain clair et net pour nous. Le fardeau de l'impôt est porté par l'étranger, et le profit est recueilli par nous-mêmes. „

» Si la consommation est diminuée, le capital qui perd cet emploi passe à d'autres branches. „

» Conséquences temporaires. Consommation non-diminuée, point de différence pour nous: consommation diminuée, même détresse proportionnelle que dans les deux cas précédens. „

» Il résulte de là, que les effets *permanens* de ces impôts sont toujours de peu d'importance pour le commerce en général, et que leurs effets *temporaires* sont malfaisans, à proportion de ce que la consommation est diminuée. Le mal est plus ou moins grand,

selon qu'il est plus ou moins facile de transférer le capital et le travail d'une branche d'industrie à une autre branche. „

» Les moins nuisibles de tous les impôts, sont ceux qui portent sur nos productions consommées par les étrangers. Si la même quantité s'exporte après l'impôt qu'auparavant, loin d'être préjudiciable, il nous donne un bénéfice net: c'est un tribut levé sur eux, précisément comme s'il étoit levé sur leurs fonds de terre. „

» L'impôt établi par nous par des importations étrangères est payé par nous-mêmes, onéreux comme le seroit tout autre impôt de même valeur. Si la consommation n'en est pas diminuée, il vaut mieux que l'impôt sur cet article soit mis par nous, qui en profitons, que par l'Etat, qui le produit et qui en auroit le bénéfice. „

» Une nation qui a le monopole naturel d'un article nécessaire aux étrangers, a un moyen naturel de les imposer à son profit. Prenez l'*étain* pour exemple: l'Angleterre est le seul pays qui aît des mines de ce métal, au moins toutes les autres sont trop peu considérables pour suffire à la demande. L'Angleterre pourroit donc mettre un impôt considérable sur l'exportation de l'étain, sans avoir à craindre la contrebande, parce qu'on

peut le percevoir dans la mine ou dans la fonderie. La France ne pourroit pas l'imposer au même point, parce qu'elle donneroit un trop grand appât aux contrebandiers.»

» Ces principes sont faciles à appliquer aux Traités de commerce entre les nations. Tout ce qui est permanent, soit en ce qu'on appelle faveurs, soit en ce qu'on appelle découragemens, a fort peu d'effet sur notre commerce en général, puisque le commerce est toujours subordonné au capital qu'on peut y employer. Mais on peut prendre des précautions internationales pour prévenir des changemens rapides, dont il résulte des détresses temporaires. Chaque nation fait un sacrifice en renonçant à mettre des impôts ou à les augmenter sur des articles de sa propre exportation: chaque nation en reçoit le dédommagement par un sacrifice réciproque. Le commerce acquiert ainsi de la stabilité ; et l'on ne se fait plus cette petite guerre fiscale, cette guerre de douanes, qui produit entre les peuples une irritation dangereuse, et toujours infiniment disproportionnée à l'importance de l'objet.„

» Le premier chapitre du Code de commerce devroit avoir pour objet de montrer la réciprocité des intérêts internationaux; de prouver qu'il n'y a point d'immoralité, dans

les relations de paix, à favoriser l'opulence étrangère ; point de mérite à la contrarier.„

» Ce peut être un mal pour nous que notre voisin soit riche. C'en est surement un qu'il soit pauvre. Riche, nous pouvons avoir à le craindre. Pauvre, il n'aura rien, ou il aura peu à nous vendre, ou à acheter de nous.„

» Mais pour qu'il soit à craindre en raison d'un accroissement de richesse, il faut que cette prospérité ne soit que pour lui seul. Il ne le seroit pas davantage si notre opulence avoit fait les mêmes progrès que la sienne, ou si ce progrès avoit eu lieu pour d'autres nations aussi disposées que nous à le réprimer.„

» Les jalousies contre les nations riches ne sont fondées que sur des méprises et des contre-sens. C'est avec ces nations qu'on fait le commerce le plus profitable, celui dont les retours sont les plus abondans, les plus rapides, les plus sûrs „

» Les grands capitaux produisent la plus grande division du travail, les machines les plus perfectionnées, la concurrence la plus active des marchands, les plus longs crédits, et par conséquent, les prix les plus bas. Chaque nation, en recevant de la plus riche tout ce qu'elle fournit à meilleur marché et de meilleure qualité, peut vouer exclusivement

ses capitaux aux branches d'industrie qui lui sont le plus avantageuses. „

» Pourquoi les Gouvernemens donnent-ils une préférence si marquée au commerce d'exportation? „

» 1.° Cette branche est celle qui se présente avec le plus d'apparence et d'éclat. C'est celle qui est le plus sous les yeux des Ministres, et qui doit par cela même exciter plus fortement leur attention. D'ailleurs, les négocians en crédit sont plus près d'eux, et font plus de bruit que les cultivateurs. „

» Ce commerce leur paroît plus particulièrement leur ouvrage: ils croient faire: ils s'imaginent qu'ils sont créateurs: l'inaction leur paroît une sorte d'impuissance. „

» Toutes ces prétentions tombent devant le principe: *l'industrie subordonnée au capital*. Ces nouveaux commerces, ces établissemens lointains, ces encouragemens coûteux n'opèrent point de créations nouvelles: ce n'est qu'un nouvel emploi d'une partie d'un seul et même capital, qui n'étoit pas oisif auparavant. C'est un nouveau service qui se forme aux dépens d'un ancien. La sève qu'on fait couler par cette opération dans une nouvelle branche étant dérobée à une autre, donne un produit différent, mais non pas un surcroît de produit. „

Ecoutons enfin, comment l'auteur défend l'état actuel de la Société, contre certains moralistes qui prétendent regretter l'état de nature. Dans le chapitre qui traite *des encouragemens par rapport à l'industrie* on lit ce qui suit :

“ Je ne saurois passer sous silence une observation favorable à ceux des philosophes qui se sont particulièrement occupés d'économie politique. Ils n'ont point eu de part à ces paradoxes atrabilaires et haineux contre l'inégalité des rangs, contre les progrès de la richesse et de la civilisation, contre les jouissances du luxe et des arts : et c'est eux, au contraire, qui ont fourni les argumens les plus solides pour les réfuter, et pour justifier l'ordre social. Ils répondent à des déclamations par des argumens, à des tableaux d'imagination, par des faits, à des conjectures par des calculs. Ils font voir que dans la société, il y a beaucoup plus d'intérêts communs que d'intérêts opposés ; que l'ignorance seule divise les hommes ; que plus ils s'éclairent, plus ils se rapprochent ; et qu'il y a un progrès sensible de l'espèce humaine vers le bien, quoique cette marche soit irrégulière, et même sujette à des mouvemens rétrogrades. „

» Quelle réponse victorieuse à tant de plaintes sur la misère des classes indigentes

parmi nous, que le tableau réel de l'indigence universelle des sociétés primitives! La pauvreté n'est pas une conséquence de l'ordre social. Pourquoi lui en faire un reproche? C'est un reste de l'état naturel. La richesse est une création de l'homme: la pauvreté est la condition de la nature. La division des propriétés, celle des travaux, l'invention des machines, l'application des élémens à l'industrie, ont centuplé les forces de l'espèce humaine, et ont tellement augmenté le fonds de l'abondance, que la famine, ce malheur presque habituel des peuplades sauvages, est inconnue chez les nations passablement bien gouvernées; elles ont même assez de superflu pour entretenir des classes nombreuses qui consomment sans reproduire. A cette sécurité sur les subsistances, premier bienfait de l'ordre social, ajoutez ces plaisirs de l'acquisition graduelle, cette association si douce de l'industrie avec l'espérance, cet intérêt croissant de la vie lorsqu'on s'avance vers l'objet de ses desirs, ce charme de la propriété, l'aiguillon de la jeunesse et l'oreiller d'un âge avancé. Ce systême de l'industrie est en même temps la base du systême moral, des besoins réciproques, des liens de famille, des vertus publiques et privées.

» L'objection la plus forte en apparence s'est heureusement trouvée la plus fausse. On a prétendu que les hommes ne pouvant s'enrichir qu'en se dépouillant tour-à-tour, étoient nécessairement ennemis, et vivoient comme des athlètes, par leur destruction réciproque. On a confondu l'industrie avec un jeu de hasard, où le gain des uns est toujours fondé sur la perte des autres. Mais, au contraire, dans l'entreprise sociale, tous les coopérateurs peuvent trouver leur avantage, parce que, toutes choses d'ailleurs égales, plus il y a de travail, plus il y de produit. Le fonds de la richesse, si le Gouvernement n'est pas très-mauvais, va toujours croissant, ensorte que le nombre des heureux parmi les candidats de la fortune augmente toujours, et qu'il n'y en a point de nécessairement malheureux. »

VOYAGES.

DIE GLAUBWURDIGKEIT; c'est-à-dire, Du degré de confiance qui est dû à la relation du voyage de MALDONADO dans les régions septentrionales, par le B. de L. (1) Gotha, 1812.

En rendant compte du travail de Mr. Amoretti sur la relation de Maldonado (2), nous finissions par dire que l'on ne pouvoit pas porter un jugement définitif sur la discussion que cette relation fait naître, sans avoir sous les yeux toutes les pièces du procès. Nous avions sur-tout en vue celle dont on vient de lire le titre, que nous ne

(1) Ces lettres initiales désignent le baron de Lindenau. Une lettre par laquelle cet habile astronome adresse cet écrit à l'un des rédacteurs, et qui est datée de l'observatoire de Seeberg le 20 septembre 1814, nous apprend que Mr. de Krusenstern vient de publier dans le *Journal géographique* de Weymar, le résultat de ses recherches sur cet objet; et qu'il est parfaitement d'accord avec lui. (A)

(2) T. 54. p. 527.

connoissions que par une réfutation, et que cette réfutation même recommandoit à notre attention. Nous l'avons enfin reçue et nous allons en extraire ce qu'elle offre de plus frappant, en évitant de répéter ce que nous avons eu ci-devant occasion de dire d'après Mr. Amoretti.

On se souvient que l'Espagnol Ferrer Maldonado prétend être passé de la mer du nord dans la mer du sud par les détroits de Labrador et d'Anian; et que sa relation donne lieu à plusieurs objections tirées des expressions mêmes qu'il emploie.

Mr. le B. de L. commence par rendre pleine justice au mérite des recherches bibliographiques du savant Milanois; il extrait ensuite fidélement la relation que ce savant a traduite et publiée. Puis discutant les faits qui y sont contenus, il y trouve des signes évidens de fausseté.

Ses objections principales sont tirées de l'incompatibilité du récit avec les distances et la nature des lieux que le voyageur dit avoir visité. Maldonado compte 144 degrés de longitude entre la baie de Baffins et le détroit d'Anian, tandis que cette distance n'est que de 82 degrés. Il place ce même détroit à 60 degrés de latitude, et il est réellement à 66 degrés. Il décrit ce détroit comme

long et étroit, tandis qu'il est fort large à l'entrée, et que sa partie étroite est presque sans longueur (1). Quant à la latitude, nous avons vu que Mr. Amoretti explique cette erreur par celle qu'avoit commise le pilote. Mais cette solution de la difficulté ne nous paroît pas s'appliquer à l'estimation de la longueur du jour faite par le voyageur; estimation qui détermine exactement le 60.ème parallèle. Il paroît également contraire à tout ce que l'on connoît de ces parages de supposer que l'on peut les traverser en peu de jours, et sans rencontrer des montagnes de glace.

Indépendamment de ces graves objections, fondées immédiatement sur la situation des lieux décrits et sur leur nature permanente, Mr. le B. de L. en tire d'autres de quelques circonstances particulières. Maldonado a vu au détroit d'Anian des forêts, des fruits, et même des raisins. Mais Cook et Sarytschews s'accordent à dire qu'on n'y voit pas un arbre, pas un buisson. Maldonado parle de divers animaux qu'on y trouve, tels que le cochon, le buffle, le cerf; Cook, Sauer, Sarytschews, n'ont rien vu de pareil. Réciproquement ces derniers voyageurs y ont vu des chevaux marins et des ours blancs, dont Maldonado ne dit rien.

(1) L. c. p. 519.

Le B. de L. termine sa dissertation par une conjecture sur l'origine de cette relation dont il s'est attaché à démontrer la fausseté. On peut envisager cette dernière remarque comme un argument indirect qui vient à l'appui des précédens, et qui d'ailleurs jette du jour sur l'état des connoissances géographiques au seizième siècle.

On ne sait pas qui a découvert le détroit d'Anian ni quelle est l'origine de ce nom, mais dès le seizième siècle les cartes en attestent l'existence ; et dès lors la recherche d'un passage à la mer du sud, par cette voie, devint un objet d'émulation entre les peuples navigateurs. La pensée que ce passage pourroit être trouvé par d'autres (entr'autres par Forbisher et Davis) fut peut-être ce qui engagea Maldonado à feindre de l'avoir trouvé lui-même. Mais quel guide a-t-il suivi dans ce dessein ? En 1542, le Japon fut découvert par les Portugais. Dès 1588 on avoit des notions sur les canaux des mers japonoises. Il est probable que Maldonado avoit sous les yeux quelque relation portugaise d'un voyage fait dans ces mers, lorsqu'il composa la sienne. Tout ce qu'il dit du pays, de ses productions, du climat, de la forme du détroit qu'il décrit, s'applique bien mieux au Japon qu'au détroit de Behring. Mais dès ce temps-là, on con-

fondoit avec le détroit d'Anian, le prétendu détroit que l'on plaçoit entre Sachalin et la Tartarie; et l'on estimoit la distance en longitude de la baie de Baffins au détroit d'Anian précisément comme l'a estimée Maldonado. Mr. le B. de L. le prouve par plusieurs citations (1). On peut en dire autant de la latitude. Dans un atlas de Gerard Mercator, on voit, vers l'Asie, à 60 degrés de latitude septentrionale, un détroit, marqué *Fretum Anian*, dont la longitude diffère de 140 degrés de celle de la Baie de Baffins.

La figure du golfe de Sachalin s'accorde mieux aussi avec la description de Maldonado que celle du détroit de Behring.

Il en est de même du climat et des productions. En particulier le fruit dont Maldonado donne le nom se trouve être un fruit de la Chine. Il les appelle des *lechies*, et en parle comme d'un fruit délicieux. Cela ressemble

---

(1) « On parla du golfe d'Anian au travers duquel les » Japonais et ceux du pays de Jesso assuroient qu'il y » avoit un passage sûr jusqu'à la mer de Tartarie. » *Rec. de Voy. au nord*, *Amst.* 1715, *Tom. I. page* 82. La carte jointe à ce recueil trace une route de la Norvège au Japon par le détroit de Vries. Une carte de Bapt. Agnese de 1543 met 145 degrés de longitude entre la côte N.O. de l'Amérique et du Japon. (*Note extraite du texte de la dissertation du B. de L.*)

fort à ce qu'on lit dans la dissertation de Gaspar de Cruz sur la Chine (1). « Il y a un fruit „ qui croît sur de grands arbres. Il est un peu „ plus gros qu'une prune. On ne peut s'en „ rassasier. Il y en a une autre espèce plus „ petite, mais les gros sont plus exquis. On „ les appelle *lechies.* „

En rassemblant ce que nous venons de dire, conclut enfin Mr. le B. de L., il paroîtra vraisemblable, que Maldonado, dans sa relation, jusqu'à la baie de Baffins, a pu parler de ce qu'il a vu; que de là jusqu'au détroit de Behring, il a parlé au hasard; et que dans les détails où il est entré sur ces régions septentrionales, il les a peintes telles que quelque relation, portugaise ou espagnole, avoit pu représenter les côtes du Japon.

Nous ne reviendrons plus sur cette discussion, toute intéressante qu'elle est; parce que nous croyons en avoir dit assez pour mettre nos lecteurs à même de prononcer. Nous croyons qu'ils sauront gré à Mr. Amoretti d'avoir provoqué des recherches utiles, et à Mr. le B. de L. d'avoir traité le sujet d'une manière si lumineuse.

---

(1) Purchas, Vol. III, p. 178. — Nous abrégeons la citation.

MÉLANGES.

CATALOGUE de quelques LIVRES qui se sont vendus à des prix remarquables à la vente du Duc de ROXBURGH en mai 1812 (*Classical Journal*, n°. 12).

CE catalogue est assez étendu et peut intéresser les bibliographes. Nous n'en extrairons qu'un très-petit nombre d'articles. Les prix sont en livres sterling.

	L. st.	sh.
Augustini de civitate Dei, fol. Venet. 1470	8.	15.
Cérémonies religieuses, avec fig. par Picart, et les Superstitions, 11 Vol. fol. G. p. belles épreuves, m. r. Amst. 1723, etc.	86.	2.
The mirrour of the world (Le Miroir du monde), fol. maroq. West. Caxton, 1480. C'est peut-être le plus bel échantillon des presses de Caxton).	351	15.

	L. st.	sh.
Plinii. Hist. natur. Ed. princeps, fol. C. T. Venet. 1469	35.	14
Stephani Thesaurus ling. Græc. 4 Vol. fol. m. c. c. r. Exempl. splendide.	18.	10.
Constantini Lexicon, Gr. et lát. fol. Genevæ, 1592	9.	18.
Le roman de la rose, fol. mst. (sur velin, enrichi de miniatures) .	40.	19.
Collection de quelques milliers d'anciennes ballades anglaises en trois gros vol. *in*-folio. (Cette collection surpasse de beaucoup la célèbre collection de Pepys à Cambridge, et passe pour la plus belle d'Anterre)	477.	15.
Gower's Confessio amantis, fol. Russ. West. Caxton, 1493 . : . .	336.	—
Aristophanis Comædiæ, edit. pr . . Exempl. nitid. fol. C. T. Venet. ap. Ald. 1498	11.	12.
Le Mystère de la vengeance de Notre Seigneur J. C. 2 vol. fol. mst. (sur velin), décoré de beaucoup de très-belles miniatures; c'est le plus suberbe mst. de ce genre . . .	493.	10.
Shakespeare's works 1st. ed. maroq. Lond. 1723	100.	—

Il decamerone di Bocaccio, fol. m. G. edit. prim. Venet. Valderfer, 1471. . . . . .2260. — (L. st. sh.)

The Recuyell of Historyes of Troye, by Raoul le Feure, translated and printed by William Caxton, fol. B. m. Colen, 1471 . . . .1060. 10.

ROMANS.

WAVERLEY, OU IL Y A SOIXANTE ANS. (*Edinburgh* 1814) 3 vol. *in*-12°.

(*Second Extrait. Voy. page* 532 *du volume précédent.*)

WAVERLEY, dont la curiosité est vivement excitée, rassemble beaucoup d'informations sur les terribles habitans des montagnes voisines. Le régisseur Macwheeble lui fait le détail effrayant des dégats qu'ils commettent, et le Baron, tout en exhalant sa colère, raconte diverses anecdotes qui le mettent au fait de leurs mœurs. « J'avoue, dit ce dernier, que „ leurs chefs sont, en général, des gentils- „ hommes fort considérés et d'une haute » naissance, dont la parole a force de loi

» parmi leur clan. Il ne leur convient pas, à
„ la vérité, de mettre leur noblesse (un
„ lignage dont toute la preuve repose sur
» les vaines rimes et les chansons de leurs
» Bardes ou Sennachies); de pair avec l'évi-
» dence des anciennes chartes et concessions
» royales, accordées aux maisons illustres de
„ la plaine par divers Monarques écossois.
„ Et cependant, telle a été dernièrement
„ l'outrecuidance et la présomption de ces
„ chefs, qu'ils ont osé ravaler ceux qui pos-
„ sédent de tels actes, comme s'ils n'étoient
» que d'abjects tenanciers.

Ces paroles, bien plus que le vol du trou-peau, expliquent à Waverley le profond ressentiment du Baron contre le chef de la tribu voisine, et la conversation continuoit encore, quand tout-à-coup la porte s'ouvre, et un Montagnard complètement armé et équipé s'offre à leurs regards. Cette introduction martiale auroit certainement paru hostile à Waverley, si le sommelier n'avoit pas fait l'office de maître des cérémonies, et si le Baron et sa fille n'avoient pas conservé un calme parfait; mais quoiqu'il en fût, il ne put se défendre d'un peu d'émotion. Le Gael (1) étoit un homme noir, ramassé et

(1) Montagnard d'Ecosse, parlant la langue gæ lique

remarquable par un air de force qu'un manteau à plis très-amples rendoit plus frappant encore. Son *kilt* ou jupon court laissoit voir ses jambes nerveuses et bien tournées. Une bourse de peau de chèvre, dûment flanquée de ses défenses ordinaires, un poignard et un pistolet, étoit suspendue devant lui; et son bonnet, surmonté d'une plume courte, proclamoit le droit qu'il avoit d'être traité en homme bien né. A son côté pendoit une épée à deux mains (claymore) et son bouclier (target) étoit sur son épaule. D'une main il tenoit un long fusil de chasse; de l'autre il tira son bonnet, et le Baron qui savoit la manière dont on devoit parler à ces gens-là, lui dit d'un air de dignité, mais sans se lever, et comme un Prince qui recevroit une ambassade. « Soyez le bien venu, Evan „ Dhu Maccombich, quelles nouvelles de » Fergus Mac Ivor Vich Ian Vohr? »

„ Fergus Mac Ivor Vich Ian Vohr vous „ salue, baron de Bradwardine et de Tully » Veolan, répondit l'ambassadeur en bon „ anglais, et il est fâché qu'un épais nuage „ élevé entre vous et lui, ait obscurci l'amitié

ou gallique, ou erse, dérivée du celte, et bien différente de l'écossais de la plaine, qui n'est qu'un anglais corrompu. (R)

„ et l'alliance qui ont uni de tous temps
» vos ancêtres et les siens ; il demande que
„ le nuage se dissipe, et que le Clan Yvor
„ et la maison de Bradwardine se remettent
» sur le pied d'autrefois, alors que les festins
» tenoient lieu de batailles. Il s'attend que
„ vous direz de votre côté que vous êtes
» affligé de ce nuage, et à l'avenir, personne
„ ne s'informera s'il est descendu de la mon-
„ tagne dans la vallée ou monté de la vallée
» à la montagne, car malheur à celui qui
» perd son ami pour la nuée orageuse d'un
» matin d'été.

A cela le Baron répondit avec majesté : « qu'il savoit que le chef des Mac Yvor „ étoit bien disposé pour *le Roi*, (mot équivoque qui s'entend ici du roi Jacques,) « et „ qu'il seroit fâché qu'un nuage s'interposât „ entre lui et un noble pénétré d'aussi excel- „ lens principes, car, » dit-il, « alors que les „ partis se rassemblent, foible est celui qui „ n'a point de frère. „

La paix se solemnise en buvant les santés des puissances contractantes, et l'ambassadeur celtique, après avoir réglé avec Macwheeble quelques articles secrets, apparemment relatifs au subside qu'exigeoit son chef, prend des informations sur le vol de la nuit précé-

dente. Waverley est très-frappé de la perspicacité et de la justesse d'esprit qu'il déploye dans cette enquête, et comme lui-même plaît beaucoup à Evan Dhu, ce dernier lui propose de l'accompagner à quinze milles de là dans les montagnes, au lieu où il suppose qu'on a caché le bétail du Baron. « Car, „ dit-il, “ à moins que moi ou un de mes „ pareils ne vous y menions, vous ne verrez „ jamais rien de semblable en votre vie. »

Malgré un peu d'effroi qu'éprouve Rose, Edouard accepte cette offre; le Baron insiste pour qu'il emmène son garde-chasse, et il part avec l'ambassadeur et sa suite, composée de deux montagnards, dont l'un portoit sur l'épaule une hâche au bout d'un pieu, Evan Dhu, frère de lait du chef, ayant jugé cette escorte nécessaire à sa dignité.

La caravanne s'enfonce dans les montagnes, à travers les torrens, les rochers et les précipices. Arrivés au défilé de Bally Brough, qui jadis avoit été défendu par dix hommes du Clan Donnochie contre cent Ecossois de la plaine, Evan montre à Waverley la place où quelques-uns de ces braves avoient été enterrés. La nuit survient et trouve les voyageurs en chemin. On emmène le garde-chasse, parce que, dit-on, « Donald Bean, „ le brigand

qu'on croit être en possession du troupeau ;
« n'aime pas les visites des étrangers à moins
„ que ce ne soient des amis très-particuliers.»
Evan Dhu part lui-même pour préparer ce
Donald à l'arrivée d'Edouard, et ce dernier,
non sans quelque effroi, reste seul avec
l'homme à la hâche.

Ils traversent ensemble un bois de pins
qui paroît sans fin à Waverley ; c'est en
vain qu'il questionne son guide, celui-
ci ne lui répond qu'en langue gallique ;
enfin, étant parvenus au bord d'une large
rivière ou d'un lac, cet homme lui fait signe
de s'asseoir. La lune se levoit alors, et on
pouvoit confusement apercevoir une grande
étendue d'eau et les formes indécises des
montagnes. L'air frais d'une nuit d'été res-
taure les sens d'Edouard, après une marche
rapide et fatiguante, et il respire avec plaisir
le parfum qu'exhalent les bouleaux, tout
humides de rosée.

Là, il a le temps de laisser une libre car-
rière à son imagination. Seul, à minuit, avec
un homme d'un aspect étrange et sauvage,
sur la rive d'un lac inconnu, prêt à visiter
le repaire de quelque insigne brigand, il
savoure le charme particulier attaché aux
situations romanesques. Une seule circons-
tance lui déplait, mais il en écarte l'idée,

c'est la cause de son voyage, le troupeau de vaches du Baron !

Tandis qu'il méditoit encore, son guide le secoue doucement et lui faisant signe de regarder du côté du lac, Edouard voit dans le lointain un point de lumière, lequel augmentant rapidement de grandeur et d'éclat paroît bientôt comme un météore de feu qui ondoye à l'extrémité de l'horizon. A l'instant un bruit de rames se fait entendre, et peu après, un sifflement aigu, auquel le compagnon d'Edouard répond de la même manière ; bientôt on distingue un bateau conduit par cinq ou six montagnards ; deux de ces hommes s'élancent sur le rivage, enlevent Edouard d'un bras robuste et, l'ayant placé dans le bateau, ils se remettent à la rame, et leur léger esquif s'éloigne de terre avec une grande rapidité.

Le profond silence que garde l'équipage, n'est interrompu que par le murmure monotone d'une chanson gallique que frédonne le pilote, en manière de sourd récitatif, et par le bruit cadencé des rames qui se règle sur cette musique. La lumière vers laquelle on se dirige, prend en s'agrandissant toujours, un éclat plus rouge et une forme plus irrégulière. C'étoit évidemment un feu énorme,

mais s'il étoit allumé dans une isle ou sur le rivage, c'est ce qu'Edouard ne pouvoit pas distinguer. Ce feu touchoit certainement la surface de l'eau, car, réuni à son image, il formoit un disque flamboyant, en apparence suspendu dans le vuide, et ne ressembloit pas mal au char ardent sur lequel le mauvais Génie d'un conte oriental, traverse les terres et les mers.

Le bateau étant près du rivage, Edouard voit que ce feu est sans cesse entretenu par deux figures noires, auxquelles la réverbération de la flamme donnoit l'air de véritables démons, et qu'il est allumé dans la bouche d'une grande caverne qui admet l'eau du lac jusqu'à la moitié de sa profondeur. Arrivés vis-à-vis de cette ouverture, les bateliers donnent un violent coup de rame et retirant tout à coup leurs avirons, le bateau porté en avant par l'impulsion qu'il a reçue, dépasse la petite platte-forme sur laquelle le feu est allumé et s'arrête au fond de la caverne, devant de grands quartiers de roche qui y forment un espèce d'escalier naturel. On jette une énorme quantité d'eau sur le feu, qui s'éteint aussitôt avec un sifflement et une fumée terribles, et l'on reste dans une complète obscurité. Des bras nerveux enlè-

vent Edouard, le placent sur ses jambes et l'entraînent au fond de la grotte. Il fait quelques pas dans les ténèbres, s'avançant toujours vers des voix confuses qui semblent partir du centre même du rocher, et au tournant d'un passage oblique, Donald Bean et tout son établissement se découvrent subitement à ses yeux.

L'intérieur de la grotte, qui là avoit beaucoup d'élévation, étoit illuminé par des torches de pin qui répandoient une vive clarté, accompagnée d'une odeur forte mais point désagréable. A cette lumière se joignoit l'éclat ardent d'un énorme brasier autour duquel étoient assis cinq ou six Montagnards armés; d'autres qu'on apercevoit indistinctement dans divers recoins de la caverne, dormoient enveloppés de leurs manteaux, et au fond d'une large niche, on voyoit une brebis égorgée suspendue par les pieds, et deux vaches recemment tuées. Le maître de cette singulière demeure, accompagné d'Evan Dhu, s'avance bientôt pour recevoir Waverley; celui-ci s'attendoit, d'après tous les objets qui frappoient ses regards, à voir dans la personne de Donald Bean une figure gigantesque, féroce, et telle qu'un Salvator l'auroit choisie pour la placer au centre d'un

groupe de bandits. Point du tout, le brigand Ecossais est un petit homme pâle, maigre, qui a servi en France, et s'est assez ridiculement affublé d'un vieil uniforme rouge et bleu pour faire honneur à son hôte. Il étonne cependant Waverley par des connoissances très-précises et très-détaillées sur l'état politique et militaire du pays, il lui cite plusieurs particularités ignorées sur son propre régiment, et sait jusqu'au nombre de recrues qu'il a amenées des terres de son oncle.

« N'avez-vous rien de particulier à me „ dire? » lui demanda Donald à voix basse d'un air significatif, et quand Edouard un peu étonné lui répondit qu'il n'étoit venu que par curiosité, le brigand le regarda fixement pour pénétrer s'il étoit sincère, et dit ensuite : « Vous auriez pu tout aussi bien vous » fier à moi qu'au Baron de Bradwardine ou » à Vich Ian Vohr, mais c'est égal, vous êtes » toujours le bien venu chez moi. » — Ces paroles laissèrent un peu de trouble à Waverley.

On sert un repas très-grossier mais abondant, qui est avidement dévoré par tous les convives, et pendant lequel Donald déploye une grande politesse. L'on donne pour lit à Waverley, un matelas de bruyère dont les

fleurs sont tournées en dehors, et on le couvre de manteaux écossais. Les montagnards vont et viennent toute la nuit dans la caverne, il en arrive de nouveaux, apportant le butin qu'ils ont enlevé; ceux-ci coupent avec leurs coutelas, pour leur souper, de larges tranches des animaux égorgés. Enfin toutes ces voix galliques s'affoiblissent pour Edouard, tous ces groupes fugitifs vacillent devant ses yeux, et il tombe dans un profond sommeil.

A son réveil, il trouve la caverne vide. Voulant sortir de ce repaire, il arrive dans la grotte extérieure, mais là il ne voit point d'autre issue que le lac qui y pénètre. Enfin il découvre, à l'extrémité de la platte-forme où l'on avoit allumé le feu, quelques légères entailles, pratiquées dans le roc, et s'en servant comme d'escalier pour monter, il parvient en tournant au sommet du rocher, d'où il redescend, non sans peine, de l'autre côté. Sur le bord du lac sauvage qu'il n'avoit vu que de nuit, il tourne ses regards vers le lieu qu'il a quitté, et admire le choix heureux de cette retraite ignorée. Du côté de terre, il ne voit plus qu'un rocher, en apparence inaccessible; et du côté du lac, la voûte basse et enfoncée par laquelle il est entré, ne peut être distinctement aperçue de la rive opposée.

Ayant bientôt retrouvé Evan Dhu qui l'attendoit, celui-ci le conduit auprès de la fille de Donald Bean, Alice, une jolie Montagnarde qui leur avoit préparé un déjeûner à l'ombre d'un bouleau. Après un repas agréable, ils remontent dans le bâteau et continuent leur voyage.

On trouvera peut-être que l'attente est excitée plus qu'elle n'est remplie. On suppose qu'il va arriver des scènes merveilleuses, et il n'y en a pas, on se croit dans les siècles barbares et l'on rentre brusquement dans la civilisation. Mais c'est ce contraste même que l'auteur a voulu faire ressortir. C'est le passé et le présent, devenus pour ainsi dire contemporains, qui rendent remarquable l'époque qu'il a dépeinte.

Au sortir du bâteau, Evan annonce à Waverley qu'il le mène à Glennacoich, chez son chef, auquel cette visite est annoncée. Chemin faisant, les voyageurs causent ensemble. Waverley apprend de son guide que le troupeau du Baron est en route pour Tully Veolan, à l'exception de deux vaches qui, malheureusement, étoient déjà tuées, et comme il s'émancipe à appeler Donald Bean un voleur, Evan trouve cela très-mauvais : " Voleur, dit-il, pas du tout;

„ il n'a jamais enlevé moins d'un troupeau „ en sa vie...... Celui qui prend une vache à „ une pauvre veuve ou une chèvre à un in- „ digent, est un voleur, mais celui qui em- » mène le troupeau d'un Laird Saxon (An- » glais) est un gentilhomme fourrageur. D'ail- » leurs, enlever un arbre de la forêt, une » truite de la rivière, ou des vaches de la » plaine, c'est ce dont n'a honte aucun Mon- » tagnard. „—

—“ Mais quelle sera sa fin s'il est surpris à exercer son métier? „

—“ Eh bien, il mourra par la loi, comme » bien d'autres braves gens l'ont fait avant » lui. Il a déjà failli être pendu à la potence » du Roi à Crieff, où est mort son père, où » est mort son grand'père, où il faut espé- » rer qu'il vivra assez pour mourir lui-même; » s'il n'est pas tué dans quelque expédition » auparavant. „

“ Et vous espérez une telle mort pour votre ami, Evan! „

“ Pourquoi pas? Voulez-vous que je lui » souhaite de mourir sur un tas de paille » dans sa caverne? „

“ Et sa fille Alice? „

“ Eh bien! si cet accident arrive, comme » son père n'aura plus besoin d'elle, je ne

» vois pas ce qui m'empêchera de l'épouser. „

“ Bravement parlé, mon cher Evan. „

La route est longue, et à mesure qu'on approche de Glennaquoich, Evan s'attache davantage à relever la dignité de son chef.

“ Je voudrois, » dit-il, “ qu'il vînt à votre rencontre avec sa queue! »

“ Avec sa queue? »

“ Oui, avec tous ceux qui l'accompagnent quand il va visiter les chefs voisins. Il a d'a-
» bord, ajoute Evan, qui se redresse avec
» fierté et compte sur ses doigts, il a son bras
» droit (hanchman) puis son poëte (bhaird)
» puis son orateur (bladier) pour faire des
» harangues aux grands personnages qu'il vi-
» site, puis son porteur d'armes (gilly more)
» puis son passeur d'eau (gilly casflue) qui
» le porte sur ses épaules à travers les torrens,
» puis le guide de son cheval (gilly coms-
» traine) qui conduit cet animal par la bride
» dans les sentiers escarpés et difficiles, puis
» son porteur de havre-sac (gillie trushar-
» nish) enfin le joueur de cornemuse et son
» garçon, sans compter une douzaine de jeu-
» nes gens qui n'ont point d'emploi particu-
» lier, et ne sont là que pour suivre le laird
» et pour exécuter ses ordres. „

“ Et entretient-il tous ces gens-là? „

„ Tous

"Tous ces gens-là? Bien d'autres braves »gens encore, je vous assure, qui ne sau»roient où coucher sans la vaste grange de »Glennaquoich. „

Comme ils parloient, un coup de fusil est entendu, et au grand étonnement d'Evan, de ce que Fergus marchoit sans sa queue, ce chef, en habit de chasseur et suivi d'un seul jeune garçon, s'offrit tout-à-coup à leurs regards.

Dans le fait, Fergus Mac Yvor avoit beaucoup trop de connoissance du monde pour croire imposer du respect à un officier Anglais, par le vain étalage d'un cortége qu'il auroit pu ne trouver que ridicule. Sa figure parut à Waverley frappante de grace et de dignité. Au-dessus de la taille moyenne et admirablement bien tourné, il portoit l'habit montagnard dans sa forme la plus simple, et lui donnoit une élégance toute particulière. Sa physionomie, décidément écossaise, offroit tous les traits caractéristiques du nord, mais sans rudesse et sans exagération, et dans tous les pays elle eût été reconnue pour belle. La plume unique qui surmontoit son bonnet avoit quelque chose de martial et de gracieux, et une abondance

de cheveux noirs et bouclés ajoutoit encore à l'agrément de cette figure.

A tous ces avantages, Fergus joignoit un air ouvert et affable, qui produisoit d'abord l'impression la plus favorable. Cependant, un physionomiste habile eût peut-être été moins satisfait de l'expression de sa figure à un second qu'à un premier examen. Son sourcil et sa lèvre supérieure sembloient déceler les habitudes d'une volonté despotique et d'une supériorité hautaine. Sa politesse même, quoique naturelle et franche, portoit l'empreinte du sentiment de son importance, et à la moindre contradiction, une étincelle subite mais fugitive, dans son regard, trahissoit un caractère violent et fier, qui pour être souvent contenu n'en devenoit pas moins à craindre. En un mot, tout l'extérieur de ce chef donnoit l'idée de ces jours clairs et sereins de l'été, dans lesquels nous connoissons à des signes très-légers mais indubitables, qu'il y aura de l'orage, et que la foudre éclatera avant la fin de la soirée.

Fergus Mac Yvor, (de beaucoup la figure la plus saillante du roman de Waverley) issu d'une race Ecossaise très-illustre, comptoit parmi ses ancêtres un guerrier fameux,

appelé Jean le grand, lequel, entraînant à sa suite une partie du clan de ses pères étoit venu trois cents ans auparavant s'établir dans le Perthshire, et y avoit bâti le château de Glennaquoich. Le père de Fergus, après avoir joué un rôle actif dans la malheureuse insurrection de 1715 en faveur des Stuarts, obligé de se réfugier en France, épousa une femme de qualité de ce pays, et en eut deux enfans, Fergus et Flora. A sa mort, sa terre de Glennaquoich, qui avoit été confisquée, fut rachetée à un bas prix pour son fils, et ce jeune homme revint, en conséquence, s'établir dans son pays natal. Là, l'esprit actif et pénétrant de Fergus, ses talens militaires et l'éducation française qu'il avoit reçue, lui firent déployer un caractère tout particulier, et qui ne pouvoit exister qu'à l'époque précise où il vivoit; car soixante ans plus tôt, il n'eût point eu ce vernis d'usage du monde et d'élégance qui le distinguoient, et soixante ans plus tard, le feu de son ambition et de sa passion pour l'autorité, auroient manqué de l'aliment nécessaire.

La tribu que gouvernoit Fergus n'étant pas très-nombreuse, ce chef mettoit une habileté extraordinaire à fortifier son pou-

voir et à augmenter son importance. Ainsi, il fomentoit entre les clans voisins, des divisions, dont il cherchoit à se rendre l'arbitre. Il maintenoit, à quelque prix que ce fût, dans toute sa grossière abondance, l'hospitalité illimitée qui étoit l'attribut le plus distingué d'un chef de clan; il retenoit dans ses domaines le plus qu'il pouvoit de tenanciers hardis et vigoureux, soit de sa propre race, soit de la souche primitive, et même des étrangers disposés à suivre sa bannière et à prendre le nom de Mac Yvor.

Il avoit réussi à se faire nommer commandant en chef d'un des corps levés par le Gouvernement pour maintenir la tranquillité dans les montagnes de l'Ecosse; et, en cette qualité, il agissoit avec beaucoup de vigueur et de célérité, et faisoit régner un grand ordre dans le pays. Toutefois ses vues en cela n'étoient pas désintéressées; il vouloit donner des habitudes militaires à ses vassaux en les faisant entrer successivement dans sa compagnie, et il usoit d'ailleurs fort arbitrairement du pouvoir qui lui avoit été confié. C'étoit, par exemple, avec une indulgence très-suspecte, qu'il traitoit les brigands qui lui rendoient hommage ou faisoient restitution, lorsqu'il l'exigeoit d'eux, tandis qu'il

livroit rigoureusement à la justice tous ceux qui bravoient ses avertissemens ou ses ordres. D'un autre côté, si des agens civils ou militaires du Gouvernement, poursuivoient des maraudeurs sur ses domaines, sans demander sa concurrence, ils pouvoient être assurés d'essuyer quelque défaite signalée. Alors, il étoit le premier à se lamenter auprès des officiers de justice, et, tout en blâmant doucement leur témérité, il déploroit l'état d'anarchie auquel le pays étoit en proie. Cependant ses doléances ne le mettoient pas à l'abri du soupçon, et le Gouvernement avoit fini par lui ôter son commandement militaire. Dès lors, quoiqu'il eût l'art de cacher son ressentiment, tout le pays avoit senti les effets de sa disgrace. Donald Bean et d'autres brigands de cette espèce avoient infesté la plaine, et les nobles, qu'on avoit désarmés, en qualité de Jacobites, se mettoient à l'abri des déprédations des montagnards, en payant tribut à Fergus, ce qui fournissoit aux frais énormes de son hospitalité féodale.

Cependant tout n'étoit pas ambition dans ce chef. Dès son enfance, il s'étoit dévoué de toute son ame à la cause de ses Rois exilés, et le desir ardent de les servir voi-

loit à ses yeux celui de son propre agrandissement. Pour eux, il disciplinoit son clan; pour eux, il entretenoit partout des intelligences; pour eux, il s'étoit réconcilié avec le baron de Bradwardine, qu'il savoit être de leurs partisans secrets. Ce zèle étoit récompensé de la part des princes par beaucoup de belles paroles, de temps à autre par quelques subsides de louis d'or, et sur-tout par une patente de Comte (un grand parchemin revêtu d'un énorme sceau de cire) accordée par un personnage qui n'étoit rien moins que Jaques III, Roi d'Angleterre, et huitième Roi d'Ecosse, à son féal, loyal et bien-aimé Fergus Mac Yvor de Glennaquoich, Comte de Perth, dans son royaume d'Ecosse.

Séduit par l'éclat de cette couronne de Comte, Fergus se plongea profondément dans les intrigues et les complots de cette période malheureuse, et il réconcilia sa conscience pour l'intérêt de son parti, à bien des manœuvres que son honneur ou son orgueil auroit sans cela réprouvées.

Les environs de Glennaquoich étoient agrestes et incultes; rien n'y sembloit accordé au luxe et à l'ornement. Il y avoit à peine des enclos, et malgré les cris et les courses de quelques bergers, le bétail et les

ponies sauvages pénétroient de partout dans un petit nombre de champs labourés. Mais l'objet des soins du possesseur, sa gloire et son espérance, c'étoit une centaine d'hommes complétement armés et équipés, qui paradoient devant le château, et exécutoient avec précision, au son de la cornemuse, des marches, des combats simulés et toutes sortes d'évolutions militaires.

“ J'avois oublié, » dit Fergus à Waverley, d'un air de négligence, « que je devois passer „ en revue ce petit nombre d'hommes de „ mon clan. Je n'en tiens sous les armes que „ ce qu'il en faut pour défendre ma propriété „ et celles de mes amis, de visites semblables „ à celle qu'a reçue dernièrement le baron de „ Bradwardine; et puisque le Gouvernement „ nous a enlevé tout autre moyen de dé- „ fense, il faut bien qu'il consente à ce que „ nous nous protégions nous-mêmes. „ — „ Mais avec des forces pareilles, vous auriez „ bientôt soumis toute la bande de Donald „ et bien d'autres. » — « Sans doute, et ma „ récompense seroit un ordre de délivrer „ au commandant de Stirling le peu de lar- „ ges épées qu'ils nous ont laissées. Il n'y „ auroit pas à cela une trop bonne politi- „ que, ce me semble... mais venez, Capi-

„ taine, le son des cornemuses nous invite
„ à dîner, que j'aie l'honneur de vous mon-
„ trer ma sauvage demeure. „

La grande salle ou vestibule dans laquelle le dîner étoit servi, occupoit tout le rez-de-chaussée du château, bâti pas Jean le grand, et une immense table de bois de chêne en tenoit toute la longueur. Les apprêts du festin étoient simples jusqu'à la rudesse, et les convives nombreux jusqu'à en devenir incommodes. Au haut de la table siégeoit le chef, ayant auprès de lui Edouard et deux ou trois étrangers des clans voisins. Venoient ensuite les principaux de son propre clan, qui tenoient de lui des terres en fief, suivis de leurs fils, de leurs neveux, et de leurs frères de lait; puis les officiers de la maison de Fergus, d'après leurs différens grades, et enfin les métayers et laboureurs qui cultivoient la terre de leurs propres mains. Au-delà même de ces longues files, on voyoit sur la prairie, à travers une grande porte ouverte à deux battans, une multitude de montagnards d'une condition encore inférieure, lesquels étoient néanmoins envisagés comme des hôtes, et participoient à la protection du chef et aux plaisirs de la journée. Enfin sur les derniers

confins de cette perspective, on apercevoit des groupes errans de femmes, de jeunes garçons, d'enfans vêtus de lambeaux, des mendians, et jusqu'à des chiens de différente espèce, qui tous jouoient un rôle plus actif dans l'action principale de la pièce.

Cette hospitalité, en apparence sans bornes, avoit pourtant son genre d'économie. Quelques soins avoient été pris pour apprêter les plats de poisson et de gibier qui garnissoient le haut de la table, où siégeoient le chef et les étrangers; plus bas fumoient d'énormes pièces de bœuf et de mouton, et quoiqu'il n'y eût pas de viande de porc, qui est en abomination dans les montagnes d'Ecosse, on se rappeloit à cet aspect les festins grossiers des prétendans de Pénélope: au-dessous étoient servis en abondance des mêts plus communs encore, et cette inégalité ne choquoit personne. Chacun comprenoit que son goût devoit se régler sur la place qu'il occupoit à table, et prétendoit choisir de préférence la part que lui assignoit l'économie. Ainsi l'on voyoit des soupes, des oignons, des fromages, placés vis-à-vis des laboureurs, et ces mêts, joints aux reliefs du festin, régaloient aussi les nombreux enfans d'Yvor, qui mangeoient en plein air.

Mais le plat qui figuroit au centre de la table, le triomphe et l'orgueil du cuisinier c'ètoit un agneau d'un an, rôti tout entier et dressé sur ses quatre jambes, avec un bouquet de marjolaine dans la bouche. Le pauvre animal, vigoureusement assailli par tout le clan, avec des couteaux de chasse, des sabres, des poignards, n'offrit bientôt qu'un misérable spectacle. Trois joueurs de cornemuse faisoient sans interruption, retentir de leurs airs guerriers les voûtes de la salle, et ces sons extraordinaires, joints aux rudes accens galliques, étourdissoient Edouard au point qu'il en perdoit la tête.

Fergus porte la santé de Waverley; puis tout-à-coup, imposant silence aux cornemuses, il s'écrie! « Où la chanson s'est-elle » cachée, mes amis, que Mac Murrough ne » peut pas la trouver. » A ces mots, un vieillard, le Barde de la famille, se lève et commence à chanter d'une voix basse et rapide une abondance de vers celtiques qu'on écoute avec avidité. Ses regards sont d'abord baissés vers la terre, sa figure est presque immobile. Mais s'animant à mesure qu'il avance, ses yeux se lèvent sur ceux qui l'entourent pour demander et bientôt pour commander l'attention, ses accens graduellement renfor-

cés deviennent sauvages et terribles, des gestes passionnés les accompagnent. Il sembloit à Waverley, qu'il pleuroit les morts, apostrophoit les absens, exhortoit, supplioit, sollicitoit ceux qui l'entendoient. L'ardeur du poëte se communique bientôt à l'auditoire. Les phisionomies agrestes et rembrunies des fils d'Yvor prennent une expression plus fière et plus animée, un feu nouveau étincelle dans leurs regards, tous se penchent vers le poëte, plusieurs se lèvent saisis d'un transport subit, plusieurs portent la main sur la garde de leurs épées.....

Le Barde se tait, et après un silence imposé par l'émotion générale, Fergus prend une petite coupe d'argent placée devant lui, et l'ayant remplie de vin, il l'envoie à Mac-Murough, l'invitant, *à boire ce jus et à garder la gourde qui le contient, en mémoire de Vich Jan Vohr.* Le Barde, pénétré de la plus profonde gratitude, boit le vin, baise la coupe avec respect, et l'ayant soigneusement cachée dans le manteau qui couvroit son sein, il donna l'essor à sa reconnoissance dans une chanson vive et joyeuse.

Le chef, pendant cette scène, avoit plutôt observé que partagé l'enthousiasme de son clan. Il porta quelques toast guerriers et

nationaux, et quand Waverley lui demanda le sujet de la première chanson. — « Je vois, » dit-il, que vous avez trois fois passé la coupe, » et j'allois vous proposer de nous rendre au- » près de la table de thé de ma sœur, qui vous » expliquera ces vers mieux que je ne puis le » faire. Quoique je ne veuille pas restreindre » la joie de mon clan, je prends peu de part » moi-même à leurs plaisirs actuels, et, » ajouta-t-il, en souriant. " Je ne tiens point » d'Ours en réserve pour dévorer la raison de » ceux qui en peuvent faire un bon usage. » Edouard ayant accepté de grand cœur cette offre, Fergus, après avoir fait une courte apologie à ses hôtes, quitta la table avec lui ; et à peine eurent-ils franchi la porte, qu'ils entendirent éclater les bruyantes acclamations des convives, et l'énergique expression de leur dévouement pour leur chef.

Le salon qu'occupoit Flora Mac Yvor étoit meublé de la manière la plus simple, parce qu'à Glennaquoich on retranchoit les dépenses superflues, pour maintenir dans toute sa dignité l'hôspitalité du maître et multiplier le nombre de ses adhérens. Cependant aucune trace de cette économie ne s'apercevoit sur la personne de Flora. Ses habits élégans et même riches, offroient une alliage

heureux des modes françaises et du costume écossais, et ses cheveux, dont les boucles d'un noir de jay retomboient sur son cou, étoient retenus au-dessus de son front par un beau cercle de diamans.

Flora ressembloit singulièrement à son frère; même profil antique et correctement dessiné, mêmes yeux noirs, mêmes paupières, même teint clair et animé, seulement avec un degré de plus de blancheur et de transparence. Mais la régularité fière et presque sévère des traits de Fergus étoit dans Flora admirablement adoucie; sa voix qui rappeloit celle de son frère, avoit aussi un timbre plus pur et plus argenté, et tandis que l'œil vif et impatient de Fergus sembloit avide de gloire, de pouvoir, d'élévation, celui de Flora avoit une expression touchante et pensive, et ne s'enflammoit que pour la supériorité de l'âme. Elevée dans un couvent du premier ordre, aux fraix et sous l'inspection de l'épouse du Prétendant, elle avoit ensuite passé deux années dans la famille de cette Princesse qui avoit admis Fergus au nombre de ses pages. Dès l'âge le plus tendre, une reconnoissance passionnée, un attachement religieux pour la famille exilée de ses rois, étoient les sentimens qui avoient animé le cœur de Flora.

A ses yeux, le devoir de son frère, du clan Yvor, de chaque honnête Anglais étoit de contribuer à tout prix, à travers tous les dangers, au rétablissement de cette maison illustre. Pour cette cause, elle étoit prête à tout entreprendre, à tout souffrir, à tout sacrifier. Son dévouement, qui surpassoit celui de son frère en fanatisme, étoit aussi bien supérieur en pureté, et la flamme de l'amour pour ses rois, brûloit sans mélange d'intérêt personnel dans son âme.

Ce qui remplissoit les loisirs de Flora, dans la retraite sauvage de Glennaquoich, c'étoit la culture des arts et des lettres. L'étude des chefs-d'œuvres français, anglais, italiens occupoit son esprit, et son talent ainsi que son enthousiasme pour la poésie, trouvoit un aliment continuel dans une nature pittoresque, et jusques dans les chants des Bardes Celtiques dont elle aimoit à reproduire les beautés. Cet attachement héréditaire des chefs pour leur clan, qui prenoit chez Fergus une teinte d'ambition et de politique, remplissoit l'ame de sa sœur d'une affection pure et désintéressée. Son temps, ses soins, la pension particulière qu'elle tenoit de la princesse Sobiesky, étoient consacrés au soulagement des pauvres et des infirmes; aussi étoit-elle uni-

versellement adorée. Les Bardes ne cessoient de l'exalter dans leurs chants, et le dernier qu'avoit composé Mac Murrough se terminoit par ces mots, *que le plus beau fruit du pays pendoit à la plus haute branche.*

Flora produit une très-vive impression sur Waverley. Il trouve en elle tout ce qui lui avoit manqué dans Rose, des manières très-imposantes, une sorte de supériorité douce et mélancolique, des talens brillans dans plus d'un genre, et cet enthousiasme contenu qui agit si fortement sur une imagination exaltée. Son enchantement fut à son comble quand, vers le soir, Flora accompagnée de deux jeunes personnes de son clan, se fit porter par l'une d'elles une petite harpe écossaise, au pied d'une cascade, dans un site extrêmement sauvage et romantique. Là, assise sur un banc de mousse, elle lui chante d'une voix harmonieuse sa traduction anglaise de la chanson que le Barde avoit entonnée à table, « car dit-elle, » pour parler le langage poétique de mon pays, « le séjour de la Muse „ celtique est sur le rocher solitaire, et sa „ voix doit se confondre avec le bruit du „ torrent des montagnes. » Le soleil couchant frappoit tous les objets d'une teinte pourprée. Les yeux noirs et le teint animé de Flora

brilloient d'un éclat presque surnaturel, et une expression pathétique ajoutoit encore à l'effet ravissant de sa figure. Aux premiers accens de sa voix, l'émotion de Waverley fut vive, au point d'en être pénible, mais bientôt l'espèce d'hymne qu'elle chante le captive et l'entraîne. C'est un appel extrêmement brillant et martial aux clans les plus illustres de la haute Ecosse. Le poëte leur retrace leurs anciens exploits, il les invite à courir aux armes, à secouer le joug de l'étranger, et le génie de Walter Scott se déploie là dans son véritable genre.

Waverley, toujours plus épris de Flora, prolonge son séjour à Glennaquoich. Il assiste à un rendez-vous de chasse de plusieurs clans, lequel, sans qu'il le sache, n'est que le prétexte d'un rassemblement politique. La chasse est admirablement décrite. Au moment où tous les cerfs réunis dans une étroite enceinte, se font jour à travers les rangs des Montagnards, Edouard, qui ne comprend pas l'ordre donné en gallique aux chasseurs de se prosterner, est blessé, quoique Fergus expose sa vie pour le préserver. Ce chef, après avoir pourvû à ce qu'exige la situation d'Edouard, le quitte, et étant revenu au bout de quelques jours, il le

trouve

trouve à-peu-près guéri, et reprend avec lui la route de Glennaquoich. En arrivant, il annonce en gallique à sa sœur des nouvelles (apparemment le débarquement du jeune Charles Stuart sur la côte d'Ecosse) qui lui donnent la plus vive émotion. Edouard en apprend à son tour de fort importantes pour lui.

Plusieurs lettres l'attendoient à Glennaquoich. Les unes, de sa famille, lui apprennent que son père a été disgracié par le Ministre, et lui enjoignent de quitter le service d'un Gouvernement aussi injuste. Une autre fulminante de son Colonel, lequel paroissoit lui avoir déjà écrit, et lui ordonnoit de rejoindre son corps dans trois jours, sous peine de destitution. Ce terme étant expiré, Fergus lui montre dans un papier public un article très-injurieux pour tous les Waverley et pour lui en particulier, annonçant sa destitution "*pour cause d'absence sans congé*" et la nomination d'un autre officier à sa place. On l'avoit donc condamné sans l'entendre, sans même prendre des informations; il est indigné. Fergus partage avec vivacité ses sentimens, mais il lui prouve l'impossibilité de se venger par un duel et l'exhorte à joindre avec lui les drapeaux des Stuarts. Edouard, sans se décider à cet égard, offre sa main à

Flora, proposition qui cause une grande joie à Fergus. Cependant, Flora demande du temps et finit par répondre que Mr. Waverley a certainement écarté un obstacle insurmontable à cette union en déposant la cocarde hanovrienne, mais que son cœur à elle, quoique libre de tout engagement, est beaucoup trop rempli d'un autre enthousiasme que celui de l'amour, pour qu'elle pût faire le bonheur d'un jeune homme exalté, qui auroit le besoin et le droit d'être l'objet de toutes ses pensées. D'ailleurs, elle dissuade Edouard de suivre l'avis de son frère, lui prouvant que sa réputation d'officier resteroit entachée s'il changeoit si promptement de parti ; elle lui conseille d'aller à Londres, de se justifier, et après avoir rompu tous ses liens avec le Gouvernement, de suivre la route que lui indiquera sa conscience. Cette réponse douteuse jette Edouard dans une grande perplexité. Après une nuit agitée, il reçoit un exprès de Mlle. de Bradwardine. Cette jeune personne lui écrit dans un style fort naïf, qu'il doit se garder de paroître à Tully Veolan, qu'un parti de soldats est venu l'y chercher et qu'il courroit de grands dangers s'il étoit arrêté. Elle ajoute que, sur le bruit d'une insurrec-

tion dans les montagnes, on persécute les Jacobites, et que son père a pris la route du nord avec un corps de quarante cavaliers. Malgré ces motifs de crainte, Waverley se décide à suivre l'avis de Flora et il part pour l'Angleterre. Fergus, bien que très-occupé à armer le clan Yvor, l'accompagne pendant une partie du chemin, enflammant sa tête et son cœur pour les Stuarts et pour Flora. « Vous allez tomber dans de mauvaises » mains lui dit-il, et vous verrez qu'il me faudra aller assiéger, pour vous délivrer, le château d'Edimbourg ou de Stirling. » Arrivés au défilé de Bally Brough, les deux amis se séparent, et une scène nouvelle s'ouvre bientôt pour chacun d'eux.

(La suite au Cahier prochain.)

Réclamation de Mr. de Fellenberg

Mr. de Fellenberg nous invite, par la voie d'un Correspondant, à rectifier une erreur de traduction de Mr. Rengger sur l'Institut d'éducation des pauvres à Hofwyl.

Pour être plus sûrs de ne point nous écarter du vrai sens de l'auteur, nous citerons l'article même de la lettre de Mr. de Fellenberg.

" Le Numéro de décembre 1814 de la „ *Bibliothèque Brit.*, p. 438, dit que j'ai „ agréé une contribution de la Bourse des „ pauvres de Berne pour mon école. Cela „ seroit absolument contraire à nos prin- „ cipes, et je voudrois que cette erreur fût „ redressée dans le prochain Numéro. C'est „ le Gouvernement de Berne, qui, après „ avoir député pour l'examen de mon Ecole, „ les membres de la Commission établie „ pour ce qui concerne les pauvres du „ Canton de Berne, envoya une étrenne à „ mon Ecole, que je crus devoir accepter.

PHILOSOPHIE DE L'ESPRIT HUMAIN.

ELEMENTS OF THE PHILOSOPHY OF THE HUMAN MIND ; c'est-à-dire, Elémens de la philosophie de l'esprit humain, par DUGALD STEWART, F. R. S. Ed. etc. T. II. Edimbourg 1814. *in*-4°.

(Troisième extrait. Voy. p. 23 *de ce vol.)*

(DANS l'impossibilité où nous sommes, de traduire en entier, dans une suite d'extraits, un ouvrage aussi considérable, et qui nous donne inévitablement lieu d'ajouter à ces extraits quelques réflexions occasionnelles, nous croyons devoir rapprocher de la discussion relative aux axiomes mathématiques, objet de notre second extrait, celle qui traite de la démonstration mathématique, et qui est la troisième du chapitre II ; nous réservant de reprendre dans la suite quelque partie au moins des sujets intermédiaires. Cette section se divise en trois articles. Le premier est intitulé : *De la circonstance de laquelle l'évidence démonstrative dépend essen-*

tiellement. L'auteur commence par rappeler que, d'après ce qu'il a dit précédemment, on doit envisager, en mathématiques, comme premiers principes, non les axiomes, mais les définitions (1). Puis il poursuit ainsi:)

J'ai déjà remarqué, dans le premier chapitre de cette partie, que, dans d'autres sciences, les propositions que l'on s'efforce d'établir, expriment des faits réels ou supposés; mais qu'en mathématiques, les propositions que l'on démontre se bornent à affirmer une liaison entre certaines suppositions et certaines conséquences. Ainsi, nos raisonnemens en mathématiques sont dirigés vers un objet essentiellement différent de celui que nous avons en vue en tout autre emploi de nos facultés intellectuelles. Cet objet n'est pas de constater *des vérités* relatives à des choses actuellement existantes; mais de tracer la filiation logique des conséquen-

(1) Nous rappellerons nous-mêmes que nous avons beaucoup insisté sur ce point dans nos *Essais de phil. T. II*, non à la vérité, pour donner l'exclusion aux axiomes, que (tout au moins dans l'état actuel de la science) nous croyons utiles et convenables, pour servir de *principes*, en ce sens, que 1.° on les admet sans les prouver; 2.° on les énonce, afin de pouvoir y renvoyer dans le cours des démonstrations, et éviter ainsi d'inutiles répétitions. (P. P. p.)

ces qui dérivent d'une *hypothèse* proposée. Si d'après cette *hypothèse* nous raisonnons avec justesse, il est évident que rien ne manque à la certitude du résultat ; car ce résultat ne fait autre chose qu'affirmer qu'il y a une liaison nécessaire entre la supposition et la conclusion. Dans les autres sciences, en admettant même qu'il n'y a aucune ambiguité de langage et que chaque pas dans la déduction est exacte, nos conclusions ne laissent pas d'être plus ou moins incertaines, parce qu'elles sont finalement fondées sur des principes qui peuvent correspondre, ou ne correspondre pas très-exactement, avec les faits (1).

Il paroît de là, qu'il seroit possible, en inventant une suite de définitions arbitraires, de créer une science, qui, bien qu'occupée d'idées morales, physiques ou politi-

(1) Cette distinction coïncide avec celle que Mr. Prevost a très-ingénieusement éclaircie dans ses *Essais de philosophie.* Voyez ses remarques sur les sciences qui ont pour objet *la vérité absolue*, par opposition à celles qui ne s'occupent que *des vérités conditionnelles ou hypothétiques.* Les mathématiques sont une science de ce dernier genre ; et par cette raison Mr. Prevost l'appelle une science de *raisonnement pur.* On verra ci-après à quel égard mon opinion sur ce sujet diffère de la sienne. *Ess. de phil. T. II. p.* 9 et suiv. (A)

ques, auroit toute la certitude de la géométrie. Il n'importe pas que les définitions, que l'on y prendroit pour base, correspondissent ou ne correspondissent pas aux faits, pourvu qu'elles n'exprimassent pas des choses impossibles, ou qu'elles ne se contredissent pas entr'elles. De ces principes, on pourroit déduire, par un raisonnement sûr, une suite de conséquences; et les résultats que l'on obtiendroit seroient parfaitement analogues aux propositions mathématiques. Les mots *vraies* et *fausses* ne peuvent pas être appliqués à de telles propositions, dans le sens du moins, où on les applique aux propositions relatives à des faits. Tout ce que l'on peut dire est, qu'elles sont ou ne sont pas liées aux définitions dont se composent les principes d'une telle science. Si donc nous appelons en ce cas nos conclusions *vraies* ou *fausses*, ces épithètes ne peuvent se rapporter qu'à la liaison des conclusions avec les *données*, et nullement de leur correspondance avec les choses actuellement existantes, ou avec les évènemens que nous nous attendons à voir se réaliser dans l'avenir. On a un exemple d'une science de cette nature, dans celle que quelques auteurs ont désignée par le nom de *mécanique théorique*. Dans cette science, on pose des hypothèses arbitraires

sur les lois physiques; et l'on en dérive les conséquences qui auroient lieu, si tel étoit réellement l'ordre de la nature.

Dans les branches d'étude où l'on s'occupe de propositions morales et politiques, ce qui me semble approcher le plus d'une science hypothétique analogue aux mathématiques, c'est ce qu'offre un code de jurisprudence municipale; ou plutôt, ce que l'on pourroit concevoir exister dans un tel code, s'il étoit exécuté d'une manière systématique, conformément à certains principes généraux et fondamentaux. Soit que de tels principes fussent ou ne fussent pas fondés sur la convenance et la justice, il est évidemment possible, en raisonnant d'une manière conséquente, de créer un corps de science artificiel et de convention, plus systématique, et en même temps plus complet dans toutes ses parties, que ne peut l'être, dans l'état actuel de nos connoissances, toute autre science, qui se fonde en dernier ressort sur les règles éternelles et immuables du vrai et du faux, du juste et de l'injuste. Cette considération me semble jeter quelque jour sur le parallèle que fait Leibnitz, des ouvrages des jurisconsultes romains et de ceux des géomètres grecs, parallèle très-curieux, mais sur la justesse duquel je ne prétends point

prononcer." J'ai dit souvent, qu'après les » écrits des géomètres, il n'y a rien de com» parable, pour la force et la subtilité, aux » écrits des jurisconsultes romains. Et de même, » qu'on auroit peine à reconnoître, sans quel» ques titres ou indices extérieurs, une dé» monstration pour être d'Euclide, ou d'Ar» chimède, ou d'Apollonius, tant le style de » ces auteurs se ressemble, comme si la rai» son même parloit par leur bouche; ainsi, » les jurisconsultes romains sont si sembla» bles entr'eux, qu'en supprimant les indices » qui distinguent leurs sentences ou leurs opi» nions, on ne pourroit presque pas distin» guer leur style et leurs personnes. Nulle » part vous ne trouverez des traces plus mul» tipliées d'une étude approfondie du droit » naturel. Et lorsque ces auteurs s'en écar» tent, ou par la gêne des formules, ou par » respect pour d'anciennes maximes ou de » nouvelles lois, les conséquences mêmes » de cette hypothèse nouvelle ajoutée aux » lois éternelles de la droite raison, sont dé» duites par eux avec un art admirable, et avec » non moins de fermeté. Du reste, ils ne s'é» cartent pas de la raison aussi souvent qu'on » le croit communément (1)."

(1) *Dixi sæpius, post scripta geometrarum, nihil ex-*

J'ai cité ce passage uniquement comme propre à jeter du jour sur l'analogie que j'ai fait remarquer entre l'unité systématique de la science mathématique et celle que l'on peut *concevoir* exister dans un système de lois municipales. Jusqu'à quel point cette unité se trouve dans le code romain, c'est ce que je laisse décider à des juges plus compétens (1).

---

stare, quod vi et subtilitate cum romanorum jureconsultorum scriptis comparari possit : tantum nervi inest, tantum profunditatis. Et quemadmodum, remotis titulis et cæteris operis integri indiciis, demonstrationem lemmătis alicujus geometrici ex Euclide, aut Archimede, aut Apollonio, ægre discernas, et ad auctorem suum referas; adeo omnium idem stylus videtur, tanquam ipsa recta ratio per horum virorum ora loqueretur; ita jurisconsulti etiam romani sibi gemelli sunt, ut sublatis judiciis (indiciis,) *quibus sententiæ aut argumenta distinguuntur, distinguere stylum aut loquentem vix possis. Nec uspiam juris naturalis præclare exculti uberiora vestigia deprehendos. Et ubi ab eo recessum est, sive ob formularum ductus, sive ex majorum traditis, sive ob leges novas, ipsæ consequentiæ, ex nova hypothesi æternis rectæ rationi dictaminibus addita, mirabili ingenio nec minore firmitate, deducuntur. Nec tam sæpe a ratione abitur quam vulgo videtur.* Leibnitzii opera, T. IV, part. III, p. 267.

(1) Il est assez curieux que ce même code, qui a fourni, à un jurisconsulte savant et philosophe, le sujet de l'éloge que l'on vient de lire, ait été noté en dernier

De même, que, dans les sciences morales et politiques, on peut imaginer quelque chose d'analogue aux conclusions hypothétiques ou conditionnelles des mathématiques, et qu'il y a réellement quelque chose de pareil dans la mécanique théorique; de même, d'autre part, un mathématicien, qui affirmeroit que telle ou telle propriété générale du cercle s'applique à une figure particulière décrite sur le papier, dégraderoit un théorême géométrique et le mettroit au niveau d'un fait, dont la vérité repose en dernier ressort sur le témoignage de nos sens imparfaits. L'exactitude de son raisonnement ne pourroit jamais donner à sa proposition cette espèce particulière d'évidence, qui est proprement appelée *mathématique*, aussi long-temps qu'il reste quelque incertitude sur ce fait: Toutes les droites menées, dans cette figure, du centre à la circonférence, sont-elles mathématiquement égales?

Ces observations me conduisent à relever

---

lieu par un jurisconsulte anglais, éminemment distingué par sa pénétration et son originalité, comme « une masse » énorme de confusion et d'incohérence. » En retranchant beaucoup des exagérations de Leibnitz, il est difficile de se persuader, que son opinion sur un sujet qu'il avoit si profondément étudié, fût à une si immense distance de la vérité. (A)

une erreur très-commune au sujet des définitions mathématiques. Ces définitions sont d'une nature essentiellement différente de celles que l'on emploie en d'autres sciences. Les auteurs qui écrivent sur la logique ont coutume, après avoir fait remarquer les erreurs des mots, d'en appeler à l'exemple des mathématiciens, comme propre à faire sentir le grand avantage qu'il y a de n'employer, dans le raisonnement, que des expressions soigneusement définies. On rencontre fréquemment des remarques de ce genre dans les écrits de Mr. Locke et du Dr. Reid. Mais l'exemple des mathématiciens n'est nullement applicable aux sciences dans lesquelles ces philosophes éminens conseillent de le suivre; et certes, si on s'y attachoit comme à un modèle dans toute autre branche des connoissances humaines, il jetteroit dans des erreurs tout aussi dangereuses qu'aucune de celles qui résultent de l'imperfection du langage. Le fait est, que ce modèle n'a été que trop suivi; qu'il l'a été plus qu'il n'auroit dû l'être; et plus qu'il ne l'auroit été, si le caractère propre et particulier de l'évidence mathématique avoit été attentivement considéré.

Qu'en mathématiques il n'y aît point de mots ambigus, et que cet avantage soit dû

à un emploi convenable des définitions; c'est ce que l'on ne peut contester. Mais c'est un avantage aisément obtenu, à cause des étroites limites entre lesquelles est contenu le vocabulaire des mathématiciens, et à cause de la distinction qui règne dans les idées dont se composent leurs raisonnemens. Du reste la différence, qui existe à *cet* égard entre les mathématiques et les autres sciences, n'est encore qu'une différence en degré; et ne suffit point à expliquer la distinction essentielle, qui n'échappe à personne, entre la force irrésistible d'une démonstration mathématique et celle de tout autre procédé de raisonnement.

De tout ce qui vient d'être dit, on peut conclure qu'en mathématiques, les définitions ont deux objets; le premier, de prévenir toute ambiguité dans le langage; le second, de servir de principes à nos raisonnemens. On voit en outre, que c'est à cette dernière circonstance (je veux dire, à l'emploi d'hypothèses au lieu de faits pour *données*) qu'il faut attribuer la force particulière de l'évidence démonstrative. Et toutefois il n'y a que le *premier* de ces deux objets des définitions, qui puisse offrir aucun parallèle à faire entre les mathématiques et les sciences qui se rapportent aux faits. Il suit de là, que, pour établir l'utilité

générale des définitions, ce n'est pas un bon argument, que celui qui est tiré de la certitude supérieure des mathématiques. La source d'où cette science tire sa supériorité est toute différente, bien qu'on emploie le même mot pour la désigner; et les mathématiques jouiront toujours sans partage, de cette honorable prérogative (1).

Il ne faut pas oublier non plus, que c'est dans les mathématiques pures seulement, que l'on peut avec convenance ouvrir les recherches par les définitions. Dans la plupart des autres études, il faut quelque discussion préalable pour montrer que les définitions que l'on donne correspondent aux faits; et dans plusieurs cas, une définition exacte est la fin et le dernier résultat de nos recherches mêmes. Mr. Burke observe judicieusement, dans son *Essai sur le goût*, que « quand nous définissons, nous courons risque de circonscrire la nature dans les bornes de nos propres idées, que souvent nous formons au hasard, ou de confiance, ou d'après la considération partielle et limitée de l'ob-

---

(1) Ces deux classes de définitions sont très-généralement confondues par les logiciens, entr'autres par l'abbé de Condillac. Voyez la *Logique ou Premiers développement de l'art de penser*; *Chap. VI.* (A)

» jet que nous fixons ; au lieu d'étendre nos » vues à tout ce que la nature comprend » dans son enceinte, en nous conformant à » sa manière de combiner les objets. Nous » sommes bornés dans nos recherches par les » lois strictes auxquelles nous nous sommes » soumis en les entreprenant. „

Le même auteur dit encore, " qu'une dé- » finition peut être exacte et en même temps » de peu d'usage pour nous faire connoître » la nature de la chose définie ; et que, dans » l'ordre des choses, une définition (quel que » soit son mérite) devroit suivre nos recher- » ches plutôt que les précéder, et devroit être » considérée comme en étant le dernier ré- » sultat. „

Il ne seroit pas difficile d'indiquer un grand nombre d'erreurs, dans les écrits des philosophes, qui sont la suite du défaut d'attention aux circonstances dont je viens de parler, et d'une aveugle imitation de l'arrangement mathématique dans des discussions où les faits se trouvent mêlés aux principes du raisonnement. Ce sujet est trop étendu pour nous y livrer ; mais il mérite toute l'attention de ceux qui s'occupent de la réforme de la logique. Les idées d'Aristote lui-même sur ce sujet n'étoient pas très-précises, si l'on s'en rapporte à son ingénieux commentateur.

"Tout terme général (dit le Dr. Gillies) »est envisagé par Aristote comme l'abrégé »d'une définition ; et toute définition est, »selon lui, une *collection*, parce qu'elle est »toujours le résultat d'une observation et »d'une comparaison, souvent aussi de plu- »sieurs observations et de plusieurs compa- »raisons (1). „

Ces deux propositions paroîtront, à l'exa- men, mal d'accord entr'elles. La première : " Que tout terme général est l'abrégé d'une »définition, » s'applique, il est vrai, admi- rablement aux mathématiques ; et marque avec une singulière précision la vraie cir- constance, qui, selon moi, constitue la force particulière du raisonnement mathématique. Mais c'est aux mathématiques exclusivement, qu'elle s'applique. Si on l'adoptoit, comme une maxime logique dans les autres bran- ches des sciences, elle y deviendroit une source intarissable de sophismes et d'erreurs. D'autre part, la seconde proposition : " Que »toute définition est le résultat d'une obser- »vation et d'une comparaison, et souvent »de plusieurs observations et de plusieurs »comparaisons », bien qu'applicable aux dé- finitions de l'histoire naturelle, et d'autres

(1) *Gillies's Aristotle, Vol. I. p. 92. Second edit.*

sciences, qui se rapportent aux *faits*, ne peut pas, même en un seul cas, s'appliquer aux définitions de la géométrie; ces définitions en effet ne sont le résultat ni des observations ni des comparaisons, mais des *hypothèses*, ou des premiers principes sur lesquels toute la science repose.

Si l'exposé que je viens de faire de l'évidence démonstrative est fidèle, il s'ensuit, qu'aucune chaîne de raisonnement quelconque ne peut mériter le nom de démonstration (du moins au sens mathématique de ce mot), si elle ne peut finalement se résoudre en hypothèses ou définitions (1).

(1) Quoique l'exposé fait par Locke de ce qui constitue une *démonstration* soit différent du mien, cet auteur toutefois admet manifestement la *converse* de mon assertion; savoir : que si nous raisonnons rigoureusement d'après nos définitions, nos conclusions auront *l'évidence démonstrative*; et « de là (observe-t-il avec beaucoup de » vérité), de là il arrive, que l'on entend quelquefois des » discours très-clairs et très-cohérens, qui ne signifient » rien. » Il remarque ensuite, « que l'on peut énoncer en » paroles des démonstrations et des propositions indubi» tables, sans faire un pas vers la connoissance de la vérité » réelle. » Un lecteur peut trouver (ajoute-t-il) une in» finité de propositions, de raisonnemens, de conclu» sions de cette espèce dans les livres de métaphysique, » de théologie scholastique, et dans certains traités de » philosophie naturelle; et après tout, en savoir aussi peu

J'ai déjà prouvé que c'est ce qui a lieu en géométrie. Et il en est évidemment de même en arithmétique, science à laquelle s'applique également le nom de mathématiques. De simples équations arithmétiques, $2+2=4$; $2+3=5$, et d'autres propositions élémentaires de cette sorte sont de pures *définitions* (1), parfaitement analogues, sous ce rapport, à celles qu'Euclide a placées en tête de son ouvrage; et c'est d'un petit nombre de principes fondamentaux semblables, ou tout au moins, qui sont essentiellement de même genre, que l'on tire tous les résultats les plus compliqués de cette science.

Cette conclusion générale, relative à la nature de la démonstration mathématique, paroîtra peut-être au premier coup-d'œil présenter une exception dans nos raisonnemens sur les *problêmes* géométriques; tous ces raisonnemens reposant finalement, com-

---

» sur Dieu, les esprits et les corps, qu'il en savoit avant
» d'avoir entrepris ces lectures. » *Essai sur l'entend. hum. Liv. IV. Chap.* 8. (A)

(1) L'auteur ne s'arrête pas au choix, et il a raison. En y pensant, on voit bientôt que la définition la plus commode d'un nombre déterminé, c'est-à-dire, d'une certaine collection d'unités est le nombre qui le précède augmenté d'une unité. Les autres propositions (telles que les équations ici indiquées) dérivent de là. (P. P. p.)

me on sait, sur une classe particulière de principes appelés *demandes*, que l'on envisage d'ordinaire comme ayant beaucoup d'affinité avec les *axiomes*, tellement, que les uns et les autres paroissent pouvoir être rangés sous le même nom." La définition d'une »*demande* (dit le savant et ingénieux Dr. »Hutton) convient à très-peu-près à un »axiome. Celui-ci est un théorême évident, »comme celui-là est un problême évi»dent (1). » Le même auteur, dans une autre partie de son ouvrage, cite le Dr. Barrow qui remarque," qu'il y a entre les de»mandes et les problêmes, la même affinité »qu'entre les axiomes et les problêmes (2).„ Le Dr. Wallis paroît, dans le passage suivant, avoir eu un penchant décidé pour cette opinion:" Selon quelques philosophes, „la différence entre les axiomes et les de„mandes est analogue à celle qui existe entre „les théorêmes et les problêmes; les premiers „exprimant des vérités qui sont d'elles-mê„mes évidentes, et dont on peut déduire „d'autres propositions; les derniers, des opé„rations qui peuvent être aisément exécu„tées; et au moyen desquelles on en peut »effectuer

(1) *Mathematical Dictionary*, *Art.* Postulate.
(2) *Ibid. Art.* Hypothesis.

„ effectuer de plus difficiles. » Il ajoute ensuite :“ Cet exposé de la distinction entre les „ demandes et les axiomes ne paroît pas mal „ adapté à la division des propositions mathématiques en problêmes et théorêmes. „ Et véritablement, si les demandes et les „ axiomes venoient à être compris en commun sous l'une ou l'autre de ces dénominations, l'innovation, à mon avis, ne pourroit être fort blâmée (1). „

En opposition à ces autorités respectables, je n'hésite point à affirmer, que c'est aux *définitions* d'Euclide, et non aux *axiomes*, que les *demandes* doivent être comparées, relativement à leur caractère et à leur importance logique. En effet, toutes les *démonstrations* de la géométrie plane sont fondées en dernier ressort sur les premières, et toutes les *constructions*, qu'elle reconnoît pour légitimes, peuvent finalement se résoudre dans les dernières. A cette remarque on peut ajouter, que, sous le point de vue du sujet qu'Euclide s'est prescrit, les problêmes de la géométrie ne sont pas moins hypothétiques et spéculatifs, (ou, pour adopter le langage de quelques écrivains récens, ne sont pas moins

---

(1) *Wallisii Opera*, *Vol. II*, *pp.* 667, 668.

des objets de la *raison pure* (1)) que les théorêmes; la possibilité de tirer une ligne droite *mathématique*, et de décrire un cercle *mathématique*, étant prise, dans la construction d'un problême quelconque, d'une manière tout-à-fait analogue à celle dont l'énoncé d'un théorême prend l'*existence* des lignes droites et des cercles correspondans à leurs définitions *mathématiques*. Ainsi, le raisonnement, sur lequel repose la solution d'un problême, n'est pas moins *démonstratif*, que celui que l'on emploie pour prouver un théorême. Accordez la possibilité des trois opérations décrites dans les demandes, et la justesse de la solution est aussi mathématiquement certaine, que la vérité d'une propriété quelconque du triangle ou du cercle. Les trois demandes d'Euclide ne sont réellement rien de plus que des définitions du cercle et de la ligne droite, présentées sous une forme différente; et l'on peut étendre une

---

(1) Le rédacteur de cet extrait a appelé les sciences qui s'occupent exclusivement de la vérité conditionnelle des sciences *de raisonnement pur*. (*Essais de phil. T. II. p.* 10.) Il est facile de voir que cette expression a un sens tout différent de celui que Kant donne à celle de *raison pure*. Nous n'avons pas connoissance des autres auteurs récens qui ont donné à celle-ci le sens auquel l'auteur fait ici allusion. (P. P. p.)

remarque analogue à la distribution des propositions en théorêmes et problêmes. Malgré les nombreux avantages d'une telle distribution, elle étoit évidemment affaire de choix plutôt que de nécessité ; toutes les vérités de la géométrie souffrant qu'on les présente sous l'une ou l'autre forme, au gré du mathématicien. Quant aux *axiomes*, (quelque opinion que l'on adopte sur leur utilité ou leur insignifiance) on ne peut douter qu'ils n'aient précisément le même rapport à ces deux classes de propositions (1).

---

(1) Pour éclaircir toujours plus ce qui vient d'être dit sur les demandes et les problêmes, je me plais à transcrire ici un cours passage d'un mémoire savant et intéressant, publié tout récemment par un auteur profondément versé dans la connoissance de l'ancienne géométrie grecque.

« La description d'une ligne géométrique, d'après les » données par lesquelles elle est définie, doit toujours être » prise comme possible, et on l'admet comme le moyen » légitime d'une construction géométrique : c'est donc » avec raison qu'on l'envisage comme une *demande*. C'est » ainsi que la description de la ligne droite et du cercle » sont les demandes de la géométrie plane prises pour » données par Euclide. Les descriptions des trois *sections* » *coniques*, d'après leur définition, doivent aussi être regardées comme tout autant de demandes; et quoique ces » demandes ne soient pas posées formellement comme » celles d'Euclide, elles sont au vrai admises comme telles » par Apollonius et par tous les autres auteurs qui ont

REMARQUES DU RÉDACTEUR.

I. Je crois devoir ajouter quelques explications à celles que l'auteur a données au sujet de la distinction très-juste et solide, qu'il établit entre deux genres de vérité. J'y suis en quelque sorte invité par la citation qu'il fait de l'ouvrage où j'ai dès long-temps introduit une distinction analogue; citation, qui, toute flatteuse qu'elle est pour moi, a dû être littéralement traduite et mise sous les yeux du lecteur (p. 135). Je dis donc qu'il y a deux genres de vérité, la vérité ab-

» traité cette branche de géométrie. Le même principe » doit être étendu à toutes les lignes supérieures.

» Il est vrai toutefois que l'on peut traiter des propriétés » de ces lignes supérieures, et en supposer la description » dans la solution des problêmes, sans les tracer réelle- » ment. Car il est bon de remarquer, qu'aucune espèce » de ligne, pas même la ligne droite ou le cercle, ne peu- » vent être représentées à nos sens, dans l'exacte vérité, » telles que les supposent les définitions mathématiques; » mais cela n'attaque en aucune façon les conclusions théo- » riques qui sont logiquement déduites de ces définitions. » Ce n'est que lorsqu'on applique la géométrie à la prati- » que, dans les mesures, ou dans les arts liés à ses » principes; que l'exactitude des figures acquiert quelque » importance. Voyez la *Notice de la vie et des écrits de Robert Simson*, *M. D.*, *par le Rev. W. Trail*, *LL. D.* publié [en anglais] à Londres, 1812. (A)

solue et la vérité conditionnelle. Ces deux genres ne dépendent nullement de l'objet de nos recherches, mais uniquement de la manière dont on s'occupe. Si l'on ne fait autre chose que passer d'un principe à sa conséquence on est dans la vérité conditionnelle. J'ai prouvé que les mathématiques pures ne s'occupent que de vérité conditionnelle (1). Mais à l'aide d'une hypothèse, en toute autre science, on peut aussi ne s'occuper que de vérité conditionnelle. J'en ai produit plusieurs exemples, dans les sciences physiques et morales (2); et Mr. D. Stewart en donne un autre, tiré du droit municipal. De plus, le raisonnement se mêle sans cesse inévitablement aux faits, dans les sciences de fait et d'expérience; c'est-à-dire, qu'en physique, en morale, en droit, etc. on part nécessairement de certaines données expérimentales; mais on tire de ces données, et souvent de quelques suppositions collatérales, des conséquences de tout genre. Donc le raisonnement pur, celui qui se fonde sur la vérité conditionnelle, n'est point propre exclusivement aux mathématiques. Cette remarque tend à modifier quelques expres-

(1) *Des Signes*, p. 14. *Ess. de phil.* T. II, p. 11.

(2) *Ess. de phil.* T. II, pp. 34, 35.

sions, *échappées* peut-être à l'excellent philosophe que je commente; telles que celles-ci (p. 134). « Nos raisonnemens en mathé- » matiques sont dirigés vers un objet essen- » tiellement différent de celui que nous avons » en vue en tout autre emploi de nos facul- » tés intellectuelles. „

II. Partant de là, il n'importe guères que les hypothèses (arbitraires ou non) soient exprimées sous le nom d'*hypothèses*, ou d'*axiomes*, ou de *définitions*. Il me seroit très-facile de donner plusieurs exemples de l'emploi de ces divers mots par divers auteurs, pour désigner les principes d'où ils ont tiré d'utiles conséquences. Et pour me borner à un seul, que j'ai déjà donné ailleurs (1), Euclide a énoncé dans un axiome son hypothèse sur la ligne droite; je veux dire, la propriété de la ligne droite, de laquelle il dérive des conséquences, et la seule qu'il pose *réellement* en principe; car de sa prétendue *définition* de la ligne droite, il ne tire nulle part aucune conséquence; ensorte qu'elle est absolument étrangère à son ouvrage.

Si l'hypothèse est arbitraire, les conséquences participent à sa nature. Elle n'est jamais entièrement arbitraire, lorsqu'elle est

(1) *Ess. de phil.* T. II, p. 30.

sous forme de définition; parce qu'elle est soumise à la règle qui détermine le langage (1). Ainsi, un géomètre n'est pas le maître d'appliquer à la *ligne droite*, par exemple, la définition du *cercle*. A cela près, je ne vois pas, qu'en aucune matière, il y aît aucune gêne. La seule règle logique à prescrire à cet égard est relative au but du travail. Il faut que ce travail soit utile. Ainsi le physicien, dans ses hypothèses, doit se rapprocher, autant qu'il le peut, des hypothèses de la nature; je veux dire, des faits. C'est cette coïncidence, qui change ses *hypothèses* en *explications*. Quant aux définitions, comme chacun sait qu'il n'est pas facile de parler avec précision, on sait aussi que bien définir est presque toujours une opération délicate. Mais le mathématicien, qui n'a à travailler que sur ses idées, sur des idées qui lui sont de tout temps familières (l'espace et le nombre), n'est gêné, dans ses définitions, que par l'usage de la langue. Il ne s'agit point pour lui d'acquérir de nouvelles connoissances à cet égard. Le physicien au contraire, qui scrute la nature, peut bien à la vérité définir populairement dès l'entrée les objets de son étude; mais il ne peut les définir scientifiquement, que lors-

(1) *Quem penes, etc.*

qu'il a fait, par l'observation et l'expérience, des découvertes dans ces mêmes objets; parce que ce n'est qu'alors, qu'il en connoît la nature mieux que d'autres, et qu'il est en état de s'attacher, dans ses définitions, aux propriétés les plus convenables à son objet et dont il peut commodément déduire les autres.

Du reste, il ne s'agit, pour définir, que de faire un bon choix de ces propriétés une fois connues; de se conformer à l'usage de la langue; ou, si l'on crée des mots nouveaux, d'en bien déterminer le sens (1); et, dans la proposition qui définit, de s'astreindre à la régle des schoslatiques (le genre prochain et la différence spécifique). C'est en mathématiques, en physique, en morale, le même travail. Je ne sais si l'on ne devroit pas modifier par ces considérations quelques assertions de notre auteur, telles que celles-ci: " ces définitions [mathématiques] sont » d'une nature essentiellement différente de » celles qu'on emploie en d'autres sciences.,, Et ce qui suit (p. 141).

(1) *Licuit semperque licebit.*

BIOGRAPHIE.

THE LIFE, etc. C'est-à-dire, Vie et administration du cardinal WOLSEY, par J. GALT, Londres 1812, un vol. *in*-4°.

(*Cinquième extrait. Voy. p.* 326 *du vol. préc.*)

ON peut dire encore de nos jours, comme au temps d'Elisabeth, que l'Irlande semble réservée par le ciel pour préparer à l'Angleterre de grands revers. Des causes qui, dans le fond, ne diffèrent pas de celles qui agitèrent ce malheureux pays sous Henri VIII, ont, pendant le règne actuel, fait verser du sang. La constance avec laquelle ce peuple a persisté, pendant six siècles, à montrer de l'aversion pour le systême adopté par l'Angleterre à son égard, semble accuser ce systême de quelque vice qui lui est inhérent. On ne peut nier, en effet, qu'en désignant par le nom de protestans les Anglais établis en Irlande postérieurement au temps de Henri II, et par celui de catholiques les indigènes, les rapports mutuels de ces deux parties de la nation se sont maintenus et

leur état n'a point changé depuis cette époque. Toutefois, dans cette longue suite de ministres qui ont successivement gouverné l'Angleterre, en trouvera-t-on un qui aît eu une politique plus sage que celle du cardinal Wolsey?

Les descriptions les plus authentiques des anciens Irlandais les représentent comme un peuple franc, sensible, dominé par l'imagination, enthousiaste, passionné pour la gloire, aimant la guerre, généreux envers les infortunés, hospitalier envers ses amis et envers les étrangers. L'éducation en fait des hommes propres à la société, gais et spirituels. Et aujourd'hui, c'est parmi eux que l'on trouve les plus brillans modèles d'éloquence. Dans les classes inférieures, on trouve beaucoup de fidélité dans les affections; mais l'emportement des passions altère en eux les principes de moralité. Ils ont peu d'ambition, par un effet de leur ignorance; et les sentimens qu'ils vouent à leurs maîtres ressemblent à l'humilité d'une caste dégradée. Les hommes sont grands et bien faits, la couleur de leur teint est peu foncée. Les femmes sont plutôt bien faites que belles. Au temps de Campion, les hommes portoient les cheveux coupés courts, en laissant sur le front une touffe épaisse, qu'ils

croyoient propre à donner à leur figure un air mâle et fier. On a vu récemment cette mode renouvelée. Les Irlandais ont toujours été fort attachés à leurs coutumes nationales; mettant plus de prix à l'antiquité de ces coutumes qu'à leur utilité. Au temps de Wolsey, ceux d'entr'eux qui possédoient le mieux leur langue, exaltoient les beautés des productions de leurs bardes et affectoient une admiration sans bornes pour leurs allusions et leurs maximes. Les chefs tenoient à leur solde des conteurs, qui les amusoient par des récits de leur invention. Le charme qu'avoit pour tous ces histoires merveilleuses a donné aux Irlandais une réputation de crédulité.

Il se forma parmi eux, au seizième siècle, une classe de joueurs assez singulière. On les appeloit *carrows*, ils n'avoient d'autre métier que les cartes. C'étoient des gens de bonne famille, mais sans fortune, qui gagnoient leur vie en allant de maison en maison proposer une partie. Le jeu étoit devenu pour eux un besoin; ils y perdoient quelquefois jusqu'à leurs habits; on en a vus, qui, réduits ainsi à une absolue nudité, se tenoient sur les grands chemins en se couvrant de paille et de feuilles, et arrêtoient les passans pour leur proposer de jouer, en mettant pour

enjeu leur toupet, leurs ongles, leurs bras et leurs jambes, qu'ils laissoient à la merci du gagnant (1).

Le système féodal n'a jamais été établi en Irlande d'une manière générale. Les Anglais qui accompagnèrent Henri II dans son expédition reçurent sans doute leurs portions de terre, sous condition de faire le service militaire; mais ce prince ne soumit qu'une petite partie du royaume, et hors de cette enceinte, les anciennes coutumes conservoient, au temps de Henri VIII, beaucoup d'influence. Il est probable que, dans l'origine, la loi relative aux héritages étoit en Irlande la même qui gouvernoit tout le nord de l'Europe avant l'établissement du système féodal. Elle paroît immédiatement dériver du gouvernement antique et patriarchal des tribus. L'héritier de la terre n'étoit pas, comme dans les tribus d'Écosse, le successeur militaire de son père; ni, comme dans les états féodaux, le supérieur des habitans de son domaine. Car quand le chef venoit à mourir, le peuple s'assembloit pour en élire un autre; et d'ordinaire on choisissoit celui des parens du défunt, qui passoit pour le plus vaillant, sans égard au degré de cette

(1) Campion.

parenté. Aussitôt il se plaçoit sur une pierre, consacrée à cet usage de temps immémorial. Elle étoit le plus souvent au sommet d'une colline, et portoit l'empreinte d'un pied, que l'on supposoit celui du premier chef du district auquel la pierre appartenoit (1). Debout sur cette pierre, le chef élu prêtoit serment de maintenir tous les usages du pays et les droits du *tanist* ou de l'héritier de la terre. On mettoit entre ses mains une baguette ; après quoi il descendoit de la pierre, en faisoit trois fois le tour, en avant et en arrière, et l'inauguration étoit achevée. Ainsi, le commandement militaire étoit distinct de la possession de la terre ; les domaines en Irlande étoient réglés d'après la coutume appelée tanistrie. C'est de ce principe propre au pays et des conséquences qu'il entraîne, que dérivent bien des coutumes irlandaises, entr'autres celle de s'assembler en foule sur les

(1) L'ancienne coutume de couronner les rois d'Ecosse sur la pierre noire de Scoone, est sans contredit fondée dans l'origine sur l'usage plus général dont il est ici question. La pierre noire de Scoone fut emportée hors de l'Ecosse par Edouard I. Elle est à l'abbaye de Westminster, sous le siège de couronnement des rois de la Grande-Bretagne. Il y a une prophétie sur cette pierre qui porte, que partout où elle sera transportée, les Ecossais domineront. (A)

collines, pour discuter leurs griefs. De là encore des maux, qui, bien que tenant à d'autres causes, remontent à celle-ci dans l'origine. A mesure que le systême féodal tomboit en décadence, il s'établissoit ailleurs une race d'hommes, issus des anciens vassaux le plus protégés, et qui, en Angleterre, sous le nom de *yeomen*, s'est rendue vraiment respectable; mais en Irlande, le propriétaire en tanistrie, n'ayant aucun motif de s'intéresser à ses tenanciers, ne songeoit qu'à accroître son revenu. En conséquence, au temps où le gouvernement féodal subsistoit encore jusqu'à un certain point dans les royaumes voisins, on envisageoit comme un grand malheur pour l'Irlande, que les terres n'y fussent mises à rente que pour une année, quelquefois même pour un terme laissé au bon plaisir du maître.

Entre les usages qui, au temps de Wolsey, arrêtoient les progrès de l'Irlande, il faut compter la loi bréhon. Cette loi semble n'avoir envisagé les crimes que comme des offenses individuelles, pour lesquelles il étoit toujours permis de composer. La veuve composoit avec le meurtrier de son mari; le fils avec celui de son père; en un mot le criminel n'étoit point responsable envers le public, mais seulement envers celui qu'il avoit offensé.

Cette loi singulière semble seule attester l'ancienneté de son origine au milieu de la nation qui l'avoit adoptée. Après l'invasion de Henri II, et avant les guerres d'York et de Lancastre, les Irlandais avoient commencé à se soumettre aux lois anglaises. Mais à l'époque de la malheureuse révolution par laquelle Henri VI fut déposé, plusieurs nobles Irlandais, d'origine anglaise, vinrent en Angleterre et y prirent part aux dissentions civiles. Les Irlandais non soumis profitèrent de leur absence pour porter le trouble dans les parties de leur isle où la civilisation avoit fait le plus de progrès; tellement qu'à l'avénement de Henri VIII, à peine en restoit-il quelques traces. Les animosités populaires étoient portées au plus haut degré de violence. Le pouvoir étoit aux mains des sujets d'origine anglaise; les premiers habitans du pays, de beaucoup plus nombreux, vivoient dans un état d'humiliation, privés de l'exercice des droits les plus incontestables. Des insurrections continuelles, des ravages nocturnes, d'effrayans assassinats étoient la suite de cet état de choses. Chaque nuit on entendoit sonner l'alarme; et les malheurs nés des divisions intestines, étoient envisagés comme une raison d'affermir et de perpétuer les distinctions qui les fomentoient.

Quand Wolsey fut nommé premier ministre, Gerald Fitz-Gerald, comte de Kildare, étoit député d'Irlande. Son père avoit été revêtu du même emploi, et cette famille jouissoit de beaucoup de pouvoir; mais ses querelles avec Jaques Butler, comte d'Ormond, avoient été nuisibles à sa patrie. Des deux partis, l'un avoit épousé la cause d'York et l'autre celle de Lancastre; ainsi l'Irlande s'étoit vue livrée à tous les maux auxquels l'Angleterre étoit en proie. Kildare étoit attaché à la maison d'York, Ormond à celle de Lancastre. Lorsque Gerald fut nommé député, il s'efforça de contenir la violence des deux partis rivaux; et à cet effet il maria sa sœur à Pierre Butler, en faisant recouvrer à celui-ci le comté d'Ormond usurpé par un enfant illégitime. Soit que cet acte d'autorité fût réellement illégal, ou que Gerald eût été accusé faussement, il fut sommé par le cardinal de venir en Angleterre rendre raison de sa conduite (1). Son successeur Surrey fit de nouveaux efforts pour rétablir en Irlande l'autorité des lois et pour améliorer l'ordre judiciaire.

Un jour Surrey, étant à dîner dans le château de Dublin, fut informé que la tribu

(1) 1521.

tribu d'Omore s'étoit soulevée. Il se mit aussitôt à la tête de sa troupe pour soumettre les rebelles. Un incident marque à cette occasion les mœurs du temps. Les Omores voulurent s'emparer du bagage de l'armée de Dublin; mais Patrick Fitzsimons, jeune homme fort et courageux les repoussa, en tua deux et rapporta leurs têtes au camp de Surrey, dans la tente du maire de Dublin, son parent. Il fut accusé néanmoins d'avoir fui lâchement. Surrey alla en personne s'en plaindre au maire. «Moi un lâche!» s'écria le jeune homme, en se montrant en chemise et tenant de chaque main une tête sanglante. « Milord, j'ai sauvé votre bagage, » et voilà les gages de ma valeur.» Surrey charmé de sa vivacité repartit. «Est-il vrai? » brave Fitzsimons, je te fais réparation; et » par St. George, j'aurois été heureux de t'a» voir près de moi dans le combat.» Il but à sa santé et le combla d'honneur. Bientôt la guerre entre la France et l'Ecosse ayant éclaté, Surrey fut rappelé et envoyé à l'armée d'Ecosse; sa bravoure, son intégrité, son caractère gai et ouvert, le firent regretter des Irlandais, qui conservèrent long-temps le souvenir de ses vertus et de sa justice.

A quelque temps de là un Fitz-gerald

tua un conseiller privé, Irlandais comme lui, parce qu'il tenoit registre des excès de la faction géraldine. Le meurtrier ayant été condamné fut conduit la corde au cou et la torche au poing dans les rues de Londres, jusqu'au lieu de l'exécution. Là il obtint sa grâce d'une manière inattendue. Le cardinal jugea que cet acte de la clémence royale étoit déplacé; le mécontentement qu'il en témoigna fut mal interprêté, et l'on en conclut qu'il étoit avide du sang des Géraldins. Il fut appelé à intervenir comme juge dans les querelles des prétendans au titre de député d'Irlande, et dans leurs accusations mutuelles : et en cette qualité il montra beaucoup de prudence.

(Après en avoir donné quelques traits, l'auteur entre dans l'examen des rapports que le cardinal Wolsey eut avec ce grand mouvement donné aux esprits à l'époque et sous l'influence de la réformation religieuse. Il remonte aux temps anciens et suit le progrès des lumières et le changement des opinions. «Au temps de Wolsey, » dit-il, «le progrès »du luthéranisme fit voir que les fondations »de l'édifice pontifical étoient profondément »minées.)

L'église étoit un gouvernement d'opinion. Le cardinal vit que le clergé ne pouvoit con-

server son influence sur les affaires humaines, qu'en recouvrant la supériorité de lumières qui, dans des temps d'ignorance, lui avoit procuré cet avantage. Ce qui, à ses yeux, constituoit l'église étoit précisément cette prééminence de ses ministres. Dans les opinions de Luther, il ne voyoit pas le danger du dogme, mais celui de la papauté. L'indépendance des prêtres rompoit évidemment la grande association, qui, soumise à un chef, soumettoit elle-même l'univers. C'est contre cette indépendance qu'il dirigeoit ses attaques. Un tel plan n'étoit pas lié, comme celui des réformateurs, au progrès des lumières générales. Il dut avoir moins d'éclat, et les faits semblent attester, que, depuis l'époque dont nous traçons l'histoire, le systême des affaires humaines tend à faire passer le pouvoir entre les mains de ceux dont l'étude a perfectionné l'intelligence. L'influence des hommes de lettres s'est fort accrue; et l'unité de sentimens de ceux qui pensent, manifestée et propagée par la voie de l'impression, approche peut-être dans ses effets, de la correspondance active de l'ancien clergé et de son chef. Le premier résultat général de la réformation fut de transporter le pouvoir politique des mains du clergé dans celles de la classe héréditaire. La suite iné-

vitable de cet ordre de choses a été de forcer la classe héréditaire à acquérir une profonde connoissance des lois ou à employer le ministère de ceux à qui cette connoissance est familière. De là vient que, chez toutes les nations protestantes, les jurisconsulses ont pris la place du clergé dans les parties de l'administration et de la conduite de la vie dont dépendent le plus le pouvoir et l'autorité.

Erasme, toujours prêt à flatter les Grands, compare l'éclat des savans qui entouroient le cardinal et mangeoient à sa table, à celui des astres qui brillent au firmament (1); mais, à l'exception de Sir Thomas More, ces savans n'ont pas laissé de traces dans la postérité. Wolsey occupé de vues générales, protégeoit les institutions, et ne s'attachoit pas à favoriser les hommes de génie qui ne servoient

---

(1) Sir Th. More fait une peinture satirique de la table du cardinal, sous le nom d'un grand d'Allemagne. « Il » fit un jour, dit-il, un discours en pleine audience, » dont il resta si satisfait, qu'à dîner il fut sur les épines » jusqu'à-ce que ses convives lui eussent payé leur tribut » d'éloges. Après avoir attendu quelque temps, proba- » blement ne sachant trop par où entamer le sujet, enfin » il se détermina à le mettre tout net sur le tapis, et nous » demanda ce que nous pensions de son discours. » Ici More représente tous les convives parlant à leur tour, se surpassant en adulations, etc. — La satire, il faut en convenir, atteint les convives autant que leur patron. (A)

pas à son but. Différent en cela de Léon X, comme il en différoit dans sa politique, au fond il avoit sur lui l'avantage, mais il en recueillit moins de gloire. Ce fut par cette utile protection, que les universités subirent une réforme, que des collèges furent fondés, que des professeurs éminens tirèrent la science de l'état de langueur dans lequel elle étoit plongée; et l'on peut dire qu'à cet égard il a beaucoup contribué aux progrès des lumières.

Le règne de Henri VIII ne fut pas celui des beaux arts. C'étoit celui des compilations chronologiques; et celles-ci sont encore aujourd'hui la mine qui fournit à l'histoire d'Angleterre ses matériaux. Ce ne fut qu'au siècle d'Elisabeth, que les guerres civiles enflammèrent le génie. Le goût, qu'éveillèrent les productions de cet âge, fit naître l'amour des arts, qui illustra le commencement du règne de Charles I. Les orages de la révolution amenèrent le second âge de la littérature anglaise. Mais les œuvres du génie, sous le règne de la reine Anne, portèrent un caractère étranger à celui de l'histoire nationale. Plusieurs causes, sous Charles II, firent détourner les yeux de celle de la république. On préféra l'étude de l'antiquité, et les auteurs du siècle d'Auguste servirent de modèle dans la littérature et dans les arts.

En Italie, avant l'invasion de Charles VIII de France, l'agriculture et le commerce florissoient. La richesse générale donnoit le loisir nécessaire aux progrès des arts; et la division en plusieurs petits états, tendoit à exciter l'émulation. L'Angleterre étoit dans une situation bien différente. En proie aux fureurs de la guerre civile, elle sembloit ne produire que pour fournir des alimens à la dévastation. A l'époque où Wolsey la gouvernoit, elle avoit recouvré quelque prospérité; mais les fonds, qui auroient pu servir au progrès des lumières étoient exclusivement entre les mains du clergé et destinés à son entretien. Ce n'étoit donc qu'en diminuant le nombre des moines, et en inspirant aux autres ecclésiastiques une activité convenable, que l'on pouvoit espérer de donner en Angleterre l'essor à l'intelligence. Léon X recueilloit en Italie les fruits mûris de l'automne, Wolsey travailloit au printems du génie, à une époque où les boutons étoient à peine éclos. La riche récolte que ce travail a produit montre qu'il sut préparer le sol.

Warton, en parlant de l'état de la poésie sous Henri VIII, dit que le mariage d'une princesse d'Angleterre avec un roi d'Ecosse dut contribuer aux progrès de la littérature

et des arts dans ce dernier pays. Ni la philosophie,ni l'histoire ne donnent de l'appui à cette remarque. Si la correspondance diplomatique et les visites occasionnelles des courtisans ont quelque effet sur le progrès des nations, ce sont bien plutôt les Anglais qui ont dû profiter à cette époque du commerce des Ecossais (1) ; car la cour d'Edimbourg avoit alors près d'elle des écrivains distingués et dignes de rivaliser, pour le goût et le style, les poëtes même d'Italie ; tandis que celle de Londres étoit l'asyle de la plus léthargique indolence. Mais il est rare que les alliances des rois ou la munificence des courtisans aient, sur les progrès des lettres, aucune espèce d'influence. Lequel des grands écrivains dont s'honore l'Angleterre a dû sa richesse à la protection de ses rois ? Si l'on excepte les dons dus à la vanité de Louis XIV, on ne voit pas qu'aucun prince ait mis au nombre de ses devoirs le soin de hâter,par ses faveurs, le progrès des lumières (2). Le goût per-

(1) Voyez à la fin la note A.

(2) L'auteur excepte les princes qui ont personnellement du goût pour les lettres. Il nous semble que l'on pourroit citer quelques exemples en opposition à son assertion générale. Mais celle-ci est suivie de quelques remarques particulières à l'Angleterre, auxquelles elles servent d'introduction. Nous supprimons une partie de cette discussion. (R)

sonnel de Jaques IV, roi d'Ecosse, le porta à s'entourer de poëtes; celui de Henri VIII, roi d'Angleterre, rassembla autour de lui une multitude de théologiens. Cette diversité dans les penchans des princes eut quelque influence sur la littérature des deux peuples, et fut l'origine de quelques différences caractéristiques qui les distinguoient au temps de Wolsey.

Le collège des médecins, fondé en 1518, fût le premier établissement national que protégea ce ministre dans le but d'avancer la science. Jusqu'à cette époque, la médecine étoit restée en Angleterre dans un état d'infériorité. Elle n'offroit que des hypothèses, destituées de l'appui des faits, et toutes les rêveries de l'astrologie judiciaire. Le royaume entier, mais sur-tout Londres, avoient été souvent visités par une peste destructive, connue sous le nom de *suette*, alors particulière à l'Angleterre, et maintenant entièrement extirpée. Ceux qui en étoient atteints mouroient en trois heures, à compter des premiers symptômes; on n'y connoissoit point de remède. Tant que régnoit cette funeste maladie, l'administration de la justice restoit suspendue; la cour s'éloignoit et cherchoit de lieux en lieux, avec frayeur et précipitation, quelque asyle. En quelques endroits

la moitié de la population étoit enlevée; les principaux objets de fabrication et de commerce étoient les bières et les linceuls; mais lorsque la peste exerçoit toute sa fureur, ces objets même cessoient d'être produits et mis en vente. A Londres, on ouvroit chaque matin de vastes creux, où l'on entassoit sans choix les tristes victimes. Le seul son que l'on entendoit le jour étoit celui du lugubre glas, et les lamentations des malades abandonnés, qui du haut des fenêtres arrêtoient les passans pour se recommander à leurs prières. Presque toutes les portes des maisons étoient marquées d'une croix rouge, signe que l'ange exterminateur y avoit passé. La nuit, rouloit pesamment un chariot toujours chargé, accompagné d'un cri sans cesse répété : « Apportez vos morts. » Ce fut pour découvrir quelque remède ou quelque préservatif contre cette effrayante calamité, que le Roi, à la demande du Dr. Linacre, établit le collège des médecins. Wolsey est aussi mentionné dans la charte qui lui fut concédée, comme ayant conseillé cette institution salutaire.

Long-temps avant de se montrer le protecteur des institutions nationales, Wolsey avoit témoigné quelque faveur à divers hommes de lettres; mais l'extrême vivacité de

son caractère, et la hauteur qui lui inspiroit sa supériorité, rendoient son commerce difficile. Son influence sur les grands établissemens fut plus heureuse. En 1523, il visita l'université d'Oxford, y proposa de nouveaux cours d'enseignement, offrit d'en revoir les statuts. Le chancelier Warham s'opposa à cette dernière proposition, mais en vain; le sénat de l'université l'agréa, et remit aux mains du cardinal la réforme de tout cet établissement d'instruction. Cambridge imita Oxford et alla même au-delà; car elle lui conféra pour la vie le droit de faire à son gré les réglemens de l'université, et voulut que l'on célébrât annuellement la mémoire de ses bienfaits. Cet hommage, qui est un exemple remarquable de la docilité des corps au pouvoir, forme une ère nouvelle dans l'histoire de la littérature anglaise. Depuis la réforme des statuts opérée par le cardinal Wolsey, les progrès de l'instruction populaire et le perfectionnement de la langue furent grands et rapides au sein de ces universités, où jusqu'alors on apercevoit à peine quelque avancement dans les connoissances usuelles et pratiques. On n'y voyoit que des hommes appesantis par la théologie scolastique, et si Cambridge s'empressa de se prêter aux vues du cardinal, ce

fut probablement moins par conviction, que dans l'espérance de devenir le siége du magnifique collège qu'il se disposoit à fonder.

Quand il eut établi à Oxford de nouveaux cours, il y traça le plan du collège de Christ-church. Les fondemens en furent jetés peu après que l'on eut reçu à Londres la nouvelle de la bataille de Pavie. Il prit la place d'un prieuré, dont la conduite scandaleuse avoit fait décréter la suppression. Une copie des statuts de ce collège, écrite de la main même de Wolsey, donne l'état des membres permanens de l'établissement, savoir un doyen, un sous-doyen, soixante chanoines de premier rang, quarante du second, treize chapelains, douze clercs, seize choristes; des professeurs de rhétorique, de médecine, de philosophie, de mathématiques, de grec (1), de théologie, et de droit; outre quatre censeurs chargés de veiller sur les mœurs et d'examiner les progrès des étudians, trois trésoriers, quatre intendans, et vingt serviteurs subalternes. Un revenu mis à part fut destiné au soutien des étrangers, au soulagement des pauvres, et à l'entretien des chevaux nécessaires à l'établissement. Le plan du bâtiment étoit d'une grandeur proportionnée à celle

(1) Voyez la note B à la fin de cet extrait.

de l'institution ; et s'il eût été exécuté conformément aux vues du fondateur, peu de palais ou de maisons royales l'auroient emporté sur sa magnificence. La partie du plan par laquelle il étoit pourvu à la formation et à l'entretien de la bibliothèque répondoit à la grandeur de l'ensemble. Wolsey prit d'ailleurs des mesures pour avoir des copies de tous les manuscrits du Vatican, indépendamment des moyens ordinaires par lesquels les livres pouvoient être acquis (1).

Peu après son retour de la grande ambassade en France, il jeta les fondemens d'une école publique à Ipswich, sa ville natale. Ce devoit être une école préparatoire pour le collège, semblable à celle de Winchester, fondée par William de Wickham, et à celle d'Eton, fondée par Henri VI, l'une et l'autre établies pour préparer à leurs collèges respectifs d'Oxford et de Cambridge. Les fonds appropriés à cette institution furent tirés principalement des revenus de quelques monastères supprimés. Il réunit à cette école celle qui étoit déjà établie dans la ville pour l'enseignement de la grammaire, en ordonnant la rédaction d'une grammaire nouvelle, dont il fit lui-même la préface. Cet opuscule

(1) Voyez à la fin la note C.

est peut-être le seul que Wolsey aît écrit dans le dessein de le publier. C'est dans ses dépêches officielles qu'il a déployé son génie tant par le fond des choses, que par le style. Ferme et abondant tout à la fois, ce style montre à nu l'expression de sa pensée; les phrases en sont quelquefois enveloppées ou négligemment terminées, mais elles offrent une telle plénitude d'explication, que l'effet général en devient irrésistible. On peut, sous ce point de vue, comparer l'éloquence de Wolsey à un large fleuve qui traverse une contrée marécageuse; le grand courant est fort, limpide et impétueux; mais les bords et les bas fonds sont troubles, inégaux, irréguliers, mal définis.

Wolsey, en sa qualité de lord chancelier, avoit eu souvent occasion d'observer l'ignorance des gens de loi, comme en sa qualité d'évêque, il avoit reconnu celle du clergé. Il en étoit si frappé, que souvent, dit-on, il interrompoit leurs plaidoieries et leur reprochoit vivement leur incapacité. Pour remédier à ce défaut, qui attaquoit le droit à sa source et tendoit à semer le désordre par tous les degrés variés de la profession de jurisconsulte, il traça le plan d'une institution, qu'il se proposoit de fonder, à l'aide de laquelle l'étude de la ju-

risprudence devoit être pleinement cultivée. Ce plan étoit conforme à la libéralité de ses vues, et aujourd'hui même il trouveroit son application. Le modèle de l'édifice qui y étoit destiné fut considéré comme un chef-d'œuvre, et long-temps après sa mort on l'admiroit encore au palais de Greenwich où il avoit été déposé.

Dans l'exécution de ces divers projets le cardinal eut à lutter contre une forte opposition et à soutenir les attaques d'hommes de tout rang et de tout ordre. Les courtisans, dont il se faisoit de véritables ennemis, ne perdoient aucune occasion de mettre sous les yeux du Roi les moindres omissions qui lui échappoient, et de le faire envisager comme n'ayant sur eux d'autre supériorité que l'audace. Mais Henri résistoit virilement à ces suggestions de l'envie. La cour censoriale que Wolsey avoit établie en vertu de sa commission de légat, fut, aux yeux des prêtres, un vrai crime, perpétuel, irrémissible. Allen (1), son chapelain, qu'il avoit

(1) Jean Allen, fait évêque de Dublin en 1528. — « Les cinq commissaires employés par le cardinal pour prendre les mesures nécessaires à l'abolition des monastères se querellèrent entr'eux. L'un tua l'autre, et fut pendu pour ce crime; le troisième se noya dans un puits; le quatrième fut réduit à la mendicité; et Allen, depuis évêque, fut cruellement mutilé en Irlande. » STOW. (A)

nommé juge et qui depuis fut fait évêque de Dublin, exerçoit ses fonctions avec dureté, quelquefois même avec partialité. Sa conduite justifia les plaintes; et le vieux Warham, avide d'accusation, profita de quelque faute d'Allen pour dénoncer au Roi la cour du légat. Voici quelle fut la réponse de Henri : " On n'est » jamais plus aveugle que pour ce qui re- » garde sa propre maison ; sans vous, mon » père, je n'aurois pas su un mot de tout cela; » allez donc, je vous prie, auprès de Wol- » sey, et recommandez-lui, s'il y a dans ces » procédures quelque chose d'irrégulier, de » vouloir y mettre ordre. » Ainsi fut probablement frustrée cette malicieuse dénonciation, mais bientôt il s'offrit une occasion d'élever contre le cardinal une accusation plus directe. Il s'agissoit d'une abbaye conférée à une femme à qui l'on reprochoit quelques fautes, commises dans sa jeunesse, qui auroient dû l'exclure de ce bénéfice. Henri fit aussitôt mander Wolsey; au reproche relatif à l'abbaye, il joignit d'autres remarques; il dit que les monastères, en faisant des dons aux nouveaux collèges, ne cherchoient peut-être qu'à se dérober aux visites de la cour censoriale; que cela étoit d'autant plus probable, qu'ils n'avoient jamais tant montré de libéralité à leur souverain, dans les cas où

il en avoit le plus besoin; et, usant de toute la franchise de l'amitié, il conjura le cardinal de réformer de tels abus.. Heureusement la nomination de l'abbesse n'avoit été faite que sous l'approbation du Roi ; Wolsey se soumit de si bonne grace à la réprimande, qui venoit de lui être adressée, que Henri le rassura sur-le-champ et lui rendit toute sa confiance. Il parut toutefois concevoir quelque doute sur la convenance d'approprier les fonds des monastères à des établissemens d'instruction; il avertit Wolsey qu'il s'élevoit partout des murmures, que l'on disoit sourdement, que les collèges n'étoient qu'un voile aux menées de l'avarice. Cette conduite de Henri est digne d'éloges. Il se montroit jaloux de son honneur et prêt à défendre la propriété publique, mais plein de confiance dans l'intégrité et dans les vues élevées de son ministre. En l'informant des plaintes que l'on dirigeoit contre lui, il se flattoit d'y porter remède. Pour le cardinal, cet évènement fut une leçon. Il lui ouvrit les yeux sur le danger de sa position. Il vit qu'il n'avoit d'autre appui que la faveur précaire du prince; que l'envie, dégénérée en noirceur, ne lui pardonnoit pas ses succès; et qu'il falloit enfin l'amortir en diminuant son faste. Il remit aux mains du Roi son palais de Hampton;

Hampton; en traitant avec ses collègues, il usa de moins de hauteur. Mais ce changement étoit de nature à encourager ses ennemis, plutôt qu'à les ramener. Le Roi lui témoignoit la même amitié, mais l'accès qu'il avoit donné aux soupçons agissoit sur lui sans qu'il y prît garde et le disposoit à recevoir encore de semblables impressions.

NOTE A. (p. 171.)

En 1515, on joua à la cour d'Écosse une comédie de Sir David Landsay. Je n'ai pu trouver aucune trace d'ouvrage dramatique, séculier et anglais, qui aît été joué en Angleterre pendant tout le cours de la vie publique de Wolsey. La princesse Marie joua dans une comédie latine, qui fut représentée à Greenwich, en faveur des commissaires français chargés de ratifier le traité relatif à la libération du Pape. Le Dr. Berkenhouc, dans la préface de la Biographie britannique, rapporte que, vers l'an 1110, un maître d'école de Dunstable, nommé Geoffrey, composa un drame, intitulé, *Ste. Catherine*; et l'envisageant comme une pièce de théâtre, il juge que cette production fait remonter l'histoire du théâtre anglais à une époque qui a précédé de deux cents ans les théâtres de

toutes les nations modernes. Mais je pense qu'il faut effacer de l'histoire du théâtre toutes les pièces purement ecclésiastiques ; et le titre même de la pièce en question fait assez voir que c'étoit une représentation monacale. Sous Richard I, les tragédies de Sénèque et quelques autres drames latins furent traduits en anglais par Henry, moine de l'abbaye de Hyde. Lord Berners, mort en 1532, fut un des plus anciens dramatiques anglais. Je n'ai pu me procurer aucun de ses ouvrages; quant à ceux de lord Morley, qui fut presque son contemporain, on croit généralement qu'ils sont perdus. (A)

NOTE B. (p. 175)

Il s'éleva, à cette époque, une grande dispute dans l'université d'Oxford au sujet de la prononciation moderne de la langue grecque. Les ennemis du nouveau systême se nommèrent eux-mêmes les Troyens. Ils avoient leur Priam, leur Hector, leur Paris, etc. Ce qui au commencement n'étoit qu'un jeu, devint une affaire sérieuse. Les étudians se livrèrent à l'esprit de rivalité qui avoit régné entre ceux dont ils usurpèrent les noms. La chaire devint même la citadelle de Pergame. Un prêtre pieux saisit cette occasion

de déclamer, avec tous les transports de Cassandre, contre la littérature grecque et latine. Enfin le cardinal Wolsey intervint comme Jupiter, et les Grecs, comme autrefois, demeurèrent victorieux.

NOTE C. (p. 176.)

Au nombre des accusations intentées contre Wolsey, se trouve celle d'avoir brûlé la première traduction du Testament, et ce n'est pas la moins grave. Il faut se rappeler toutefois que cette traduction ne fut pas détruite uniquement parce qu'elle mettoit les vérités du christianisme à la portée du vulgaire, mais parce qu'elle étoit pleine d'erreurs. La résolution de soustraire l'écriture au peuple est d'une époque postérieure. Au temps de Wolsey, loin que l'on en eût l'idée, on savoit très-bien qu'il existoit dans le royaume plusieurs traductions des livres saints. En voici la liste chronologique:

L'an 679 de l'ère chrétienne, dans un consistoire extraordinaire tenu à Rome sur les affaires de la Grande-Bretagne, on ordonna, entr'autres choses, qu'on liroit toujours des leçons tirées des oracles divins pour l'édification des églises.

734. Bede mourut cette année-là, et à

cette époque il y avoit une traduction en anglo-saxon du vieux et du nouveau Testament.

1228. C'est cette année, pour la première fois, que l'on restreignit la liberté qu'avoient les chrétiens de lire l'Ecriture Sainte dans leur propre langue. Cette gêne fut imposée par un synode tenu à Toulouse, à l'occasion de la doctrine et de la prédication des Vaudois, qui soutenoient" que l'Ecriture Sainte est la „règle de la foi chrétienne, et que la lec-„ture et la connoissance des livres saints est „libre et nécessaire à tous les hommes. „

1349. Richard Rollo, hermite de Hampole, en Yorkshire, mourut cette année-là. Il avoit traduit et écrit une glose en anglais sur le psautier.

1381. Quelque temps avant cette année-là, Wicklef publia sa traduction de la Bible.

1394. Vers ce temps-là, la Reine d'Angleterre possédoit les Evangiles traduits en anglais.

1462. La première Bible imprimée.

1526. La traduction du Testament par Tyndal imprimée.

1527. Traduction du Testament, par Tyndal, supprimée et brûlée, parce que, selon la sentence, elle contenoit des erreurs hérétiques et de fausses interprétations. Elle fut

brûlée à l'instigation de l'évêque de Londres, sous l'autorité du cardinal.

1530. Traduction des cinq livres de Moïse, par Tyndal, imprimée.

1531. Traduction du prophête Jonas, par Tyndal, imprimée.

(*La suite à un autre Cahier.*)

VOYAGES.

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE MR. KIZELL avec le gouverneur COLUMBINE, etc. (Tiré du *Sixième rapport de l'Institution africaine*) (1).

Décembre 1810.

Je veux vous faire connoître de mon mieux l'état du pays.

---

(1) Nous rangeons la lettre suivante sous le titre de *Voyages*, tandis que les précédentes se trouvent sous celui d'*Economie politique*, parce que le sujet en est différent, et qu'il nous a paru que le titre devoit l'annoncer. — Kizell est un noir, que le gouverneur de Sierra-Leone avoit chargé d'une mission au Sherbro. Voyez ci-devant T. LVII. p. 183. C'est probablement la première relation d'un voyage d'Afrique par un affranchi africain. (R)

Le 8 octobre, j'envoyai un homme dans l'intérieur pour acheter du riz. En revenant, il rencontra des éléphans, qui le poursuivirent, et qu'il n'évita qu'en cherchaut un refuge dans les arbres. Les naturels me dirent que sur cette même route une femme avoit été tuée par ces animaux. Vous en serez moins étonné, quand vous saurez que dans ces contrées, les bêtes sauvages viennent jusques dans les villes. Il y a peu de grandes villes, et elles sont entourées de buissons et de grands arbres, au point que j'ai vu les serpens sortir de ces retraites, entrer dans les maisons et y prendre des pièces de volaille. Les léopards saisissent les chèvres dans la ville. Les habitans ne se soucient pas d'éclaircir les bois autour de la ville, parce que, disent-ils, s'ils le faisoient, ils n'auroient plus de retraite en cas d'attaque. C'est sur-tout un asyle pour les femmes et les enfans.

Il y a dans ces cantons de grandes étendues de terre où personne n'habite. Je crois que l'on pourroit compter des millions d'acres qui n'ont jamais été mis en culture. Il faudroit enseigner à ces peuples à travailler leurs terres. Si personne ne prend la peine de leur montrer la source des vraies richesses, avec un pays très-fertile, ils continueront

toujours de croire follement qu'elles ne peuvent leur venir que de l'Europe. Nombre de coutumes perverses tiennent à ces fausses notions. Ils achètent des *grigris* (amulettes) de toute espèce, pour se procurer la faveur des blancs; ils croient mieux y parvenir par ce moyen, qu'en travaillant sur les plantations; les femmes sont chargées de l'ouvrage le plus pénible. Quand les hommes ont abattu les bois et y ont mis le feu, c'est aux jeunes gens et aux femmes à faire le reste jusqu'à ce que le riz soit récolté. A chaque saison il en va de même, car on ne cultive point deux fois la même terre ; on change chaque année de plantation. Pendant que les hommes abattent les bois, les femmes s'occupent à faire du sel. Leurs divers instrumens sont fort mauvais, leur hache n'est pas plus grande qu'un ciseau de deux pouces ; leur hoyau ne vaut pas mieux. Les hommes ne songent ici qu'à ce procurer des esclaves et de l'étoffe. Ils se défient de tout le monde et ne marchent que l'épée à la main. Quand ils se reposent, ils ne quittent point cette arme, de peur d'être pris par quelque marchand d'esclaves. Ce sont ces marchands qui ont mis le pays en cet état; c'est ceux qui sont cause qu'un ami ne se fie pas à son ami. Et cette défiance

est loin d'être mal fondée; j'ai vu vendre un homme, par celui qui s'appeloit son ami, pour un peu de rum, de tabac ou d'étoffe. Des familles entières ont été dupes de cette feinte amitié.

Je vais maintenant vous décrire la vie des habitans de ce pays. Ils sont tous égaux, riches et pauvres; vous ne pourriez pas dire au premier coup-d'œil qui est le maître et qui sont les serviteurs. Dans l'entretien ordinaire, le domestique a le même droit de parler que le maître. Mais au *palaver* (1) c'est le maître seul qui a ce droit. De tous les hommes que j'ai jamais vus, ce sont les plus bienfaisans. Ils ne souffrent pas qu'aucun de leurs compatriotes manque de vivres. Ils prêtent et ne songent pas à se faire rendre. Ils se prêtent mutuellement leurs habits au besoin. Quand un étranger se présente à eux, ils lui donnent de l'eau pour se laver, de l'huile pour oindre sa peau, et des vivres; ils quittent leurs lit pour le lui donner. Les femmes sont encore plus disposées à la bienfaisance. Les hommes aiment beaucoup le vin de palmier; ils aiment la danse, et y consacrent sans regret la nuit entière. Ils ont

(1) Ce mot signifie une conférence politique ou judiciaire. (A)

peu de propriété, mais tant qu'elle dure ils sont contens. De temps en temps les marchands d'esclaves viennent jeter le trouble parmi eux en ravissant les uns ou les autres. Qu'un homme aît une dette, ou que quelqu'un de sa famille soit dans ce cas; ou qu'il se soit rendu coupable d'adultère; si celui qui s'en trouve lésé ne peut le saisir, il en charge quelque autre, qui emploie la force et les armes pour s'acquitter de cette commission. Tandis que j'étois dans le Sherbro, plusieurs hommes armés vinrent saisir cinq personnes qui étoient sous ma protection, disant qu'on les leur avoit données. Je ne voulus point les laisser prendre. Il y eut une grande querelle; le palaver dura cinq jours. Trois chefs étoient contre moi. Je leur déclarai que s'ils vendoient des hommes pris chez moi, j'en porterois plainte au gouverneur. Après ces cinq jours de débats, je recouvrai mes captifs.

Je suis étonné quelquefois de voir combien peu leur suffit. Cela me fait sentir que l'abondance ne fait pas le bonheur.

Le sol est si fertile, qu'en quelques endroits la quantité de riz qu'on y récolte est vraiment étonnante. Les rivières abondent en poisson. Les chèvres, les moutons y sont beaux et gras. Les sangliers, la volaille, les

canards, les oies y foisonnent. On ne sale pas la viande, mais on la sèche au feu. Il n'y a de travail pénible que celui des plantations de riz; ce travail dure deux mois à l'époque du printems. Après cela, les hommes s'occupent de la construction des canots, de la coupe du bois *camwood*, du transport du sel fait par les femmes, afin d'avoir du produit de leur vente de quoi acheter de l'étoffe et des esclaves. C'est ordinairement dans la saison des pluies de juin et septembre qu'ils font ces divers travaux. Ils ne craignent point l'humidité, et travaillent à la pluie. Quand ils reviennent à la maison après avoir fait leur ouvrage, les femmes leur donnent de l'eau chaude pour se laver et de l'huile pour s'oindre. Les femmes ne font rien le matin avant de s'être lavé tout le corps. Elles ont le travail le plus dur à faire. Elles battent le riz, vont chercher le bois, font le sel, recouvrent d'un enduit les murs des maisons, vont pêcher au filet, font l'huile de palmier avec les fruits que les hommes leur apportent. Le riz mûrit en trois mois à compter du moment où on le sème. Quand il est coupé, on le met sous l'eau, où il se conserve en bon état. Ils l'en tirent à mesure du besoin. Pendant la saison des pluies, les terres basses sont inondées.

Après la retraite des eaux, la terre reste humide, et toute propre à produire avec abondance tout ce qu'on peut lui demander. Il y a ici de la très-bonne argile. Les femmes en font des pots, qu'elles vendent pour du riz, de la cassade et des bananes. Le cotonnier est ici en quantité. Je crois que le coton pourroit être feutré, comme les poils d'animaux, pour faire des chapeaux. Les hommes font des chapeaux de paille. Ce sont eux aussi qui cousent l'étoffe d'Europe pour s'en faire des habits. Il n'y a pas une femme sur vingt qui sache coudre.

Tous les enfans mâles sont soumis à la circoncision.

Le roi est plus pauvre qu'aucun de ses sujets. Je suis souvent entré chez eux. J'y ai vu quelquefois une caisse, un lit fait de bâtons étendus sur la terre, une natte ou deux tapis de toile du pays qui le recouvrent. Si le roi n'a pas des femmes et des enfans, il faut qu'il travaille pour vivre. Il n'a que le nom de roi, sans aucun pouvoir. Il ne peut pas faire ce qu'il lui plaît. Quand il y a un *palaver*, ce doit être en présence des vieillards, qui ne sont pas moins respectés que le Roi, et dont l'avis n'est pas moins écouté.

J'ai déjà dit que le sel est fait par les

femmes. Les hommes le mettent dans de petits paniers, et le portent dans l'intérieur des terres ; ils en achètent des toiles du pays, car ils n'en font point eux-mêmes. Cette toile sert pour eux et pour leurs femmes.

Leur ville n'a pas des rues régulières. Les maisons sont fort rapprochées. Elles sont faites de forts bambous fichés en terre et liés par le haut avec une corde ; car ils ne font point usage de clous. Leur toit est en claies recouvertes de gazon. Les murailles sont enduites par les femmes d'une épaisse couche de boue. Leurs portes sont une simple natte qu'on laisse tomber devant l'ouverture d'entrée ; quelquefois la natte est composée de plusieurs petits bambous liés ensemble. Ces portes n'ont point de fermetures. Ils ne se volent pas les uns les autres. Ils aiment beaucoup recevoir des présens de la part des étrangers. Un présent fait au Roi ne l'enrichit guères. S'il est vieux, on lui dit quelquefois qu'il y a assez long-temps qu'il mange le pays, et qu'il faut que les plus jeunes mangent à leur tour. Si c'est du rum qu'on lui donne, il faut que tout le monde le goûte, n'y en eût-il qu'une cuillerée pour chacun. Si c'est du tabac et qu'il n'y en aît pas pour chacun une feuille, on le coupe en petits morceaux, mais si c'est un pot

entier (*jug*) de rum, le roi en a une bouteille.

Les jeunes filles ne peuvent pas choisir leurs maris. C'est à leurs parens qu'appartient ce droit. Quand un homme veut épouser une fille, il est tenu d'apporter au père et à la mère vingt ou trente barres (1). Si les parens et les frères agréent la demande, ils assemblent la famille et lui disent: « Il y » a un homme qui veut avoir notre fille. C'est » pour vous en informer que nous vous avons » assemblés. » On leur demande alors combien cet homme leur a apporté de barres; l'homme lui-même s'explique; on l'invite à faire chercher du vin de palmier. A son retour, on s'assied, et après que tout le monde a bu, on lui donne sa femme. Quand les choses se passent ainsi, tous les enfans qu'il a de cette femme sont à lui; mais s'il n'a rien apporté aux parens en se mariant, on lui prend tous ses enfans et ils appartiennent à la famille de sa femme.

On pratique à l'honneur des morts diverses cérémonies. Si un mari meurt, toute la famille de sa femme, ses frères, ses sœurs

---

(1) On se rappelle que la barre (originairement la barre de fer) est sur cette côte d'Afrique une monnoie nominale. (R)

ses cousins au premier et au second degré (mais non pas son père ni sa mère) sont assemblés. Ils s'oignent des pieds à la tête avec des cendres et de l'eau; ce qui les rend hideux. Si on leur en demande la raison, ils répondent, que le défunt les habilloit, que c'étoit de son bien qu'ils vivoient ; qu'il est bien juste qu'à présent ils le pleurent. Du reste, cela n'est d'usage que pour les hommes d'un certain rang. Pendant que toute cette cérémonie s'exécute, on élève un hangard, où la famille se rend en poussant des cris lamentables. Tous se font des taillades si profondes, que le sang coule de toutes parts. Les cris et les pleurs commencent au moment où on porte le corps dans la maison, ce qui se fait toujours avant le lever du soleil. Ensuite ils tirent des coups de fusil, battent la caisse, dansent et hurlent tout le jour, et en même temps ils boivent du rum et prennent du tabac. Les vieillards cependant sont occupés d'une autre recherche. C'est une opinion consacrée, que jamais un homme ne meurt de mort naturelle ; qu'il a été tué, ou que quelque grigri (quelque puissance invisible) l'a fait périr. On va donc, dans les bois, chercher un homme qui fasse parler le mort, ou un *jeteur de*

sable (1), qui découvre l'auteur du crime.

L'homme qui prétend faire parler le mort lui coupe les cheveux du front, l'ongle du gros orteil, et celui du pouce, lie le tout dans une natte, qu'il met sur la tête d'une personne de son choix; ensuite frappant légérement cette natte avec un bâton, il demande à haute voix: « Qui t'a tué? est-ce » ton père ou ta mère? ton frère ou ta sœur? » ou quelque autre membre de ta famille?„ Si la natte glisse et tombe de dessus la tête à l'instant où il prononce un nom (car il désigne successivement un grand nombre de personnes), on s'arrête, et la personne ainsi désignée est envisagée comme coupable du meurtre. Après cela, on sort le mort de la maison, on l'ouvre, et si on n'y trouve point le paquet du sorcier (2) on le reporte dans la maison. Si on y trouve le paquet du sorcier, on prononce que le grigri l'a tué; en ce cas, il n'y a rien de plus à dire. Mais si le paquet n'a point été trouvé, on somme

(1) Un sorcier, qui découvre le meurtrier en jetant à terre des poignées de sable. (A)

(2) C'est une concrétion quelconque trouvée dans la région abdominale, et qui offre l'apparence d'une grosseur inusitée. On la regarde comme une preuve infaillible de sorcellerie. (A)

la personne dont le nom a fait glisser la natte d'avouer son crime; si elle le nie, on la force à boire l'eau rouge. Quelquefois l'accusé est un chef de famille, que l'on n'aime pas, ou un homme qui a quelque propriété et qui n'a pas voulu se laisser duper. Ils craignent qu'un tel homme ne devienne trop puissant. Dès qu'il est accusé de la sorte, on l'enlève de sa maison, on le met aux ceps, et deux ou trois jours après on lui donne l'eau rouge. Si elle le tue, ils vendent quelquefois tous ses enfans.

Quand un léopard, un caïman, ou tout autre animal destructeur fait périr un homme, sa mort est toujours imputée à quelque acte de sorcellerie. Cela conduit à en rechercher l'auteur et à le soumettre à l'épreuve de l'eau rouge. Les marchands d'esclaves encouragent ces pratiques, afin de voir mettre en vente des hommes jeunes ou vieux.

J'ai parlé du deuil des femmes, qui se font des blessures au bras, à la poitrine, au dos, de manière à faire couler le sang à grands flots. Elles se rasent aussi la tête. Dans les maisons pauvres, on garde un mort trois ou quatre jours. Les corps des grands et des femmes sont gardés un mois ou plus. Pendant tout ce temps on danse nuit et jour, et on

on boit du rum tant qu'on en a. A la mort de quelques hommes éminens, tels que les Tuckers et les Caulkers, il se boit huit ou neuf poinçons de rum, et tout en buvant on ne cesse de tirer des coups de fusil. C'est en plein air que l'on danse. Avant la danse, un des hommes commence à chanter, les autres hommes répondent, les femmes ensuite, puis le tambour, et bientôt tous se mettent en mouvement. Ensuite on s'arrête, pour recommencer. . . . .

A la mort d'un Grand, il ne manque jamais d'y avoir quelques sacrifices humains, et quelques hommes vendus. A la mort de Caulker, il y eut quelques hommes tués; deux à Sherbro et deux aux Plantains.

La terre d'un père ne devient pas, à sa mort, la propriété de son fils, mais celle de son frère.

Quelques hommes ont plusieurs femmes, quinze, vingt, ou trente. Ces femmes travaillent pour eux. Avec le sel qu'elles font, ils achètent des esclaves, contre lesquels ils reçoivent en échange les marchandises des Blancs. Si un homme est convaincu d'avoir eu commerce avec une femme qui ne lui appartient pas, il est vendu par le mari, à moins qu'il ne puisse lui payer un esclave

ou sa valeur. J'ai vu des maris dresser leurs femmes à la séduction, afin d'avoir un homme à vendre. La femme est crue d'ordinaire sur sa parole. Cependant, si l'accusé nie, on fait chercher le grigri, qui prononce définitivement. Si un mari jaloux accuse un homme d'avoir séduit une de ses femmes, et que le grigri déclare l'accusation fausse, la femme est donnée à l'accusé; si le grigri condamne l'accusé, celui-ci est vendu ou obligé de se racheter chèrement. Tout homme qui a une famille nombreuse ne peut être atteint; le Roi n'a aucun pouvoir sur lui. On craint d'avoir un *palaver* contre lui. Si on l'accuse, il se présente avec sa suite bien armée et intimide le juge. On laisse quelquefois échapper le vrai coupable, tandis que l'innocent est vendu sans pitié.

Les plus habiles avocats d'Europe ne font pas de plus beaux plaidoyers que ceux de ce pays. L'éloquence brille dans leurs palavers. Ces conférences s'ouvrent avec beaucoup de cérémonie. On présente aux vieillards une natte, du kola, du vin de palmier. Les vieillards et les femmes sont assis pour écouter. A côté de l'orateur, un autre se tient debout et répète ce qu'il dit en élevant la voix autant qu'il lui est possible de le faire. Quand l'orateur a parlé, il s'assied.

Son adversaire se lève et commence d'une manière cérémonieuse, en remerciant de son beau discours celui qui l'a attaqué. Quand il a présenté les faits sous le jour qui lui est favorable, les vieillards se lèvent, et déclarent qu'ils vont se retirer pour peser mûrement leur réponse. Si celui qui perd sa cause n'est pas disposé à céder, sa partie adverse lui demande s'il veut paroître devant le Roi pour suivre au palaver. S'il accepte, le Roi indique le jour, mais les deux parties doivent déposer chacune une somme de vingt à quarante barres. Après la plaidoirie, les vieillards se retirent dans un bosquet consacré (1) et prononcent définitivement.

Il n'arrive que trop souvent qu'ils se laissent intimider et violent ouvertement la justice. J'ai eu occasion de leur en faire des reproches.

J'ai dit que le Roi ne l'étoit presqne que de nom. Cependant ses sujets ne font rien d'important pour le public, sans qu'il en aît connoissance. Le Roi ne peut employer les jeunes gens, que du consentement de leurs parens. S'il n'a pas des gens à lui, et qu'il veuille entreprendre un voyage, il demande à son peuple de l'accompagner. Le peuple

(1) Appelé *le bois du diable*.

ne fournit pas à son entretien. S'il n'a ni enfans ni esclaves, il faut qu'il travaille pour vivre. La terre passe pour lui appartenir; mais si un des naturels juge à propos de défricher une place et d'y bâtir une ville, il en est bien le maître. Le sol est libre pour tout le peuple. Un étranger, un Européen, ne peut s'y établir sans faire au Roi quelques présens. Quand le Roi les a reçus, il assemble tout le peuple, hommes, femmes et enfans, et leur dit qu'il a donné une pièce de terre à l'étranger. Cela tient lieu d'écrit. Ensuite les présens se partagent. L'étranger ne peut pas revendre. Sa postérité lui succède. Mais il faut qu'il se conduise avec prudence, jusqu'à-ce qu'il se sente fort; alors il peut faire tout ce qu'il veut. Alors on le prend souvent pour arbitre, sur-tout dans les poursuites pour dettes. En cette qualité, si la dette est constatée, il achète ordinairement le débiteur et le réduit en esclavage, quelquefois avec toute sa famille. Ce sont les marchands d'esclaves qui ont introduit cette odieuse coutume. J'ai vu des familles entières jetées dans les fers.

A la mort du Roi, on fait passer sa place à une famille nouvelle, afin, disent-ils, que chacune aît son tour.

Je fus frappé un jour de voir une femme

qui avoit acouché pendant la nuit, occupée à laver quelques hardes à genoux au bord de la rivière. J'en témoignai mon étonnement et je demandai s'il n'y avoit pas à craindre qu'elle ne devînt victime d'une telle imprudence. On rit de ma question, et on me dit que les femmes après leur accouchement prenoient une drogue qui les mettoit à l'abri de pareille crainte. On me renvoya, pour m'en assurer, à une vieille femme versée dans cette pratique. Elle mit à son secret un prix très-haut, que je lui payai; et elle me montra cette drogue.

Les mulâtres sont ici un vrai fléau. Ils se croient supérieurs aux Blancs et aux Noirs; et quoique tenant à tous les deux par leur origine, ils ne cherchent qu'à leur nuire; offrant aux premiers des esclaves, et faisant contr'eux, en cas de refus, de dangereuses pratiques; ou si on accepte leur entremise, toujours prêts à en abuser. Je les ai vus vendre leurs femmes et leurs frères. Du reste Mr. Cundrell ne se conduit pas mieux qu'eux. Il vouloit vendre une esclave qui nourrissoit son enfant de son lait. Pour que cet enfant ne nuisît pas à la vente, il ordonna à ses gens de le prendre et de le jeter à la mer. Une vieille femme les rencontra, comme ils alloient exécuter cet or-

dre, les arrêta et courut supplier Cundrell de lui donner cet enfant. Elle l'obtint avec peine, le fit nourrir avec soin, et maintenant c'est le plus bel enfant que l'on puisse voir. Je les connois bien tous deux. Quand la mère n'eut plus de lait, Cundrell la vendit comme une jeune esclave.

Les naturels de Sherbro sont fort crédules, ils donnent confiance à tout ce que leur disent les gens des montagnes. Ceux-ci en profitent pour leur faire toutes sortes de contes et leur donner, sous le nom de grigris, les choses les plus ridicules. Il suffit qu'on leur dise qu'une chose les préserve des sortilèges, pour qu'ils l'achètent avec empressement. A d'autres égards, ils ne manquent point de sens et raisonnent fort bien dans un palaver; mais tout cela aboutit à se faire mutuellement esclaves.

Il y a quelques hommes d'une autre race, qui parcourent le pays sous le nom de Mandingos (1). Ils n'aiment pas à travailler. Ils vont de lieu en lieu; et quand ils trouvent des chefs ou des peuples à leur convenance, ils

(1) Les rédacteurs du rapport avertissent ici en note, que ce sont des mahométans, qui vont çà et là, vendant des grigris, ou, comme Mungo Park les appelle, des saphies. (R.)

fixent leur séjour parmi eux ; ils y gagnent leur vie à faire des grigris ou à jeter du sable pour leur dire la bonne aventure. J'aurois assez de choses à en dire, mais j'aime mieux continuer à vous entretenir de de ce qui appartient plus directement au pays.

(Ici le voyageur nègre entre dans le détail de ses observations sur chacun des districts qu'il a parcourus, savoir, ceux de Sherbro, Shebar, Bullom, Kittam, Booin, Bagaroo, Deong. Nous n'extrairons de sa relation que le peu de mots suivans.)

Au Bullom, les terres basses sont découpées en de petites isles, inondées au temps des pluies. Dans la saison sèche, elles se couvrent de bonne herbe. Deux fois l'année des essaims de mousquites les infestent. Quand les eaux croissent, elles forcent les serpens à quitter l'herbe et à se retirer sur les arbres. On en voit jusqu'à dix sur un même arbre au bord de la rivière. Ces reptiles se glissent quelquefois dans les maisons, parce que les villes sont ceintes d'arbres grands et touffus. Les hommes sont très-paresseux. Dans la saison sèche, ils sont souvent assis du matin au soir à jouer avec un os ou une noix, qu'ils font tourner. C'est un amusement dont ils sont passionnés. Quelques-uns d'entr'eux

s'occupent à faire du vin de palmier. Je vous assure que, sans le commerce des esclaves, ce peuple vivroit heureux; il a peu de besoins, et se contente de ce qu'il a.

La rivière de Kittam est une branche de celle de Boom. Il y a dans ce district quelques beaux lacs. L'eau de la Commerson est noire. Je n'ai vu aucune rivière sortant de ces lacs. Le lac de Caprahow est le plus beau de tous. Il a un grand nombre d'anses et de caps. S'il étoit en Angleterre, celui qui le posséderoit ne le donneroit pas pour 10000 liv. sterling. C'est sur ce lac, dit-on, que croît un arbre qui fournit un poison mortel; les naturels ne veulent le montrer à personne. Quoiqu'ils m'aimassent et voulussent faire beaucoup pour moi, je ne pus jamais les engager à me montrer cet arbre.

Il y a, dans le Boom, un lac, au milieu duquel est une belle isle. Ce pays n'a d'autre défaut que d'être trop loin de Sierra Leone. C'est un excellent pays. Mais le peuple est paresseux; et cela n'est pas étonnant. Ils ne manquent de rien; tout abonde; les bois leur donnent sans culture de quoi se nourrir; le bananier même y croît sauvage. Ils n'ont pas besoin de beaucoup de vêtemens. Si ce n'étoit le commerce des esclaves, ce seroit le peuple le plus heureux de l'univers. Le cafier y est commun partout.

Le sol du Bagaroo est bon pour le riz et le bois de charpente ou de construction. Le cafier y est aussi très-commun. Nous l'avons vu dans tous les bois, et jusqu'aux bords de l'eau. J'avois ouï dire que cet arbre ne croissoit que dans les lieux élevés; mais nous en avons vu dans toutes les terres basses.

Monsieur, je finis ici. Tel est le véritable état du pays; et ce que je vous en dis, je l'ai presque tout vu de mes propres yeux.

VOYAGES.

LETTERS, etc. C'est-à-dire, Lettres écrites de la Méditerranée, contenant un exposé de l'état civil et politique de la Sicile, de Tripoli, de Tunis, et de Malte, avec quelques notices biographiques, des anecdotes et des observations relatives à l'état présent de ces contrées et à leur situation par rapport à l'Empire Britannique, par E. BLAQUIERE, Esq. 2 vol. in-8.° Londres, 1812.

(TOUT le premier volume roule sur la Sicile; nous allons extraire celle de ces lettres qui parle de Catania (Catane). Elle est en date de Sicile, l'an 1811.)

C'est avec raison, que l'on a nommé Catania l'Athènes de la Sicile. Syracuse seule la surpasse en renommée. On croit que cette ville a été fondée par les Sicules. Une colonie de Phéniciens s'y établit plus tard. Lorsque les habitans de la Colchide visitèrent l'isle, plusieurs d'entr'eux, sous la conduite d'Evarchus, allèrent dans le lieu où est actuellement Catania, et qui bientôt devint une des villes grecques de Sicile les plus florissantes. Hiéron de Syracuse la soumit et lui fit prendre le nom d'Etneo. Mais après bien des secousses, elle fut mise en liberté par Timoléon et se gouverna par ses propres lois jusqu'à l'arrivée du Consul Messala, qui la fit passer sous le joug des Romains. Il n'y a guères d'événemens liés à l'histoire de la Sicile, où cette ville n'aît joué un rôle.

Le gymnase, qui y fut établi par Marcellus, a été mentionné par les historiens, qui tous vantent la protection accordée par ce grand général aux habitans de Catane.

Détruite trois fois par la lave de l'Etna, Catane, semblable au phénix, s'est relevée avec plus d'éclat et se présente encore aujourd'hui comme l'une des villes les mieux bâties de l'Europe. Les restes nombreux de l'antiquité qu'on y trouve et la grandeur de ces monumens, donnent une idée de ce

qu'elle fut autrefois. Il n'y a point en Sicile de lieu qui offre au voyageur plus d'objets dignes de l'arrêter. Les amphithéâtres, la naumachie, le cirque, l'odéon, les bains sont très-bien conservés. Les médailles et les statues que l'on a découvertes sur le sol de la ville prouvent qu'elle étoit le siège des beaux-arts. La singulière pureté de l'air dont on y jouit est attribuée par plusieurs personnes au voisinage de l'Etna. On rapporte souvent à la même cause l'extrême fertilité du sol; l'abbé Ferrara est d'un avis contraire; mais quoiqu'il en soit, il est certain que dans toute l'isle on ne voit rien de pareil et que l'abondance de ce district a passé en proverbe.

Catania est située tout près du bord de la mer. Elle est composée de deux rues longues et larges, coupées à angles droits par plusieurs autres; ce qui donne à leur assemblage une apparence fort régulière. La population a cru ces dernières années. En 1798 on n'y comptoit que 55000 ames; on assure qu'à présent ce nombre s'élève à 80000; et depuis 1770 l'accroissement a été d'environ les deux tiers (1), pendant une espace de quarante-deux ans.

(1) Nous traduisons; mais, d'après une note que

L'université de Catania mérite, par son ancienneté, d'être mentionnée avant les autres institutions publiques. Elle fut fondée par Alfonse d'Arragon, et reçut de lui des priviléges fort étendus. Elle a des professeurs dans toutes les branches des sciences et des arts libéraux; et si l'on excepte l'extrême facilité avec laquelle on dit que l'on y prend ses grades, je crois qu'il n'y a point d'établissement public sur un meilleur pied (1). On

---

nous allons transcrire, il faudroit dire que depuis 1770 la population a plus que triplé. On sait assez que l'on exagère souvent la population des villes. Sur celle-ci nous n'avons aucune donnée que celles que nous fournit notre auteur, qui n'indique pas ses sources. Nous allons maintenant traduire littéralement sa note. (R)

Il est singulier que l'abbé Balsamo ait cru pouvoir réduire la population de cette ville à 45000 ames. Voici le nombre comparé de ses habitans pendant le dernier siècle et les précédens; il donnera quelque idée de la prospérité progressive de Catania :

En 1500	4907 familles.	
1595	25000 ames.	
1653	11340	
1713	16000	
1770	25715	(A)

(1) Nous ne pouvons nous empêcher d'observer que c'est dire à la fois que l'établissement est excellent et qu'il est détestable. L'extrême facilité dont l'auteur parle et dont il n'est pas difficile de deviner la cause, est l'écueil le plus fréquent de ces sortes d'institutions. (R)

continue de s'y rendre de toutes les parties de l'isle; et quoiqu'il y manque la liberté de la presse et celle de la discussion, qui seules peuvent mettre une université en état de faire faire à la science de solides progrès, on rencontre dans celle-ci quelques jeunes gens qui s'annoncent comme devant devenir dans peu l'ornement de leur pays. La dépense qu'occasionne l'entrée dans ce séminaire n'est pas considérable ; et il y a des arrangemens pris pour y recevoir 500 élèves. Une bonne bibliothéque classique y est attachée. La salle d'examen est fort belle. L'université seule a droit de conférer les degrés. Il y a en outre plusieurs séminaires particuliers. Catania contient dix-neuf couvens d'hommes et onze de femmes; un mont de piété ; un hôpital d'enfans trouvés ; une maison de pauvres et un asyle ; à quoi il faut ajouter quarante-neuf églises et autres lieux de culte public. Six de ces couvens sont destinés à la noblesse et richement dotés. Les Bénédictins sont au nombre des plus opulens ; leur église et leur couvent sont dès long-temps pour les voyageurs un objet d'étonnement. Le résultat des recherches que j'ai faites sur l'administration des hôpitaux et des autres institutions qui se lient au bien public m'ont donné ici plus de satisfaction

que dans d'autres villes de l'isle. Ils ne sont pas exempts des abus que j'ai observés à Palerme et à Messine, mais ils offrent partout une tenue plus régulière. Il faut en excepter la prison qui est fort mal administrée, et ne remplit point le but que la loi et la justice doivent se proposer.

Tous les édifices publics et particuliers de cette ville ont un air de magnificence inconnu ailleurs en Sicile; le goût même qui règne dans les décorations des maisons de la noblesse indique un bon et solide jugement. Le palais du sénat est un vrai modèle en ce genre; la cathédrale, fondée par Ruggiero, se fait remarquer par la grandeur et la simplicité du plan sur lequel elle est construite. Un môle élevé pour les petits vaisseaux fait regretter que l'on n'en aît pas fait un qui suffise aux besoins d'une place de commerce si heureusement située.

Catane n'est pas forte d'assiette et ses fortifications, qui paroissent avoir été très-bonnes, sont actuellement presque nulles.

La lave, qui y abonde, est utile à divers usages, sur-tout comme pierre de bâtisse et comme pavé. Elle est d'une dureté surprenante. Les anciens murs construits avec cette matière semblent, lorsqu'on les découvre, un ouvrage tout récent.

Le commerce a pris ici l'essor pendant la guerre actuelle (1). Les exportations consistent principalement en froment, orge, soufre, vins, huile, soude, pistaches, manne, et quelques autres petits articles. Peu de marchands anglais ont fait ici leur établissement; ils trouvent dans le port de Messine plus d'avantage. Si les affaires prospéroient, Catane acquerroit plus d'importance. La soie y a été portée à un degré de perfection égal ou supérieur à celui de la soie de Palerme; mais les obstacles qui arrêtent l'agriculture dans toute la Sicile nuisent aussi à l'éducation du ver et retardent cette manufacture.

Les priviléges de Catane sont, comme ceux de Messine, fort considérables, si on les compare à ceux des autres villes de Sicile. Celui d'avoir une cour de justice civile et criminelle indépendante de celle de Palerme, seroit un grand avantage, si elle étoit mieux administrée; mais j'ai appris confidentiellement que le plan n'en est pas moins vicieux. Les autorités de Catane et de Messine étoient entravées l'année dernière par une espèce de surintendance d'une nature singulière. On avoit nommé ce qu'on appelle un *ministro*

(1) On se souvient que l'auteur date de 1811. (R)

togato, magistrature nouvelle, à ce que je crois, et revêtue d'un pouvoir arbitraire. Ceux qui la remplissent sont, à ce qu'il paroît, des créatures de la cour, et sont employés à épier les administrations dans tous les actes de leur ressort.

L'agriculture est mieux entendue dans le voisinage de cette ville qu'ailleurs dans cette isle. Non-seulement tout ce qui l'entoure est bien cultivé, mais il y a plusieurs campagnes charmantes, tout prés de la ville, où l'agrément et l'utilité se trouvent réunis et où le meilleur goût paroît présider. La pomme de terre y est très-bien connue, et l'on en fait deux abondantes récoltes par an d'espèce égale aux meilleures d'Angleterre.

La plaine célèbre, qui prend son nom de la ville n'en est éloignée que de peu de milles; c'est la plus étendue de l'isle; la culture en est négligée faute de bras et d'autres ressources indispensables. Elle a environ quatorze milles de long sur dix de large. Elle est fort bien pourvue d'eau, et présente une surface unie sur un même niveau sans aucun arbre. L'expérience a fait voir à plusieurs reprises que le blé y donnoit cent et cent vingt pour un. On a souvent remarqué combien il seroit avantageux d'y planter des arbres à de justes distances, qui

qui serviroient à abriter le sol et à en augmenter le produit.

Je ne dois pas quitter Catane, sans ajouter, que les mœurs y sont meilleures que dans le reste de la Sicile. La politesse, l'hospitalité, la sociabilité que l'on y trouve, contrastent avec les manières hautaines et pleines de dissimulation d'un port situé sur la côte opposée. On se croit au centre d'une colonie grecque ; l'accueil que l'on y reçoit annonce une éducation plus soignée, et il contribue beaucoup à y fixer les étrangers. Toute l'année il y a une société active, à la ville et à la campagne, où l'ordre et la décence président, et où la danse et la musique remplacent le jeu, qui domine à Palerme et à Messine, d'une manière exclusive.

J'eus, pendant mon séjour dans cette ville, la satisfaction de voir l'ardeur des hommes d'un rang distingué à faire des collections d'antiques, de monnoies, et même d'histoire naturelle.

L'ambre de Catane, célèbre par toute l'Europe, se ramasse sur la côte, au midi de la ville, et fait une de ses principales richesses. Plusieurs centaines de familles sont employées à travailler cette singulière production, qui se répand ensuite sur le continent avec abondance.

Le système d'éducation et les habitudes favorisent ici les talens et les lettres bien plus qu'à Palerme. Et j'en pourrois citer beaucoup d'exemples.

De Catania à Augusta on voyage moins péniblement, parce que le pays est plat. On laisse à droite le lac Lentini et l'antique ville des Léontins, fondée par une colonie de la Colchide, et renommée par son opposition à la tyrannie de Phalaris et de Dénys. Cette ville, qui donna naissance au rhéteur Gorgias et à Hérodicus, n'est plus remarquable que par sa pauvreté et son insalubrité.

Agosta, la Megera Iblea des anciens, et qui a pris postérieurement son nom de César Auguste, est une ville bien fortifiée, d'environ 12000 habitans, bâtie sur une langue de terre, qui forme un des meilleurs ports de la Sicile. Il y reste à peine quelques vestiges de son ancienne grandeur; et l'état misérable où est réduite une place si admirablement située pour le commerce fait naître un vif sentiment de regret. On y voit quelques ouvrages propres à la fabrication du sel, qui est le principal article d'exportation pour l'Adriatique. On a souvent proposé de transporter ici le lazaret de Messine, pour les vaisseaux venant de la Barbarie et du Levant. Agosta présenteroit en effet pour cela des

avantages locaux, propres à prévenir la contagion et toute espèce d'abus.

On cultive le sucre dans le voisinage de cette ville. Elle contient un grand nombre d'églises et de couvens; un hôpital fort mal administré et un mont de piété. Le pays d'alentour n'est pas boisé, mais il est fertile. La population y est foible, ce qui, joint aux obstacles ordinaires dans cette isle, retarde la culture.

D'Agosta à Syracuse, il y a dix-sept milles. En approchant de cette dernière ville, le pays prend une apparence nouvelle et fort agréable. La vallée, couverte de bosquets, de villages, de fermes, s'étend à droite à une quinzaine de milles; et vers le cap Passaro, la ville d'Avola, située sur une vaste (1) plaine bien cultivée, produit le plus bel effet. On a sous les yeux des ruines de temples, d'amphithéâtres, d'aqueducs; à gauche, le port d'Ortygia; de tous côtés des objets frappans, et qui reportent la pensée sur le sort de cette ville, l'orgueil de l'antiquité. Le lieu qui a vu naître Archimède, Hiéron, Dioclès, jouit encore de tous les avantages du sol, du climat, de la situation, mais les talens et les vertus qui l'ont illustrée ne sont plus.

(1) De vingt-cinq milles de long au moins. (A)

La ville actuelle de Syracuse est bâtie sur la presqu'isle, qui portoit autrefois le nom d'Ortygia, et forme un des plus beaux ports de l'univers, capable de contenir les plus grandes flottes, et propre à satisfaire, par sa situation, par la profondeur de ses eaux, par la facilité d'en sortir, à tous les besoins d'une grande station navale et commerciale. La population n'excède pas 13500 ames, quoique quelques personnes assurent qu'en 1790 elle s'élevoit à 17000. Les rues et les bâtimens ont une apparence de régularité qu'on ne trouve pas ailleurs en Sicile. La situation de la ville est favorable à la propreté. Il n'y a pas moins de vingt convens, dans cette petite ville. Le nombre des églises est en proportion. La cathédrale, qui est un ancien temple de Minerve, est un des objets les plus curieux de l'isle. Les autres établissemens publics sont un séminaire, un hôpital aussi mal administré que celui d'Agosta, et un mont de piété.

Les anciens et les modernes s'accordent à vanter les vins de Syracuse. On n'en compte pas moins de dix sortes. Le biblino, dont les Romains faisoient tant de cas, se retrouve, à ce que l'on croit, dans le muscadelle, qu'on fait ici en grande quantité. La qualité de ce vin le rapproche du malaga, il gagne à être

gardé. Le rouge et le blanc, quand ils sont faits avec soin, sont également bons. On en exporte beaucoup à Malte et en Angleterre. L'huile de Syracuse est aussi fort estimée. On a commencé d'y cultiver le chanvre, à cause de sa rareté depuis la guerre; mais les profits de cette culture sont fort petits.

On fait du nitre à quelques centaines de verges de la ville. Celui qui n'est pas exporté s'emploie dans une fabrique de poudre établie ici pour le compte du gouvernement de Sicile.

Il y a plusieurs années, que l'on n'a point exporté de grains de Syracuse. Tel a été l'état commun des récoltes depuis 1800, que l'on continue d'y porter, de la côte méridionale et du Levant, de grandes provisions de blé. Cette année a été une des plus malheureuses pour elle; on y a importé du blé au prix énorme de dix ou douze onces par salm, deux tiers plus cher qu'on ne l'ait jamais vu jusques-là.

Il n'y a point, dans toute la Sicile, de lieu mieux fourni de poisson; plusieurs pêcheries de thon sont établies dans le voisinage le long de la côte.

Les fortifications ont été construites avec beaucoup de soin, et passent pour les meilleures de l'isle. Du côté de terre, elles sont

d'une beauté remarquable et généralement admirées. Du côté de la mer, la ville est entourée d'une muraille irrégulière et de quelques bastions.

On a fondé récemment un musée à Syracuse pour les antiques. Si l'on y faisoit des fouilles d'une manière régulière et systématique, cette collection s'enrichiroit assez vîte; mais on s'en occupe peu.

Je dois appeler ici l'attention de ceux qui gouvernent la Sicile sur le bureau de santé; il est si corrompu, que, dans toute la Méditerranée, sa vénalité a passé en proverbe. Cette disposition est d'autant plus dangereuse, que tous les vaisseaux qui viennent du Levant relâchent à Syracuse; et qu'ils n'ignorent pas que, pour quelques écus, ils peuvent obtenir la violation d'une règle sur laquelle repose la sureté commune.

Quoique le moment présent ne soit pas propre à donner des espérances prochaines d'amélioration, je serois bien fâché de ne pas oser entrevoir pour Syracuse la jouissance de la liberté civile et politique, seule capable de la faire sortir de ses ruines.

De Syracuse au cap Passaro, il y a vingt-sept milles. Ce cap a une pêcherie de thon très-productive. Le pays qui entoure ce cap immmédiatement est fort mal cultivé, quoique le sol en soit très-fertile.

L'été est, dans cette partie de l'isle, un temps de grande gaieté. Plusieurs familles s'y rendent dans cette saison pour prendre les bains de mer et voir pêcher le thon. De grosses nattes en manière de filets, s'étendent à un demi-mille dans la mer et se croisent à angles droits. Elles sont suspendues à de petits vaisseaux faits pour cet usage, que l'on amarre à de fortes ancres. Ces filets, ainsi déployés, sont confiés, pendant plusieurs heures, à des mains expérimentées; les gardiens vont les visiter le matin ; ceux qui ne craignent pas l'eau peuvent y aller avec eux, et voir comment le thon s'est pris pendant la nuit. On saisit le poisson à l'aide d'un crochet, et quoiqu'il pèse quelquefois trois cents livres, on l'amène à bord. Quand on a tout pris de la sorte, on revient à terre aux acclamations des spectateurs. Dès que les pêcheurs sont sur le rivage, ils préparent une partie de leur pêche pour leur dîner, et passent tout le jour dans la joie.

Dans toute la Sicile, ces pêcheries sont dirigées par des compagnies, qui font les avances nécessaires. Elles paient un droit sur leurs profits, qui sont d'une nature incertaine, mais quelquefois considérable. Le poisson est salé sur place, mis en caisse, et ainsi tout prêt à être ou exporté ou consommé.

(*La suite au prochain Cahier.*)

LITTÉRATURE ANCIENNE.

De editione fragmentorum antiquissimorum Iliadis Homeri, cum picturis, nuncius prodromus. C'est-à-dire, Annonce d'une édition de quelques fragmens très-anciens de l'Iliade, avec des peintures.

(Nous mettrons ici sous les yeux de nos lecteurs, une partie principale de cette annonce, telle que nous la fournit un journal allemand justement estimé (1)).

Ang. Mai, attaché à la Bibliothéque ambroisienne [de Milan] *pour la partie des langues orientales, au lecteur.*

Il existoit un manuscrit grec très-ancien et très-beau, contenant l'Iliade entière, d'un caractère remarquable par sa grandeur et son élégance, orné de peintures analogues aux sujets du poëme. Soit que le temps seul l'eût détruit, soit qu'il fût tombé dans les mains d'un homme incapable d'en sentir le

(1) *Leipziger Litteratur Zeitung.*

prix, ce manuscrit a été coupé en morceaux, de manière à conserver plusieurs peintures, en sacrifiant le texte intermédiaire; et le peu même qui se trouve écrit sur le revers des tableaux a été recouvert d'un papier de soie. Comme, par cette suppression du poëme, le sujet de chaque tableau restoit obscur, on a écrit sur la soie qui le recouvre par derrière quelques notes grecques, principalement destinées à l'expliquer; et sur le tableau même, quelques épigraphes, qui n'offrent rien d'intéressant. C'est ainsi qu'un manuscrit, le plus respectable de tous ceux d'Homère par son ancienneté et par sa belle exécution, s'est offert à nous mutilé, réduit à sa moindre partie; et cette partie même masquée et invisible, privée d'un grand nombre de ses belles peintures, et parmi celles qui subsistent, en contenant quelques-unes, que le temps a fort endommagées. De ce volumineux manuscrit il ne reste que 58 fragmens, dont chacun a son tableau, et qui, tous ensemble, présentent environ 800 vers. Les tableaux sont singulièrement variés, Quoiqu'ils ne soient pas exempts des défauts que l'on peut reprocher à d'autres monumens anciens de ce genre, ils font en général honneur à la main qui les a tracés. On n'y remarque pas la roideur des desseins des siè-

cles suivans; les figures y ont du mouvement, de l'esprit, de l'expression dans le regard; les passions s'y déploient; l'artiste n'a pas négligé les plis des draperies; il a peint assez heureusement la symétrie des membres, les lumières et les ombres, les éminences, les distances, les contrastes. Du reste, le principal mérite de ces tableaux est la fidélité avec laquelle ils représentent les mœurs et les usages de l'antiquité. Cette circonstance donne un nouveau poids aux preuves qui établissent l'ancienneté du manuscrit. Et en effet, sans accumuler ces preuves, je me contenterai d'observer, que ce manuscrit ne peut être d'un âge récent, il ne peut appartenir au siècle où il fut coupé en morceaux et où ses peintures étoient déjà vieilles; c'est ce qu'atteste la différence des épigraphes et des notes qui y furent ajoutées à cette époque. Il faut qu'il aît précédé l'âge de barbarie, ce qui reporte sa date au quatrième ou cinquième siècle de l'ère chrétienne.

(Ici Mr. Mai parle du plan de son édition; les peintures y seront copiées avec la plus grande exactitude, par un artiste distingué, F. E. Scott, qui a employé dix-huit mois à ce travail).

Quant au texte, les plus anciens manus-

crits d'Homère, que les bibliothéques possèdent, ne sont pas antérieurs au dixième siècle. Celui que nous annonçons a donc sur eux à cet égard une grande supériorité. L'écriture, en lettres majuscules ou carrées, est admirable, les mots s'y suivent sans intervalle, à la manière antique, sans accens, sans esprits. Ceux de ces signes qu'on y rencontre çà et là sont d'une main plus récente, la couleur de l'encre et la rudesse du trait le démontre. Nous ne connoissons rien de si beau en calligraphie, ni dans les manuscrits d'Herculanum; ni dans les ouvrages diplomatiques, où l'on trouve quelques fragmens de manuscrits grecs des quatrième et cinquième siècle; ni dans aucun des plus anciens manuscrits de la Bibliothéque ambroisienne.

Sur la nature même du texte, il faut remarquer, que le plus souvent il est conforme à l'édition d'Aristarque, comme je m'en suis assuré en le collationnant exactement avec les scolies vénitiennes. Souvent aussi il s'en écarte, et quelquefois il présente les leçons de Zénodote.

Outre ces précieux fragmens, la Bibliothéque ambroisienne possède une vaste collection de manuscrits homériques, en parchemin, soie, ou lin, qui paroissent avoir

été écrits au douzième ou seizième siècle. On y trouve plusieurs leçons et notes inédites, qui seront aussi publiées.

Voici donc quel sera le plan de l'ouvrage annoncé. Des prolégomènes sur l'ancienneté, la beauté et l'utilité des peintures du manuscrit; sur le mérite des fragmens du texte; et sur les autres manuscrits d'Homère, qui se trouvent dans la Bibliothéque ambroisienne. Les 58 tableaux et leur explication viendront ensuite; ainsi que les fragmens du poëme en même nombre, l'un desquels sera gravé et offrira la copie figurée du manuscrit; les autres seront imprimés en lettres capitales, imitant d'aussi près, qu'on peut le faire, la beauté de l'écriture originale. Chaque fragment sera accompagné des notes critiques auxquelles il pourra donner lieu. A la fin de l'ouvrage, seront placées des leçons choisies, des scolies inédites, des paraphrases et éclaircissemens de tout genre, fournis par les autres manuscrits homériques dont il a été fait mention.

A Milan, de la Bibliothéque ambroisienne, le 1er. juillet 1814.

MELANGES.

ACCOUNT AND PLAN OF THE SOCIETY, etc. Rapport sur la Société des AMIS DES ÉTRANGERS DANS LA DÉTRESSE, et plan de cet établissement, avec ses réglemens, la liste de ses souscrivans et l'exposé de quelques-uns des cas les plus intéressans qui se sont présentés dans son administration. (*Londres* 1814.)

(*Extrait.*)

CERTAINS moralistes, de l'école de la Rochefoucault, et qui semblent en vouloir aux vertus, autant que d'autres aux vices, prétendent rabaisser jusques à l'esprit public. Ils soutiennent que ce dévouement, si pur en apparence, n'est autre chose au fond qu'une sorte d'égoïsme national, fort rétréci, et fort éloigné de la véritable philanthropie. Lorsqu'on leur cite tel pays où cette impulsion produit de grands et beaux résultats, ils affirment qu'on y attribue à une cause libérale et honorable ce qui n'est que l'effet

d'un systême essentiellement exclusif, et d'un calcul d'intérêts très-vulgaires.

Il semble pourtant, par exemple, que la formation de cette *Société nationale* et ÉTRANGÈRE de *la Bible*, née en Angleterre il y a dix ans, et dont l'accroissement a été si prodigieux (1) ne peut guères être le résultat d'un calcul purement humain. Les cinquante mille souscrivans qui la composent n'ont presque rien de commun que leur qualité d'enfans d'Adam, et de disciples de Christ; et aucun autre esprit que celui de l'Evangile, la CHARITÉ dans toute son excellence, ne peut être supposé les animer.

Entre les innombrables sociétés que le désir de faire le bien en commun a suscitées en Angleterre, et qu'il y multiplie tous les jours, il en existe une, dont le but est en opposition si directe avec cet égoïsme national par lequel on prétendroit expliquer et ternir un dévouement qui étonne, que nous nous faisons un plaisir de citer l'existence de cette association et ses succès, en réponse aux aspersions décourageantes des sceptiques en moralité. Nous voulons parler de la société formée à Londres en 1807 sous le titre

(1) Voyez les détails sur cette Société dans le volume précédent de ce Recueil. (R)

des AMIS DES ÉTRANGERS DANS LA DÉTRESSE. Etre malheureux, n'est pas un titre suffisant aux bienfaits de cette institution ; il faut encore N'ÊTRE PAS ANGLAIS ; et c'est pourtant à LONDRRS que l'association a pris naissance et qu'elle prospère ; elle y fleurit sous le patronage de S. A. R. le duc de Glocester (neveu du Roi) ; et on trouve dans la liste nombreuse de ses membres les noms les plus distingués de l'Angleterre. C'est dans un *Rapport* publié l'année dernière, que nous puisons les détails qui vont suivre.

Il y a déjà trente ans, que, dans la petite ville de Norwich un médecin (feu Mr. John Murray) eut l'idée de fonder une société pour secourir les étrangers de toutes nations ; il lui donna le titre de *Société de bienveillance universelle* ; elle réussit aussi bien que pouvoient le permettre les moyens du fondateur et les ressources bornées d'une ville de province. Il tenta alors, mais sans succès, d'introduire une Institution analogue dans la métropole.

Il existoit à Londres en 1806, une réunion peu nombreuse d'ecclésiastiques protestans, non Anglais. On s'adressoit souvent à eux pour des étrangers dans le besoin ; et ils avoient le regret de ne pouvoir accorder que de bien foibles secours. Ils conçurent l'heu-

reuse idée d'agrandir le plan de leur association; on fit circuler ce nouveau projet, il fut goûté, et dans une réunion déjà nombreuse, qui eut lieu le 3 juin 1806 à la Taverne de Londres, on reconnut unanimément, qu'il seroit convenable et utile, d'établir une Société *des Amis des étrangers dans la détresse*, qui fourniroit les moyens de les aider, et dont les administrateurs donneroient une attention particulière aux demandes des pétitionnaires, et à la distribution éclairée et équitable des secours. La Constitution de la Société fut fixée dans une assemblée générale, qui eut lieu le 2 avril 1807. En voici les principaux traits.

Un Comité, ou Bureau de Directeurs, s'assemble une fois par semaine et examine avec soin les demandes en secours; il n'admet que celles des étrangers honnêtes et malheureux.

On ne se borne point aux secours pécuniaires; mais, comme la Société a parmi ses membres, des personnes de diverses professions et dont quelques-unes appartiennent à d'autres Institutions charitables, ces individus se font un devoir et un plaisir, d'aider les pétitionnaires de leurs avis, comme médecins, comme jurisconsultes, comme négocians; et de donner des certificats à tels sollicitans

sollicitans, qui, d'après l'examen sévère des Directeurs, paroissent les mériter. Ainsi, beaucoup de malheureux, qui se trouvoient sans occupation, en obtiennent; la veuve, l'orphelin, le malade, l'indigent étrangers, sont protégés et mis à l'abri du besoin, de la chicane, et des escroqueries; enfin, on leur fournit les moyens de retourner, s'ils le desirent, dans leur pays natal.

Il est impossible, dans une ville très-populeuse, de n'être jamais trompé sur le mérite réel des demandeurs; mais comme il y a dans le Comité, des membres qui sont nés sur le continent ou qui y entretiennent une correspondance fort étendue, il est rare qu'on aît accordé des secours à des personnes qui en étoient indignes.

Dans une ville comme Londres, centre d'attraction pour un nombre d'étrangers industrieux, qui espèrent y exercer leurs talens avec profit, il y a aussi plus de chances de non-succès qu'ailleurs; et on ne peut guères imaginer de situation pire que celle d'un de ces malheureux *désappointés*, qui ignore la langue du pays, ses usages; qui a épuisé ses moyens de subsistance; que le chagrin et les besoins de toute espèce assaillent en même temps; qui perd peu-à-peu les forces,

le courage, la santé, et cherche en vain autour de lui ces consolations et ces secours, que lui offriroient peut-être une famille et des amis, dans sa patrie.

Dans le Rapport que nous avons sous les yeux, les Directeurs reconnoissent avec effusion de gratitude, qu'ils ont été puissamment aidés par la bienfaisance des contribuans; elle les a mis en état de distribuer des secours à plus de douze cents individus de différentes nations, (sans y comprendre leurs femmes et leurs enfans). Ils ont pu entretenir par des pensions hebdomadaires, quarante familles, dans lesquelles on remarque plusieurs vieillards, qui, après avoir employé la meilleure partie de leur vie à contribuer à faire fleurir le commerce et l'industrie du pays, rendus ensuite incapables par l'âge et les infirmités de continuer à gagner leur subsistance, et exclus par leur qualité d'étrangers, de tout droit aux secours des paroisses, auroient infailliblement succombé à la misère de leur situation.

Les Rédacteurs du Rapport remarquent avec satisfaction, que, sur les douze cents individus qui ont demandé et reçu des secours, il n'y a pas dix exemples de tentatives faites pour en imposer aux Directeurs par un faux exposé de situation.

Pour assurer à cette Institution la stabilité qu'elle mérite, on lui a procuré un fonds capital, formé du tiers de toutes les contributions de dix guinées et au-dessus. On fournit aux dépenses ordinaires de l'établissement au moyen des intérêts de ce capital placé dans les fonds publics, et des souscriptions annuelles.

Pour avoir droit de recourir à l'assistance de la Société, il faut non-seulement être étranger, mais avoir résidé au moins six mois en Angleterre; exposer les motifs du voyage, et prouver qu'on a vainement cherché à subsister par ses propres ressources; sauf le cas d'un naufrage, qui parle de lui-même.

Les officiers de la Société sont, le *Patron*, le *Président*, les *Vice-présidens*, le *Trésorier*, les *Gouverneurs*, les *Directeurs*, et le *Secrétaire*.

La direction générale des affaires appartient à l'assemblée des Gouverneurs, qu'on appelle *Cour générale*.

Les affaires ordinaires sont conduites par les Directeurs, choisis annuellement par élection au scrutin, dans la Cour générale.

Un don de dix guinées et au-dessus donne la qualité de *Gouverneur à vie*.

Une souscription d'une guinée et au-dessus, constitue le *Gouverneur annuel*. Celui-ci n'a

pas le droit de suffrage dans les assemblées générales ; ni celui d'élection. Il peut seulement recommander des individus pour lesquels il réclame des secours.

L'exécuteur testamentaire d'un legs de 20 liv. sterl. et au-dessus, devient Gouverneur à vie. A la suite de la constitution et des réglemens de la Société, on trouve la liste nominative des contribuans ; elle occupe quarante pages. On y distingue la corporation de Londres pour une contribution de 200 guinées ; quelques particuliers (Anglais) pour 50 guinées ; un grand nombre à 20 et à 10. Le minimum est d'une guinée.

Au commencement de juin de l'année dernière, les administrateurs de cet établissement eurent l'idée heureuse de profiter de la présence et de la réputation de Mad. Catalani pour donner un grand concert au bénéfice de la Société. Il réussit au-delà de leurs espérances, et produisit environ cent mille francs. Nous avons sous les yeux un des billets d'entrée de ce concert ; c'est une estampe, gravée avec beaucoup de soin, et dont le sujet est la parabole du Samaritain : on le voit, donnant ses secours à l'étranger que les voleurs ont dépouillé ; son cheval paît tranquillement auprès de lui, et fait contraste avec l'empressement qu'indique

l'attitude de son maître. Au bas de l'estampe on lit le mot imposant du SAUVEUR. « ALLEZ ET FAITES DE MÊME. » Plus bas est un coupon portant la signature et le cachet de l'un des Directeurs, et qui peut servir de billet d'entrée, et laisser au porteur l'estampe, qu'il n'auroit surement livrée qu'à regret.

Nous allons choisir, dans les trente pages d'*Appendix* jointes au Rapport, quelques-uns des cas les plus intéressans qui y sont racontés en détail.

N.° I. Un insulaire d'Otaheite, âgé de dix-huit ans, nommé *Thomma*, avoit été engagé par le capitaine d'un navire américain mouillé près de l'isle, à venir à son bord, d'où il l'emmena malgré lui au Port Jackson dans la nouvelle Galles méridionale. Là, il fut libéré, et il s'engagea, sous la promesse de gages honnêtes, au service du propriétaire d'un vaisseau anglais pour aller à l'isle *Bounty*, aider à la pêche des veaux marins, en sa qualité d'excellent plongeur, et sous la promesse d'être renvoyé de là dans son isle natale. On eut la cruauté de le laisser, lui quatrième, dans cette contrée de désolation pendant une année entière, occupé de cette pêche, au milieu de toutes les difficultés imaginables de subsistance, difficultés auxquelles

l'un des quatre malheureux succomba. Les survivans avoient formé une assez bonne cargaison de veaux marins lorsque le vaisseau revint et les prit à bord; mais, au lieu de ramener Thomma au Port Jackson et de pourvoir à son retour à Otaheite, on l'emmena en Angleterre. Là, le vaisseau fut vendu, et Thomma renvoyé, sans pitié ni secours, et ignorant absolument la langue du pays. La Providence lui fit rencontrer un compatriote, qui lui procura la connoissance et la protection d'un Anglais qui parloit la langue d'Otaheite, et qui chercha inutilement à lui faire obtenir quelques dédommagemens de ses services. A cette époque, il fut recommandé à la Société, qui lui fournit de suite une pension alimentaire, et moyenna entre lui et l'agent du propriétaire du navire un arbitrage, qui procura à Thomma une indemnité de 31 liv. sterl.; la Société le défraya pour son retour à Port Jackson, et obtint du Gouvernement un ordre, pour que de là il fût ramené dans son isle.

N.° IV. Un fabricant allemand établi à Londres éprouva des malheurs qui le mirent dans la détresse, avec une femme et quatre enfans. Il représenta au Comité qu'une foible avance de 30 liv. sterl. le mettroit en état de reprendre son travail, avec la pers-

pective de se libérer envers ses bienfaiteurs. Deux des membres du Bureau, frappés de son extérieur honnête et décent, et des témoignages dont il étoit porteur, offrirent de suite de lui avancer, de leur bourse, 10 liv. st. chacun; et les Directeurs complétèrent la somme. Elle produisit l'effet desiré; le fabricant reprit courage; et l'exercice de son honnête industrie lui a permis d'entretenir sa famille, et de restituer à ses bienfaiteurs la somme qu'ils lui avoient généreusement avancée.

N.° V. Une Française, née à Verdun, y épousa l'un des prisonniers Anglais si longtemps détenus dans cette ville. Celui-ci, après avoir obtenu sa liberté, qu'il dut principalement à l'activité ingénieuse et persévérante de sa femme, revint en Angleterre, où elle ne tarda pas à le joindre. Ils y passèrent quelques mois ensemble, ensuite il partit pour les Indes, et la laissa absolument sans ressource, chargée d'un enfant, et n'entendant point la langue du pays. Elle alloit tomber dans le désespoir, lorsque la pitié qu'elle inspira à des voisins bienveillans lui procura un premier asyle et donna le temps de recourir à la Société, qui ne tarda pas à lui fournir les moyens de subsister, et à la placer comme Institutrice dans une maison respectable.

N.° XIII. Un médecin hollandais, dans l'intention de s'établir à New-York, s'embarqua à Amsterdam, dans un navire frêté pour ce port, et paya d'avance au capitaine 80 liv. sterl. pour son passage et celui de son fils. Malheureusement le bâtiment fut rencontré par un vaisseau de guerre, qui l'amena dans un port anglais pour y être examiné. Le capitaine mit à terre ses deux passagers à Yarmouth; son vaisseau ne tarda pas à être libéré; mais le capitaine renonça à son voyage d'Amérique, et se préparant à faire voile pour un port d'Europe, non-seulement il refusa de remplir son engagement mais il soutira une nouvelle somme du malheureux médecin. Celui-ci présenta à la Société une pétition, qui fut accueillie après mûr examen; au moment où le capitaine alloit mettre à la voile, les démarches sérieuses de la Société le forcèrent à rendre le prix d'un marché dont il n'avoit pas rempli les conditions; et le médecin partit pour sa destination sur un autre vaisseau.

N.° XVII. Un Allemand très-instruit dans les langues anciennes, après avoir éprouvé de grandes difficultés, reçut finalement l'offre d'une place de sous-maître dans une grande école; mais il lui manquoit dequoi faire le voyage et paroître vêtu décemment. Les di-

recteurs de la Société lui firent l'avance de la somme nécessaire, dont il remboursa une partie sur son traitement. Moins d'une année après, cet instituteur annonça au bureau qu'il venoit d'être attaqué de surdité, ce qui lui faisoit perdre sa place, et le laissoit sans aucune ressource, ni même aucune espérance, car son mal n'avoit point cédé aux remèdes tentés. Ce malheureux fut recommandé par l'un des Directeurs à la *Société pour l'œil et l'oreille*, et les secours qu'il en reçut furent si prompts et si efficaces, qu'au bout de trois semaines il fit savoir au Bureau que l'amélioration de son état lui permettoit d'accepter une nouvelle place qui lui étoit offerte, avec un salaire de 50 liv. st. par an; pourvu qu'il pût faire les fraix du voyage: l'argent nécessaire lui fut avancé par les Directeurs; l'instituteur est en place et bénit la Providence et la Société.

N.° XVIII. Un natif de l'isle de France fut amené à l'âge de seize ans en Angleterre par un individu qui l'avoit pris pour domestique. A leur arrivée à Londres le maître prit un appartement, avec l'intention apparente d'y faire quelque séjour: mais au bout de quelques semaines il disparut, laissant son domestique sur le pavé, sans ressource quelconque. Les gens de la maison le gardèrent

quelques jours chez eux, dans l'espérance que son maître reviendroit peut-être ; mais lorsqu'il n'y eut plus de doute à cet égard ; ils congédièrent le malheureux jeune homme, non sans lui laisser entrevoir qu'ils le soupçonnoient de connivence avec son maître. Après avoir erré tout le jour dans les rues, il se refugia le soir sous une porte cochère. Une femme le remarqua en passant, mais elle ne lui dit rien alors ; le matin, l'y trouvant encore, elle lui adressa quelques questions auxquelles son ignorance de la langue ne lui permit pas de répondre autrement que par des larmes de détresse. Cette femme émue de compassion emmena le jeune homme chez elle, et raconta à son mari l'aventure. Celui-ci touché des mêmes sentimens, fit comprendre au jeune étranger qu'il pouvoit rester avec eux et partager leur maigre ordinaire. Il passa ainsi trois semaines chez ces bonnes gens, qui avoient encore à nourrir trois petits enfans, du travail de leurs mains. Ils en étoient à considérer comment ils pourroient sans trop de cruauté se délivrer d'un fardeau qui devenoit trop pesant, lorsque la femme entendit parler par hasard de la Société ; elle conduisit le jeune homme chez l'un des souscrivans, qui le présenta aux Directeurs, auprès desquels il fut accompagné

par sa mère d'adoption, qui lui rendit le meilleur témoignage. Il expliqua comme il put son histoire, et montra un desir ardent de retourner auprès de ses parens. Les Directeurs firent le nécessaire à cet égard, et il est actuellement de retour dans son isle.

Lorsque cette anecdote fut racontée au dîner anniversaire de la Société, l'un des Vice-présidens fut si frappé des procédés humains et généreux de l'honnête famille qui avoit reçu et soulagé cet étranger, qu'il proposa de faire de suite en leur faveur une petite collecte autour de la table. Elle produisit vingt-cinq guinées, c'est-à-dire, une véritable fortune pour ces bonnes gens. Ils eurent peu après, la satisfaction de recevoir une lettre remplie des expressions de la plus vive gratitude, de la part du père du jeune homme, arrivé dans son pays natal et parfaitement heureux dans sa famille.

Combien de pages d'histoire faudroit-il lire pour y rencontrer des traits qui laissassent dans l'ame les impressions qu'y font naître les faits qui précèdent! La persuasion, qu'au bord du fleuve des misères humaines il existe des êtres noblement occupés à secourir les malheureux qu'il entraîne, est l'une des plus douces pensées qui puissent tempérer l'amertume de celles que produiroit le spectacle de maux sans remède ni compensation.

ROMANS.

WAVERLEY, ou IL Y A SOIXANTE ANS.

(*Edinburgh* 1814) 3 vol. *in*-12°.

(*Troisième extrait. Voy. p.* 99 *de ce vol.*)

APRÈS nous être arrêtés quelque temps sur des peintures de mœurs qui nous ont paru piquantes, nous allons parcourir avec rapidité des scènes plus importantes peut-être dans le roman, mais moins caractéristiques. Arrivé dans la plaine, Waverley remarque chez les habitans beaucoup de trouble et d'inquiétude; le peuple redoute une descente des Montagnards, et de toutes parts on s'agite, on s'attroupe, on fabrique des armes. Lui-même et son guide attirent tous les regards, et, dans une petite ville qu'ils traversent, une dispute et bientôt une émeute s'étant élevées, Edouard, contre lequel un forgeron s'élance, un fer rouge à la main, étend cet homme sur la place d'un coup de pistolet. Bientôt, traîné devant le juge, il est obligé de livrer ses papiers, et après qu'on les a examinés, le forgeron, qu'on avoit cru mort, se trouve parfaitement rétabli, mais

une accusation de haute trahison succède à celle de meurtre. Les lettres des parens d'Edouard, une pièce de vers composée par Flora, et jusqu'au manuscrit, resté intact, de Mr. Pembroke, tout conspire à rendre suspecte sa fidélité au gouvernement. Il monte un cheval de Fergus. Il a assisté au rendez-vous de chasse des clans rebelles. Il est ce même Waverley qu'on cherche partout, parce qu'il s'est manifesté des mouvemens insurrectionnels dans son régiment, et parmi ses propres recrues, à la suite d'ordres donnés par lui et scellés de son sceau. Ces dernières circonstances qu'ignoroit Edouard, lui rappellent, qu'après la nuit qu'il a passée chez Donald Bean, il n'a plus retrouvé son cachet, et il soupçonne que ce brigand, qui étoit aussi un recruteur du parti rebelle, s'est servi de ce moyen pour suborner sa troupe. L'affaire prenant de jour en jour une tournure plus sérieuse, le juge se décide à envoyer l'accusé au commandant de Stirling, pour qu'on lui fasse son procès en forme. Comme les routes étoient alors peu sûres, on confie Waverley à une escorte de Caméroniens (presbytériens exagérés, dont le fanatisme vulgaire est fort bien dépeint). Ces sectaires, quoique marchant sous un drapeau, n'observoient aucune discipline. Leur chef,

nommé Gilfillan, n'est occupé qu'à déployer son éloquence grossière et souvent énergique ; il se fâche de ce qu'un petit tambour qui les accompagne ne sait que des marches profanes et veut absolument lui faire battre le psaume 119.

Au bout de quelques heures de route, les Caméroniens sont joints par un colporteur à l'issue d'un chemin de traverse. Cet homme écoute le chef avec intérêt et flatte son amour-propre. Etant arrivé le premier avec lui au haut d'une éminence couronnée d'un bois, il se met à siffler, comme pour appeler un petit chien qu'il avoit perdu, ce que Gilfillan trouve très-mauvais.—“ Mais „ dit le colporteur,“ si votre seigneurie vouloit „ simplement considérer Tobie et son chien.„ —“ Tobie et son chien,» répond le presbytérien furieux,“ sont des apocryphes et des „ païens, et il n'y a que des papistes qui „ puissent les citer... je commence à croire „ que je me suis trompé à votre égard, mon „ ami. „—“ Très-vraisemblablement, » repart le colporteur d'un grand calme, et, se mettant à siffler de plus belle, cinq ou six Montagnards cachés dans le bois fondent sur les Caméroniens, leurs claymores à la main. Gilfillan, alors séparé de la plus grande partie de sa troupe, se défend vaillamment, mais

il est bientôt mis hors de combat. Edouard lui-même ayant été blessé dans la mêlée, est emporté avec une promptitude inconcevable par les Montagnards, et les Caméroniens qui s'étoient enfin tous réunis, voyant leur chef hors d'état de les guider, craignent une autre embuscade, et continuent leur route sans tenter de reconquérir le prisonnier.

Les Montagnards construisent à la hâte un brancard, sur lequel ils placent Waverley et poursuivent leur course rapide. A toutes les interrogations que leur adresse le blessé, ils ne répondent que ces mots, " niel sassenagh ,, point d'Anglais; Edouard, à sa grande surprise, ne reconnoît point sur leurs tartannes les couleurs du clan de Fergus. Enfin, après que ces hommes ont traversé une forêt et un torrent, ils s'arrêtent dans une pauvre chaumière, et Waverley, pour la seconde fois, est confié aux soins d'un Esculape des montagnes. Pendant son traitement, qui est long parce qu'il lui survient de la fièvre, personne ne lui dit un seul mot qu'il comprenne; mais une vieille femme nommée Janette, le sert pourtant avec zèle et affection. Il est couché dans une espèce d'alcove de bois, fermée, et l'on se cache de lui avec le plus grand soin. Quelquefois il croit

apercevoir, au travers des fentes de la cloison, une figure de femme qui n'est point une paysanne, et son imagination active lui fait espérer que c'est Flora, mais il découvre bientôt qu'il s'est trompé. Lorsqu'il est en état de marcher, quelques-uns des Montagnards qui l'avoient amené, viennent un soir le chercher, et lui font comprendre qu'il faut se mettre en route. Au milieu des préparatifs du départ, il sent son bras doucement pressé et reconnoît Alice, la fille de Donald Bean, qui lui fait signe de se taire. Est-ce elle qu'il a entrevue pendant sa maladie? Est-ce au pouvoir de son père qu'il a été? Il quitte la chaumière sans avoir éclairci ses doutes, mais non sans avoir généreusement récompensé la vieille Janette.

Les Montagnards fournissent des armes à Edouard, en lui indiquant qu'elles pourront lui être utiles. On marche dans les ténèbres et à chaque instant on fait halte, on observe, on écoute, et l'on s'avance, tantôt avec une extrême rapidité, tantôt avec une lenteur timide. Bientôt l'on entend l'appel de sentinelles anglaises, qui se répondent de distance à distance, et ces sons meurent ensuite dans le silence de la nuit. Comme on venoit de passer non loin d'un grand bâtiment éclairé, Duncan Duroch, le chef de la bande, s'ar-

rête, flaire le vent, ainsi qu'un épagneul, et renvoie tous ses camarades, à l'exception d'un seul. Alors se mettant à quatre, si bien enveloppé dans son manteau, qu'on ne le distingue pas des bruyères sur lesquelles il se traîne, il va faire une reconnoissance. De retour au bout d'un moment, il oblige ses deux compagnons à prendre la même posture et se met de nouveau à leur tête. Edouard qui trouve cette allure très-incommode, sent bientôt une forte odeur de fumée, que l'organe plus exercé de son guide avoit dès long-temps découverte. Cette odeur partoit de l'intérieur d'un enclos de pierres sèches, tel qu'on les construit en Ecosse pour renfermer les troupeaux. Les fugitifs se traînoient le long du mur de cet enclos, quand tout-à-coup Duncan Duroch se relève, et, soit pour faire parade d'habileté, soit pour avertir Edouard de son danger, il l'engage par signes à se relever aussi. Waverley le fait, et regardant par dessus la muraille, il voit en plein, un poste de soldats anglais couchés autour du feu de leur bivouac. La sentinelle seule étoit éveillée; elle alloit et venoit lentement, portant sur l'épaule un fusil dont l'acier réfléchissoit les rayons rouges du feu, et fixant les yeux de temps à autre, comme

avec impatience, sur la partie du ciel où la lune alors obscurcie se cachoit dans les nuages.

Après une minute ou deux, par un de ces changemens subits d'atmosphère si fréquens dans les contrées montagneuses, il s'élève un air de bise, qui balaie toutes les vapeurs dont se couvroit l'horizon, et la lune dans son plein, verse sa brillante lumière sur la bruyère découverte et marécageuse au milieu de laquelle étoit situé l'enclos.

La fuite devenoit impossible. Edouard et ses guides ne pouvoient rester cachés qu'en se tenant prosternés contre terre, et le moindre mouvement les exposoit à une découverte inévitable.

Duncan Duroch prend bientôt son parti, il dit un mot à l'oreille de son compagnon, et se mettant de nouveau à quatre, il se dirige vers l'endroit même d'où il étoit venu. Edouard le voit qui profite avec l'habileté d'un sauvage, du moindre buisson, de la moindre inégalité du terrain qui peut le dérober aux regards, et ne traverse jamais les places les plus en évidence, que quand la sentinelle a les yeux tournés. Enfin, lorsqu'il a gagné les taillis qui bordent le marais dans cette direction, il disparoît tout-à-fait. Mais bientôt il ressort d'un côté dif-

férent, et s'avançant avec intrépidité sur la bruyère découverte, comme pour provoquer les regards, il s'approche, ajuste sa pièce et fait feu sur la sentinelle. Une blessure au bras interrompt d'une manière funeste les observations météorologiques de ce pauvre homme et l'air populaire qu'il siffloit, et il lâche un coup inutile. Cependant l'alarme est donnée, et tous les soldats se mettent à la poursuite de Duncan Duroch. Celui-ci, après s'être distinctement offert à leur vue, s'enfonce de nouveau dans les buissons, et pendant ce temps, Edouard et son compagnon prennent le large. Ils ont le temps de traverser le marais avant le retour des soldats, et au bout d'une demi heure de course, ils retrouvent dans un chemin creux leur troupe qui les attendoit avec des chevaux. Bientôt arrive Duncan Duroch lui-même, Il étoit, à la vérité, hors d'haleine, et avoit tout l'air d'un homme qui venoit d'échapper à la mort, mais pourtant il rioit avec fraca. du succès de sa ruse de guerre, et de la manière dont il avoit trompé les Hanovriens.

Tous les périls de la fuite étant alors surmontés, Waverley et son escorte continuent paisiblement leur voyage, et les premier rayons du soleil éclairent pour eux le châtea

de Donne, sur lequel flotte le pavillon blanc des Stuarts. Des cocardes blanches ornent les bonnets à plume de tous les Montagnards qui en forment la garnison. Le gouverneur du château, qui portoit lui-même le costume montagnard, reçoit Edouard avec beaucoup de civilité, mais sans répondre à aucune de ses questions.

Après lui avoir fait prendre quelque repos, il le remet à une autre escorte, qui gagnoit le nord, et lui donne un cheval. A quelque distance d'Edimbourg le bruit de la guerre se fait entendre; des coups de gros canon, qui retentissent par intervalles, annoncent que l'œuvre de la destruction s'exécute, et bientôt Waverley découvre la capitale de l'Ecosse, s'étendant le long d'une crête de rochers, qui s'abaisse du côté de l'est. Des nuages roulans de fumée enveloppoient le château, et à mesure que ces tourbillons ascendans s'éclaircissoient vers leurs bords, de nouvelles bouffées de vapeurs épaisses venoient en obscurcir le centre. Ce spectacle imposant produit une profonde impression sur Waverley; toutefois le feu se ralentit et cesse enfin tout-à-fait. Le chef de la petite troupe évite néanmoins de braver l'artillerie de la citadelle assiégée, qui tiroit sur les renforts destinés au prince Stuart, et se dé-

tournant vers le sud, il s'approche de l'ancien palais d'Holy-Rood, et délivre son prisonnier à la garde de ce bâtiment vénérable.

On introduit Waverley dans une longue galerie, garnie de grandes images de Rois, lesquels s'ils avoient jamais régné, florissoient dans un temps où l'art de peindre étoit presque inconnu. Cette pièce servoit d'antichambre à l'appartement que l'aventureux Charles Edouard occupoit alors dans le palais de ses ancêtres. Plusieurs officiers Ecossais, dans les deux costumes, passoient et repassoient en grande hâte, d'autres avoient l'air d'attendre des ordres. Des secrétaires signoient des passeports, dressoient des listes, des rôles de toute espèce. Chacun étoit affairé; tous les esprits sembloient tendus vers quelque but important, et Waverley debout, dans une embrasure de fenêtre, rêvoit, sans qu'on le regardât, à sa destinée, dont la crise paroissoit s'approcher rapidement.

Comme il étoit profondément plongé dans sa méditation, un froissement d'étoffes écossaises excite un bruit léger derrière lui; tout à coup un bras ami frappe son épaule, une voix amie s'écrie : « A-t-il eu raison le „ prophête Ecossais? Croira-t-on désormais „ à ses prédictions. „ (1) — Waverley se re-

(1) Littéralement *la seconde vue serait-elle comptée*

tourne, et il est dans les bras de Fergus.

— « Mille fois le bienvenu dans Holy Rood! » dans Holy Rood rendu à son légitime souverain ! N'ai-je pas dit que nous prospérerions, que vous tomberiez dans les mains » des Philistins si vous vous sépariez de nous?»

— « Cher Fergus, quel temps il y a que je » n'ai entendu la voix d'un ami ! Et où est » Flora?„

— « En sûreté et la spectatrice triomphante, » de nos succès.„

— « Ici ? »

— « Oui, à Edimbourg du moins, et vous la verrez. Mais il faut auparavant que je vous mène vers un ami auquel vous ne songez guère, et qui s'est souvent informé de vous. » Disant ces mots, il entraîne Waverley hors de la chambre et, avant que celui-ci sut où on le conduisoit, il se trouve dans une salle d'audience arrangée avec une apparence de pompe royale.

Aussitôt, un jeune homme à cheveux blonds, également remarquable par la noble expression et par la régularité de ces traits, sort du cercle d'officiers et de chefs Ecossais

---

pour rien ? On appelle en Ecosse, seconde vue, un pressentiment des événemens futurs, dont le peuple est intimément convaincu que quelques personnes sont douées. Ceux qui sont censés posséder ce don se nomment *Seers* des voyans. (R)

qui l'entouroient, et, à sa grâce parfaite, Waverley crut qu'il auroit reconnu sa haute naissance, lors même que l'étoile et la jarretière, dont il étoit décoré, ne l'auroient pas indiquée.

« Que votre Altesse Royale, » dit Fergus en s'inclinant profondément, « me permette » de lui présenter........

» Le descendant d'une des plus anciennes » et des plus loyales familles de toute l'An» gleterre, „ répondit le Prince en lui coupant la parole, « Pardon, mon cher Mac» Ivor, si je vous ai interrompu, mais il n'est » besoin d'aucun maître des cérémonies pour » présenter un Waverley à un Stuart. „

En disant ces mots, le Prince tendit la main à Edouard avec une courtoisie charmante, et lui fit des espèces d'excuses sur ce que ses partisans l'avoit à son insçu amené par force, l'assurant qu'il étoit entièrement libre, et que s'il vouloit rejoindre l'Electeur d'Hanovre on lui fourniroit un passe-port. Alors, sans laisser à Edouard le temps de se remettre, le Prince lui prouva qu'il étoit déjà au nombre des victimes désignées par le gouvernement, et excitant tour à tour ses passions, il flatta si adroitement son orgueil, enflamma si fortement, tantôt son indignation, tantôt son enthousiasme, que Waverley, comme entraîné par un torrent d'impulsions irrésistibles,

se jetta aux pieds de Charles Edouard et lui dévoua son cœur et son épée.

Le Prince, embrassa Waverley avec une effusion de reconnoissance, et le présentant aussitôt au brave Lochiel (1) et aux autres nobles dont il étoit entouré, il voulut relever aux yeux de tous le prix de ce nouvel adhérent, et eut avec Edouard une conversation particulière. Il lui exposa la situation de ses affaires, lui développa les deux avis qui partageoient son conseil, celui de marcher en avant et celui d'attendre des secours de France, et lui offrit un grade élevé; mais Edouard refusa cette faveur jusqu'à-ce qu'il l'eût méritée, et demanda de servir comme volontaire sous son ami Mac Yvor. Le Prince, à qui cette réponse fut évidemment agréable, ceignit avec beaucoup de grâce sa propre épée à Waverley et invita les deux amis à revenir le soir. " C'est, „ dit-il, " peut-être „ la dernière nuit où nous habiterons ces an„ tiques salles, et comme nous nous battrons „ avec des consciences pures, nous voulons „ passer gaîment la veille du combat. „

" Comment vous a-t-il plu, „ demanda Fergus à son ami, en descendant le grand escalier?

---

(1) Cameron de Lochiel, l'ami le plus fidèle, le partisan le plus zélé du Prétendant. Il le seconda dans toutes ses entreprises, partagea tous ses périls, et le suivit dans son exil en France, où le Roi lui donna le commandement d'un régiment. (R)

" Comme un Prince pour lequel il faut „ vivre et mourir, „ répondit Waverley.

L'habile chef des Mac Yvor savoit ce qu'il faisoit en exposant son ami à cette entrevue inattendue. Comment Waverley qui avoit été rejetté, calomnié, menacé par les ennemis des Stuarts, auroit-il resisté aux flatteuses sollicitations d'un prince jeune, valeureux, que sa situation périlleuse, que le dévouement de tant de braves chefs, que le palais même qu'il habitoit rendoit plus intéressant encore? Fergus mit Waverley au fait de toutes les intrigues qui agitoient déjà cette nouvelle cour; il le loua beaucoup d'avoir refusé un grade. „ N'ai-je pas moi-même, lui dit-il, été obligé de supprimer une patente de Comte obtenue pour de très-anciens services, de crainte d'exciter des jalousies. Il nia d'avoir eu aucune part à la délivrance d'Edouard des mains des Cameroniens, et conjectura qu'elle étoit due à Donald Bean. Mais quel avoit été le but de ce brigand, et pourquoi il ne l'avoit pas volé, c'est ce qu'il ne concevoit pas. Il mène Edouard chez le baron de Bradwardine qui étoit à Edimbourg, et le soir, Waverley complètement équipé dans un uniforme montagnard aux couleurs du clan Yvor, et très-beau sous ce costume, se rend avec Fergus au palais d'Holy-Rood, où se donnoit une fête splendide.

Deux femmes assises auprès l'une de l'autre y attiroient tous les regards ; l'une, Flora Mac Yvor, fière, imposante, au maintien noble et gracieux ; l'autre, Rose de Bradwardine, éclatante de fraîcheur et de jeunesse, et plus animée, plus vive dans son expression qu'elle ne l'avoit encore été. Waverley fut reçu par le Prince avec une distinction marquée, par Rose avec une émotion et un plaisir visibles, et par Flora avec une nuance très-légère de trouble que voila bientôt une sorte d'affectation polie. « Je le » reçois ainsi qu'un second *frère*, » dit-elle à Fergus qui le lui présentoit comme un fils adoptif d'Yvor, et elle pesa sur ce mot de frère d'un ton qui glaça Waverley. Celui-ci piqué ou excité par ces différens accueils, devint extrêmement brillant d'esprit et d'imagination, et produisit une sensation marquée. L'exaltation de toutes les têtes, l'activité de toutes les espérances, l'idée de la gloire et même celle du danger, répandirent une sorte d'ivresse sur les plaisirs de cette soirée qui se prolongea bien avant dans la nuit. Quand les musiciens eurent joué cet air du départ si bien connu des Ecossais, le Prince se leva et s'adressant à l'illustre assemblée qui alloit se séparer : « Adieu, „ dit-il, « belles Dames » qui avez si dignement honoré un Prince

» exilé et proscrit, adieu mes vaillans amis,
» adieu, et bonheur à tous. Puisse la félicité
» dont nous avons joui ce soir, être le pré-
» sage d'un retour prompt et triomphant dans
» cette demeure de nos pères, et celui de
» mille et mille réunions de joie et de plaisir
» dans ce palais d'Holy Rood! „

Quand le Baron de Bradwardine raconta dans la suite cet adieu du Prétendant, il ne manqua jamais d'ajouter:

Audiit et voti Phoebus succedere partem
Mente dedit; partem volueres dispersit in auras.

Une part de ce vœu du Dieu fut exaucée
Dans la vague des airs l'autre fut dispersée.

Le conflit d'une foule de passions diverses avoit épuisé les forces de Waverley, et bientôt il fut plongé dans un profond sommeil. Il rêvoit à Glennaquoich, et avoit transporté dans les salles de Jean le grand, la brillante réunion qui venoit d'orner celles d'Holy Rood. Il entendoit distinctement la cornemuse et cela du moins n'étoit pas une illusion, car le chef de la musique du clan Yvor souffloit déjà dans cet instrument, en parcourant d'un pas solemnel la cour de l'auberge où couchoient les deux amis, et ces sons perçans, qui d'abord avoient été en

harmonie avec le songe d'Edouard, finirent par le dissiper.

On part. Waverley demande en vain un cheval. Vich Jan Vohr à pied et couvert de ses armes, marche à la tête de son clan, et le Prince lui-même suit son exemple. Parvenus au sommet de la petite colline de St. Léonard, d'où l'on a une vue complète des rochers sur lesquels est bâtie Edimbourg, et de la campagne environnante, le spectacle le plus singulier et le plus animé s'offre à leurs regards. Une multitude de Montagnards, qui dormoient sur la terre enveloppés de leurs manteaux bigarrés, se lèvent et s'agitent de partout, comme des abeilles excitées, tandis que les rochers et le ciel lui-même retentissent du bruit assourdissant des cornemuses, qui les appellent aux armes. L'éclat ondoyant des plumets, des tartannes, des drapeaux, brille confusément sur la prairie. Mais bientôt cette foule en désordre se sépare par masses distinctes. Chaque clan se range sous sa bannière, au son de sa musique particulière, et marche derrière son chef. De tant de mouvemens irréguliers et confus, il résulte un ordre admirable, et bientôt des manœuvres militaires, auxquelles un général expérimenté eût été forcé d'applaudir.

Les clans séparés se placent à la suite les uns des autres et forment une longue colonne, à la tête de laquelle flotte l'étendart de Charles Edouard, une croix rouge sur un fond blanc, avec ces mots : *tandèm triumphans*. Quelque peu de cavalerie, composée en grande partie de gentilshommes de la plaine, forme l'avant-garde, et l'on voit leurs drapeaux, peut-être en trop grande quantité pour une si petite troupe, se déployer à l'extrémité de l'horizon. Des traîneurs de ce corps, qui s'efforcent de le rejoindre et poussent leurs chevaux à travers la foule, malgré les cris et les malédictions qu'ils excitent, ajoutent à la vie et au mouvement, mais non à l'ordonnance régulière de cet ensemble. — Toutefois, ce qui donne à l'impression qu'en reçoit Waverley quelque chose de sérieux, d'imposant, et même de terrible, c'est le son du gros canon de la citadelle, qui tire de distance à distance sur tout ce que les artilleurs espèrent encore atteindre.

En examinant de près cette armée, Waverley sentit diminuer un peu la confiance que lui avoit inspirée Fergus. Il est vrai que les premiers en rang de chaque clan, bien armés d'une large épée, d'un bouclier, d'un fusil et d'un poignard, auquel s'ajoutoit souvent un pistolet d'acier, se présentoient

comme les guerriers les plus beaux et les plus robustes qu'on eût pu choisir parmi les troupes de toute la chrétienté, et leur esprit indépendant et fier, malgré leur parfaite obéissance pour leur chef, leur courage indompté et leur habileté à tirer parti du moment, les rendoient également redoutables. Mais c'étoit là une élite particulière, composée de parens plus ou moins proches du chef. Derrière ces hommes, se trouvoient de véritables paysans, qui cependant dédaignoient ce titre, et prétendoient, non sans quelque fondement, être issus de races plus anciennes que ceux auxquels ils obéissoient. Ainsi chaque clan un peu considérable avoit des espèces d'ilotes à sa suite; les descendans de Fingal servoient les Stuarts d'Apine, ceux de Macbeth, les Murray; etc. Mais ces fils de héros avoient une misérable apparence. Lors de l'acte du désarmement, les chefs de clan avoient trouvé moyen de soustraire quelques armes pour leurs proches, mais il n'en étoit pas resté pour ces pauvres gens, qui n'en suivoient pas moins la bannière de celui dont ils tiroient leur subsistance. En conséquence, ils portoient, l'un un fusil cassé, l'autre une épée sans fourreau, l'autre une faulx, et quelques-uns même n'avoient, outre leur poignard, que des pieux arrachés aux sapins

des montagnes. Cependant ils augmentoient la masse, et par cela même la force des bataillons, et leurs cheveux hérissés, leurs habits en désordre, leur physionomie farouche et hagarde, portoient la terreur chez les habitans de là plaine. Mais à tout prendre, la vue de cette armée, de quatre mille hommes au plus, abattit un moment l'espoir de Waverley.“ Y a-t-il bien là, » se disoit-il en lui-même, » de quoi renverser le gouvernement et changer les destinées d'un puissant Empire? „

Cependant un petit canon de campagne, le seul qu'on possédât, donne le signal du départ. Des cris de joie remplissent aussitôt les airs, et toute la ligne est en mouvement. Waverley se hâte de gagner la tête de l'armée qu'occupoit son clan. Les braves Mac Yvor, qui n'avoient point encore vu leur nouveau frère dans son uniforme, le reçoivent avec acclamation, et leurs cornemuses le saluent par un air de triomphe. Portant alors ses regards derrière lui, Edouard voit la longue colonne des clans tourner autour des bases de la montagne d'Arthur Seat, et il la perd de vue lorsqu'elle arrive sous la la crête basaltique si remarquable qui fait face au petit lac de Duddingston.

L'armée quitte les terres basses qui bor-

dent la mer, et s'enfonçant dans l'intérieur du pays, elle occupe le sommet de cette fameuse colline de Carberry, où l'infortunée Marie Stuart se rendit prisonnière entre les mains de ses sujets rebelles. Là, Charles Edouard fit faire une halte à ses troupes, soit dans l'espoir de fondre avec avantage sur l'armée du général Cope, qui devoit côtoyer la mer dans sa marche vers Edimbourg, soit parce que c'étoit une position centrale, de laquelle on pouvoit observer et déjouer les desseins de l'ennemi. Bientôt Fergus est mandé auprès du prince. La cavalerie du baron de Bradwardine a rencontré des partis anglais, et il vient d'arriver des prisonniers. Waverley sort de la ligne par curiosité, il voit des estafettes couverts de poussière, qui galopent pour annoncer que l'armée du général Cope est en pleine marche le long de la côte. Tout semble présager un combat prochain, mais un incident funeste donne un nouveau cours aux idées de Waverley.

Des cris qui partent d'une chaumière l'obligent à y entrer. Il entend une voix mourante répéter la prière dominicale avec l'accent de sa province, et il découvre, à travers l'obscurité, un dragon Anglais blessé et presque dépouillé, qui lui demande en grâce " une seule goutte d'eau. „—" Vous en aurez,

aurez,» répond Waverley qui le porte dans ses bras à l'entrée de la chaumière, et lui fait boire de la liqueur de son flacon. Je croirois reconnoître cette voix,» dit le dragon, " mais regardant avec effroi les habits d'Edouard, il s'écrie:" non, ce ne peut pas être notre jeune seigneur!„

Ce nom, qui étoit celui qu'on donnoit à Waverley dans la terre de son oncle, réveille chez lui mille souvenirs confus. Il considère plus attentivement l'homme qu'il a devant lui, et dans des traits déjà défigurés par la mort, il reconnoît avec horreur le sergent de sa petite troupe." Houghton!„ s'écrie-t-il," ô ciel! est-ce toi?»—« Ah! je n'aurois jamais cru entendre encore des mots anglais. Mais, ô capitaine! comment avez-vous pu nous abandonner, et nous laisser séduire par ce démon de l'enfer, ce Ruffin?... nous vous aurions suivi à travers le feu.„— " Ruffin? je vous assure, Houghton, que vous avez été indignement trompés.„—" Je l'ai toujours cru, quoiqu'ils nous aient montré votre propre cachet... Aussi Trim a-t-il été fusillé et moi, dégradé.»... Mais déjà ce malheureux étoit à l'agonie. Au bout d'un quart d'heure, il rend le dernier soupir entre les bras de Waverley, le conjurant de prendre

soin de ses pauvres parens et de ne plus combattre" *avec ces sauvages en jupons contre la vieille Angleterre.* „

Cette scène mélancolique excite une émotion douloureuse et mêlée de remords dans l'ame de Waverley. Les mots souvent répétés par Houghton — ô capitaine, pourquoi nous avez-vous abandonnés?„ retentissent comme un tocsin au fond de son cœur. « Oui, » dit-il, " j'en ai agi envers vous avec une légèreté cruelle. Je vous ai tirés de vos champs paternels, soustrait à la protection d'un seigneur bon et généreux, et après vous avoir livrés à toute la rigueur de la discipline militaire, j'ai évité de porter ma part du fardeau commun, j'ai négligé les devoirs que j'avois embrassés, exposant à la fois et ma réputation et les hommes dont je devois être l'appui, aux attaques des méchans et des traîtres... O indolence et indécision, si vous n'êtes pas vous-mêmes des vices, quelles poignantes douleurs n'entraînez-vous pas souvent à votre suite ! „

Malgré la rapidité de leur marche, le soleil étoit déjà bas lorsque les Montagnards arrivèrent sur les hauteurs, où ils se rangèrent en ordre de bataille. De là ils dominoient sur la vaste plaine qui s'étend au nord jusqu'à l'Océan, et offre aux regards divers vil-

lages, parmi lesquels on distingue celui de Preston. Bientôt ils voient au-dessous d'eux défiler l'armée anglaise, qui longe le rivage de la mer et se forme sur une ligne parallèle à la leur. A cet aspect ils poussent un cri terrible, et ils seroient aussitôt tombés sur l'ennemi, si leurs chefs, redoutant l'avantage qu'eût donné à l'artillerie anglaise le terrain entrecoupé et marécageux par lequel il leur auroit fallu descendre, n'eussent réprimé leur ardeur. Semblables à deux gladiateurs qui épient réciproquement le moment favorable pour s'attaquer, les deux armées sont quelque temps immobiles en face l'une de l'autre. L'aspect si différent qu'elles présentent, leurs évolutions, tous les détails de la guerre sont décrits d'une manière extrêmement animée. Il y a encore du talent dans la peinture d'un de ces brusques changemens dans les dispositions de l'ame, si connus des gens à imagination. Les Mac-Yvor ont été envoyés par Charles-Edouard, prendre possession du cimetière de l'église de Preston, et bientôt un détachement de cavalerie anglaise s'avance pour les en chasser. Waverley qui regarde par dessus le mur, reconnoît tout près de lui les dragons de son régiment. Il voit flotter le drapeau qu'il suivoit autrefois, il entend sonner la charge à laquelle il a si

souvent obéi, il a devant lui la grande figure de son vieux colonel pour lequel il avoit tant de respect. C'est alors que portant les yeux sur les habits et les physionomies étranges de ces insurgés dont lui-même porte la livrée, que les entendant parler bas dans un langage rude et inconnu, il se sent glacé d'effroi, il se croit au milieu d'un rêve horrible, épouvantable, dont il redoute également la prolongation et la fin.

Cependant la nuit s'avance, et Charles Edouard rapelle le détachement qu'il avoit envoyé à Preston. Fergus et Waverley, avant de se coucher sur la terre enveloppés de leurs manteaux, vont s'informer de ce que fait le baron de Bradwardine. Ils trouvent ce brave officier lisant la prière à ses soldats et, malgré quelques détails risibles dans son costume et sa manière, la solemnité de cette scène fut encore ce qui les frappa le plus. Ils parlent avec lui de la grande journée du lendemain et retournent à leur poste. Le son du tambour et des fifres, qui retentissoit au loin sur la colline, s'appaise, renaît et meurt de nouveau. Les trompettes et les tymbales de la cavalerie jouent leur retraite nocturne si belle et si singulière, et la cadence aigue et mélancolique qui la termine, s'éteint peu à peu dans les airs. D'une part le ciel étin-

celloit d'étoiles, de l'autre un brouillard épais sortant de la mer, rouloit ses vagues blanchâtres au dessus de la plaine, où les ennemis étoient couchés tous armés. Les postes avancés des Anglais s'étendoient presque sur le bord du grand fossé au pied de la colline, et leurs énormes feux brilloient à travers la vapeur d'une lumière incertaine, et comme entourés d'un cercle indistinctement coloré.

(Nous allons traduire presque en entier le morceau très-exactement historique du combat de Preston.)

Quand les deux amis eurent dormi quelque temps, ils furent sommés de se rendre auprès du Prince. L'horloge lointaine du village sonna trois heures au moment où ils se mirent en marche. Déjà Charles Edouard étoit entouré de ses principaux officiers et des chefs de clans; un tas de plantes de pois sèches qui lui avoient servi de lit formoit alors son siége. Aussitôt que Fergus entra dans le cercle la consultation commença. « Courage mes braves amis, dit le Prince, un Breton fidèle a offert de nous faire traverser le marais, en nous conduisant, par un chemin étroit mais praticable qui tourne vers la droite, jusques sur le terrain ferme et découvert où repose à présent l'ennemi. Cette difficulté surmontée le Ciel et vos épées feront le reste. „

Ces mots répandent une joie universelle. Chaque commandant dispose sa troupe sans bruit, et bientôt l'armée, marchant avec un silence et une promptitude étonnante, s'engage toute entière dans un sentier détourné qui traverse le marais. Le brouillard n'avoit pas gagné les hauteurs, ensorte que les Montagnards profitèrent quelque temps de la clarté des étoiles, mais cet avantage fut perdu pour eux, quand, à mesure qu'ils descendirent, ils se plongèrent dans l'Océan de vapeurs épaisses qui s'étendoit sur la plaine et sur la mer. Il y eut à vaincre quelques obstacles, inséparables d'une marche nocturne dans un chemin étroit, rompu et marécageux, mais de toutes les troupes existantes, c'étoit à des Montagnards Ecossais que ces inconvéniens pouvoient être le moins sensibles, et ils poursuivirent leur mouvement d'un pas aussi ferme que rapide.

Alors que le clan Yvor s'approcha du terrain solide, le *qui vive* d'une vedette ennemie fut entendu à travers le brouillard. « Paix, » paix, „ s'écria Fergus, « que personne ne » réponde s'il veut vivre, en avant, marche » et ils pressent leurs pas en silence.

La vedette fait feu de sa carabine, et ce bruit est aussitôt suivi de celui des fers de son cheval qu'il met au galop en s'éloignant,

le

« *Hylax in limine latrat*, „ dit le baron de Bradwardine, « ce misérable donnera l'alarme. „

Cependant le clan de Fergus, bientôt suivi du reste de l'armée, étoit sorti des terres marécageuses ; déja le jour commençoit à poindre, et comme l'on n'avoit pas compté sur l'effet de la surprise, cet incident ne répandit aucun trouble, et ne fit que hâter les préparatifs du combat.

Les dispositions en furent très-simples. L'armée du prince Stuart occupoit l'extrémité orientale de la plaine, et s'étendoit sur deux lignes entre le marais et la mer, dans un champ moissonné et parfaitement uni et découvert. La première ligne devoit attaquer l'ennemi, la seconde servoit de réserve, et entre deux étoit placé un petit corps de cavalerie, commandé par le Prince en personne. Il avoit d'abord voulu charger lui-même à la tête de la première ligne, mais les instantes prières des chefs l'en avoient enfin dissuadé.

Les deux lignes, formées par les phalanges des clans, s'avancent en même temps, la première pour engager à l'instant le combat. « A bas votre manteau, Waverley, » s'écrie Fergus en jetant le sien, « nous gagnerons de l'étoffe pour nos tartannes avant que le soleil

soit au-dessus de la mer. „ A ces mots tous les Mac-Yvor dépouillent leurs manteaux, préparent leurs armes, et il y a une pause solemnelle d'environ trois minutes,pendant laquelle ces braves gens, après avoir ôté leurs bonnets, lèvent leurs yeux vers le ciel et prononcent une courte prière. Dans ce moment, Waverley sentit battre son cœur comme s'il alloit éclatter dans son sein. Ce n'étoit pas de l'effroi, ce n'étoit pas de l'ardeur, c'étoit un composé de tous deux, une émotion nouvelle et profondement énergique, dont la violence commença par le glacer et l'étourdir, puis l'éleva à un état d'enthousiasme et de délire. Tout concouroit à exalter son ame; les cornemuses donnoient en plein,et bientôt les clans s'élancèrent tout entiers comme des masses épaisses. Mais ils réglèrent mieux leurs pas à mesure qu'ils avancèrent, et le murmure toujours grossissant de leurs voix devint un cri féroce et sauvage.

Dans cet instant,le soleil qui étoit déja au-dessus de l'horizon, dissipa les brouillards, les vapeurs s'élevèrent comme un rideau, et laissèrent voir les deux armées au moment où elles alloient se rencontrer. La ligne des troupes réglées Anglaises brilloit de tout l'éclat d'une armée bien équipée, flanquée de cavalerie et d'artillerie ; mais son aspect n'inspira

pira pas d'effroi aux Montagnards. « En avant, fils d'Yvor! » s'écria Fergus, ou les Camerons (un autre clan) « verseront le premier sang. » — Ils se précipitèrent en avant, poussant un hurlement terrible.

Le reste est connu..... La cavalerie Anglaise qui devoit charger les clans pendant leur attaque, reçut le feu de leurs fusils, tirés en pleine course, et saisie d'une terreur panique, vacilla d'abord, puis s'arrêta, se débanda, et galopa au loin. Les artilleurs abandonnés par la cavalerie, s'enfuirent quand ils eurent déchargé leurs pièces. Alors les Montagnards qui avoient jeté leurs fusils après avoir fait feu, saisissant leurs larges épées, tombèrent tête baissée sur l'infanterie avec une furie irrésistible.

Les vieilles troupes Anglaises, formées dans les guerres de Flandres, en se défendant avec valeur sur la droite de l'armée, prolongèrent quelque temps le combat, mais leurs rangs trop étendus furent enfoncés en divers endroits par les phalanges compactes des clans, et dans la lutte corps-à-corps qui s'ensuivit, les armes particulières, ainsi que l'audace et l'activité prodigieuses des Montagnards, donnèrent à ces fiers enfans du nord une supériorité décidée.

Déja le cri du triomphe éclatte dans tous

les clans. La bataille a été livrée et gagnée; tout le bagage, l'artillerie, les munitions des troupes de ligne restent au pouvoir des insurgés. Jamais victoire ne fut plus complette, et à l'exception de la cavalerie, qui avoit pris la fuite au premier abord, à peine échappa-t-il un seul homme.

La joie de Waverley ne fut pas long-temps sans mélange. Vers la fin du combat, il apperçut de loin le brave G. son ancien colonel, qui, après avoir été abandonné de ses propres cavaliers, s'étoit mis à la tête d'un petit corps de fantassins, et soutenoit avec eux, adossé contre un mur, une lutte désespérée. Les efforts d'Edouard pour sauver cet excellent homme ne servirent qu'à le rendre témoin de sa chûte. Il vit son vieux colonel jeté à bas de son cheval avec une faux par un Montagnard, et percé de plus de coups qu'il n'en eût fallu pour arracher dix vies (1).

(1) Ce colonel, qui n'est désigné dans le roman que par la lettre initiale de son nom, s'appeloit Gardiner. Il mourut exactement comme on vient de le lire, appuyé contre la muraille de son propre parc, vis-à-vis duquel se donnoit le combat. La connoissance qu'il avoit des localités le mit à portée de donner au général Cope, de bons avis, que celui-ci, pour son malheur négligea de suivre. Ce combat, que les Ecossais appellent celui de Gladsmuir, porte le nom de Prestonpans chez la plupart des historiens. (R)

Quand Waverley arriva près de lui, il n'avoit pas perdu tout-à-fait connoissance. Le guerrier mourant parut se rappeler ses traits, et jetant sur lui un regard de reproche et pourtant d'affection, il sembla vouloir s'efforcer de parler. Mais déja il étoit aux prises avec la mort. Forcé d'abandonner son dessein, il joignit ses mains en attitude de prière et résigna son ame à son créateur. Cet œil mourant qui se fixa sur Waverley, ne frappa point aussi fortement ce jeune homme, dans ce moment de confusion et de trouble, que quand il se présenta par la suite à son imagination. . . . .

Cependant l'ivresse est à son comble dans l'armée du Prince. Les Montagnards jouissent avec de bruyans transports de leur gloire et de leur richesse, l'espoir des chefs est exalté au plus haut degré, et chacun fait éclater sa joie. Le baron de Bradwardine seul est un peu triste. Il regrète que la fuite précipitée des dragons Anglais l'aît empêché de donner un modèle du véritable *Poelium equestre*, et veut du moins faire preuve de zèle en s'acquittant du service anciennement attaché à sa Baronie, (*exuendi seu detrahendi calligas regis post battaliom*). En conséquence il se décide à tirer en grande pompe devant toute

la cour, les bottes ou plutôt le soulier écossais de Charles Edouard qui représente Jaques III son père, en faisant dresser sur place par le baillif Macwheeble un procès verbal de cet acte féodal. La gravité imperturbable du Baron dans cette occasion, la noble condescendance du Prince, les railleries de Fergus, comparées au récit emphatique de cette cérémonie, que publia le lendemain la gazette d'Edimbourg, fournissent le sujet de quelques chapitres d'un genre original, où une plaisanterie un peu fortement prononcée, est néanmoins agréable.

(La fin au Cahier prochain.)

PHILOSOPHIE DE L'ESPRIT HUMAIN.

ELEMENTS OF THE PHILOSOPHY OF THE HUMAN MIND; c'est-à-dire, Elémens de la philosophie de l'esprit humain, par DUGALD STEWART, F. R. S. Ed. etc. T. II. Edimbourg 1814. *in*-4°.

(*Quatrième extrait. Voy. p* . 133 *de ce vol.*)

(ON se souvient, que la section 3e. du chapitre II traite de la démonstration mathématique; que cette section est divisée en trois articles; que le premier article, qui a fait l'objet de notre précédent extrait, traite de la circonstance d'où dépend essentiellement l'évidence démonstrative; et que cette circonstance, suivant notre auteur, est la nature même du principe des raisonnemens mathématiques, toujours fondés sur des définitions. L'article second, que nous allons extraire, continue ce même sujet. En voici le titre : *Jusqu'à quel point il est vrai que toute évidence mathématique peut se résoudre en propositions identiques.* C'est maintenant l'auteur lui-même qui va parler).

J'ai eu occasion de faire mention, dans la première section du chapitre précédent (1), d'une théorie relative à la nature de l'évidence mathématique, très-différente de celle que je viens d'exposer. Selon cette théorie, (proposée, je crois, dans l'origine par Leibnitz) toute évidence mathématique se résout finalement dans la perception de l'identité; l'innombrable variété de propositions que l'on a découvertes, ou qui *restent* encore à découvrir, dans la science, n'étant que des expressions variées de la simple formule, $a = a$. Un écrivain très-distingué, comme mathématicien et comme philosophe, a donné sa sanction à cette doctrine dans les termes les plus exprès." Le géomètre, dit-il, »avance de supposition en supposition. Et »retournant sa pensée sous mille formes, c'est »en répétant sans cesse, *le même est le même*, »qu'il opère tous ses prodiges.„

Comme cet exposé de l'évidence mathématique ne peut point s'accorder avec les observations précédentes, il devient nécessaire, avant d'aller plus loin, d'en examiner la valeur, et d'indiquer les circonstances qui l'ont fait accueillir.

---

(1) Voyez notre extrait de cette section, p. 49 de ce volume. (P. P. p.)

Cette assertion, que toute évidence mathématique se résout finalement dans la perception de l'identité, a paru à quelques personnes, une conséquence de la doctrine communément reçue, qui représente les axiomes d'Euclide comme les *premiers principes* de tous nos raisonnemens subséquens en géométrie. Sur ce point de vue du sujet, je n'ai rien à ajouter à ce qui a été dit ci-dessus (1). L'argument que j'ai dessein de réfuter, est d'une nature plus subtile et plus délicate ; et contient un mélange de vérité, qui ne contribue pas peu à lui donner de la vraisemblance. Cet argument se fonde sur cette simple considération, que les notions géométriques d'*égalité* et de *coïncidence* sont les mêmes ; et que, même en comparant des espaces de figures différentes, toutes nos conclusions empruntent finalement leur poids de l'application supposée d'un triangle sur un autre ; application, dont l'objet est purement d'*identifier* ces deux triangles, en tout ce qui se lie à la grandeur et à la figure (2).

(1) Voy. p. 25 et suiv. de ce volume. (P. P. p.)

(2) C'est probablement en vue de cette doctrine, que quelques auteurs élémentaires, étrangers à l'Angleterre, ont nommé *identiques* les triangles dont les côtés, les angles et l'aire peuvent convenir. La différence de lieu

Quant à la vérité de cette assertion, je n'élève aucune espèce de doute. Quiconque prendra la peine d'examiner un théorême des élémens de géométrie plane, où deux espaces différens se trouvent comparés, verra aisément que la démonstration, en remontant aux principes sur lesquels elle repose, aboutit à la quatrième du premier livre d'Euclide; proposition dont la preuve dépend entièrement de l'application supposée d'un triangle sur un autre (1). . . . .

En général, il semble presque évident, que l'égalité de deux espaces ne peut être démontrée, qu'en faisant voir, que l'un peut être exactement appliqué sur l'autre, ou qu'étant divisés, à l'aide de quelque construction géométrique, ils offrent des parties dont la

---

et de situation (dont ne s'occupe pas le géomètre) semble avoir été considérée par eux comme trop peu importante pour distinguer ces triangles dans la pensée, et en conséquence ceux-ci ont paru n'être aux yeux du logicien qu'*un seul et même triangle*. Cette idée a été exposée par Aristote d'une manière explicite : « Les choses égales, dit-il, sont celles dont la quantité » est la même. » (Met. IV. c. 16.) et plus précisément encore. » Dans les quantités mathématiques, l'égalité est » l'identité. » (Met. X. ch. 3).

(1) Nous supprimons un détail donné en confirmation de cette vérité, qui ne sera probablement pas contestée. (P. P. p.)

somme, d'après le même principe de superposition, se trouve égale de part et d'autre. C'est à imaginer les constructions les plus simples pour parvenir à cette fin, que s'emploient principalement le talent et l'invention du géomètre.

Et ce n'est pas le géomètre seul, qui raisonne d'après ce principe. Si l'on a dessein de convaincre un homme de bon sens, mais étranger aux mathématiques, de la vérité de quelque théorême d'Euclide, on ne peut le faire qu'en mettant sous ses yeux quelques opérations analogues à celles que le géomètre soumet à notre entendement. On en a un exemple sensible dans une sorte de développement expérimental de la quarante-septième proposition du premier livre d'Euclide. A cet effet, on forme un triangle rectangle en découpant une carte; puis, par un procédé simple et ingénieux, on partage les carrés, de manière que ceux des deux côtés couvrent l'espace occupé par celui de l'hypoténuse. Au vrai, cette manière de comparer par superposition, actuelle ou idéale, est la seule épreuve à laquelle on en puisse appeler pour prouver l'égalité. Et c'est de là, que, selon une logique rigoureuse, on devroit tirer la définition de l'égalité géométrique. On peut inférer d'un passage de Proclus, que telle étoit

l'opinion d'Apollonius (1). Ce sujet est discuté avec beaucoup d'étendue, de subtilité, et de savoir, dans une des leçons de mathématiques du Dr. Barrow.

Je suis fort porté à croire que la plupart des écrivains, qui ont soutenu que toute évidence mathématique se résout finalement dans la perception de l'identité, ont eu présente à la pensée la doctrine que je viens de développer; et qu'ils se sont fait illusion à eux-mêmes, en employant les mots d'*identité* et d'*égalité*, comme littéralement synonymes et comme pouvant indifféremment être substitués l'un à l'autre. C'est cependant ce qui n'est pas fondé en logique, soit qu'il s'agisse du fait, soit qu'il s'agisse de l'expression. Quand on affirme, par exemple, que, « si deux droites s'entrecoupent dans un cercle, le rectangle des parties de l'une est égal au rectangle des parties de l'autre; » peut-on dire, en parlant avec propriété, que le rapport de ces rectangles puisse être exprimé par la formule $a=a$? Ou, pour prendre un exemple plus frappant, lorsqu'on dit

---

(1) L'auteur, dans une note justifie Euclide de s'être écarté de cette rigueur logique, par des raisons tirées de la forme de ses élémens et de l'état des connoissances de ceux à qui ils sont destinés. (P. P. p.)

que « l'aire d'un cercle est égale à celle d'un » triangle qui a la circonférence pour base » et le rayon pour hauteur; » ne seroit-ce pas un paralogisme manifeste d'en inférer, que le triangle et le cercle sont une seule et même chose? Dans ce dernier cas, le Dr. Barrow lui-même a jugé nécessaire, pour concilier le langage d'Archimède avec celui d'Euclide, de recourir à la distinction scolastique de la *coïncidence actuelle* et *potentielle*. Si donc on veut employer le principe de *superposition* à la défense de la théorie, mise en quelque sorte à la mode, sur l'évidence mathématique, il faudra, je pense, introduire une distinction analogue entre l'*identité actuelle* et l'*identité potentielle* (1).

---

(1) *Cum demonstravit Archimedes circulum æquari rectangulo triangulo cujus basis radio circuli; cathetus peripheriæ, exæquetur; nil ille, si quis propius attendat, aliud quicquam quam aream circuli seu polygoni regularis indefinite multa latera habentis, in tot dividi posse minutissima triangula, quæ totidem exilissimis dicti trianguli trigonis exæquentur; eorum vero triangulorum æqualitas e sola congruentia demonstratur in elementis. Unde consequenter Archimedes circuli cum triangulo (sibi quantumvis dissimili) congruentiam demonstravit. Ita congruentiæ nihil obstat figurarum dissimilitudo; verum seu similes sive dissimiles sint, modo æquales, semper poterunt, semper posse debebunt congruere. Igitur octavum axioma vel nullo modo conversum valet, aut*

Mais pour qu'on ne m'accuse point de dénaturer l'opinion que je combats, je la donnerai dans les termes mêmes de l'auteur, qui en a fait un sujet particulier de dissertation; et qui me semble avoir présenté ses argumens avec autant de force qu'aucun de ceux qui pensent comme lui.

" Toutes les propositions des mathématiciens sont identiques, et représentées par » cette formule, $a = a$. Ce sont des vérités » identiques, exprimées sous des formes diverses ; c'est le principe de contradiction » énoncé et enveloppé d'une manière variée; » puisque réellement toutes les propositions » de ce genre sont contenues dans ce principe. Mais, selon notre faculté de concevoir, il y a, entre ces propositions, cette » différence, que les unes sont ramenées au » premier principe de toutes et se résolvent » en ce principe par une longue suite de raisonnemens, et les autres par un chemin » plus court. Ainsi, par exemple, cette proposition $2+2=4$ devient à l'instant celle-ci, $1+1+1+1=1+1+1+1$; c'est-à-dire,

---

universaliter converti potest ; nullo modo , si quæ istic habetur congruentia designet actualem congruentiam ; *universim , si de potentiali tantum accipiatur.*

Lectiones mathematicæ, *sect. V.*

» le même est le même; et à proprement par-» ler, c'est ainsi qu'elle doit être énoncée: s'il » se trouve qu'il y aît, ou qu'il existe, quatre » êtres, en ce cas il existe quatre êtres. Car les » géomètres ne s'occupent pas de l'existence; » mais cette existence est seulement hypothé-» tiquement sous-entendue. De là naît une » certitude éminente pour celui qui saisit les » raisonnemens; en effet, il observe l'identité » des idées. Telle est cette évidence qui force » immédiatement l'assentiment, et que l'on » nomme mathématique ou géométrique. Elle » n'est pas toutefois, par sa nature, exclusi-» vement propre aux mathématiques; car elle » naît de la perception de l'identité, qui peut » avoir lieu, lors même que les idées ne re-» présentent pas l'étendue (1). „

---

(1) *Omnes mathematicorum propositiones sunt identicæ, et repræsentantur hac formula, a = a. Sunt veritates identicæ, sub varia forma expressæ; imo ipsum, quod dicitur, contradictionis principium, vario modo enunciatum et involutum; siquidem omnes hujus generis propositiones revera in eo continentur. Secundum nostram intelligendi facultatem, ea est propositionum differentia, quod quædam longa ratiociniorum serie, alia* [*aliæ*] *autem breviore via, ad primum omnium principium reducantur, et in illud resolvantur. Sic, v. gr., propositio* 2 + 2 = 4 *statim huc cedit* 1 + 1 + 1 + 1 = 1 + 1 + 1 + 1; *i, e, idem est idem; et proprie loquendo, hoc modo enunciari debet : si contingat adesse vel existere*

Je ferai sur ce passage une seule remarque, également applicable à toutes les tentatives que l'on a faites pour établir l'opinion dont il s'agit. L'auteur confond deux choses essentiellement différentes ; la nature des *vérités* qui sont les objets de la science, et la nature de l'*évidence* sur laquelle ces vérités reposent. Accordant, pour apprécier l'argument, que toutes les propositions mathématiques puissent être représentées par la formule $a=a$, il ne s'ensuivroit nullement que chaque pas du raisonnement, qui conduit à

---

quatuor entia, tum existunt quatuor entia; nam de existentia non agunt geometræ, sed ea hypothetice tantum subintelligitur. Inde summa oritur certitudo ratiocinia perspicienti; observat nempe idearum identitatem; et hæc est evidentia assensum immediate cogens, quam mathematicam aut geometricam vocamus. Mathesi tamen sua natura priva non est et propria; oritur etenim ex identitatis perceptione, quæ locum habere potest, etiamsi ideæ non repræsentent extensum.

L'extrait ci-dessus (d'une dissertation imprimée à Berlin en 1764) est fort connu en Ecosse parce qu'il a été cité par le Dr. Beattie, dans son *Essai sur la vérité* (p.221 de la seconde édition [et 206 de la troisième]). Comme cet auteur n'a point donné son opinion sur ce sujet, je soupçonne qu'on a cru qu'il approuvoit la doctrine dont il s'agit. Ce n'est que par une telle supposition, que je puis m'expliquer à moi-même la facilité avec laquelle cette doctrine a été admise par un si grand nombre de nos logiciens septentrionaux. (A)

ces conclusions, soit une proposition de même nature ; et que, pour sentir pleinement la force d'une démonstration mathématique, il suffise d'être convaincu de cette maxime : *toute chose peut être avec vérité affirmée d'elle-même* ; ou en bon français (1), *le même est le même*. Une lettre écrite en chiffres, et l'interprétation de cette lettre par un habile déchiffreur, peuvent aussi être considérées comme étant à tous égards la même chose. Et elles sont telles en effet précisément comme l'un des membres d'une équation est la même chose que l'autre membre. Mais suit-il de là, que toute l'évidence sur laquelle repose l'art de déchiffrer, se résout dans la perception de l'identité ?

Il y a même lieu de douter, que l'on puisse dire, en parlant avec exactitude, de cette simple équation arithmétique $2 + 2 = 4$, qu'elle est représentée par la formule $a = a$. La première est une proposition qui affirme l'*équipollence de deux expressions différentes* ; équipollence qu'il est souvent très-important de démontrer. L'autre est tout-à-fait insignifiante et nugatoire ; et ne peut, par aucune supposition possible, admettre la moindre application pratique. Quelle idée donc nous

(1) En bon anglais.

formerons-nous de la proposition $a=a$, si nous voulons la considérer comme représentant une formule telle que le théorême binomial de Newton ? Quand on l'applique à l'équation $2+2=4$ (qui par son extrême simplicité et parce qu'elle nous est très-familière, s'offre à nous comme un axiome), le paradoxe ne paroît pas aussi évidemment absurde; mais dans l'autre cas, il est évidemment impossible d'y attacher aucun sens.

Je ne me serois pas arrêté si long-temps sur cette théorie de Leibnitz touchant l'évidence mathématique, si je n'avois observé parmi quelques logiciens récens (en particulier parmi les disciples de Condillac) une disposition croissante à étendre cette théorie à toutes les différentes sortes d'évidences, qui résultent des divers emplois de nos facultés de raisonnement. Condillac lui-même établit son opinion sur ce point avec la plus parfaite confiance." *L'évidence de raison con-»siste uniquement dans l'identité*: c'est ce que »nous avons démontré. Il faut que cette vé-»rité soit bien simple pour avoir échappé à »tous les philosophes, quoiqu'ils eussent tant »d'intérêt à s'assurer de l'évidence, dont ils »avoient continuellement le mot dans la bou-»che (1). „

(1) Logique, ch. IX.

La démonstration à laquelle il fait ici allusion est singuliérement concise; et si l'on accorde les deux données sur lesquelles elle repose, elle ne peut manquer d'être universellement reconnue pour irrésistible. La première est, " que l'évidence de toute *équation* » mathématique est celle de l'identité. » La seconde, " que ce que, dans les autres scien- » ces, on nomme *proposition* ou *jugement*, est » au fond précisément de la même nature que » les équations. » Mais il sera bien, en cette occasion, de laisser notre auteur parler pour lui-même:

" Mais, dira-t-on, c'est ainsi qu'on raisonne » en mathématiques, où le raisonnement se » fait avec les équations. En sera-t-il de même » dans les autres sciences, où le raisonnement » se fait avec des propositions? Je réponds, » qu'*équations*, *propositions*, *jugemens*, sont » au fond la même chose, et que par consé- » quent on raisonne de la même manière dans » toutes les sciences (1). "

Sur cette démonstration, je ne ferai aucun commentaire. La vérité de la première assertion a été suffisamment discutée; et la seconde (qui n'est que la fausse notion de jugement, donnée par Locke, et rendue beaucoup plus fausse par l'expression) est trop puérile pour

(1) *Ibid*, ch. VIII.

mériter qu'on la réfute. Il est triste de penser, qu'un écrivain qui, dans ses premières années, a si admirablement développé la puissante influence du langage sur les conclusions spéculatives, a laissé après lui, dans une de ses dernières publications, un éclaircissement si mémorable de sa doctrine favorite.

Ce fut manifestement en vue d'établir d'une manière plus complète la même doctrine, que Condillac entreprit un ouvrage, qui n'a paru qu'après sa mort, sous le titre de *Langue des calculs*; et qui, disent ses éditeurs, ne devoit être que le prélude d'autres travaux, plus intéressans et plus difficiles. D'après les circonstances dont ils parlent, il sembleroit que l'intention de l'auteur étoit d'étendre à toutes les autres branches de la science, les conséquences qu'il s'efforce de déduire, relativement aux calculs mathématiques; et ses amis expriment beaucoup de regret, de ce qu'il n'a pu vivre assez pour accomplir un projet d'une si grande importance pour le genre humain. Je crois pouvoir dire avec assurance, qu'il est heureux pour sa réputation, qu'il n'aît pas pu aller au-delà de ce qu'il a fait; car la suite auroit fourni, par la nature même du sujet, une preuve expérimentale et palpable, de la manière vague et trompeuse dont

il avoit conçu son entreprise. Dans le volume qui a été publié posthume, la précision et la clarté mathématiques des détails où il entre paroissent, à un lecteur superficiel, réfléchir quelque partie de la lumière qui y règne sur les raisonnemens généraux auxquels ils sont mêlés; et pour de meilleurs juges, ces raisonnemens acquièrent du poids, parce qu'ils coïncident avec la doctrine de l'école leibnitzienne.

C'eût été peut-être une découverte mortifiante pour ce philosophe ingénieux et respectable, de s'apercevoir, qu'en généralisant une théorie de Leibnitz, il avoit rencontré une opinion mise en avant en Angleterre il y a plus d'un siècle, et dès long-temps oubliée : " Quand un homme raisonne (dit » Hobbes), il ne fait autre chose que con» cevoir une somme totale par l'addition de » plusieurs parties; ou un reste par voie de » soustraction. Si cela se fait avec des mots, » ce n'est que concevoir la conséquence des » noms de toutes les parties au nom du tout, » ou des noms du tout et d'une partie au » nom de l'autre partie. — Ces opérations ne » se font pas seulement sur les nombres, mais » sur toutes les choses qui peuvent être ajou» tées ou soustraites. — En mot, en toute es» pèce de matière où l'addition et la sous-

»traction peuvent trouver place, il y a place »pour la raison; et là où ces opérations ne »peuvent avoir lieu, la raison n'a rien à »faire.„

» De tout cela, nous pouvons inférer ce „qu'on entend par le mot *raison*, en tant „qu'il désigne une des facultés de l'esprit. La „*raison* en ce sens n'est que le *compte* (c'est-„à-dire, l'attraction et la soustraction) des „conséquences des noms généraux dont on „est convenu de se servir pour *marquer* et „*signifier* nos pensées.— Je dis *marquer*, pour „le cas où nous comptons pour nous-mê-„mes; et *signifier*, pour le cas où nous dé-„montrons ou justifions nos raisonnemens „aux autres (1).„

En conséquence de cette définition, Hobbes a donné à la première partie de ses *Elémens de philosophie*, le titre de CALCUL (2), ou LOGIQUE, envisageant évidemment ces deux mots comme synonymes. Je citerai de ce traité un seul article, non assurément à cause de sa valeur intrinsèque, mais à cause de l'espèce d'intérêt qu'il reçoit de sa coïncidence avec les opinions de quelques écrivains modernes." J'entends par raisonnement un cal-»cul. «

(1) Leviathan, ch. V.

(2) *Computatio*.

„cul. Calculer est *prendre la somme de plu-* „ *sieurs choses ajoutées ensemble*; *ou de l'une* „ *ôtant l'autre*, *trouver le reste*. Raisonner est „ donc la même chose qu'*ajouter* et *sous-* „ *traire*; (et si l'on veut en outre *multiplier* „ et *diviser*, puisque ces deux opérations ren- „ trent dans les premières). Ainsi tout rai- „ sonnement se réduit à ces deux opérations „ de l'esprit, l'*addition* et la *soustraction* (1). Combien ce jargon est d'accord avec l'assertion *de Condillac*, *que toutes les équations sont des propositions*, et que toutes les propositions sont des équations!

---

(1) *Per ratiocinationem autem intelligo computationem. Computare vero est* plurium rerum simul additarum summam colligere, vel una re ab alia detracta, cognoscere residuum. *Ratiocinari igitur idem est quod* addere *et* subtrahere; (*vel si quis adjungat his* multiplicare *et* dividere, *non abnuam*, *cum* multiplicatio *idem sit quod æqualium* additio, divisio *quod æqualium quoties fieri potest* subtractio). *Recidit itaque ratiocinatio omnis ad duas operationes animi*, additionem *et* subtractionem.

La logique de Hobbes a été dernièrement traduite en français, sous le titre de *Calcul ou Logique*, par Mr. Destutt-Tracy, qui l'a annexée au troisième volume de ses *Elémens d'idéologie*; et cet ingénieux traducteur en fait le plus grand éloge. « L'ouvrage en masse (dit-il) » mérite d'être regardé comme un produit précieux des » méditations de Bacon et de Descartes sur le système » d'Aristote, et comme le germe des progrès ultérieurs » de la science. » *Disc. prél.* p. 117.

Mais ces spéculations de Condillac et de Hobbes se rapportent au raisonnement en général, et c'est du raisonnement mathématique seul que nous sommes en ce moment immédiatement occupés. Que l'évidence particulière qui accompagne *celui-ci* ne peut pas se résoudre dans la perception de l'identité, c'est, j'espère, ce qui a été suffisamment prouvé au commencement de cet article; et l'extension plausible, que fait Condillac, de cette même théorie à nos raisonnemens dans toutes les différentes branches de la science morale, fournit une forte présomption additionnelle en faveur de notre conclusion.

Je termine ici cette longue digression, dans laquelle j'ai été insensiblement entraîné par les erreurs de quelques étrangers célèbres, touchant la nature de la démonstration mathématique; et je reviens à l'examen de la distinction entre les sciences qui reposent finalement sur les faits, et celles dans lesquelles les *définitions* ou *hypothèses* sont les seuls principes de nos raisonnemens (1).

---

(1) L'auteur introduit par cette transition le troisième article de cette troisième section du second chapitre. Ce troisième article est intitulé : *Continuation du sujet.—L'évidence de la philosophie mécanique ne doit pas être con-*

Observations du Rédacteur.

A la fin de l'article que l'on vient de lire, l'ingénieux auteur renvoie à ce qu'il a dit au commencement. Il pense y avoir suffisamment prouvé que l'évidence particulière qui accompagne le raisonnement mathématique ne peut pas se résoudre dans la perception de l'identité. Recourons donc à cette preuve. Elle se trouve consister toute entière en réfutation.

I. L'auteur commence par remarquer, que quelques personnes fondent l'opinion qu'il rejette sur celle qui prend les axiomes pour premiers principes. Et comme il a combattu celle-ci, il en conclut que sa conséquence doit être fausse. Un tel argument a en

---

fondue avec celle qui est proprement dite démonstrative ou mathématique. — Erreur opposée de quelques écrivains récens. Par ce titre seul, on peut juger que la question agitée dans le second article (objet du présent extrait) n'est plus reproduite, et qu'ici commence une question toute différente. Il conviendra peut-être, par cette raison, après avoir terminé nous-mêmes ce qui a rapport à l'objet qui nous occupe, de reprendre, dans le suivant, quelques parties, que nous avons laissées en arrière pour ne pas interrompre une discussion nécessaire. Ce sera probablement, pour nos lecteurs, un nouveau moyen de clarté. (P. P. p.)

effet beaucoup de force pour ceux qui sont partis d'une certaine théorie sur les axiomes pour en conclure l'assertion contestée ; mais il n'en a point pour les autres. Le rédacteur de cet article se range parmi ces derniers. Il a dit et il pense encore, que le mathématicien avance de supposition en supposition; que c'est en retournant sa pensée sous diverses formes, qu'il arrive à d'utiles résultats ; que c'est la reconnoissance de quelque identité qui autorise chacune de ses conclusions ; et toutefois il a dit et il persiste à croire, que les axiomes mathématiques ne font que tenir la place ou de définitions ou de théorêmes; et que les définitions sont les seuls principes des sciences de la nature de la géométrie. Voici ses propres expressions (1). « J'observe que de » bonnes définitions initiales sont les seuls » principes rigoureusement suffisans dans les » sciences de raisonnement pur........ C'est » dans les définitions que sont véritablement » contenues les hypothèses dont ces sciences » partent......... On pourroit concevoir [toujours dans ces mêmes sciences], que les » principes fussent si nettement posés, que » l'on n'y trouvât autre chose que de bonnes

(1) *Essais de philos.* T. II, p. 29, à Genève chez Paschoud, 1804.

» définitions. De ces définitions retournées,
» résulteroient toutes les propositions subsé-
» quentes. Les diverses propriétés du cercle
» que sont-elles autre chose, que diverses
» faces de la proposition qui définit cette
» courbe? — C'est donc l'imperfection (peut-
» être inévitable) de nos conceptions, qui a
» engagé à faire entrer les axiomes pour
» quelque chose dans les principes des scien-
» ces de raisonnement pur. Et ils y font un
» double office. Les uns remplacent des dé-
» finitions. Les autres remplacent des propo-
» sitions susceptibles d'être démontrées.»

Il est manifeste que celui qui a tenu de tout temps ce langage n'a pas fondé son opinion, vraie ou fausse, relativement à l'évidence mathématique, sur une opinion fausse relativement aux axiomes; ou du moins, qu'étant si parfaitement d'accord avec Mr. Dug. Stewart en ce qui concerne les premiers principes des mathématiques, ce n'est point de là que dérive l'apparente discordance de ses expressions et de celles de son ami, sur ce qui concerne le principe de l'évidence mathématique dans la déduction démonstrative. Dès lors il est évident que ce premier argument de l'auteur reste pour lui comme nul.

II. Passons au second. Celui-ci est encore

purement négatif et personnel. Il s'adresse à ceux qui dérivent, d'un principe propre à la géométrie, l'assertion que l'auteur combat. De ce que l'égalité en géométrie se démontre par la congruence, ces philosophes se pressent de conclure, que, dans toutes les mathématiques, les vérités reposent sur l'identité. Ceux donc qui n'ont jamais songé à donner un tel appui à l'assertion contestée ne peuvent absolument pas se rendre à l'attaque dirigée contre cet appui. Il est probable qu'un très-grand nombre de partisans du principe de l'identité, considéré comme base de la démonstration, se trouvent (comme le rédacteur peut ici le dire de lui-même) tout à fait étrangers à la manière de raisonner que l'auteur réfute; et n'ont point formé leur opinion relativement à l'évidence mathématique d'après la congruence (*réelle* ou *potentielle*) de deux espaces. C'est ce que le rédacteur affirme ici, quant à lui, de la manière la plus positive; et de là résulte que l'argument personnel (1), dirigé contre ceux qui ont été mené d'une de ces opinions à l'autre, ne l'atteint point.

Il est un peu plus difficile de prouver cette affirmation, que quand il étoit question des

---

(1) *Ad hominem*.

axiomes, parce que ceux-ci ne peuvent pas manquer de s'offrir aux recherches du logicien, au lieu qu'il n'est pas appelé à prévoir l'application inconsidérée du principe de superposition à toute espèce de démonstration. Si cependant il fait voir que son opinion sur la démonstration dérive de principes universels et tout différens de celui qu'on a en vue, il aura fait, je pense, tout ce qu'il est possible d'attendre de lui.

Qu'il soit maintenant permis au rédacteur de quitter la tierce personne, et pour éviter quelques longueurs et quelques expressions indirectes', d'établir nettement son opinion et la marche qu'il a tenue en l'exposant.

Dès les premières pages de ma logique, je pars de la distinction à faire entre les deux genres de vérité; la *conditionnelle* et *l'absolue*. Puis j'ajoute :

„ Le moyen unique, par leqnel nous connoissons si une proposition conditionnelle „ est vraie, ou le caractère d'une telle vérité, est l'identité bien établie entre le „ principe et la conséquence. Cette identité „ n'est pas complète sans doute; mais elle „ est telle à quelque égard, que la consé- „ quence doit être toute entière comprise „ dans le principe (1). „

(1) *Ess. de phil.* T. II, p. 2. — Voyez à la fin la note A.

Traitant ensuite des sciences selon leur genre, j'appelle sciences *de raisonnement pur* celles qui ne s'occupent que de la vérité conditionnelle. Je cherche, d'une manière générale et abstraite, les caractères de ces sciences. J'en fais ensuite l'application aux mathématiques dans les deux branches qu'elles comprennent; et c'est par cette voie, que je me trouve avoir déterminé la nature de la démonstration. J'ai soin du reste de faire remarquer que la nature du raisonnement pur, ou proprement dit, ne dépend nullement du sujet, et qu'il n'est propre aux mathématiques qu'en ce sens que ces dernières s'occupent de raisonnement d'une manière exclusive et n'y mêlent point des propositions de vérité absolue, comme font les sciences de *fait et d'expérience*. En voilà assez, je crois, pour faire voir que ce n'est pas témérairement que j'affirme n'avoir en aucune façon conçu la nature de la démonstration d'après le point de vue borné de la superposition. Je ne puis donc, quant à moi, donner mon assentiment à un argument qui n'attaque que ceux dont l'opinion a cette base.

III. On est toujours long quand on réfute une réfutation. J'aurois donc tort de m'étendre au-delà de ce qui est strictement nécessaire pour établir nettement l'état de la

question. Je ne discuterai pas des opinions qui me sont étrangères, telles que celles de Leibnitz (1), de l'auteur d'une Dissertation latine imprimée à Berlin en 1764, de Barrow, Condillac, Destutt-Tracy. Il me suffit d'avoir répondu, pour moi et pour ceux qui pensent comme moi, aux deux seuls argumens de l'auteur, contre l'opinion que j'ai dès long-temps adoptée.

J'ajouterai cependant un mot au sujet d'une remarque, que l'auteur introduit en disant, qu'elle est *applicable à toutes les tentatives que l'on a faites pour établir l'opinion dont il s'agit.* « Accordant, dit-il, „que toutes les propositions mathématiques „puissent être représentées par la formule „$a = a$, il ne s'ensuivroit nullement que „chaque pas du raisonnement, qui conduit „à ces conclusions, soit une proposition de „même nature ». Je prie l'auteur de cette objection de vouloir bien réfléchir un instant sur le sens du mot *pas* ramené à son expression propre et non figurée. Certainement un *pas du raisonnement* n'est autre chose qu'une proposition. Si donc on accorde que toute proposition est représentée par $a = a$, il faudra bien que tout *pas* soit de même nature.

(1) Voyez à la fin la note B.

Quant à la lettre chiffrée, certainement elle diffère de la non-chiffrée quant aux signes écrits; comme aussi les plus exagérés partisans du principe de l'identité ne nieront pas que l'expression *deux plus deux* ne soit différente de l'expression *quatre*. Dans l'un et l'autre cas le signe diffère, le sens que l'on a en vue est le même.

IV. Les observations précédentes ont pour but de prouver que, dans les procédés de raisonnement (procédés que les mathématiques offrent dégagé de tout mélange), on déduit les conséquences en s'appuyant constamment sur le principe d'identité. Je dois dire un mot maintenant de la raison pour laquelle je crois nécessaire d'établir solidement ce principe et de le mettre au-dessus de toute attaque. Cette raison est, qu'à l'instant où on le perd de vue, on court risque de confondre deux genres de vérités, que nous savons tous qu'il faut distinguer. Ce qu'il importe de prévenir, c'est le passage inaperçu du relatif à l'absolu; c'est une conclusion vicieuse, déduite régulièrement d'une hypothèse, et témérairement appliquée à ce qui est indépendant de cette hypothèse. Ce sophisme, qui paroît grossier, a néanmoins été commis plus d'une fois et le sera, dans quelques occasions déceptrices, par ceux qui n'auront pas pleinement analysé le travail du raisonnement.

Tout se réduit, sans doute, en fait de raisonnement, à reconnoître que la conséquence est bien déduite du principe. Mais quel est le caractère auquel on reconnoîtra que cette déduction a été bien faite? C'est ce que ne disent pas ceux qui rejettent le caractère de l'identité. Et j'avoue que je ne conçois pas quel autre on pourroit tenter d'y substituer. Celui-là est simple et clair. On peut, à chaque proposition, s'arrêter pour voir si elle n'est que le développement d'une précédente ; et si, par inadvertance on sort du genre, en mêlant des faits aux hypothèses, on est ramené forcément à celles-ci (1).

Si Jean Bernouilli et Leibnitz avoient reconnu leurs hypothèses aussi nettement qu'Euler les reconnut plus tard, ils n'auroient pas été divisés d'opinion sur la nature des logarithmes des nombres négatifs et imaginaires. Si Huyghens n'avoit vu, dans le travail du mathématicien, que le retournement de ses propres hypothèses, il ne se seroit pas servi peut-être de l'expression que rapporte Leibnitz. Ce dernier lui ayant montré, qu'une quantité mêlée d'imaginaires pouvoit être convertie en quantité

(1) Voyez à la fin la note C.

réelle. « Huyghens, dit Leibnitz, trouva „ cela si admirable, qu'il me répondit qu'il „ y a là-dedans quelque chose qui nous est „ incompréhensible» (1).

Je connois un professeur de logique, qui a coutume, dans ses cours, d'embarrasser à dessein ses élèves par des questions relatives aux rapports des quantités négatives et positives (2). Si un paradoxe les arrête, ils se tiennent pour avertis, qu'il ne peut y avoir dans les conséquences, que ce qui est implicitement contenu dans le principe; et ils se donnent le soin de bien affermir celui-ci, je veux dire, de le réduire à des termes parfaitement clairs; après quoi, il ne leur en coûte point de lever les difficultés. Mais si l'on n'est pas bien préoccupé de cette vérité fondamentale, on ne saura à quoi imputer l'anomalie, ou l'apparente contradiction, des conséquences.

Personne n'admire plus sincèrement que

---

(1) *Leibnitz. Opera*, T. III, p. 372. *Lettre à Varignon.*

(2) Il leur demande par exemple,

1.° Si -1 est plus petit que *zéro*?

2.° S'il est vrai que ce soit une absurdité d'établir une proportion de cette espèce : *Le plus grand est au plus petit comme le plus petit au plus grand*?

3.° Pourquoi donc cette proposition est-elle vraie : $+1 : -1 = -1 : +1$?

je ne fais le génie de Jaq. Bernouilli, qu'il a si heureusement appliqué à la théorie des probabilités; et je ne fais certainement aucune injure à sa mémoire, en le produisant comme un exemple de la facilité avec laquelle le mathématicien, séduit par ses belles découvertes, oublie un instant quel est le genre de vérité qui lui est propre. J'ai en vue la dernière réflexion de son *Art de conjecturer*. D'une formule (très-belle sans doute et très-ingénieuse) par laquelle ce profond penseur a apprécié la probabilité d'approcher du rapport des causes en multipliant les effets; tout-à-coup il conclut à la régularité des lois qui gouvernent l'univers (1).

On ne me reprochera pas d'avoir tiré mes exemples des écrits de quelques raisonneurs médiocres; et l'on voudra bien croire, que si j'avois voulu puiser à de telles sources,

---

(1) *Unde tandem hoc singulare sequi videtur, quod si eventuum omnium observationes per totam æternitatem continuarentur, (probabilitate ultimo in perfectam certitudinem abeunte) omnia in mundo certis rationibus et constanti vicissitudinis lege contingere deprehenderentur; adeo ut, etiam in maxime casualibus atque fortuitis, quandam quasi necessitatem, et, ut sic dicam, fatalitatem agnoscere teneamur; quam nescio annon Plato intendere voluerit, suo de universali rerum apocatastasi dogmate, etc. Art. conj. P. IV. fine.*

j'aurois eu beaucoup de facilité à multiplier mes citations.

Je pense donc enfin, qu'il faut que celui qui travaille dans les sciences de raisonnement pur soit bien averti, qu'il ne fait autre chose que retourner ses hypothèses, et que c'est là le seul moyen de prévenir des erreurs assez dangereuses. L'opinion que je soutiens n'est donc point simplement une affaire de spéculation, dont il me seroit aisé de faire le sacrifice; c'est une règle pratique qui doit servir de base à la partie de la logique qui s'occupe de cette espèce de vérité.

V. Je dirai maintenant pourquoi, attaché comme je le suis, au principe de l'identité, je crois néanmoins pouvoir espérer de ne différer qu'en apparence de l'excellent philosophe qui rejette ce principe. C'est parce que nous pensons l'un et l'autre que les définitions sont les vrais principes des mathématiques, et que tout le reste en dérive. C'est là sans doute l'objet principal. Et je m'assure, que quand ce philosophe viendra à discuter (avec plus de détail que son sujet ne l'appeloit à le faire) le vrai caractère de la bonne déduction, il finira par admettre, sinon les mêmes expressions, du moins au fond le même principe que j'emploie.

Je vois en effet, et par son ouvrage et par

sa correspondance, que ce sont les expressions sur-tout qu'il censure; et quant à ce point là, je serai très-disposé à y apporter les changemens qu'il voudra bien lui-même me suggérer, pourvu toutefois qu'elles rendent correctement ma pensée.

Ainsi après lui avoir exposé, dans une lettre, mes idées au sujet du principe d'identité, j'ajoutois: " Tout cela revient à dire, que la „ conséquence est contenue toute entière „ dans le principe. Ne pourroit-on pas don„ ner à toutes les propositions mathémati„ ques cette tournure: *Dire telle chose, c'est* „ *dire telle autre chose?* „— Mr. Dug. Stewart me répond là-dessus: " Je suis parfaitement „ d'accord avec vous, quant à l'esprit et à „ la substance de votre remarque. Celui qui „ admet la définition ou l'*hypothèse* ne peut „ pas nier ses diverses conséquences logiques, „ pourvu qu'il soit en état de comprendre „ chaque pas de la marche par laquelle le „ principe et les conséquences sont liés en„ semble. Je ne suis pas sûr toutefois que, „ pour le gros des lecteurs, vous ne présen„ tiez pas cette proposition d'une manière „ trop concise et trop figurée, quand vous „ dites que la conséquence est *contenue* dans „ le principe, ou qu'affirmer l'un c'est affirmer „ l'autre. Tout au moins je pense qu'il y a lieu

„ de craindre que ces expressions ne suggèrent „ de faussesidées à ceux qui ne prendront pas „ garde au sens précis que vous donnez aux mots „ que vous employez.» Je suis donc tout prêt à remplacer le mot *contenue* par un équivalent. Mais ce mot me semble pris ici dans un sens familier aux logiciens; car c'est précisément ainsi que l'on dit communément que l'espèce est comprise dans le genre (1).

Un autre mot, que relève Mr. Dug. Stewart, est celui de proposition *identique*(2). Il me fait remarquer, que plusieurs bons logiciens ont appelé de ce nom les propositions

(1) Si l'on peut dire que la notion de triangle est comprise dans celle de polygone, on pourra dire de certaines propositions sur les triangles qu'elles sont comprises dans leurs analogues sur les polygones. Si donc on a prouvé, par exemple, que dans tout polygone, les angles extérieurs sont égaux à quatre droits, on pourra de ce principe tirer la conséquence pour les triangles. Et cette conséquence semble pouvoir être dite contenue dans son principe.

(2) Mr. D. St. reproche aussi quelque part au mot *d'identité* d'être emprunté des scolastiques, mais ce n'est point là une tache à mon avis; car (comme disoit Leibnitz en parodiant un mot de Virgile); il y a de l'or dans ce fumier. De plus en anglais on pourroit peut-être se passer de ce mot, en français on ne le peut pas. Nous parlons une langue timide, qui s'effraie du moindre néologisme.

tions qui ne font que répéter le même mot aux deux termes (A est A), et qu'ils désignent ces propositions comme inutiles et nugatoires. Je renoncerai sans discussion, sur l'autorité de ces logiciens, à l'expression que j'ai adoptée, quoique je pusse opposer autorité à autorité. Mais je desire conserver un mot qui exprime, de manière ou d'autre, ma pensée. Comme dit Campbell (1), cette phrase « quatre est quatre », n'offre qu'une proposition inutile et véritablement nugatoire. Mais dire « deux fois deux font quatre », c'est présenter la même idée sous deux faces; et un tel travail est, comme on sait, fort utile. Je m'étois accoutumé à appeler *tautologiques* les premières, et *identiques* les secondes. Je suis tout prêt à changer cette habitude, pourvu que l'on me fournisse un mot à substituer.

Enfin Mr. Dug. Stewart joint à ces critiques une remarque, qui fait voir qu'un des motifs, pour lesquels il s'est élevé contre le principe d'identité, est la crainte qu'il n'entraîne dans quelques conséquences fausses ou même dangereuses. Voici comme il s'exprime sur la fin de la lettre, dont je viens d'extraire les observations précédentes : « A

(1) Voyez *Bibl. Brit.* p. 32 de ce volume.

»toutes ces propositions, *comme vous les en-*
»*tendez*, je souscris sans difficulté. Mais n'est-il
»pas à craindre qu'elles ne fassent naître dans
»l'esprit de quelques lecteurs des idées diffé-
»rentes de celles que vous y attachez ? Et
»n'ont-elles pas une tendance à donner un
»air paradoxal à une doctrine, qui, lors-
»qu'elle est proposée d'une manière un peu
»pleine, ne donne aucune prise au doute
»ou à l'hésitation ? Quelle étrange consé-
»quence a été tirée de l'usage de ce mot
»*identité*, par un philosophe, tel que Di-
»derot ! *Interrogez*, dit-il, *des mathémati-*
»*ciens de bonne foi, et ils vous avoueront que*
»*leurs propositions sont toutes identiques ; et*
»*que tant de volumes sur le cercle, par exem-*
»*ple, se réduisent à nous répéter en cent mille*
»*façons différentes, que c'est une figure, où*
»*toutes les lignes tirées du centre à la circon-*
»*férences sont égales.* NOUS NE SAVONS DONC
»PRESQUE RIEN (1). „

Cette dernière conclusion, à laquelle arrive Diderot, est d'autant plus étrange, comme le dit celui qui la cite, que c'est précisément parce que les mathématiques travaillent sur la vérité conditionnelle, qu'elles sont douées d'une pleine certitude, ainsi que j'ai tâché

(1) Lettre sur les aveugles.

de le faire voir ailleurs (1), et que c'est par conséquent à ce titre qu'elles méritent éminemment le nom de *science*. Mais de ce qu'un philosophe, tel que Diderot, s'est égaré dans une conséquence, à laquelle sans doute il aspiroit, je ne crois pas que l'on doive conclure à la nécessité de changer un langage philosophique et conforme à la vérité. Si ce langage a une apparence de paradoxe, ce que je ne sens pas, il faut tâcher de le réformer, à quoi je suis bien disposé à coopérer.

Dans tout le volume que j'extrais, il n'est plus question de la discussion qui vient de nous occuper. Je ne crois pas en conséquence avoir occasion d'y revenir. Ce n'est pas même sans regret, et sans une sorte de répugnance, que je l'ai entreprise. Je ne la terminerai pas sans rappeler encore une fois que l'espèce d'opposition qui règne entre nos opinions est moins réelle qu'apparente, et que Mr. Dug. Stewart a jugé lui-même que c'étoit sur les mots que nous différions, plutôt que sur le fond des choses. (*P. P. p.*)

(1) *Des signes*, p. 15 et 25 et suiv. — *Essais de philos.* T. II, p. 12 et 13.

Notes du rédacteur relatives à ses propres observations.

NOTE A. (p. 271.)

Le lecteur équitable voudra bien se rappeler que l'ouvrage, dont ce passage est tiré, n'est que l'esquisse d'un cours fort étendu, dans lequel se trouvent développés, par des exemples et de toute manière, les simples énoncés du texte. A peine est-il nécessaire de dire ici en explication ce que j'entends par l'identité complète ou non complète entre le principe et sa conséquence. Si je conclus, par exemple, du genre à l'espèce, il y a identité incomplète; comme lorsqu'ayant prouvé une vérité de tout polygone, je l'affirme du triangle en particulier. Il y a identité complète dans une équation. Et on entend bien que l'identité dont il s'agit est celle de la quantité (du nombre des unités), et non de toute autre. Ces deux exemples me semblent suffire pour prévenir toute équivoque. (P. P. p.)

NOTE B. (p. 273.)

Quant à Leibnitz, je ne puis m'empêcher de remarquer, qu'il n'a pu former son opinion sur la nature de la démonstration, d'après une opinion sur les axiomes mathématiques

différente de la nôtre; car, sur ce dernier sujet il s'exprime en plusieurs endroits d'une manière conforme; entr'autres dans ses *Réflexions sur l'Essai sur l'entendement humain de Mr. Locke* (1).

» Mon opinion, dit-il, est donc qu'on ne doit » rien prendre pour principe primitif, sinon » les *expériences* et l'axiome de l'*identité*, ou, » ce qui est la même chose, de la *contradic-* » *tion*, qui est primitif......... Toutes les autres » vérités sont prouvables......... Cependant Eu- » clide a eu raison de prendre quelques axio- » mes pour accordés, non pas comme s'ils » étoient véritablement primitifs et indé- » montrables; mais parce qu'il se seroit ar- » rêté, s'il n'avoit voulu venir aux conclusions, » qu'après une discussion exacte des principes. » Ainsi il a jugé à propos de se contenter » d'avoir poussé les preuves jusqu'à ce petit » nombre de propositions; en sorte qu'on » peut dire, que, si elles sont vraies, tout » ce qu'il dit l'est aussi. Il a laissé à d'autres » le soin de démontrer ces principes mêmes, » qui d'ailleurs sont déjà justifiés par les ex- » périences; mais c'est de quoi on ne se » contente point en ces matières. C'est pour- » quoi Apollonius, Proclus et autres ont pris

(1) *Leibnitz opera*, T. II, p. 218.

» la peine de démontrer quelques-uns des » axiomes d'Euclide. Cette manière doit » être imitée des philosophes, pour en venir » enfin à quelques établissemens, quand ils » ne seroient que provisionnels, de la manière » que je viens de dire. „ (P. P. p.)

NOTE C. (p. 275.)

Dès qu'il est reconnu que le raisonnement repose sur le principe de l'identité, la clarté de l'expression devient un caractère suffisant de certitude ; et ce caractère est toujours susceptible d'être atteint. Euler disoit à un de ses disciples, qui lui proposoit je ne sais quelle difficulté sur une théorie de mathématiques pures : " Pour résoudre une difficulté de ce genre, il suffit de la proposer ; „ mais il faut le faire clairement, et voir vous-„ même avec précision où est le nœud à „ délier. „ *Des Signes*, p. 15. (P. P. p.)

ÉCONOMIE POLITIQUE.

FIRST AND SECOND REPORTS, etc. C'est-à-dire, premier et second rapports du Comité de la Chambre des Pairs, nommé pour faire des recherches sur l'état de la production, du commerce et de la consommation des grains, et sur toutes les lois qui s'y rapportent; auquel ont été renvoyées les diverses petitions présentées à la Chambre dans la session de 1813 et 1814, au sujet des lois sur les blés. Londres, 1814, petit in 8.° (1).

LE Comité divise en quatre parties l'objet de ses recherches. 1. Les moyens que possède actuellement le Royaume-uni de produire, sur son propre sol, le blé qui peut suffire à la consommation de ses habitans;

(1) Nous avons donné, dans la section d'agriculture, quelques fragmens de ce rapport, d'après un journal estimé. Ici nous envisageons le sujet sous le point de vue de l'économie politique, et d'après le rapport original, que nous avons sous les yeux, en évitant de répéter les interrogatoires analysés sous le point de vue agricole. (R)

et la probabilité que l'on peut avoir d'accroître ce produit, en y appliquant un plus grand capital. 2. La probabilité de tirer des grains du continent pendant l'année présente et dans la suite; en prenant en considération l'état de la monnoie, les changemens qui peuvent y survenir, et les prix auxquels les grains peuvent être importés et vendus au consommateur. 3. Jusqu'à quel point le producteur étranger pourroit faire concurrence au fermier du Royaume-uni dans les marchés de l'intérieur, si on permettoit en tout temps une libre importation. Ou en d'autres termes : A quel prix le fermier de la Grande-Bretagne pourroit-il élever le prix du froment; en prenant en considération tous les frais de culture, et le profit modéré que tout homme a droit d'attendre de son capital, dans quelque branche d'industrie qu'il l'emploie. 4. Une autre recherche importante qui a occupé le comité, est l'effet qu'a le prix du blé sur celui du travail, tant agricole que manufacturier. Pour en faire juger, il a dressé des états des prix payés pour fabriquer diverses sortes de marchandises pendant une suite d'années; de manière qu'en comparant à différentes époques et pour la même espèce de marchandise, ces prix à ceux du blé pendant les mêmes années, on

obtiendra des résultats propres à jeter quelque jour sur cette question.

Sous ces différens chefs, le comité range les dépositions qu'il a reçues, par une simple table, qui indique ce qui, dans ces dépositions, se rapporte à l'un ou à l'autre. Son rapport est terminé par des comptes ou tableaux authentiques relatifs au même sujet. Il n'est pas très-aisé de rassembler dans un extrait les membres épars de ces nombreux interrogatoires. Et cependant les matières sur lesquelles ils roulent sont d'un si grand intérêt, que nous aurions le plus grand regret à n'en pas citer quelques fragmens.

Commençons par une page de chiffres qui fait partie des comptes ou tableaux de la fin, en indiquant au moins sommairement les résultats les plus frappans qu'elle pourra nous offrir. C'est un état de la quantité de froment et de farine, exportée et importée en Angleterre depuis l'année 1697 jusqu'à 1813 exclusivement. (Les registres relatifs à cette dernière année ont été consumés, avec beaucoup d'autres, dans le dernier incendie de la douane).

Cet état, donné année par année, fait voir que de 1697 à 1727 inclusivement, il n'y a jamais eu plus d'importation que d'exportation. Les deux années suivantes (1728, 1729)

il y eut excès d'exportation. De 1730 à 1756, constamment excès d'exportation. Les deux années suivantes, c'est le contraire. De 1759 à 1766 inclusivement, l'exportation reprend le dessus. Le contraire a lieu dans les deux années suivantes. De 1769 à 1792 inclusivement, ce sont de continuelles alternatives, tantôt l'exportation et tantôt l'importation annuelle l'emportent. Enfin de 1793 à 1812 inclusivement, l'importation est constamment en excès.

Veut-on maintenant avoir quelque idée de l'étendue de ce commerce à différentes époques? Ce tableau présente les résultats suivans : De 1697 à 1727, l'importation fut très-foible, et la plus forte exportation s'éleva, en 1724, à 245 865 quarters. Cette année-là, il ne fut importé que 148 quarters. De 1728 à 1768, la plus forte eut lieu en 1750; elle fut de 947 602 quarters, l'importation de 279. Enfin dans la dernière période, de 1793 à 1812, la plus forte importation fut en 1810, de 1,530 691 quarters et l'exportation fut la même année de 75 785.

Quittons un instant les chiffres et ouvrons les interrogatoires.

Du vendredi, 17 *Juin* 1814.

Le Comte de Hardwicke occupe le fau-

teuil. — On lit l'ordre du jour et le procès-verbal de la veille. — Mr. Edouard Wakefield est introduit, et après avoir prêté serment, est interrogé comme suit :

Quel est votre état? — Je suis courtier de terres, résidant à Bury en Suffolk.

Avez-vous été vous-même fermier ? — Oui, plusieurs années.

Etes-vous instruit de l'état actuel de l'agriculture du pays ? — C'est l'objet dont je me suis exclusivement occupé.

D'après cela, pensez-vous qu'elle aît fait de grands progrès dans le cours de ces dernières années.? — Oui ; mais il y a une ligne fort supérieure au reste, de Lynn jusqu'à la Tamise, la frontière orientale des trois comtés de Norfolk, Suffolk et Essex, le long de la mer, précède le reste de deux siècles. Il est remarquable, que sur la côte orientale de l'Ecosse, on donne la même attention à l'agriculture.

Croyez-vous que ce pays pût produire beaucoup plus de grains, qu'il ne fait aujourd'hui? — Certainement, infiniment plus.

Pensez-vous qu'il pût produire un tiers en sus de ce qu'il produit ? — Je ne puis, sur une question si générale, avoir qu'une opinion fort générale. Mais je serois disposé à croire que l'augmentation pourroit aller beaucoup au-delà du tiers.

Pour accroître le produit du pays, ne seroit-il pas nécessaire d'y appliquer un plus grand capital?— Assurément. J'ai toujours vu que, sur la côte orientale de ce royaume, les capitaux étoient appliqués au fermage avec plus de libéralité que partout ailleurs. On y regarde avec plus de soin, qu'au Devonshire ou en d'autres lieux qui me sont connus, quel est le capital que possède celui à qui l'on remet ses terres à ferme.

Si, dans ces autres parties du royaume, on appliquoit des capitaux à l'agriculture avec autant de libéralité que dans le Norfolk et le Suffolk et dans les autres districts dont vous avez fait mention, ne croyez-vous pas que le produit en seroit accru?— Je n'en ai aucun doute.

Pourriez-vous dire quelle partie du produit brut vous avez coutume de donner au propriétaire de la terre à titre de rente, lorsqu'on vous charge d'estimer une terre en vue de la donner à bail?— Je pense que cela dépend beaucoup de l'usage et des habitudes des fermiers. Il y a des provinces où ils consentent à vivre à meilleur marché, et à faire un travail plus dur, qu'en d'autres. En stipulant des baux, il faut bien que nous nous conformions à la coutume du pays. Il est impossible d'opérer brusquement de grandes innovations.

N'avez-vous pas observé, dans votre pratique, que la part accordée au propriétaire dans le produit brut à titre de rente est moindre dans les terres qui sont dans un très-bel état de culture, que dans celles qui sont en moins bon état?— Certainement, il n'y a là-dessus point de doute.

Si vous étiez chargé de déterminer la rente que doit équitablement recevoir le propriétaire d'une ferme du Norfolk des mieux cultivées, quelle portion du produit brut lui assigneriez-vous?— Je me conformerois à l'usage général du pays, où les fermiers eux-mêmes portent cette portion à un cinquième.

Si vous étiez appelé à faire la même estimation dans le Devonshire, où vous dites que la culture est moins parfaite, quelle part donneriez-vous au propriétaire dans le produit brut?— J'ai vu, dans le cours de ces six dernières semaines, un grand nombre de terres sur lesquelles on consentoit à lui donner un tiers du produit brut.

Quand vous dites qu'il y a des provinces où les fermiers, étant disposés à faire moins de dépense et à se charger d'un plus dur travail, peuvent donner une plus forte rente, ne pensez-vous pas que c'est dans les parties du pays où la culture est le plus imparfaite que cela a lieu, plutôt que dans ceux où la

culture, soutenue par de forts capitaux, est portée à un haut degré de perfection.— Oui,

Quand vous parlez d'un travail dur, entendez-vous celui du fermier lui-même?— J'entends parler de ces districts dans lesquels le fermier consent à appliquer à sa ferme son propre travail manuel et celui de sa famille; et où il ne reçoit réellement pas pour cela de plus forts salaires que n'en recevroit un simple manouvrier. Tandis que dans les parties de l'Angleterre où il applique à la terre ses capitaux, son talent, et des ouvriers, le fermier inspecte comme un maître toute l'entreprise qu'il dirige.

Vous pensez que ce dernier système est plus heureux, et pour le fermier lui-même et pour le public?— Infiniment plus; car le public profite en entier du talent et du capital dont le fermier fait emploi.

Ne croyez-vous pas que ce qui nuit essentiellement à l'agriculture du pays, est qu'une partie considérable des cultivateurs ont peu ou point de capitaux?— C'est la principale raison pour laquelle le fermage d'Angleterre offre, dans les détails, tant de choses qui ne peuvent soutenir un examen rigoureux.

Du 24 juin 1804.

Patrice Milne est introduit, et après avoir

prêté serment, est interrogé comme suit:

En votre qualité de propriétaire de terres, n'avez-vous pas observé ce que coûte en Ecosse le travail agricole?— Oui.

N'avez-vous pas aussi été intéressé dans des manufactures?— Oui.

Où?— A Aberdeen.

Dans quelle espèce de manufacture?—De coton et de toiles.

Pouvez-vous exposer à ce Comité ce que vous avez observé touchant l'effet de la hausse ou de la baisse du prix des grains sur le prix du travail agricole en Ecosse?—En Ecosse, le travail, soit agricole soit manufacturier, est fortement affecté par la hausse ou la baisse du prix des grains et des vivres. J'ai toujours observé que, quand les grains et les vivres haussent, le travail, tant manufacturier qu'agricole, baisse; et que réciproquement, quand les grains et les vivres baissent, le travail hausse. La raison en est manifeste. Supposons cent ouvriers dans une paroisse; si les vivres haussent, ces ouvriers doubleront l'ouvrage; et comme il n'y a qu'une même demande de travail, il faudra que le travail baisse. Si, au contraire, les vivres viennent à baisser, les ouvriers font moins d'ouvrage, probablement pas la moitié; il faut donc aller chercher des ouvriers dans d'autres paroisses; la demande

du travail augmente, et le prix du travail hausse. J'ai toujours vu que le prix du travail dépendoit de l'offre et de la demande, comme toute autre espèce de marchandises et non du prix des grains. Le prix des grains a sans doute quelque effet sur le prix du travail, comme en a aussi le prix des souliers, ou le prix du drap; mais il ne me paroît pas que le prix du travail en dépende entièrement. Du reste, ce raisonnement s'applique à l'Ecosse, où en général il n'y a point de taxe des pauvres. En Angleterre, il faudroit sans doute raisonner autrement.

Quand vous dites que l'ouvrier fera double ouvrage, n'entendez-vous pas que la hausse survenue dans le prix des grains, et la difficulté de s'en procurer la même quantité qu'auparavant, le forceront à faire le travail nécessaire pour se procurer les jouissances dont il a l'habitude?— Oui, et souvent il arrive qu'il va trop loin en ce sens; et qu'en temps de grande cherté des grains, il travaille au-delà de ses forces: tandis que le bas prix des grains le rend paresseux.

Pourriez-vous donner au Comité quelque exemple particulier de travail agricole pour lequel vous ayez fait marché en temps de cherté et en temps d'abondance?— Je peux citer, comme un exemple assez frappant, ce qui

qui m'est arrivé l'année dernière. J'avois dessein d'enclorre une ferme à la fin de 1812, ou au commencement de 1813. Je mandai mon homme d'affaires, et je lui exposai que j'avois enclos plusieurs terres il y a environ vingt-cinq ans; qu'à cette époque, les clôtures m'avoient coûté 3 shel. par aune (*ell*) de 37 pouces; qu'un de mes voisins, il y a deux ou trois ans, avoit fait des clôtures pareilles, qui lui avoient coûté 5 shell. l'aune; qu'il me paroissoit avoir trop payé, et que j'espérois avoir ce travail à meilleur marché. Mon homme d'affaires me répondit, que les vivres étoient fort chers; que les ouvriers faisoient double ouvrage; qu'en conséquence le travail étoit peu demandé; et que l'année précédente il avoit été en état de faire de telles clôtures à un prix plus favorable que celui auquel j'en avois jamais fait. Et véritablement, il exécuta celle que je demandois à deux shellings et demi l'aune. Il revint ensuite à moi, et me rappela que je lui avois proposé de faire, sur une autre ferme, quelques fossés et quelques travaux de desséchement, mais que je croyois devoir différer d'un an, parce que je n'étois pas encore en possession de la totalité de cette ferme là. Il me demanda de lui permettre

d'entreprendre ces travaux tout de suite, parce qu'il les feroit à beaucoup meilleur marché ; qu'un grand nombre d'ouvriers manquoient d'ouvrage, parce que ceux qui étoient employés faisoient double travail. Je l'autorisai à faire ce qu'il desiroit, et en effet il fit marché pour creuser de très-grands fossés à six deniers (pence) par aune ; tandis qu'à présent, je ne crois pas que je pusse les faire faire à moins d'un shelling ou dix-huit deniers, à cause de la baisse du prix des vivres.

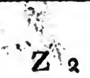
Pouvez-vous donner au Comité quelques informations sur l'effet que le prix des vivres a sur le travail de manufacture?— Quand les vivres me paroissent baisser de prix, je suis constamment dans l'usage de faire chercher des ouvriers, persuadé, que pour faire le même travail il faudra plus de bras. Lorsqu'au contraire les vivres haussent, je ne me mets guères en peine d'avoir beaucoup d'ouvriers, parce que je sais que les ouvriers travaillent davantage.

Le 8 juillet 1814, lord Lauderdale, l'un des membres du Comité, est interrogé sur le même sujet. Nous traduirons ici sa réponse à la dernière question qui lui est adressée.

Votre seigneurie croit-elle que le raison-

nement par lequel on prouve que le prix du travail doit être plus haut quand celui des vivres est plus bas et réciproquement, soit exactement applicable au travail agricole ?— D'après toutes les informations que j'ai pu recueillir, je crois que dans tout ouvrage à la tâche, ou dans tout travail en grand, le haut et le bas prix des grains ont le même effet sur le travail manufacturier et agricole. Quant aux salaires journaliers, ils se règlent par d'autres principes, parce que souvent la charité de celui qui fait travailler le porte à augmenter les salaires, lors même qu'il pourroit trouver des ouvriers à meilleur marché. De plus, en Angleterre, on a généralement recours à la taxe des pauvres pour suppléer à ces différences. En Ecosse, où la taxe des pauvres est peu de chose, le salaire journalier de l'ouvrier, dans le siècle dernier, s'est élevé proportionnellement peut-être plus qu'en Angleterre ; cette hausse toutefois n'a pas été en raison de la hausse du prix des grains. Par les rapports de ceux qui sont versés dans ces matières, nous savons que le salaire du journalier, à l'époque de l'union(1), étoit de cinq deniers anglais par jour, le prix

(1) De l'Ecosse et de l'Angleterre,



du gruau d'avoine] étant de 6 $\frac{3}{4}$ deniers par peck (1), et que ce même salaire n'a jamais surpassé la valeur d'un peck de gruau d'avoine avant l'année 1792. Maintenant un peck de gruau d'avoine se vend 1 sh. 3 den., et le salaire du journalier est, par jour, de 2 shell. à 2 shell. 6 den. Supposons ce salaire de 2 shell. 1 den. seulement, et l'on verra que le journalier reçoit, en sus de la valeur d'un peck de gruau, une valeur égale nominalement au double du salaire qu'il recevoit à l'époque de l'union.

(1) Picotin; le quart d'un boisseau.

BIOGRAPHIE.

The life, etc. C'est-à-dire, Vie de Jean Knox, contenant des éclaircissemens sur l'histoire de la réformation en Ecosse; des notices biographiques sur les principaux réformateurs; et l'esquisse des progrès des lettres en Ecosse, pendant une grande partie du seizième siècle; avec un appendice, qui consiste en lettres et autres manuscrits inédits; par Thomas M^c. Crie, docteur en théologie, ministre de l'Evangile à Edimbourg; 3e. édition, 2 vol. *in*-8°. de 450 pages. Edimbourg, 1814.

(L'ouvrage est divisé en neuf périodes, dont il sera probablement commode à nos lecteurs de connoître d'entrée le tableau: 1re. *période*. De 1505, époque de la naissance de Knox, à 1542, qui est celle où il embrassa la religion réformée. 2e. Jusqu'à 1549, où il sortit des galères de France. 3e. A 1554, où il s'enfuit d'Angleterre. 4e. A 1556, époque de son retour à Genève. 5e. A 1559,

où il retourna en Ecosse pour la dernière fois. 6°. A 1560, où il fut fait ministre de l'Evangile à Edimbourg, lors de l'établissement de la réformation. 7°. A 1563, où il fut acquitté d'une accusation de trahison. 8°. A 1570, où il fut frappé d'apoplexie. 9°. A novembre 1572, époque de sa mort. Nous ne suivrons pas scrupuleusement l'auteur dans sa marche, par l'impossibilité de traduire un aussi long ouvrage dans son entier. Tantôt nous l'extrairons avec quelque liberté, tantôt nous en traduirons d'assez longs fragmens).

Jean Knox naquit en 1505 en Ecosse, et probablement à Gifford, village du Lothian oriental ; son père descendoit d'une famille respectable ; sa mère s'appeloit Sinclair, et dans les persécutions qu'il eut à essuyer, il prit quelquefois ce nom pour s'y dérober. Sans être dans une grande aisance, ses parens purent lui donner une éducation libérale ; au sortir de l'école de Haddington, on l'envoya à l'université de St. André, qui étoit alors le séminaire le plus distingué du royaume. A cette époque, l'Ecosse n'avoit pas encore ressenti l'influence du renouvellement des lettres, qui s'étoit opéré en France et en Italie. L'enseignement y étoit borné à la philosophie d'Aristote, à la théologie scolastique, et au droit civil et canon. On étudioit le

latin dans les écoles; mais long-temps après que le grec étoit devenu sur le continent l'objet de l'enthousiasme des savans, et qu'en Angleterre même il étoit entré dans l'éducation, il restoit en Ecosse totalement ignoré. Quelques personnes l'apprenoient dans l'étranger, mais dans le pays même on ne l'enseignoit point publiquement, et les premiers qui en donnèrent des leçons d'une manière privée rendirent suspects d'hérésie ceux qui leur accordèrent une protection déclarée. En 1534, le baron J. Erskine amena avec lui de ses voyages un savant Français, qui s'établit à Montrose et y fit naître le goût de cette étude. L'hébreu étoit totalement négligé.

Knox apprit le grec à l'entrée de l'âge mûr; mais jusqu'à l'an 1560, il avoue que l'hébreu lui étoit tout-à-fait étranger. Il en gémissoit, et pendant son exil sur le continent, il se rendit maître de cette langue.

Le professeur de philosophie et de théologie dont il suivit les leçons à St. André étoit le célèbre J. Mair, plus connu sous le nom latin de Major, qui enseigna aussi Buchanan. Ce professeur, élevé en France, au sein de l'université de Paris, y avoit puisé des opinions conformes à celles de J. Gerson et de Pierre d'Ailly sur l'autorité des conciles et contraires à la suprématie temporelle du

Pape. Il étoit en conséquence disposé à blâmer les abus de la cour de Rome et de l'ordre épiscopal, à réduire le nombre des monastères et celui des jours de fête. Ses opinions sur le gouvernement étoient analogues à celles qu'il avoit sur l'église. Il enseignoit que l'autorité des Rois a sa source dans le peuple; que la tyrannie peut être réprimée, par la déposition et même par un jugement capital (1). La ressemblance entre ces principes et ceux que professèrent Knox et Buchanan est assez manifeste. Du reste, à juger des leçons de ce maître par ses écrits, elles contenoient peu d'instruction solide. Des questions vaines et frivoles, un servile assujettissement aux formes scolastiques laissent à peine au lecteur quelques vérités à glaner.

Bientôt Knox et Buchanan se dégoûtèrent de ces insipides travaux, et franchissant les bornes communes, s'élancèrent avec une noble ardeur dans une plus brillante carrière. Chacun d'eux, suivant le goût qu'il tenoit de la nature, se livra à de laborieuses entre-

(1) *Et casu quo regnum rex in tyrannidem convertat et etiam incorrigibilis, potest a populo deponi, tanquam a superiore potestate,..... Potes hunc tyrannum occidere; dum est licite condemnatus.* MAJOR, Expos. Matth. fol. 71. Paris. 1518. — Tert. sentent. fol. 139. Paris. 1517.

prises. Buchanan cultiva les lettres et la poésie. Knox se voua à l'étude de la théologie et aux travaux du saint ministère. Tous deux également animés de l'amour de la religion et de la liberté, furent exposés à bien des dangers et endurèrent les peines d'un long exil. Tous deux ont été en butte aux traits envenimés des ennemis de la noble cause qu'ils défendoient, et ont mérité la reconnoissance de ceux qui lui sont restés fidèles.

Il ne faut pas imaginer toutefois, que Knox aît pu se dépouiller tout-à-coup des préjugés de son temps et de ceux qu'il devoit à l'éducation même qu'il avoit reçue. Devenu maître ès arts, et chargé lui-même d'enseigner à l'université, il s'y fit admirer par la subtilité de sa dialectique. Il prit les ordres, et parvint à la prêtrise avant l'âge prescrit par les canons.

Mais peu de temps après, ses études prirent une nouvelle direction, qui amena chez lui une révolution dans ses sentimens religieux, et qui eut la plus grande influence sur toute sa vie. Peu satisfait des extraits des auteurs anciens qu'il trouvoit dans les écrits des scolastiques et dont on avoit coutume de se contenter, il prit la résolution de recourir aux originaux. Il y trouva une méthode dans la recherche de la vérité et dans

l'art de la communiquer, à laquelle il avoit été étranger jusques-là, et dont la simplicité le captiva, en dépit des préjugés d'éducation et de l'orgueil que lui inspiroit sa supériorité dans la vaine dialectique de l'école. Parmi les pères de l'église, il s'attacha surtout à Jérôme et Augustin. Les écrits du premier lui ouvrirent la seule source pure des vérités révélées, et lui firent comprendre l'utilité d'étudier les langues dans lesquelles ces vérités ont été primitivement énoncées. Dans ceux du second, il trouva des opinions qui lui parurent en opposition avec celles de l'église romaine. Dès lors il renonça à la théologie scolastique ; et sans secouer encore le joug de la superstition, il se trouvà prêt à recevoir de nouvelles lumières. Ce changement eut lieu vers l'année 1535 ; mais il paroît que ce ne fut que sept ans plus tard qu'il se déclara protestant. Pour se faire une juste idée de ses travaux subséquens, il est indispensable de présenter ici un tableau abrégé de l'état de l'église en Ecosse à cette époque.

Il n'y avoit pas, dans tout l'occident, de nation au milieu de laquelle les abus se fussent plus multipliés dans tout ce qui a rapport à la religion. L'ignorance du peuple avoit favorisé tous les genres d'imposture, corrompu le système religieux, et accru au-delà de to u-

tes bornes l'opulence et le pouvoir du clergé. La moitié des richesses nationales étoit entre ses mains, et par suite entre les mains d'un très-petit nombre de ses membres. L'avarice, l'ambition, l'amour des pompes mondaines régnoient dans cette classe privilégiée. Les évêques et les abbés rivalisoient en magnificence avec la noblesse, et l'emportoient sur elle par les honneurs qu'on leur rendoit. Ils étoient membres du conseil privé, seigneurs de session, membres du Parlement, et s'étoient dès long-temps emparés des principaux emplois de l'état. Une vacance d'évêché ou d'abbaye suscitoit de puissans compétiteurs, qui s'en disputoient la possession comme celle d'une principauté ou d'un petit royaume. Les mêmes artifices de négociation y étoient employés, et souvent on en venoit aux armes. Les bénéfices inférieurs étoient mis à l'enchère, ou donnés aux indignes favoris de quelques Grands, aux amis de jeu, aux chanteurs, aux complaisans, aux bâtards des évêques. Les bénéfices étoient accumulés sur une même tête, tandis qu'on laissoit vacans, pendant longues années, et sans aucun service religieux, de grandes paroisses livrées à des commendataires. Les évêques, en aucune occasion, ne daignoient exercer la prédication. Tout le clergé séculier suivoit cet

exemple; les ordres mendians étoient les seuls qui prêchassent; et toujours dans des vues mercenaires.

La vie de ce clergé, soustraite à la juridiction séculière, corrompue par l'opulence et la paresse, etoit devenue un objet de scandale. Professant la chasteté, exclus du mariage sous des peines sévères, les évêques donnoient au clergé inférieur l'exemple de la dissolution la plus déhontée; ils entretenoient publiquement des maîtresses; prodiguoient à leurs enfans illégitimes les plus riches bénéfices; donnoient leurs filles en mariage aux fils des nobles et des principaux gentilshommes, qui, séduits par d'immenses douaires, ne rougissoient pas de contracter ces impures alliances.

Par un effet de l'aveugle munificence des princes et des grands, les monastères s'étoient fort multipliés; et quoique ces établissemens eussent tellement dégénérés, qu'ils étoient publiquement reconnus pour servir d'asyle à l'impudicité, c'étoit un sacrilège d'en diminuer le nombre, d'aliéner leurs fonds, d'attenter à leurs privilèges. Le royaume étoit en proie à des moines de noms et de couleurs variées; mais tous également ignorans et corrompus.

Les évêques mêmes ne connoissoient l'é-

criture que par le missel; et l'usage de la Bible étoit sévèrement interdit aux laïques. Le service religieux se faisoit dans une langue que plusieurs prêtres n'entendoient pas; et quelques-uns ne savoient pas lire. On prenoit même le plus grand soin de dérober aux laïques les catéchismes composés et approuvés par le clergé.

L'Ecosse, par sa situation dans l'Europe, avoit été moins exposée que les pays plus voisins de Rome, aux troubles excités par l'ambition, les exactions et les anathêmes du Vatican. Mais cela même avoit permis au clergé d'exalter sans mesure, dans l'esprit des peuples, la vénération pour le St. Siège (1). Mais quoique les Papes ne nommassent pas aux prélatures d'Ecosse, ils ne manquoient pas de prétextes pour s'y mêler des affaires intérieures. Les causes civiles les plus importantes que les cours ecclésiastiques avoient attirées à elles, étoient fréquemment portées à Rome. On y envoyoit chaque année de fortes sommes pour des appels, des confirmations de bénéfices et autres objets analo-

(1) Luther disoit à ses amis que la visite qu'il fit à Rome en 1510 lui avoit été singulièrement utile, et lui avoit ouvert les yeux. Erasme s'exprimoit à peu près de même; ainsi que Jean Rough, l'un des réformateurs de l'Ecosse. (A)

gues, contre lesquels on recevoit des bulles, des images, et des reliques.

Il ne restoit presque de la doctrine chrétienne que le nom....... S'abstenir de viande le vendredi et payer la dîme à l'église étoit un moyen sûr de salut. Bâtir une chapelle, fonder un autel et la dotation d'un prêtre pour le desservir, donnoit le droit de tirer du purgatoire son ame et celle de ses parens. A peine aujourd'hui pouvons-nous concevoir que l'on prêche des sermons tels que ceux des moines de ce temps-là. Des contes de la légende sur les fondateurs de leur ordre, sa sainteté, ses miracles, ses combats avec le diable, ses veilles, ses jeûnes, ses flagellations; les vertus de l'eau bénite, du signe de croix, de l'exorcisme; les horreurs du purgatoire, et la délivrance des ames opérée par le saint; tout cela accompagné de plattes bouffonneries, étoit la base de leur prédication et prenoit la place de la morale de l'évangile.

Les lits des malades étoient assiégés, leurs derniers momens étoient troublés par d'avides prêtres, qui leur extorquoient des legs ou pour l'église ou pour eux-mêmes. A peine un pauvre cultivateur avoit-il rendu le dernier soupir que le vicaire entroit pour

recevoir son présent de mort (1). Ceux qui se refusoient à ces demandes encouroient les censures ecclésiastiques. Le service divin étoit négligé ; les églises étoient désertes, sur-tout depuis que les yeux avoient commencé à s'ouvrir sur les abus; les lieux saints, hors les jours de fêtes, n'avoient presque plus d'emploi, que pour servir d'asyle aux malfaiteurs, ou de lieu de marché et de divertissement. La persécution et l'interdiction de toute espèce de recherche étoient les seules armes par lesquelles les défenseurs de ce système de corruption et d'imposture cherchoient à le soutenir. Ils gardoient soigneusement toutes les avenues de la vérité. La science étoit regardée comme l'alliée de l'hérésie. Si quelqu'un osoit faire quelque insinuation défavorable au clergé, l'accusation d'hérésie le forçoit bientôt à fuir; ou s'il osoit y résister, il avoit à redouter la prison ou même le feu. Et lorsqu'enfin la lumière se fit jour, le clergé eut recours à des mesures extrêmes. Cet état de l'église en Ecosse exigeoit impérieusement une réforme.

Les opinions nouvelles avoient fait des

(1) Droit abusif du vicaire, fondé sur un simple usage du pays. (A)

progrès considérables dans ce pays, avant l'époque où Knox les professa. Patrice Hamilton, jeune homme qui descendoit de la maison des Rois (1), eut l'honneur, rare parmi les hommes de son rang, de s'élever au-dessus de toutes les craintes pour rendre hommage à la vérité, et de se placer au nombre de ses premiers martyrs. Né en 1504, il étoit destiné à l'église, et, selon la ridicule coutume du temps, on lui avoit, dès l'enfance, conféré l'abbaye de Ferne. Mais, dès l'an 1526, et avant que Henri VIII en fût venu à une rupture avec le St. Siège, un trait de lumière brilla à ses yeux, et parut sortir du sein des ténèbres sans qu'on en connoisse la source (2). Son respect pour la littérature ancienne; le peu de cas qu'il paroissoit faire de la philosophie de l'école; la manière libre dont il s'exprimoit sur la corruption du clergé, l'avoient déjà rendu suspect, lorsqu'il résolut de sortir de son pays pour acquérir de nouvelles lumières en voyageant sur le continent. Attiré par la réputation

(1) Son grand père, lord Hamilton, avoit épousé la sœur de Jacques III. (A)

(2) Dès 1525, un acte du parlement défendoit l'introduction en Ecosse des livres de Luther. On en peut conclure, comme très-probable, que dès lors quelques livres de ce genre avoient pénétré dans le pays. (A)

réputation de Luther, il se rendit à Wittemberg. Luther et Mélanchthon furent charmés de son zèle; ils le retinrent quelque temps auprès d'eux, et le recommandèrent ensuite à l'université de Marbourg, qui venoit d'être érigée par un prince éclairé, Philippe, landgrave de Hesse. Ce prince avoit mis à la tête de sa nouvelle université le savant et pieux Lambert d'Avignon, que l'amour de la religion réformée avoit engagé à quitter son pays natal et des places lucratives pour seconder les vues du fondateur de cet établissement. Lambert conçut une grande estime et un véritable attachement pour le jeune Ecossois, qui venoit auprès de lui chercher l'instruction et qui s'en montroit singulièrement avide. A mesure que celui-ci avançoit dans la connoissance des saintes écritures, il éprouvoit un ardent désir d'en faire part à ses compatriotes. En vain Lambert lui en faisoit sentir le danger; rien ne pouvoit l'ébranler, et il partit enfin de Marbourg pour retourner en Ecosse.

Le clergé ne lui donna pas le temps de répandre ses opinions. Sous prétexte d'une conférence, on l'attira à St. André, où l'archevêque Beatown le fit jeter en prison, puis livrer aux flammes, le der-

nier jour de février 1538, à l'âge de vingt-quatre ans.

Dans le cours de ce fatal procès, il soutint ses opinions avec fermeté et avec modestie; égalant en douceur, en patience et en courage les premiers martyrs du christianisme. En expirant, il s'écria : « Seigneur, „jusqu'à quand ce royaume sera-t-il plongé „dans les ténèbres? Jusqu'à quand souffriras-„tu cette tyrannie des hommes? Seigneur „Jésus, reçois mon ame. »

Nombre d'hommes instruits et la masse du peuple à St. André furent vivement touchés de voir périr d'une mort si cruelle un homme de haute naissance, dont ils admiroient la constance héroïque. Ce sentiment même donna lieu d'examiner de plus près les opinions pour lesquelles on l'avoit condamné, et le résultat de cette recherche fit plusieurs prosélytes à la nouvelle doctrine. Gawin Logie, recteur du collège de St. Léonard en inspira les principes à ses disciples; jusques-là que l'on disoit en proverbe de quelqu'un que l'on soupçonnoit de luthéranisme : « Il a bu à la fontaine de „St. Léonard. » Ces principes se firent jour chez les novices de l'abbaye, par la connivence de J. Winram, qui en étoit sous-prieur.

Ces opinions ne furent pas contenues dans l'enceinte d'une seule ville. Partout on vit des hommes qui envisageoient Patrice Hamilton comme un martyr. Le clergé s'en alarma et eut recours aux moyens extrêmes. D'exactes recherches furent faites contre les hérétiques; les bûchers furent allumés dans tout le royaume. De 1530 à 1540, nombre d'innocentes victimes furent immolées. Henri Forrest, David Straiton, Norman Gourlay, Jérôme Russel, Kennedy, Kyllor, Beneridge, Duncan Sympson, Robert Forrester, Thomas Forest, furent les plus illustres. Un petit nombre cédèrent à la crainte et abjurèrent leur croyance. Plusieurs s'enfuirent en Angleterre ou sur le continent. Parmi ces derniers furent quelques hommes savans, tels que Gawin Logie, George Buchanan, Jaques Harrison, etc. Quelques-uns d'eux rentrèrent ensuite dans leur terre natale. L'Angleterre, l'Allemagne, la France, et même le Portugal leur offrirent un asyle; et des universités étrangères profitèrent des talens de ces hommes distingués que leur patrie repoussoit de son sein.

Diverses causes concoururent pour prévenir l'effet de ces mesures violentes et pour permettre à la lumière de se répandre à travers les obstacles que lui opposoit le clergé.

La lecture des saintes écritures dans des traductions faites en langue vulgaire fut sans contredit une des plus efficaces. En vain les fauteurs de l'ignorance firent tout pour s'y opposer; le besoin de s'instruire, devenu général, trompa leur jalouse vigilance. Les marchands que leurs affaires appeloient à aller d'Angleterre ou du continent aux ports de Leith, Dundee et Montrose, y portoient des traductions de la Bible et des livres à l'usage des protestans. Un seul exemplaire de la Bible ou du Nouveau Testament servoit à plusieurs familles. Dans les heures silencieuses de la nuit, tandis que le sommeil régnoit autour d'elles, elles se rassembloient dans une même maison, où elles portoient en secret le livre sacré. Une personne choisie lisoit à haute voix, les autres écoutoient avec une attention recueillie. Ainsi se répandoit la connoissance des écritures, à une époque où il ne paroît pas qu'il y eût en Ecosse aucune prédication ou aucun enseignement public du culte réformé.

En recherchant les causes qui ont favorisé la réformation sur le continent, on a remarqué que les poëtes satiriques du temps eurent à cet égard quelque influence. Cette remarque s'applique à l'Ecosse. Long-temps avant la ré-

formation, les poëtes usoient de beaucoup de liberté et des personnes de haut rang les encourageoient à fronder les abus de l'église. Le même homme qui, sur l'appel du Pape, étoit prêt à s'armer contre les infidèles ou les hérétiques, entretenoit des poëtes, qui attaquoient la cour de Rome ou chansonnoient les moines; donnant un jour à l'*auto-da-fé* où les buchers étoient allumés au nom de la religion, et le lendemain à une farce destinée à tourner en ridicule la religion et ses ministres. Enivré de l'orgueil du pouvoir, et plongé dans le sommeil de l'indolence, le clergé ne donnoit aucune attention à ces attaques répétées, ou dédaignoit de les repousser. L'expérience seule lui apprit enfin qu'elles n'étoient pas sans danger; et avant qu'il l'eût appris, l'usage les avoit consacrées. Cette arme fut maniée avec beaucoup de succès par les amis de la religion réformée en Ecosse. Quelques-uns d'eux avoient un nom comme poëtes; d'autres, moins exercés, possédoient l'art de la plaisanterie. Ils peignoient, dans leurs satires, l'ignorance, l'incurie, les mœurs déréglées du clergé, et se moquoient de ses superstitieuses pratiques. Ces poëmes badins restoient dans la mémoire, et circuloient sans le secours de la presse, qui étoit alors dans l'absolue dépendance

des évêques. On ne s'en tint pas là et l'on fit, contre l'église romaine, une plus hardie entreprise. Des compositions dramatiques, écrites dans le même esprit, furent, à diverses reprises, jouées en présence de la famille royale, de la noblesse et d'une nombreuse assemblée, au grand déplaisir du clergé. Les évêques remirent souvent en vigueur les lois contre les vers séditieux et les ballades blasphématoires. Mais on continuoit de lire avec avidité des épîtres, des moralités, des psaumes en langue écossaise, malgré les défenses et les poursuites légales.

En 1540, indépendamment d'une multitude d'hommes du peuple, la doctrine de la réforme comptoit parmi ses sectateurs en Ecosse plusieurs personnages distingués par leur rang et leur caractère; le comte de Glencairn et son fils, lord Kilmaurs, lord Ruthven et d'autres seigneurs, des chevaliers, des avocats.

On a dit et répété, que le desir de partager les riches dépouilles de l'église pontificale, joint aux intrigues de la cour d'Angleterre, avoit jeté la noblesse écossaise dans le parti de la réforme. Plus tard sans doute cette cause eut quelque influence. Mais au temps que nous décrivons, l'espérance de renverser la religion établie étoit trop éloi-

gnée et trop incertaine, pour entraîner ceux qui n'auroient songé qu'à satisfaire leur cupidité, à des démarches qui mettoient dans le plus grand péril leurs fortunes et leurs vies; et à cette époque, le Roi d'Angleterre n'avoit pas acquis encore en Ecosse l'influence qu'il obtint depuis par d'artificieuses intrigues.

Le nombre des réformés s'accrut rapidement durant les deux dernières années du règne de Jaques V. Deux fois le clergé tenta de les frapper d'un coup mortel. Il présenta au Roi une liste, contenant les noms de quelques centaines d'hommes, plus ou moins opulens, qu'il dénonçoit comme hérétiques. Il demandoit leur condamnation, et cherchoit à le séduire par l'appât des confiscations. Au premier abord, Jaques repoussa cette demande avec des marques de déplaisir et de mécontentement. Mais telle étoit son aversion pour la noblesse et sa soumission au clergé, qu'il y a tout lieu de croire qu'il auroit cédé à ses instances, si, à la suite d'une entreprise malheureuse contre l'Angleterre faite sous l'influence de ce même clergé, le chagrin n'avoit altéré sa raison et mis à fin sa vie le 13 décembre 1542.

(*La suite à un autre Cahier.*)

VOYAGES.

TRAVELS IN SOUTHERN AFRICA, etc. C'est-à-dire, Voyages dans l'Afrique méridionale en 1803, 1804, 1805 et 1806, par LICHTENSTEIN, D. M., Prof. à l'Université de Berlin, etc. Traduit de l'allemand en anglais par A. PLUMPTRE. Londres 1812, 1 vol *in*-4°. de 400 pages.

(*Quatrième extrait. Voy. p.* 320 *du vol. préc.*)

(LES voyages autour du Cap de Bonne-Espérance sont un peu monotones. Les chariots attelés de bœufs y perdent souvent leur route. On rencontre des antelopes; de loin en loin des buffles et des éléphans; on traverse tantôt les déserts du Karroo, tantôt les défilés du Boggeweld ou du Roggeweld; on est reçu par les colons épars sur ce vaste territoire; on observe les Hottentots, les Boshimens, et, en passant, quelques établissemens d'agriculture, les vignes de Constance, etc. Comme tout cela est fort connu, nous croyons devoir éviter à nos lecteurs beau-

coup de détails; et parcourir très-rapidement le reste de cette relation).

Nous partimes d'Outeniqualand le 2 décembre, et nous eûmes bientôt atteint la rivière qui sert de limite à ce district. Elle porte le nom de rivière du Caïman. Au temps de Sparrman, elle s'appeloit Keerom'sriver. Peut-être son nom actuel vient-il du lézard appelé *leguan*, que l'on aura mal à propos confondu avec le caïman. Le leguan n'est pas un crocodile. C'est un animal amphibie fort doux, qui vit de végétaux, ou d'insectes. Il a de trois à six pieds de long, et porte au dos une dentelure, qui le rend hideux. Il habite alternativement les arbres et les rivières. On le prend aisément, quoiqu'il coure fort vîte, parce qu'il ne sait pas se dérober au danger. Sa chair et ses œufs sont fort estimés comme aliment.

Nous passames par Pampoen, où le Vaillant campa, en attendant que l'on eût ouvert un passage à travers le ravin du Caïman. Remarquons en passant, qu'il auroit pu s'éviter cette peine, puisque quelques années auparavant, les colons avoient tracé un chemin à travers ce dangereux défilé.

Sous un autre rapport, ce lieu a quelque célébrité, depuis que les Caffres, dans la dernière guerre que l'on a eu à soutenir con-

tr'eux, pénétrèrent jusqu'à cette partie des établissemens européens. . . . .

Vers le soir, nous arrivames sur les bords d'une belle rivière, nommée Daukamma, qui sort d'une vaste et profonde forêt. Nous fumes obligés de chercher un gué à une demi lieue de distance. La route que nous suivions passoit sur des marécages, au milieu d'arbres fort élevés. Une immense quantité de *cynanchum obtusifolium* jetoit de tous côtés ses rameaux entortillés. Le superbe *touraco* (1) jouoit au sommet des plus hauts arbres, étalant ses aîles d'écarlate aux derniers rayons du soleil. Après avoir traversé la rivière et une forêt, nous arrivames à une maison, d'où nous repartimes de grand matin. Notre chariot renversa, et nous arrivames fort tard au gîte. La fille de notre hôte, n'avoit que treize ans, et on lui en auroit bien donné le double. Elle étoit si grande et si grosse,

(1) Le *cuculis persa*, que les colons appellent *louri*. Il a les plumes vertes, les aîles écarlates, une couronne verte surmontée de rouge, et le bec rouge. Ils abondent dans les parties boisées de la colonie. Dans la saison des pluies, l'humidité les empêche de voler aisément, et l'on peut quelquefois les prendre avec la main. Au Cap on en voit souvent chez les gens riches; ils sont susceptibles de devenir fort apprivoisés. La rivière Daukamma s'appelle quelquefois, du nom de ces oiseaux, la *Louri*. (A)

qu'elle pesoit cent quarante livres. . . . . .

Après avoir passé la Neisna, nous nous trouvames sur le bord d'un lac. Bientôt nous vimes des ruines. C'étoient celles d'une grande ferme, nommée Melkhout. Elle avoit été construite vers le milieu du dernier siècle par un homme actif et intelligent, et étoit devenue postérieurement la possession d'un Anglais, qui a eu beaucoup à souffrir de la haine des Cafres. Ces sauvages, particulièrement irrités contre les Anglais, portèrent la destruction dans cette ferme avec un acharnement sans exemple. Ils ne se contentèrent pas de briser et de brûler les meubles, mais ils rasèrent les bâtimens. Heureusement ceux qui les habitoient s'étoient dérobés par la fuite à leur furie. Nous eumes peine à trouver, au milieu de ces ruines, un endroit où faire le feu. Il étoit facile de tracer par la pensée les bâtimens détruits, en observant les débris et les taillis d'alentour. Depuis quatre ans, que ce pillage avoit eu lieu, aucune main n'avoit touché les fruits des vergers et des vignes. Les légumes croissoient d'eux-mêmes sur leurs couches; tous les sentiers étoient obstrués par les herbes et les buissons. Je vis dans la vigne un cerf qui se régaloit de raisins. Je suivis son exemple; et malgré le défaut de culture, je les trouvai excellens. Les

haies de rose et de jasmin étoient en fleur; les orangers plioient sous le poids des fruits dont ils étoient chargés; les pêches, les abricots, les amandes, les bananes, s'offroient de toutes parts aux voyageurs, prêtes à tomber d'elles-mêmes, si personne ne se présentoit pour les cueillir.

L'art et la nature sembloient s'être unis pour tracer sur ce coin de terre un tableau propre à frapper l'imagination. Les formes libres et la forte végétation des plantes alimentaires, des allées sans art, bordées de rosiers fleuris, qu'aucun pied humain n'avoit foulées, tout cela, quand je portois la main sur quelque fruit abandonné, m'inspiroit une sorte de saisissement. J'éprouvois le même sentiment que j'aurois eu en parcourant les jardins d'un prince enchanté.

Le lac sur les bords duquel cette ferme est située a une lieue et demie ou deux lieues de tour. . . . .

A l'époque où la colonie fut prise par les Anglais, il y avoit, parmi les colons, une espèce d'insurrection... Au nombre des mécontens, étoit un homme devenu célèbre par la part qu'il avoit eue à la guerre des Caffres. Conrad Buys, Africain de naissance, avoit une petite ferme dans le district de Zwellendam. Il étoit, en 1795, un des plus chauds

patriotes, c'étoit le nom que prenoit le parti opposé au prince d'Orange. Quand les Anglais furent devenus maîtres de la colonie, il s'enfuit chez les Caffres. Ses amis disent que c'étoit par haine du nouveau gouvernement; les autres assurent que c'étoit pour se soustraire à un châtiment. Les mêmes talens qui lui avoient donné de l'influence parmi les insurgés, sa force, son courage, son ardeur, son éloquence, son activité, lui acquirent l'estime des sauvages. Il gagna la confiance de la mère de leur Roi alors mineur, et l'épousa selon les rites usités parmi les Cafres. Cette Reine s'appeloit Geika. Bientôt il partagea son autorité. Le frère du premier mari de Geika formoit des desseins contre son neveu, qu'elle parvint à déjouer avec l'aide de Buys.

Une année après la fuite de celui-ci, on vit éclater dans la colonie la guerre avec les Cafres, sans que l'on pût savoir précisément quelle part il pouvoit y avoir. Il est très-probable qu'il anima cette nation contre les Anglais, mais on ne peut pas se persuader qu'il encourageât les horribles brigandages commis par les sauvages contre ses compatriotes et ses amis. Ce qui est certain, c'est que, pendant tout le cours de cette guerre, il resta tranquille dans sa nouvelle

famille; et que le parti de la reine et du roi mineur ne fut pas mêlé dans ces troubles. Ce furent les tribus attachées au rival de ce jeune prince qui fondirent sur la colonie, en mettant tout le pays à feu et à sang. Si Buys suggéra cette invasion, ce dut être pour occuper l'oncle du Roi et le distraire de ses projets d'usurpation. Assez d'autres causes ont pu allumer la guerre; en particulier la passion du pillage, commune à tous les Cafres, et entretenue par une population, qui croît sans cesse, sans qu'il s'offre à elle de nouveaux moyens de subsistance. Il faut y joindre quelques actes de vengeance des colons; et quelque incertitude dans les mesures prises par un gouvernement nouveau, à moitié établi, et peu instruit des localités.

Aussi long-temps que les Anglais restèrent en possession du Cap, Buys resta chez les Cafres et continua de jouir de leur respect et de leur estime. Le général Janssens l'y trouva encore en l'année 1803, lorsqu'il fit la paix avec la reine Geika. Sa conduite néanmoins parut trop équivoque, et son influence sur cette nation trop dangereuse, pour que l'on vît avec indifférence continuer de telles liaisons. Le général Janssens demanda son retour dans la colonie, et

Buys y consentit. Il se fixa dans un lieu voisin de celui où passoit notre route actuelle (dans le Long-cloof), et le chef de notre caravane profita de cette circonstance pour recevoir de lui des informations utiles.

Il se rendit auprès de nous le 31 décembre. Les impressions défavorables que nous avions reçues à son sujet furent effacées à l'instant où il se présenta à nous. Sa taille de près de sept pieds, mais parfaitement proportionnée, sa force, sa bonne présentation, sa contenance ferme, son front élevé, sa physionomie expressive, la dignité qui régnoit dans tous ses mouvemens, nous frappèrent de la manière la plus agréable. Tels furent sans doute les héros de l'antiquité, tel fut Hercule, la terreur de ses ennemis et le plus ferme appui de ceux dont il entreprenoit la défense. Nous trouvames chez lui, et c'est ce à quoi nous nous attendions le moins, une modestie, une réserve dans les manières et dans la conversation, une douceur dans le ton et dans le regard, qui n'auroient pas laissé soupçonner qu'il venoit de vivre sept ans avec les sauvages, et qui ne contribuèrent pas peu à dissiper les préventions que nous avions conçues contre lui. Il nous donna avec beaucoup de complaisance toutes les informa-

tions que nous lui demandames; mais il évita soigneusement de parler de lui et de ses relations avec les Cafres. Cette réserve, accompagnée quelquefois d'un sourire, attestoit le sentiment de ses forces; et il étoit facile de voir qu'elle n'étoit pas l'effet de la crainte, mais d'un caractère élevé, qui l'empêchoit de trahir la vérité ou de donner prise à la médisance.

Nous fimes en ce même lieu (du Longcloof) une autre connoissance d'un genre fort différent; c'étoit un sourd-muet, nommé Gildenhuis. C'est un homme doué d'un talent naturel pour les travaux de la main, et qui s'est rendu fort utile en faisant des platines de fusil, des instrumens de toutes sortes et en général toute espèce de fine serrurerie. Il a appris tout cela de lui-même. Il nous montra plusieurs gravures et ciselures de sa façon en bois et en métal, qui n'indiquoient pas moins de patience que de génie. Comme il avoit eu très-peu de modèles, les formes et les ornemens étoient en général de son invention et faisoient preuve de son goût. Mr. Barrow a eu occasion de le voir et en parle avec une juste admiration. Ses manières ne nous parurent pas moins remarquables que ses ouvrages. Toutes ses actions, tous ses mouvemens, son air, sa

contenance

contenance marquoient une gaieté originale et une disposition innée à l'imitation dans le genre comique. Cela paroissoit sur-tout aux signes qu'il avoit inventés pour faire comprendre sa pensée. A l'aide de ces signes, il étoit en état de raconter, à ceux qui en avoient l'habitude, de longues histoires. Il prenoit plaisir, en employant pour cela sa sœur comme interprête, à nous donner l'idée de cette espèce de langage; et c'étoit pour nous une occupation fort agréable. Il représentoit un Hottentot, en pressant l'une contre l'autre les ongles de ses deux pouces, comme font les Hottentots pour écraser la vermine qui les incommode; un cheval, en imitant par le mouvement de ses deux index le mouvement du galop. Ces exemples suffisent pour faire comprendre comment il peignoit ses idées, et il le faisoit toujours avec autant de justesse que de gaieté. Son air annonçoit le contentement et le bonheur; et ses parens nous ont assuré qu'il ne connoissoit pas l'ennui.

Le commencement de la nouvelle année fut célébré, selon l'usage du pays, par des coups de fusil, tirés de toutes les fermes d'alentour, et auxquels nos dragons répondirent.

Le lendemain matin nous avançames dans le Long-cloof et nous visitames plusieurs excellentes fermes...... A midi nous nous arrêtames dans la maison d'un nommé Strydom qui avoit toute l'apparence de la pauvreté; mais où l'ombrage des vieux chênes, des arbres chargés de fruit, et un ruisseau coulant sur un lit de cailloux, nous promettoient un agréable repos. Notre hôte et ses frères soutenoient leurs familles principalement du produit de leur chasse. Ils battoient les montagnes au sud de leurs habitations, en poursuivant les éléphans, les buffles et les sangliers, que l'on trouve en grand nombre dans les vastes forêts de Sitzikamma. Peu de mois auparavant, ils avoient pris un éléphant mâle de quatorze pieds de hauteur, dont les défenses, qui pesoient près de cent cinquante livres avoient été vendues au Cap deux cents dollars. Ce colon nous assura que, quelques années auparavant, on avoit pris, dans ces quartiers, des éléphans haut de dix-huit pieds. Et des chasseurs expérimentés, qui avoient battu les lieux inhabités au-delà de la Cafrérie, m'ont certifié depuis, que ce récit n'étoit pas exagéré. Strydom vantoit beaucoup l'attachement de cet animal pour ses petits, et assuroit avoir vu de ses yeux une femelle

d'éléphant prendre son petit blessé sur ses défenses, et s'enfuir en le portant ainsi avec elle......

A quelque distance de là, le Long-kloof perd son nom. Le chemin monte jusqu'à une hauteur considérable, d'où l'on découvre la vallée de Kromme - river (la rivière courbe) .... A midi nous fimes station près de la rivière à l'ombre de quelques petits arbres (1). Le soir nous arrivames à la maison appelée Jagersbosch, que les Cafres avoient ci-devant pillée.

Ici, pour la première fois, nous vimes des Cafres. C'étoient une compagnie de cinq hommes et trois femmes, appartenant aux hordes de Conga. Ils étoient en partie de plaisir; ou, comme ils disoient eux-mêmes, ils se promenoient aux frais des colons et pour recevoir d'eux des présens. Ce qui rend fort incommode le voisinage de ces sauvages, c'est qu'en temps de paix, ils attendent comme une sorte de tribut, ce qu'en temps de guerre ils prennent par force. Ils viennent souvent en corps nombreux, séjournent plusieurs jours, ou même plusieurs semaines, sans presque sentir qu'on les oblige, quoique toujours entretenus par

(1) *Protea conocarpa.*

leurs hôtes ; les habitans se prêtent à ces importunités, afin d'éviter les querelles. Souvent en faisant la paix avec eux, on a tâché de fixer exactement les limites que l'une et l'autre nation doivent respecter et qu'elles ne peuvent enfreindre que d'un consentement mutuel. Mais c'est à quoi les Cafres n'ont jamais voulu se prêter, disant que la paix étoit inutile, si l'on ne pouvoit savoir réciproquement de ses nouvelles. Sous ce prétexte, ils parcourent la colonie par petits détachemens, dont quelques-uns vont même jusqu'à la ville du Cap ; ce qui est fort à charge aux colons. Leur importunité, leur nombre, la crainte d'avoir avec eux quelque affaire, vu qu'au moindre prétexte ils deviennent querelleurs, leur assurent une très-bonne réception. Ou si leur hôte, dans l'espérance d'en être plus tôt débarrassé, les tient à la petite ration, ils tuent sans façon un mouton pour se mieux nourrir. Comme eux-mêmes vivent au jour le jour, sans songer à l'avenir, ils envisagent le soin que les colons prennent d'élever des troupeaux, comme une chose superflue, et ils ne voient pas de raison pour ne pas partager avec eux. L'insolence de ces bandes voyageuses fut une des causes principales de la dernière guerre ; et l'impossibilité où l'on s'est trouvé de

mettre un terme à ces visites, en faisant la paix, est, pour l'avenir, un grand sujet de crainte et d'anxiété.

Les Cafres, qui étoient ici en visite étoient au nombre des plus pauvres de leur nation, sâles, mal habillés; trois d'entr'eux n'étoient pas de pure origine cafre, mais *bâtards* (1) de Gonaquas (2) et Cafres. Deux de ces derniers parloient un jargon hollandais, et au nom de tous nous demandèrent du brandevin. On leur en donna à chacun un verre; on fit de plus présent à chaque homme d'un couteau, et aux femmes de quelques grains de verre et de quelques boutons. Nous avions fort envie de voir leur adresse à lancer la sagaie; on mit une planche pour but; on marqua la distance de soixante pas, et on promit un mouchoir de coton rouge à celui qui frapperoit au but. Il fallut du temps pour y réussir; et comme ce jeu les amusoit, nous pumes voir clairement qu'il n'y avoit pas plus d'un coup sur trente qui portât juste. Mais aussi lorsqu'il portoit, l'arme étoit lancée avec tant de force, que la pointe de fer perçoit d'outre en outre la planche d'un pouce d'épaisseur.

(1) Métifs.
(2) Race hottentote.

Après cela, ils nous donnèrent, sans se le faire demander, une représentation pantomime de leur manière de combattre, en se rangeant sur deux files, et faisant voir, comment, par de rapides mouvemens du corps, ils lançoient leur trait contre l'ennemi. Ils imitèrent aussi leur manière d'éviter le coup qui leur est porté ; qui consiste à changer brusquement de place à chaque instant, en sautant çà et là avec de grands cris, se jetant quelquefois à terre, puis se relevant avec une prestesse incroyable pour viser et frapper de nouveau. La promptitude et la justesse de leurs mouvemens, la variété et les changemens rapides d'attitudes de ces guerriers déployant leurs formes athlétiques, offroit un spectacle très-nouveau pour nous et qui ne manquoit pas de beauté. Une autre scène s'ouvrit, lorsqu'ils produisirent leurs armes défensives. C'étoit d'abord un grand bouclier, fait d'une peau de bœuf durcie, taillée en rond et soutenue intérieurement par une croix de bois servant de poignée ; puis une courte branche de hassagai (1), coupée de manière à se terminer par un nœud de la racine. Cette arme, que les Hottentots appellent *kirri*, sert à dé-

(1) *Curtisea faginea*; bois ressemblant à l'acajou. (A)

tourner la sagaie en la frappant vigoureusement de côté. C'est à la fois une arme défensive et offensive, car au besoin on l'emploie comme une massue.

Comme il faisoit beaucoup de pluie, nous fimes entrer nos visiteurs, qui s'amusèrent jusques fort avant dans la nuit à danser à leur mode. Les hommes s'avancent sur une ligne, les bras croisés, marchant pesamment en faisant des mouvemens bisarres et désagréables à voir, de la tête, des épaules et de tout le corps ; tandis que les femmes tournent autour des hommes, l'une après l'autre, avec d'horribles grimaces. Ensuite ils chantent, ou plutôt ils hurlent d'une manière étrange, insupportable à l'oreille d'un Européen. Aucun instrument ne pourroit répéter une telle mélodie, dont les intonations ne sont mesurées par aucun intervalle analogue à ceux qui nous sont familiers. Ils réussissent cependant à l'imiter avec beaucoup de vérité sur les instrumens de leur invention. Une des femmes s'occupoit à faire des paniers de joncs, pareils à ceux dont parle Sparrman, et qui sont assez serrés pour tenir le lait. C'est un travail fort bien exécuté, et qui fait grand honneur à celui qui l'a inventé. Il faudroit, pour le décrire exactement, entrer ici dans trop de détails.

Quand tons nos chariots furent enfin rassemblés, nous partimes et nous avançames le long de la rive droite du Kromme-river......
A l'endroit où nous devions passer la nuit nous trouvames encore plusieurs familles, que les pilleries des Cafres avoient chassées de leurs domiciles, et qui avoient été reçues dans cet asyle. Dans ce nombre étoit une femme d'environ trente ans, si grosse qu'on estimoit son poids de trois cent cinquante livres. L'oppression et les palpitations dont elle souffroit dès long-temps indiquoient chez elle une hydropisie de poitrine.

Le cinq de janvier, vers midi, nous arrivames à la maison dite Leeuwenbosch.........
Dans l'après-midi étant allé me promener, selon ma coutume, je vis sur le bord d'un fossé, un mulot poursuivi par un grand serpent. Le pauvre animal étoit à l'entrée de son trou, lorsqu'il s'arrêta tout-à-coup comme s'il eût été incapable de faire un pas; et quoique le serpent ne le touchât point, il parut comme paralysé d'effroi. Le serpent tenoit la tête levée sur lui, ouvrant la bouche et fixant sur lui les yeux. Tous deux restèrent un instant immobiles. Dès que le mulot faisoit un mouvement pour s'échapper, la tête du serpent suivoit comme pour lui barrer le passage. Cette lutte dura

quatre ou cinq minutes, et ne finit que quand je m'approchai. Le serpent happa sa proie, et se glissa dans un buisson, où je tâchai en vain de l'atteindre. J'avois souvent ouï parler de l'espèce de pouvoir magique que le serpent exerce sur de petits animaux; de sorte que je pris beaucoup d'intérêt à cette scène. Je ne sais si l'on ne pourroit pas soupçonner, que le souffle empoisonné du reptile a l'effet de paralyser le mulot, plus encore que son regard et la terreur de la mort (1). Du reste c'est une chose remarquable et certaine, que les serpens, comme les chats, jouent avec leur proie avant de l'immoler. . . . . .

Nous nous levames de grand matin, pour nous rendre à la rivière Chamtoo, qui faisoit autrefois la limite entre les Cafres et la colonie. (Là se trouve une vaste forêt qu'habitent les éléphans. L'auteur s'y engage avec un chasseur, qui avoit tué précédemment un de ces animaux et se flattoit d'en retrouver le corps. Leur recherche n'a pas de succès; mais au re-

(1) Mais faudroit-il donc dire aussi que le souffle empoisonné d'un chien tient en arrêt une perdrix? Sur cette question de l'influence des serpens sur leur proie, nous avons eu occasion ailleurs de rapporter quelques faits et de citer les opinions opposées. (R)

tour, elle donne lieu à plusieurs histoires de chasse, dont l'une est comptée par un officier, nommé Ignace Muller. Cet officier avoit été d'une grande chasse, dont Barrow fait quelque mention, et où périt un homme nommé William Prince. Voici le détail de cette triste aventure, telle que Muller la raconta).

Muller et Prince étoient seuls au moment où s'offrit à eux la trace d'un très-grand éléphant; aussitôt ils se mirent à l'épier sur la pente d'une colline vaste et nue. C'est une règle établie, lorsqu'on trouve un éléphant dans ces sortes de positions, de tâcher de prendre sur lui le dessus du terrain, afin de pouvoir au besoin se sauver en grimpant au sommet, où l'animal, à cause de sa pesanteur, ne peut suivre le chasseur de toute sa vîtesse. Prince négligea cette précaution; il tira trop tôt et de trop loin, tandis que l'éléphant étoit au-dessus de lui et de son compagnon. Le monstre blessé fondit sur eux de haut en bas, tandis qu'ils poussoient leurs chevaux vers le sommet de la colline. L'éléphant ne court pas moins vîte que le cheval, pour peu que le terrain lui soit favorable. Celui-ci eut bientôt atteint les chasseurs, et Muller se trouvant le plus près de lui fut atteint à la cuisse d'un coup de défense. Il se crut perdu,

ne pouvant plus mettre au galop son cheval épuisé de fatigue, et voyant l'animal furieux, après un ronflement violent, dresser sa redoutable trompe sur sa tête. Mais le coup ne tomba pas sur lui ; ce fut à son compagnon qu'il fut adressé. Le malheureux fut à l'instant arraché de dessus son cheval et lancé en l'air. Muller, troublé d'effroi, continua de fuir, et commença à concevoir quelque espérance d'échapper, en voyant à ses côtés le cheval de Prince, qui couroit sans son maître, et qui le suivoit lui-même dans sa fuite. Il regarda derrière lui, et vit son malheureux ami à terre, et l'éléphant qui le fouloit aux pieds avec fureur. Il demeura convaincu, non sans un profond étonnement, que cet animal intelligent avoit fort bien distingué celui des deux qui l'avoit blessé, et qu'il exerçoit sur lui toute sa vengeance. Muller se rendit auprès de ses compagnons de chasse, pour qu'ils l'aidassent à recueillir les restes de Prince et à leur donner la sépulture : mais ils furent bientôt obligés de fuir ; l'éléphant étant sorti d'un bois voisin, pour assouvir encore une fois sa rage sur le corps défiguré de son ennemi. Tandis qu'il étoit acharné à sa destruction, les chasseurs, répandus de tous côtés, l'attaquèrent, et le firent tomber, comme une victime offerte aux mânes

de celui qui étoit l'objet commun de leurs regrets.

(Les voyageurs se rendent à la maison de Muller. De là, l'auteur va visiter une mine de plomb du voisinage. De retour chez Muller, ils y trouvent une compagnie de Cafres, qui étoient venus le visiter).

Cette troupe, au grand déplaisir des voisins, avoit passé quelques semaines à peu de distance de là, importunant tantôt l'un, tantôt l'autre, par des demandes répétées de tabac et d'eau-de-vie. Leurs parties de chasse rendoient ce séjour encore plus incommode. Elles détruisoient le gibier. Leur manière de chasser consiste à entourer un bois et à rassembler le gibier sur un point. Ils choisissent ensuite un endroit à leur gré, où ils font passer les animaux un à un ; l'un des plus adroits chasseurs s'y porte, et les attaque successivement avec la sagaie ou le kirri ; tellement qne pas un n'échappe. Muller nous assuroit que par ce moyen, ils tuent en une soirée quelque centaines de bêtes, antelopes, lièvres, chats sauvages, singes, etc. Comme ils ne peuvent en tirer parti, ils les laissent périr sur place, sans même enlever les peaux, qu'ils font cependant profession d'estimer plus que la chair. Il est facile de comprendre quel tort ces sortes de chasse font aux colons,

dont plusieurs ne vivent que de gibier, et réservent leurs bestiaux pour les vendre aux bouchers du Cap, qui viennent les acheter chez eux. Ce fut donc avec bien du plaisir, que l'on vit arriver ce jour-là même un officier député par le roi cafre Conga, portant ordre à cette troupe de revenir sur-le-champ. Geika venoit de se réconcilier avec le parti qui lui étoit opposé ; et Conga s'étoit soumis à elle. Cet ambassadeur étoit distingué des autres Cafres par son habillement. Il avoit pour manteau une peau de panthère, et portoit des bracelets d'ivoire ; une queue de chacal lui pendoit sur les genoux ; et sa tête étoit couronnée d'une touffe de poils de quagga (1). Il étoit extrêmement marqué de la petite-vérole, ainsi que plusieurs d'entr'eux, mais c'étoit le plus laid que nous eussions encore rencontré. Du reste, pour le jugement, l'intelligence et les connoissances utiles, il ne leur étoit point inférieur. Il s'appeloit Umluhngo.

(*La suite dans un prochain Cahier.*)

---

(1) *Equus quagga* de Linné ; il ressemble au zèbre, et a été pris par Edwards pour la femelle de cet animal, mais c'est une espèce distincte, dont les hordes ne se mêlent point à celles des zèbres. Il est plus grand et plus fort ; il s'apprivoise plus aisément et peut être employé à traîner des chariots. (A)

ANTIQUITÉS.

EXTRAIT D'UNE LETTRE relative aux manuscrits d'HERCULANUM et aux antiquités de POMPEIA.

NOUS transcrivons d'un journal allemand (1) la note suivante, qui n'a pas la fraîcheur de la nouveauté, mais qui contient quelques faits encore, à ce qu'il semble, assez imparfaitement connus.

Le 26 novembre 1813, on lut à la Société Royale des sciences de Copenhague, une lettre de Mr. Schubart, contenant plusieurs nouvelles littéraires d'Italie. Il rapporte entr'autres, qu'environ 300 manuscrits d'Herculanum (2) ont été déroulés; c'est une opération, qui exige une patience inimaginable; elle consiste, comme on sait, à coller la cendre du manuscrit, par petits morceaux, sur de

(1) *Leipziger Litteratur Zeitung.*

(2) Tous nos lecteurs savent que ces manuscrits sont charbonnés ou réduits en cendres sans avoir perdu leur forme, et sont encore susceptibles d'être lus, quand on peut parvenir à les dérouler. (R)

la peau de batteur d'or, à l'aide d'une eau gommée, en opérant peu-à-peu le déroulement de ces parties successives. Quand, après avoir employé plusieurs années à ce pénible travail, on arrive enfin à la dernière extrémité, où se trouve placé le titre de l'ouvrage, on découvre souvent que ce n'est qu'un contrat de vente, ou quelque autre écrit insignifiant. Mais on a trouvé aussi des morceaux importans. En voici l'état. 1°. Philomèdes [Philodème?] de l'influence de la musique sur la constitution de l'homme. 2.° Epicure, sur la nature, deux volumes. 3°. Philomède, sur la rhétorique, deux parties. 4.° Philomède, sur l'affinité entre les vertus et les vices. 5°. Philomède, sur les vices. 6.° Philomède, sur les poëtes. 7°. Philomède, fragmens philosophiques. 8.° Deometricus Geometricus, fragmens. 9°. Philostrate, sur le mépris déraisonnable. 10.° Carnisius, sur l'amitié. 11°. Colothes, sur le dialogue de Platon, intitulé Isis. 12.° Philodème, sur la religion. 13°. Chrysippe, sur la Providence.

De ces treize manuscrits déroulés, on n'a encore publié, par la voie de l'impression, que les deux premiers.

On travaille aux fouilles de Pompeia avec beaucoup de zèle; et comme on y procède d'après un certain plan, de manière à faire

tout le tour de l'enceinte, il y a lieu d'espérer, qu'un jour cette ville, sortie de dessous les cendres qui la recouvrent, offrira le monument de l'antiquité le plus remarquable.

MÉLANGES.

CORRESPONDENCE, etc. C'est-à-dire, Correspondance de feu G. WAKEFIELD et de feu C. J. FOX, de 1796 à 1801, principalement sur des objets de littérature classique. Londres 1813, *in*-8°. de 232 pages.

(CETTE correspondance, dédiée à lord Holland, contient un grand nombre de remarques sur les auteurs grecs et latins, où brille de part et d'autre beaucoup de goût et d'érudition. Des notes critiques de ce genre ne peuvent guères trouver place dans ce recueil. Nous n'extrairons donc que quelques lettres, ou quelques fragmens de lettres relatifs à des objets d'une autre nature. C'est dans le cours de cette savante correspondance, que Mr. Wakefield fut obligé de revêtir les prisons en vertu d'une sentence, dont la

la première mention, dans cet ouvrage, se trouve à la date du 1er. mars 1799. C'est Mr. Fox qui en parle dans la lettre suivante:)

De Mr. Fox à Mr. Wakefield.

Quoique je n'aie à vous offrir ni avis ni secours, je ne puis m'empêcher de vous écrire, pour vous dire combien je prends de part à votre procès.

La liberté de la presse me paroît détruite par la procédure contre Johnson et Jordan; et quant à ce qui vous concerne, j'ai d'autant plus à gémir, que je vois un homme que j'estime souffrir pour une cause qui désormais est perdue.

J'ai lu votre Lucrèce; j'ai fini le second volume. C'est, à mon avis, la meilleure édition que l'on ait faite d'aucun auteur classique. . . .

De Wakefield à Fox.

Hackney, 2 mars 1799.

Votre obligeante attention a été pour moi une douce consolation.... Ma défense, quoiqu'elle n'aît eu aucun succès, a paru à mes amis d'accord avec mon caractère. Les hommes du monde trouveroient peut-être qu'elle

a été, dans quelques points, trop sévère et même imprudente à l'excès. Mais une *telle* persécution, pour de *telles* choses, me remplit, je l'avoue, d'indignation et de chagrin, à un tel degré, qu'aucun mot ne peut rendre ce que j'éprouve.

L'approbation que vous donnez à mon Lucrèce, m'est singulièrement agréable. Je suis, etc.

(Après quelques lettres relatives à la même sentence, Mr. W. annonce à Mr. Fox, dans une lettre datée de la prison du King's Bench le 14 juin, qu'il va être transféré à celle de Dorchester, où il lui demande de lui adresser ses lettres littéraires; mais où il s'attend à vivre dans l'isolement, privé de livres et de tout moyen de travail. C'est de cette prison, que sont datées toutes ses lettres jusqu'au 29 avril 1801 inclusivement. La dernière de lui, dans ce recueil, est du mois d'août suivant, datée de Hackney, après sa sortie de prison. Nous allons continuer de citer quelques fragmens de cette correspondance, postérieurement à l'emprisonnement de W. et à sa translation à Dorchester).

De Wakefield à Fox.

De la prison de Dorchester, 6 *sept.* 1799.

Mr. Le courier de ce jour m'a apporté la

malheureuse nouvelle de l'accident qui vous est arrivé par un fusil qui a crevé dans vos mains. Croyez que vos amis les plus anciens et les plus chauds ne prennent pas plus de part que moi à vos peines et à vos plaisirs, et qu'ils ne se réjouiront pas plus que moi au moment où vous serez entièrement guéri. Voudrez-vous rendre justice à mes sentimens; et rester persuadé que je n'aurois point pris la peine de mettre sous vos yeux le passage suivant de Cicéron, si je n'avois été pleinement convaincu de votre bienveillance, de votre magnanimité et de l'amour sincère que vous avez pour la vérité ; si je n'avois une confiance entière dans la candeur de votre caractère, qui ne vous permettra pas de chercher à cette citation d'autre motif que l'ardent desir de vous voir approcher, autant qu'il peut se faire, des idées, peut-être exagérées, que je me fais de la perfection ? (1) *Ego*

(1) « Aussi long-temps que la république a été gou-
» vernée par ceux à qui elle en avoit elle-même confié le
» soin, j'ai tourné sur elle toutes mes pensées et je l'ai eue
» en vue dans tous mes travaux. Mais depuis que tout
» a été soumis à la domination d'un seul, et qu'il n'a
» plus été question de conseil ou d'influence ; depuis
» enfin que j'ai perdu les hommes éminens qui m'ai-
» doient à défendre la république ; je ne me suis pas
» abandonné à la douleur sous laquelle j'aurois inutile-

autem, quam diu respublica per eos gerebatur, quebus se ipsa commiserat, omnes meas curas cogitationesque in eam conferebam : cum autem dominatu unius omnia tenerentur, neque esset usquam consilio aut auctoritati locus; socios denique tuendæ reipublicæ, summos viros, amisissem; nec me angoribus dedidi, quibus essem confectus, nec iis restitissem, nec rursum indignis homine docto voluptatibus (1).

Suis-je trop présomptueux, usé-je de trop de liberté, suis-je coupable de m'arroger une sorte de dictature, si je déclare *indigne d'un homme de lettres, des plaisirs* qui consistent à déchirer, estropier, priver de l'existence (bien inestimable pour eux et dont la perte est irréparable) d'innocentes créatures, à qui le père nourricier et le protecteur de toutes prodigue ses largesses.

Je suis, monsieur, etc.

GILBERT WAKEFIELD.

De Fox à Wakefield.

N°. 11. Sackville-street, 14 sept. 1799.

Mr. Je prends en très-bonne part votre

» ment succombé; et d'un autre côté, je ne me suis » pas livré à *des plaisirs indignes d'un homme savant.* », CIC. *Des devoirs*, II, 1.

(1) Off. II, 1.

lettre et la citation qui y est contenue. Cette question : " Jusqu'à quel point la chasse est-» elle un amusement innocent ? » me paroît intimément liée à une autre, sur laquelle, d'après le titre d'un des ouvrages que vous projetez, je soupçonne que vous avez une manière de penser, qui a quelque apparence de singularité. En effet, s'il est permis de tuer des animaux apprivoisés, avec lesquels nous avons une sorte de liaison, comme la volaille, les bœufs, etc. il répugne encore moins à notre sensibilité de tuer des animaux sauvages. Mais d'en faire un *amusement*, c'est, je l'avoue, ce à quoi il y a quelque chose à dire. Si pourtant l'exemple peut avoir quelque force, il n'y a rien sur quoi tous les hommes, sauvages ou civilisés, se soient montrés plus d'accord, qu'à faire de la chasse un amusement, sous une forme ou sous l'autre, en y comprenant la pêche, qui est tout-à-fait de même nature. Je conviens toutefois que c'est un sujet très-susceptible de doute et de discussion. Tout au moins, la chasse est un exercice agréable et salubre. Ma blessure va, je crois, fort bien; il n'y a rien de grave à craindre pour ma main; mais le traitement sera ennuyeux; et je serai confiné dans la ville plus de semaines que je n'avois cru y rester de jours.

Je vous remercie beaucoup de vos recherches.

Je suis, etc.

C. J. Fox.

De Wakefield à Fox.

De la prison de Dorchester, 20 *sept.* 1799.

La crainte d'ajouter à vos peines m'a empêché de vous accuser immédiatement la réception de la lettre dont vous m'avez honoré; et je vous demande de ne point vous presser de m'accuser celle-ci ni aucune autre que je pourrois hasarder de vous écrire.

Avec votre permission, la question de la *nourriture animale* (dont se sont abstenus en tout temps les philosophes les plus purs, les Pythagoriciens, les Bramines, les Esséniens et d'autres) n'est pas plus comprise dans celle de la *chasse*, telle qu'on la fait communément, que la question de la *torture* ne l'est dans celle de la *peine de mort*. Je ne demande pas en général : " Est-il per» mis et convenable de tuer les animaux? » Mais : « Est-il philosophique, est-il humain, » de laisser un grand nombre d'animaux périr » de douleur et de faim, ou de faire que le » reste de la vie qui leur est laissée soit pé» rilleuse et misérable? » Car telle est, si je

ne me trompe, la suite inévitable en particulier de la chasse au fusil. Quant à la chasse à courre, voir une compagnie d'hommes se réjouir et triompher des souffrances d'un animal incapable de nuire, est à mes yeux le spectacle du monde qui choque le plus la raison et le plus dégradant pour l'homme; c'est un admirable prélude aux belles opérations qui s'exécutent en Hollande et ailleurs! . . . . . .

De Fox à Wakefield.

St. Anne's Hill, 22 *oct.* 1799.

Je ferai bien, je crois, de ne pas suivre notre controverse sur la chasse; ou si j'en dis encore quelque chose, il me faut, je pense, recourir aux autorités et aux exemples, plutôt qu'aux argumens. Je dois chercher à m'excuser, plutôt qu'à me justifier. Cicéron dit, je crois, quelque part : (1) *Si quem nihil delectaret, nisi quod cum*

---

(1) « S'il existoit un homme qui ne prît plaisir à rien » qu'à ce qui se trouve toujours accompagné de louange » et de dignité, ... un petit nombre de juges, et » moi peut-être, nous penserions qu'un tel homme a » pour lui les dieux propices; le plus grand nombre » croiroient qu'il a contre lui les dieux irrités. »

laude et dignitate conjunctum foret, . . . huic homini ego fortasse et pauci Deos propitios, plerique iratos putarent. Mais j'ai peur que ceci ne soit dit pour la défense d'un libertin, dont les principes publics, mis à l'épreuve, ne valoient pas mieux que sa vie. A ce propos je vous dirai que je ne connois point de harangue de Cicéron où l'on trouve plus de passages d'une beauté remarquable que celle d'où est tiré le trait que je viens de citer (1); aucune où cet orateur soit plus dans son élément. La dispute argumentative n'est pas le point où il excelle. Jamais, à mon avis, il n'est plus heureux, que quand il a une occasion de mêler la philosophie à la plaisanterie; et plus encore, quand il peut faire intervenir des anecdotes, et des autorités tirées des personnages éminens qu'offre l'histoire de son pays. Personne ne me semble avoir plus du respect pour l'autorité; aussi quand ce sujet l'occupe il est toujours naturel et sérieusement pénétré de ce qu'il avance.

A cet égard il ne ressemble point à ceux qui, parmi *nous*, font des déclamations sur la sagesse de nos ancêtres, sans bien connoître ce dont ils parlent, et presque tou-

(1) *Pro Cœlio.*

jours sans citer aucun trait particulier de la conduite ou des discours de ceux qu'ils nous vantent. . . . . .

Je ne puis concevoir sur quel principe, ou même par quel motif, on a apporté tant de gêne à vos communications avec votre famille. Mon premier mouvement a été d'écrire à lord Ilchester de parler à Mr. Frampton; mais puisque vous pensez que les précédentes démarches vous ont nui, je ne ferai rien.

Ma main n'est pas assez bien pour que je puisse m'en servir, quoique la blessure soit guérie. Le chirurgien soupçonne qu'il en doit encore sortir quelques os. — J'ai passé ici plus de quinze jours.

De Wakefield à Fox.

De la prison de Dorchester, 23 *oct.* 1799.

Je dis aussi : Paix à la controverse ! Je voudrois que toutes les disputes se terminassent aussi amicalement et après d'aussi doux débats. Les différences d'opinion ne feroient qu'améliorer le caractère et inspirer une mutuelle estime, loin d'exciter l'aigreur, et de provoquer la vengeance et l'effusion du sang.

Quant à Cicéron, je pense à peu près

comme vous; mais comme un goût naturel m'a entraîné dans des recherches liées avec l'histoire de l'esprit humain et celle des opinions; avec les événemens anciens et les progrès de la philosophie; avec la critique et la théorie du langage; mon attention s'est fixée sur ses œuvres *philosophiques* dont je fais le plus grand cas, avec plus d'intérêt que sur ses *harangues* et ses *lettres*, qui se rapportent à des incidens particuliers, et à des mœurs locales et personnelles. Du reste je vous fais part de mon goût, sans vouloir le donner pour règle, ou jeter aucune défaveur sur celui des autres.....

J'ai regret à la peine que vous avez prise de me transcrire une note de Porson, parce que son Oreste est du petit nombre de livres que j'ai avec moi. . . . . .

J'ai eu occasion de voir Porson de près. Il est venu souvent chez moi, et y a passé une fois tout un jour d'été. Nous nous serions vus plus souvent si *trois* raisons n'y avoient mis obstacle : 1. Son extrême irrégularité, et son défaut d'attention aux temps et aux saisons; ce qui ne pouvoit s'accorder avec l'arrangement méthodique de mes heures et de ma famille. 2. Son goût grossier pour le plus bas et le moins excusable des plaisirs sensuels, l'usage immodéré

du vin. Et 3. l'insipidité de son entretien. Il est absolument impossible de fixer son attention sur quelque objet commun de recherche, d'avoir son avis sur le sens de quelque passage, d'obtenir enfin de lui quelques mots de conversation capables de compenser le temps perdu auprès de lui. Sur Homère, Virgile, Horace, je n'ai jamais aperçu de sa part le moindre effort de critique. C'est un homme dépourvu d'affections; le peu qu'il en a est d'un caractère misanthropique; je ne crois pas qu'il ait pour personne le plus foible mouvement d'estime ou d'amitié...... Du reste, quant à la connoissance des tragiques grecs, et d'Aristophane; au jugement à porter des manuscrits, à tout ce qui a rapport aux mètres lyriques et dramatiques, et à tout ce qui est lié à cette étude; aucun de ses contemporains ne peut prétendre à l'égaler. Sa connoissance de la grammaire, des lexicographes, des étymologistes, est profonde et exacte. Personne encore peut-être n'a étudié comme lui Shakespear, Ben Johnson, et les autres dramatiques anglais. C'est en un mot un homme fost extraordinaire, mais fort peu aimable. . . . . .

Je suis tellement enfoncé dans mes études, que j'ai tout-à-fait repris courage, et

malgré la solitude (que je hais plus que personne) je n'ai jamais été plus heureux. Je le dois en grande partie à l'affection et à la tendre sollicitude de mes amis..... Vous serez bien aise d'apprendre, qu'un de mes anciens élèves m'a envoyé, il y a environ un mois, mille liv. st. de la Jamaïque.

VARIÉTÉS.

CULTE DE L'IDOLE JUGGERNAUT (1).

DES lettres particulières de Juggernaut donnent les détails suivans de la fête du Rutt Jatra.

Juggernaut, 22 *janvier* 1814. Le spectacle de cette fête ne peut être aisément décrit. Quoique Juggernaut (2) ait un peu avancé le 19, et qu'il ait fait route tous les jours dès lors, il n'est pas encore arrivé à sa maison de campagne, située à un mille du temple; il est possible qu'il y arrive ce soir.

---

(1) Extrait d'un journal anglais du 26 février de cette année.

(2) C'est le nom de l'idole, qui sans doute l'a transmis à la ville. (R)

Son frère le précède et sa sœur le suit. Il n'y a eu qu'une femme qui se soit jetée sous les roues de son char; c'étoit un spectacle horrible. Une autre, qui, je crois, avoit formé le même dessein, a manqué les roues, mais a eu le bras cassé. Trois personnes ont été étouffées par la foule, une dans le temple, deux dans la rue.

Le lieu où l'idole passe est peuplé de faquirs et de mendians, dont les diverses inventions pour s'attirer l'attention sont quelquefois assez ingénieuses. Les uns se tiennent pendant une demi journée sur leur tête, demandant l'aumône à grands cris; d'autres ont la tête entièrement couverte de terre; on en voit qui se remplissent les yeux de boue et la bouche de paille; quelques-uns sont étendus dans un bourbier; un d'eux a le pied attaché au cou; un autre charge son ventre d'un pot de feu, un troisième est enveloppé dans un réseau tissu de cordes.

Hier soir nous vimes un *sutti*. Le magistrat en office mit pied à terre, et parla à la femme. Mais elle déclara qu'elle aimoit son mari, et qu'elle étoit déterminée à se brûler avec lui. Il n'y avoit que sept heures qu'il étoit mort; son corps étoit à peu de distance, dans une fosse pleine de fagots em-

brâsés. Elle s'avança vers ce lieu, soutenue par ses deux filles et par plusieurs bramines; la musique se faisoit entendre; quand elle fut arrivée près de la fosse, elle reçut d'un de ses fils un vase, contenant, je pense, quelques offrandes; après quoi, se séparant de sa suite, elle fit quelques pas pour se placer en face de son mari, lui jeta le vase, s'élança vers lui les bras ouverts, le tint embrassé, et bientôt expira.

On recueillit les restes des deux corps; les fils pratiquèrent pour l'un et l'autre certaines cérémonies; après quoi, on les plaça sur deux buchers séparés et on les réduisit en cendres.

Je suis heureux de pouvoir vous dire que cette année personne n'a perdu la vie à la barrière, où l'année dernière il y eut vingt-sept personnes écrasées.

28 *janvier* 1814. Juggernaut, son frère et sa sœur ont quitté leur maison de campagne hier soir, ils sont remontés sur leurs Rutts, et ce matin ont commencé leur voyage de retour au temple, *en parfaite santé*; car il faut que vous sachiez, que Juggernaut, selon sa coutume annuelle, s'étoit enrhumé en se baignant dans le temple pendant la pleine lune; c'est pourquoi il s'étoit renfermé pendant une quinzaine de jours; et

deux ou trois jours après, étant assez bien pour recevoir compagnie, il entreprit un voyage à sa maison de campagne pour changer d'air. Le voilà donc revenu parfaitement rétabli.

ROMANS.

WAVERLEY, ou IL Y A SOIXANTE ANS.

(*Edinburgh* 1814) 3 vol. *in*-12°.

(*Quatrième et dernier extrait. Voy. p.* 216 *de ce vol.*)

PENDANT le combat de Preston, Waverley avoit dérobé, à la fureur des Montagnards, un officier anglais d'un rang élevé, que le Prince confia ensuite à sa garde. Ce prisonnier se trouva être un colonel Talbot, un homme d'un mérite distingué, qui avoit eu autrefois de grandes obligations à Sir Everard Waverley, et qui crut devoir désabuser son neveu de bien des espérances illusoires. Il avoit déjà diminué l'ascendant de Fergus sur l'esprit d'Edouard, lorsque ce dernier obtint du Prince pour le Colonel la permission de retourner à Londres, où les intérêts les plus pressans le rappeloient. Cependant,

les fêtes ont recommencé à Holy-Rood. Flora, qui a découvert le penchant décidé de Rose de Bradwardine pour Waverley, fait en secret à son amie le sacrifice du commencement de goût qu'il lui avoit inspiré et le rebute par une froideur constante. De pareils soins ne tardent pas à réussir. Edouard éprouve bientôt du dépit de ce que Fergus fait la cour à Rose, et les défauts de son ami le frappent chaque jour davantage. Il se passe diverses scènes, dans lesquelles le caractère hautain et irascible de ce chef, les jalousies sans nombre que fait naître l'espoir d'une restauration, et l'adresse conciliatrice du Prétendant se développent d'une manière heureuse et frappante.

Au commencement de novembre, Charles Edouard, à la tête de six mille hommes au plus, se décide à jouer le tout pour le tout, et cherche à pénétrer au centre de l'Angleterre, quoiqu'il n'ignorât pas que de formidables préparatifs étoient faits pour l'y recevoir. Le succès accompagne ses premiers efforts, il assiége et prend Carlisle, et poursuit vers le sud sa marche audacieuse.

Fergus et Waverley envisagent d'un œil différent les progrès de l'armée. « Le premier, un composé d'air et de feu, défiant le monde entier sous les armes, ne voyoit
» dans

» dans chaque pas en avant, que la diminu-
» tion de la distance de Londres. Il ne solli-
» citoit, n'attendoit, ne desiroit d'autre se-
» cours, que celui des clans pour replacer
» les Stuarts sur le trône, et ne considéroit
» chaque nouvel adhérent, que comme un
» compétiteur de plus aux faveurs du futur
» monarque. Edouard remarquoit, au con-
» traire, que dans les villes où le Prince fai-
» soit proclamer Jaques III, personne ne
» crioit VIVAT, et que la populace ébahie ou-
» vroit des yeux étonnés, sans même donner
» des signes de cet esprit turbulent et tapa-
» geur, qu'elle se plaît à manifester pour la
» moindre cause. Le soulèvement des riches
» Jacobites, sur lequel on avoit compté, n'é-
» toit point général, et si le premier aspect
» des Montagnards inspiroit l'effroi, leur pau-
» vreté et leur petit nombre sembloit un au-
» gure certain du mauvais succès de leur en-
» treprise.

Pendant la marche, Waverley s'explique avec Fergus au sujet de Flora. Il lui avoue que l'indifférence, plus encore que les refus de cette jeune personne, l'ont forcé à renoncer à elle. Cette déclaration paroît à Fergus un affront, dont son orgueil l'empêche seul de tirer vengeance; il laisse cependant per-

cer un tel ressentiment, que Waverley piqué au vif quitte son clan et va s'engager sous les drapeaux du Baron. Le bruit se répand parmi les Mac-Yvor, que Waverley a abandonné leur bien-aimée Miss Flora, et ils prennent ce jeune homme dans une haine terrible. Bientôt Édouard reçoit de son ancien ami, Evan Dhu, l'avis secret de se tenir sur ses gardes, et un Ecossais qui le sert lui confirme l'idée de son danger, " car», lui dit cet homme, « le Prince lui-même ne seroit pas en sureté si ces gens-là croyoient qu'il a blessé leur chef dans son honneur.„ Au moment même une balle siffle aux oreilles d'Edouard, et il met son cheval au galop pour aller droit à Fergus.—« Colonel Mac Yvor, » lui dit-il," j'ai à vous apprendre qu'un de vos gens s'est mis en embuscade et a tiré sur moi.»—« Comme c'est un plaisir que je compte me donner à moi-même, à la réserve pourtant de l'embuscade «,repartit Fergus, » je voudrois savoir quel est l'homme de mon clan qui a osé me prévenir? „

" Je serai à vos ordres quand il vous plaira, en attendant, le brave homme qui vous a remplacé, c'est votre page que voilà: c'est Callum Beg.

" Sortez des rangs, Callum. Avez-vous fait feu sur Mr. Waverley? „

" Non, » répond sans se troubler Callum.

" Oui, » dit le domestique Ecossais, » je vous ai vu de mes yeux comme je vois ce clocher qui est là. » — « C'est faux, » reprend Callum, et un duel entre les pages alloit précéder celui des maîtres, quand Fergus, du ton décidé qui lui est ordinaire, demande à Callum son pistolet... le chien en étoit abaissé, le bassinet et la bouche étoient noirs de fumée, il venoit d'être tiré.

" Voilà, » dit Fergus en frappant de toute sa force sur la tête de ce jeune homme avec le pommeau du pistolet, « voilà pour avoir agi sans ordres et menti afin de le cacher. „ —Callum reçoit le coup sans faire le moindre mouvement pour l'éviter, et tombe privé de connoissance.—" Tenez-vous tranquilles, au nom du ciel, » dit Fergus au reste du clan, " je brûle la cervelle du premier qui se mêle de ma querelle avec Waverley. » — Aucun ne bouge, et Callum étendu sur la terre nageoit dans son sang, mais personne n'ose le secourir.

" A vous à présent, Mr. Waverley, ayez la bonté de tourner votre cheval pour aller à vingt pas d'ici sur la commune. » Tout en s'éloignant ensemble, ils se disent des mots très-aigres, dans lesquels se trouvent mêlés les noms de Flora et de Rose, et à peine des-

cendus de cheval, ils avoient déjà tiré l'épée lorsqu'ils furent séparés par le Baron.— Bientôt après survint le Prince, qui parvint à les calmer, en intéressant à leur réconciliation, du moins apparente, la réputation des deux femmes qu'ils respectoient le plus.

Cependant la difficulté de pénétrer plus avant en Angleterre s'accroissoit chaque jour, et après un conseil de guerre, tenu à Derby le cinq décemb., les Montagnards, au grand regret du jeune Prince dont ils suivoient les étendarts, renoncèrent à cette résolution désespérée. Une fois la retraite résolue, on l'exécuta avec tant de promptitude, que l'armée écossaise échappa à la poursuite du Duc de Cumberland, qui marchoit sur ses pas avec une puissante cavalerie.

Ainsi furent abandonnées de gigantesques espérances. Nul n'avoit été plus ardent que Fergus, nul n'éprouva une mortification plus cruelle. Il s'étoit déclaré avec emportement contre la retraite dans le conseil de guerre, et quand son opinion fut rejetée, il versa des larmes de douleur et d'indignation. Depuis ce moment il ne fut plus le même. On l'auroit à peine reconnu pour cet esprit bouillant, audacieux, qui sembloit se trouver à l'étroit sur la terre. Déjà l'armée avoit poursuivi depuis plusieurs jours sa marche rétro-

grade, quand Waverley reçut la visite de ce chef, dans une chaumière où il s'étoit arrêté.

Comme depuis leur rupture, ces deux officiers ne s'étoient pas adressé la parole, Edouard attendoit avec quelque anxiété une explication, lorsque jetant les yeux sur son ancien ami, il fut frappé du changement qui s'étoit opéré en lui. Ses yeux étoient éteints, ses joues creuses, sa voix languissante, son pas moins ferme et moins relevé. Ses habits mêmes, jusqu'alors arrangés avec toute l'exactitude militaire sembloient jetés négligemment sur sa personne. Il invite Edouard à le suivre, et voyant celui-ci ceindre avec fierté son épée, il se prend à sourire d'un air mélancolique.—« J'ai eu tort, » lui dit-il, aussitôt qu'ils furent seuls,—« Flora, à qui j'ai écrit au sujet de notre querelle, me répond qu'elle n'a jamais eu le dessein de vous donner des encouragemens... je me suis donc conduit comme un insensé.».. Et, reprenant le ton d'une amitié qui n'eût point souffert d'interruption, il dit qu'il est le plus malheureux de tous les êtres, que sa sœur va devenir aussi à plaindre que lui. Il conjure Waverley d'épouser Rose de Bradwardine, et d'emmener la pauvre Flora avec eux en Angleterre, où leurs amis négocieront facilement leur pardon. Aux scrupules que lui oppose Edouard, il répond

" qu'il voit parfaitement clair dans l'avenir, que le vaisseau fait eau de toutes parts, et qu'il est plus que temps d'entrer dans la chaloupe, pour ceux qui peuvent le faire. —"Nos chefs se flattent, » dit-il, " que les exécutions tomberont sur les riches de la plaine, et que leurs montagnes et leur pauvreté feront comme à l'ordinaire leur salut. Mais cette fois ils se trompent. John Bull a été trop sérieusement effrayé, et les Ministres Hanovriens méritent d'être pendus comme des imbécilles, si à présent qu'ils sont les plus forts, ils laissent subsister un seul clan en Ecosse qui puisse leur porter ombrage. „

A ces vues si nettes sur les évènemens, Fergus, par une de ces foiblesses qui ne sont pas hors de la nature, associe dans son imagination frappée, le retour des superstitions de son pays et de son enfance. Il a vu le Bodach Glas, le spectre qui depuis un meurtre commis par Jean le grand, apparoît, à tous les descendans de ce guerrier, la veille des grandes calamités. " Avant que le jour de demain soit arrivé, » dit-il, " je serai mort ou prisonnier. „

Waverley obtient du Baron la permission de marcher pendant cette journée avec Fergus, dans l'espoir de calmer les esprits agités de ce chef. Les Mac-Yvor le voyant ré-

concilié avec lui oublient leur ressentiment; et Callum, qui est rétabli, et plus dévoué que jamais à son maître, est le premier à l'accueillir. La retraite continue à s'exécuter sans obstacles; on croyoit avoir une journée d'avance sur l'ennemi. Après avoir dépassé un grand étang, les Mac-Yvor et un autre clan alloient entrer dans l'enceinte palissadée du village de Clifton, quand Waverley s'apercevant que le soleil étoit couché, commence à plaisanter Fergus sur les prédictions du Bodach Glas...“ Les Ides de mars ne sont pas passées, » répond le chef avec un sourire...... et regardant au-delà de l'étang, un puissant corps de cavalerie lui paroît comme voltigeant au-dessus de la surface noire.

Les Montagnards se fortifient derrière les palissades, où ils sont bientôt attaqués. Les deux amis font des prodiges de valeur, et Fergus, voyant l'ennemi repoussé, reprend une impétuosité naturelle et entraîne tout son clan à la poursuite des dragons démontés. Cependant un rayon fugitif de lune découvre aux Anglais le petit nombre de leurs vainqueurs; honteux, ils se rallient, se retournent, reprennent l'offensive, et les Montagnards cherchent de nouveau à gagner leurs retranchemens. Waverley, qui s'étoit séparé de Fergus, l'aperçoit de loin qui combat en

désespéré avec Callum et Evan Dhu contre un corps de cavaliers, mais bientôt il le perd de vue. Lui-même s'égare dans la nuit, le son des cornemuses a cessé de le guider. Accablé de fatigue et d'inquiétudes, il arrive au bout de plusieurs heures, dans une chaumière. Là, il est long-temps enfermé par les neiges, et quand les communications sont rétablies, il apprend que le Duc de Cumberland, à la tête de l'armée anglaise, a repris Carlisle, et que le Prétendant a déjà gagné le nord de l'Ecosse. Il ne peut pas songer à rejoindre son corps. Au milieu des tristes pensées qui l'accablent, il lui tombe entre les mains un papier public. Il y voit que Richard Waverley est mort de chagrin de la conduite d'un fils qu'il avoit, et que Sir Everard va être mis en jugement pour crime de haute trahison, à moins que le fils du défunt et l'héritier du Baronet, Edouard Waverley, actuellement au service du Prétendant, ne vienne de lui-même se livrer entre les mains de la justice.

Ces nouvelles plongent Edouard dans une douleur qui va jusqu'au délire. Ses sentimens et ses devoirs les plus sacrés l'appellent à Londres; il n'hésite pas à s'y rendre. Comme son signalement est donné partout sur la route, il n'échappe que par miracle

à mille dangers, que nous ne nous arrêterons pas à détailler. Arrivé chez le colonel Talbot, où il demeure caché, il apprend que son père est mort en effet, mais non de chagrin, et que son oncle n'a jamais couru aucun danger. Lui-même a été justifié d'une partie des faits à sa charge, parce que Donald Bean, qui a été saisi et exécuté, a avoué, avant de mourir, que c'étoit lui, qui, sous le nom de Ruffin, avoit débauché ses soldats. Cet homme avoit ajouté, qu'encouragé par une récompense que lui avoit donnée une personne qu'il ne nommoit pas, il avoit ensuite délivré Edouard des mains de ceux qui l'emmenoient prisonnier. Waverley, disculpé comme officier, obtient son pardon comme rebelle par le crédit du colonel Talbot, et ayant donné sa parole de ne pas reprendre les armes, il retourne secrétement en Ecosse.

Le combat de Falkirk avoit jeté un dernier éclat sur les armes du Prétendant, mais la défaite de Culloden ruine à jamais ses espérances. Edouard apprend sur la frontière que la tête de Charles Edouard est mise à prix, que tous ses adhérens sont en fuite ou se cachent misérablement. Pénétré d'horreur il poursuit sa route jusqu'à Edimbourg; là on lui dit que Fergus a été fait

prisonnier, la nuit même où ils avoient combattu ensemble à Clifton, et que cet infortuné a été conduit à Carlisle où il doit être jugé avec les officiers de la garnison. Quant au Baron on le suppose en fuite. Waverley inquiet pour Rose, dont l'idée domine actuellement dans son cœur, se rend à Tully Veolan. Cette demeure vénérable est pleine de soldats. Les biens du Baron ont été confisqués, tout est saccagé, ruiné, les ours renversés jonchent la terre. Davie Gelattie chante encore, mais des airs lugubres. Pourtant à travers sa folie, il reconnoît dans Waverley un ami, et lorsque le soir est venu, il le conduit le long d'un torrent sauvage jusques dans la chaumière écartée où sa vieille mère cachoit toutes les nuits le Baron. La joie et la surprise est grande de part et d'autre, mais ce qui étonne sur-tout Edouard, c'est de reconnoître le lendemain, dans cette même chaumière, celle où il a été malade, et dans la mère de Davie Gelattie, cette bonne Janette qui le soignoit. Une foule de circonstances et les informations qu'il prend ne lui laissent aucun doute que ce ne soit Rose de Bradwardine qui a employé Donald Bean pour le délivrer et qu'il a entrevue à travers les fentes de sa prison. Décidé à lui consacrer sa vie il va

chercher le Baron dans une caverne sauvage où ce pauvre homme passoit les journées, entretenu par la tendresse compatissante de ses anciens vassaux. Ce brave officier, dont la grande figure étoit revêtue du costume le plus grotesque, gardoit l'entrée de la caverne, une large épée nue à la main. Edouard lui demande avec timidité sa fille en mariage. Pendant qu'il parle, le vieux noble cherche à rassembler toute sa dignité pour recevoir convenablement l'offre d'une alliance entre les maisons de Bradwardine et de Waverley; mais ses efforts sont inutiles, le père l'emporte sur le Baron, il ne peut retenir ses larmes et jettant ses bras autour du cou d'Edouard, « mon fils, mon fils, » s'écrie-t-il, « si j'avois parcouru toute la » terre c'est toi que j'aurois choisi...... »

Edouard, tourmenté d'inquiétudes sur le sort de Fergus, se rend auprès du colonel Talbot, qui étoit alors à Edimbourg, pour chercher à l'intéresser en faveur de ce malheureux; mais il le trouve inexorable. — « Toutes mes sollicitations seroient infructueuses, » lui dit le colonel, « et d'ailleurs » je me ferois scrupule d'employer pour lui » mon influence. La justice exige une expiation. Ils ont rempli toute la nation » d'alarme et de douleur, et comme vic-

» time, nul ne pouvoit être mieux choisi
» que ce chef infortuné. C'est avec une
» pleine connoissance de la nature de son
» entreprise qu'il a armé son clan. Le sort
» de son père ne l'a pas intimidé, la clé-
» mence du gouvernement, qui lui a rendu
» ses biens, ne l'a pas adouci. Qu'il soit
» brave, généreux, qu'il possède mille belles
» qualités, c'est ce qui le rend plus à crain-
» dre ; qu'il soit rempli de lumières et de
» talens, c'est ce qui ôte toute excuse à son
» crime ; qu'il aît été un fanatique dans une
» mauvaise cause, c'est ce qui le rend d'au-
» tant plus propre à en devenir le martyr......
» Il savoit parfaitement ce dont il s'agissoit,
» il a joué la vie contre la mort, une cou-
» ronne de Comte contre un cercueil ; . . .
» qu'il prenne sa chance, telle que le destin
» l'a amenée. . . . . . »

Waverley se rend à Carlisle, non dans le moindre espoir de sauver Fergus, mais pour le revoir encore.

La commission *d'Oyer et Terminer* siégeoit encore, quand Waverley, que son extrême agitation fait prendre pour un parent des prévenus, perce une foule immense, et parvient au pied du tribunal. Le Verdict de GUILTY venoit d'être prononcé, et un silence imposant avoit succédé à ces paroles

terribles. Dans ce moment Edouard jette les yeux sur la barre. Il n'y avoit pas moyen de méconnoître la figure majestueuse et les nobles traits de Fergus, quoique ses habits fussent en lambeaux et son visage couvert des teintes livides d'une longue captivité. A son côté étoit Evan Dhu. En les regardant, Edouard se sent atteint d'une espèce de vertige, mais il est rapelé à lui-même par la voix de l'officier public prononçant ces mots solemnels. «Fergus Mac Yvor de »Glennaquoich, autrement appelé Vich Ian »Vohr, et Evan Mac Yvor, autrement ap»pelé Evan Dhu Maccombich, vous et »chacun de vous êtes convaincus de haute »trahison. Mais afin que vous mourriez con»formément à la loi, je vous demande ce »que vous avez à alléguer pour détourner »la sentence que la cour va prononcer contre »vous.„

Fergus, au moment où le juge président se couvroit pour prononcer la sentence, plaça son propre bonnet sur sa tête, et fixant sur ce Magistrat un regard assuré, repliqua d'une voix ferme : "Je ne veux „pas laisser supposer à cette nombreuse as„semblée que je n'aye rien à répondre à „un semblable appel. Mais ce que j'ai à „dire, vous ne consentiriez pas à l'entendre,

„ car ma défense seroit votre condamnation.
„ Hier et le jour qui l'a précédé, vous avez
„ ordonné que le sang le plus loyal et le plus
„ noble fût versé comme de l'eau — n'é-
„ pargnez pas le mien. — Si celui de tous
„ mes ancêtres eût été dans mes veines, je
„ l'aurois hasardé pour cette cause. „

Evan, qui avoit toujours regardé son chef avec beaucoup d'attention, se levant alors, parut desirer de parler; mais le tumulte du tribunal et la difficulté de s'exprimer dans une langue presque étrangère, l'empêchoient de rompre le silence. A cet aspect, un murmure de compassion se fit entendre parmi les spectateurs, parce qu'on supposoit que ce pauvre homme vouloit alléguer pour son excuse l'autorité de son chef. Le juge commanda le silence et encouragea Evan à s'expliquer. «J'allois seulement dire, „ répondit Evan, d'une manière qu'il croyoit être insinuante, «que si vous, très-excellent seigneur,
„ et l'honorable cour, consentiez à mettre
„ Vich Ian Vohr en liberté, pour cette uni-
„ que fois, afin qu'il retournât en France
„ où il ne troubleroit jamais le gouverne-
„ ment du roi George, six des meilleurs de
„ son clan seroient tout prêts à subir le ju-
„ gement à sa place; et si vous vouliez seu-
„ lement me laisser aller à Glennaquoich,

„ je vous les ramenerois moi-même, pour „ que vous puissiez les pendre ou les tuer, „ comme il vous plairoit, à commencer par „ moi tout le premier. „

Malgré la solemnité de la circonstance, une sorte de rire, causé par la singularité de la proposition, fut entendu dans l'assemblée. Le juge ayant reprimé cette indécence, Evan regarda d'un air ferme autour de lui, et quand le murmure fut appaisé il reprit: « Si les messieurs Saxons (Anglais) rient de » ce qu'un pauvre homme tel que moi, » pense que sa vie ou celle de six de ses pa» reils, vaille celle de Vich Ian Vohr, ils » peuvent avoir bien raison; mais s'ils rient » parce qu'ils pensent que je ne tiendrois pas » ma parole, et que je ne reviendrois pas le » racheter, ils ne connoissent ni le cœur » d'un Montagnard, ni l'honneur d'un gen» tilhomme. »

Personne n'eut plus envie de rire depuis ce moment.

Alors le juge prononça la sentence de mort attachée au crime de haute trahison, avec tous ses horribles accessoires. L'exécution en fut fixée au jour suivant. — " Pour » vous Fergus Mac Ivor, » continua-t-il, » je n'espère point de grace. Vous pouvez, » d'ici à demain, vous préparer pour votre

» dernière souffrance dans ce monde et votre
» grande audience dans l'autre. „

— «Je ne desire rien de plus, monsieur, „ répondit Fergus, du même ton ferme et décidé.

Le sombre regard qu'Evan avoit jusque-là tenu fixé sur son maître fut alors adouci par une larme. — « Pour vous, pauvre ignorant, „ reprit le juge, « qui nous montrez d'une manière frappante, comment la fidélité, due seulement au roi et à l'état, peut, d'après vos malheureuses notions de clan, être transférée à un ambitieux qui vous rend l'instrument de ses crimes — pour vous, dis-je, je sens une telle compassion que si vous pouvez vous résoudre à demander grace......

— « Grace pour moi, point de grace, „ interrompit Evan, « puisque vous devez verser le sang de Vich Ian Vohr, » et continuant dans son langage vulgaire, il fit au juge une réponse insultante.

« Qu'on emmène les prisonniers, „ dit ce dernier, « que son sang retombe sur sa tête. „

La séance est levée, et Waverley qui demande à voir Fergus apprend que personne ne peut être admis en sa présence, si ce n'est sa sœur et un prêtre. L'esprit public, lui dit-on, est en danger d'être perverti par les bruits qui se répandent sur les derniers momens

momens de ces rebelles. Cependant, il obtint à la fin de l'avocat du condamné, la promesse d'être introduit auprès de lui le lendemain avant qu'on détache ses fers pour l'exécution.

« Est-ce bien de Fergus Mac Yvor qu'ils „ parlent, » dit en lui-même Waverley? „ De Fergus, le brave, le généreux, le „ preux chevalier, le chef puissant d'une „ tribu dévouée, l'amour des dames, le „ héros des chants? Lui que j'ai vu à la „ tête des chasseurs, le premier à l'assaut? „ Est-ce lui qui est enchaîné comme un mal- „ faiteur, qui sera traîné sur une charette à „ l'échaffaud public, pour mourir d'une „ mort lente et cruelle par les mains du „ dernier des misérables? . . . . . Terrible „ en effet étoit le spectre qui a présagé un „ sort pareil au vaillant seigneur de Glenna- „ quoich! . . . . . »

D'une voix défaillante, Waverley demande à l'avocat d'annoncer sa visite à Fergus, et, de retour à son auberge, il écrit un billet à peine lisible à Flora Mac Yvor, pour la prier de le recevoir dans la soirée. Le messager lui rapporte une réponse d'une écriture belle et ferme, portant que, « miss » Flora Mac Yvor ne pouvoit pas refuser de

» voir l'ami le plus cher de son bien-aimé » frère, même dans ce moment d'une dou- » leur inexprimable. „

Le soir, Waverley se rendit dans une maison catholique qui servoit d'asyle à miss Mac Yvor. Il fut à l'instant introduit dans un grand appartement meublé d'une tapisserie sombre, où Flora assise auprès d'une fenêtre grillée étoit occupée à coudre un vêtement de flanelle blanche. A quelque distance, une femme âgée en habit de religieuse, qui paroissoit une étrangère, lisoit à haute voix dans un livre de prières, mais elle quitta la chambre au moment où Waverley y entra. Flora se leva pour le recevoir et lui tendit la main, mais elle n'osa pas même essayer de parler. Son beau coloris avoit tout à fait disparu; toute sa personne étoit prodigieusement amaigrie, et son visage et ses mains, aussi blancs que le marbre statuaire le plus pur, faisoient un contraste sinistre avec son vêtement et ses cheveux noirs. Cependant rien n'étoit négligé ni en désordre dans son extérieur. Ses cheveux même quoique dépouillés de tout ornement, étoient arrangés avec son exactitude ordinaire. — Les premiers mots qu'elle prononça, furent: « L'avez-vous vu? »

« Hélas, non, „ répondit Waverley, « ils „ ont refusé de me laisser entrer. „ — « Cela „ s'accorde avec le reste, „ reprit-elle, “ mais „ nous devons nous soumettre. Croyez-vous „ d'en obtenir la permission?

„ Oui, pour, pour. . . . . . le mot de de- „ main ne put s'échapper des lèvres d'E- „ douard. »

« Alors ou jamais, reprit Flora, ... » jusqu'au temps, „ ajouta-t-elle en regardant le ciel, « où je sais que nous nous retrou- » verons tous. . . . . Mais j'espère que vous » le reverrez pendant que la terre le porte » encore. Il vous a toujours aimé au fond » de son cœur, malgré. . . . . . mais il est » inutile de parler du passé. „

— « Inutile, il est vrai, „ répéta Waverley.

— Et même de l'avenir, mon excellent ami, du moins quant à ce qui concerne les événemens terrestres. Combien de fois ne me suis-je pas représenté la possibilité de cette horrible issue, et n'ai-je pas pris à tâche d'envisager comment je me conduirois alors. . . . . Et pourtant combien peu j'ai pu comprendre toute l'amertume de ce moment!

— Chère Flora, si votre force d'ame.....

— Ah, oui, c'est cela, répondit-elle avec une sorte d'égarement, ma force d'ame !...... Il y a, vous frémirez, il y a un démon acharné sur mon cœur, qui me dit tout bas, que c'est cette force d'ame dont Flora s'est glorifiée, qui a . . . . . assassiné son frère !

— Grand Dieu pouvez-vous ? . . . . .

— Non, cela n'est pas, mais cependant il me poursuit comme un fantôme. Je sais que c'est une vision une imagination. . . . mais il s'obstine à rester. Il est là, il répand son horreur sur mon ame. Il me dit que mon frère aussi léger qu'ardent, auroit dissipé son énergie parmi une multitude d'objets; c'est moi qui lui ai appris à concentrer ses forces, à tout jouer sur ce coup unique et désespéré. Ah si je pouvois me souvenir que je lui eusse dit seulement une fois, « *celui qui* » *frappe avec l'épée mourra par l'épée*, „ que je lui eusse dit, restez chez vous, réservez vos talens, vos vassaux, votre vie, pour des entreprises à la portée de l'homme. Mais, ô mon digne ami, j'ai aiguillonné cet être fougueux, et la moitié au moins de son infortune est à la charge de sa sœur ! . . . .

Edouard chercha de mille manières à combattre cette horrible idée, et lorsqu'il

lui dit qu'elle avoit obéi à ce qu'elle croyoit son devoir; " Pensez-vous que je l'oublie ce „ devoir, „ s'écria-t-elle avec précipitation et en élevant son regard, " ô non, ce n'est „ point parce qu'elle étoit coupable que je „ regrette cette entreprise, mais parce qu'il „ étoit impossible que l'issue en fût diffé- „ rente. „

A cela Waverley ne resta pas sans réponse, mais Flora ne l'entendoit plus.

— « Vous souvenez-vous, » reprit-elle avec une sorte de phrénésie, « du jour où vous me trouvates arrangeant des rubans (les cocardes blanches qu'elle distribuoit à tout son clan) que vous prites pour les rubans de noce de Fergus, aujourd'hui je cous son vêtement de mort! — Nos amis d'ici donneront dans leur chapelle un asyle sanctifié aux restes sanglans du dernier Vich Ian Vohr. . . . . Mais ces restes, ils n'y reposeront pas tous. . . . . sa tête. . . . . sa tête. . . . . . Je ne presserai pas de mes lèvres les froides lèvres de mon cher. . . . . cher Fergus. „ — Ici la malheureuse Flora fut atteinte de convulsions et s'évanouit. La religieuse entra, et Edouard, à qui elle dit de quitter la chambre, mais non la maison, ayant été rappelé, trouva au bout d'une

demi heure, Flora infiniment plus calme. Il lui adressa de la part de Rose de Bradwardine l'instante prière de venir vivre avec elle et de la regarder comme sa sœur.

" J'ai reçu de ma chère Rose, „ répondit Flora, « une lettre dans ce même but. Ce que j'ai appris d'elle et de son père me donne le dernier rayon de joie qui puisse me parvenir. — Remettez ceci de ma part, Mr. Waverley, à cette amie bien aimée. C'est le seul ornement de prix que la pauvre Flora aît jamais possédé, et ce fut le don d'une princesse. » Elle mit alors entre les mains d'Edouard un écrin contenant la chaîne de diamans dont elle avoit coutume d'orner ses cheveux. — " Pour moi, „ dit-elle, « je n'en ai plus que faire. La protection de mes amis m'a assuré une retraite à Paris dans un couvent des bénédictines Ecossaises, et demain. . . . . si je puis survivre à demain, je me mets en route avec cette vénérable sœur. — A présent donc Mr. Waverley, adieu. Puissiez-vous être aussi heureux avec Rose que le méritent vos aimables caractères à tous deux. — Pensez quelquefois aux amis que vous avez perdus, mais ne cherchez pas à me revoir, ce seroit de la bonté mal entendue. »

A ces mots, elle lui tendit sa main, que Waverley inonda de larmes. De retour à son auberge, il apprend par une lettre de l'avocat de Fergus qu'il pourra le lendemain voir son ami depuis le moment où les portes du château s'ouvriront jusqu'au moment fatal où l'on viendra chercher les condamnés.

Après une nuit agitée, l'aube du jour trouva Edouard sur l'esplanade, en face de l'entrée gothique de la forteresse; mais il la parcourut long-temps dans tous les sens avant l'heure où la règle de la garnison permît de baisser le pont et d'ouvrir les portes. Il montra sa permission au sergent de la garde et on le laissa entrer. C'étoit dans un appartement voûté, au centre de la tour énorme qui forme l'antique château de Carlisle, que Fergus étoit retenu prisonnier. Le bruit des barres et des verroux qu'on tira pour introduire Waverley fut bientôt suivi d'un cliquetis de chaînes, lorsque le chef infortuné traîna ses fers pesans sur le pavé de pierre de sa prison, pour se jeter dans les bras de son ami.

« Mon cher Edouard, » dit-il d'un ton erme et presque gai, « voilà de la vraie bonté. J'ai appris votre bonheur futur avec

le plus vif plaisir. Et comment est Rose ? Et comment va notre vieil ami, cet original de Baron ? Bien, je le vois à votre air. Et comment réglerez vous la préséance entre les trois hermines passant et l'ours, et le tire botte ? » (1)

“ Et comment, oh ! comment, mon cher Fergus, pouvez-vous parler de ces choses-là dans un pareil moment. »

“ Oui, certainement nous étions entrés dans Carlisle sous de plus heureux auspices, le 16 novembre dernier, par exemple, lorsque marchant à côté l'un de l'autre, nous plantames le pavillon blanc sur ces antiques tours. Mais je ne suis pas un enfant, pour me coucher par terre et pleurer, parce que le sort a tourné contre moi. Nous avons joué avec hardiesse, il faut payer avec fermeté. Et, puisque le temps me presse, venons à ce qui m'intéresse le plus. — Le Prince ? A-t-il échappé aux assassins ?

— “ Oui, et il est en sûreté. „

« Que le ciel en soit loué ! Donnez-moi les détails de sa fuite. „

---

(1) Armoiries des Waverley et des Bradwardine. Un tire botte en sautoir avec une épée, avoit été ajouté par le Prince à l'écu du Baron, lors de la cérémonie.

Edouard raconta, autant qu'il les savoit, les particularités de cette remarquable histoire, et Fergus l'écouta avec le plus vif intérêt. Il le questionna ensuite sur plusieurs de ses amis, et, quand il vint à prendre les informations les plus précises sur le sort de son clan, Edouard put lui prouver, d'après diverses circonstances, que les Mac Yvor avoient en général peu souffert, ce que Fergus apprit avec une extrême satisfaction. «Vous êtes riche,„ dit-il, “Waverley, et vous êtes généreux; quand vous entendrez dire que ces pauvres Mac Yvor sont inquiétés pour leurs misérables possessions, par quelque agent cruel du gouvernement, souvenez-vous que vous avez porté leur tartanne, et que vous êtes un fils adoptif de leur race. Le Baron qui connoît leurs mœurs, et vit près de leur pays, vous informera du moment et des moyens de les protéger. Voulez-vous faire cette promesse au dernier Vich Ian Vohr?„

Edouard, comme on peut le supposer, lui en donna sa parole, et il la tint si bien qu'il fut par la suite connu dans leurs montagnes, sous le nom de l'ami des fils d'Yvor. “Plut à Dieu,„ reprit Fergus, «que je pusse vous transmettre mes droits à l'amour

et à l'obéissance de cette brave et antique race — ou du moins que je pusse engager ce pauvre Evan à accepter la vie aux conditions qu'on lui impose, et à être pour vous, ce qu'il a été pour moi, le plus tendre, le plus courageux, le plus dévoué. » Ici, les larmes que son propre sort n'avoit pu arracher à Fergus, tombèrent en abondance à l'idée de son frère de lait.

Mais, dit-il, en séchant ses pleurs, cela n'est pas possible. Vous ne pouvez pas être pour eux Vich Ian Vohr, le fils de Jean le Grand, et ces trois mots magiques, ajouta-t-il avec un foible sourire, sont le charme qui dispose de toutes leurs affections, et il faudra que le pauvre Evan suive son frère dans la mort comme il l'a fait dans toute la vie. . . . .

— “ Et je suis sûr, „ s'écria ce brave vassal en se levant de terre où il s'étoit, par discrétion, tenu couché si tranquillement, dans ce lieu sombre, qu'Edouard ne l'avoit pas aperçu. „ Je suis sûr qu'Evan n'a jamais desiré ni mérité une meilleure fin que celle précisément de mourir avec son chef.

— « Et à présent, „ reprit Fergus après un silence, « que dites-vous du Bodach Glan? Je l'ai revu cette nuit. Il étoit dans le rayon

de lune qui tomboit sur mon lit de cette fenêtre étroite et élevée. Pourquoi le craindrois-je, ai-je pensé, demain, long-temps avant cette heure, je serai aussi immatériel que lui. — Esprit mensonger, lui ai-je dit, es tu venu terminer tes courses sur la terre et jouir de ton triomphe sur le dernier descendant de ton ennemi? Le spectre a paru faire un signe d'approbation et s'est évanoui. — Que vous en semble Edouard? Mon confesseur, un homme excellent et plein de sens, m'a dit que l'église ne nioit pas la possibilité de ces sortes d'apparitions, mais il m'a défendu d'arrêter la dessus mes pensées, de peur des tours étranges que joue l'imagination. Que pensez-vous de cela?

— " Je pense, „ répondit Edouard qui vouloit briser là dessus, " beaucoup comme votre confesseur. Un bruit léger à la porte annonce ce brave prêtre. Waverley se retire pendant qu'il administre les sacremens aux deux condamnés, et lorsqu'au bout d'une heure on l'admet de nouveau en leur présence, il est bientôt suivi d'un forgeron qui vient enlever leurs fers, escorté d'une file de soldats.

" Vous voyez, dit Fergus, l'hommage qu'ils rendent à la force et à la valeur de nous

autres Montagnards. Ils nous enchaînent comme des bêtes féroces, et quand ils brisent nos fers, la peur que nous ne prenions le château d'un coup de main, les porte à nous faire garder par la force armée. . . . . „

Bientôt on entend le tambour de la garnison qui bat aux armes.—“ C'est là le dernier appel, » dit Fergus, “ auquel j'obéirai. Et à présent, mon cher, bien cher Edouard, avant que nous nous séparions, parlons de Flora, le sujet qui touche à ce qu'il y a de plus tendre, de plus sensible dans mon cœur. „ —“ Mais nous ne nous séparons pas ici, » interrompit Waverley.—“ Oui, nous nous séparons ici, » dit Fergus, “ vous n'irez certainement pas plus loin... » Et entrant alors avec un calme, mêlé d'une sorte d'ironie, dans la discussion des circonstances les plus horribles de sa mort, “ à le prendre comme on voudra, » ajouta-t-il, “ cela ne peut pas durer long-temps. Mais, dans ce qu'un mourant peut supporter avec calme et fermeté, il y a de quoi tuer l'ami plein de vie qui le regarde. „ — Un bruit de chars et de chevaux se faisant alors entendre, il reprit: “ Je vous l'ai déjà dit, vous n'irez pas plus loin, et comme ce bruit m'avertit que le temps presse, dites-moi comment vous avez trouvé la pauvre Flora? „

Edouard, d'une voix suffoquée par l'agonie qu'il éprouvoit, lui donna pourtant quelque idée de l'état de sa sœur.

" Pauvre Flora, » répondit Fergus, " elle auroit supporté tout ceci pour elle-même.., mais pour moi!.. vous, Waverley, vous connoîtrez bientôt le bonheur d'une affection mutuelle dans le mariage, long-temps, bien long-temps, puissiez-vous en jouir avec Rose..... mais vous ne concevrez jamais la pureté du sentiment qui unit deux orphelins tels que Flora et moi, laissés seuls, pour ainsi dire, dans l'univers, et nous tenant lieu de tout l'un à l'autre depuis notre plus tendre enfance. Mais l'idée énergique qu'elle a de ses devoirs, du dévouement qu'on doit à ses Rois, rendront par la suite du nerf à son ame... Alors elle ne pensera plus à Fergus que comme aux héros de notre race, dont elle aimoit à se rappeler les exploits. „

" Elle ne vous reverra donc pas, elle sembloit pourtant.». . .

" Il a été nécessaire de la tromper, de lui éviter cette séparation effroyable. . . . Je n'aurois pu la quitter sans larmes, et je ne puis supporter que ces hommes se croient le pouvoir de m'en faire verser... Je lui ai écrit, et cette lettre, que lui remettra mon confesseur, lui apprendra que tout est fini. „

Un officier parut alors, et annonça que le grand scheriff et sa suite attendoient devant le château, réclamant les corps de Fergus Mac-Yvor et d'Evan Dhu Maccombich.—" Je vous suis, » dit Fergus. En conséquence, soutenant Edouard de son bras, il descendit l'escalier de la tour. Evan et le prêtre les suivoient immédiatement, et les soldats faisoient l'arrière-garde.

Un escadron de dragons et une compagnie d'infanterie, rangée en bataillon carré, occupoient la cour, et au centre de ces troupes on voyoit la charette destinée à emmener les condamnés à un mille de Carlisle, au lieu de l'exécution. Ce tombereau, de couleur noire, étoit traîné par un cheval blanc; à l'une des extrémités, étoit assis le bourreau, tenant dans sa main une large hache; c'étoit un homme d'un aspect horrible et féroce, bien assorti à sa profession. A l'autre bout, et plus près du cheval étoit un siège vide à deux places. L'on apercevoit à travers les arches gothiques du passage long et obscur, qui s'ouvroit sur le pont levis, le grand scheriff et son cortège à cheval, auxquels le cérémonial usité entre le pouvoir civil et militaire, n'avoit pas permis d'aller plus loin. " Cela n'est pas trop mal arrangé pour un dénouement, » dit Fergus en sou-

riant avec dédain à cet appareil de terreur. —“ Ce sont, » s'écria Evan Dhu avec une sorte de vivacité en regardant les dragons,“ ce sont les mêmes coquins qui ont pris le galop devant nous à Gladsmuir, avant que nous ayons pu en tuer une douzaine. Ils n'en ont pas l'air moins fier à présent. »... Le prêtre lui imposa silence.

Alors le tombereau s'approcha ; Fergus se retourna vers Waverley, le serra contre son cœur, et après l'avoir embrassé à deux reprises, s'élança légérement à sa place. Le prêtre suivoit dans une voiture à part. — Comme Fergus agitoit encore sa main, en signe d'amitié pour Edouard, les soldats se serrèrent autour de la charette, et toute la procession se mit en marche. Elle s'arrêta un moment sous le passage voûté, pendant que le gouverneur du château délivroit les personnes des condamnés entre les mains du pouvoir civil. Dieu sauve le Roi George ! „ s'écria le grand sheriff après cette formalité. —“ Dieu sauve le Roi Jaques! » répondit Fergus d'une voix haute et ferme et se tenant debout sur sa charette... Ce furent les derniers mots que Waverley lui entendit prononcer.

La procession se remit en marche, et la charette disparut de dessous le portail où

elle s'étoit arrêtée. La marche des morts, ainsi qu'on l'appelle, fut à l'instant entendue, mêlant ses sons mélancoliques à ceux d'une cloche drapée qu'on sonnoit de la cathédrale voisine. A mesure que la procession s'éloigna, la musique militaire s'affoiblit par degrés, et le triste tocsin des cloches rétentit seul dans l'air.

Le dernier des soldats de la file avoit disparu, la cour même du château étoit déjà vide, que Waverley y restoit encore atterré et immobile, les yeux fixés sur les voûtes sombres où il avoit aperçu son ami pour la dernière fois. Enfin, une femme du peuple vient le réveiller de cet état de stupéfaction. Il enfonce son chapeau sur ses yeux, traverse rapidement les rues devenues désertes, et de retour à son auberge, au bout d'une heure et demie d'angoisses inexprimables, le bruit du tambour et des fifres jouant une marche animée, et le bourdonnement confus de la foule, lui apprennent que tout est fini.

Dans la soirée, le prêtre lui fit une visite, et lui répéta les dernières paroles de son ami expirant. « Fergus Mac-Yvor meurt comme il a vécu, se souvenant jusqu'à la fin de son amitié pour Edouard Waverley. » Il ajouta, qu'il avoit aussi vu Flora, dont l'ame sem-
bloit

bloit moins bouleversée depuis qu'elle n'avoit plus rien à redouter. Il se proposoit de quitter le lendemain Carlisle avec elle et la sœur Thérèse, pour se rendre au port le plus proche et de là gagner la France. Waverley força cet honnête ecclésiastique à accepter une bague de prix, et une somme d'argent destinée à payer les services de l'église en faveur de l'ame de Fergus Mac-Yvor. Il vouloit en cela donner une dernière consolation à sa sœur, " et pourquoi d'ailleurs, » pensa-t-il, " ces actes de souvenirs ne feroient-ils pas partie des honneurs que, dans tous les cultes, on se plaît à rendre aux amis qu'on a perdus? »

Après des scènes aussi fortes, le reste paroît sans couleur. Waverley épouse Rose, le Baron obtient sa grace, et ses amis rachètent pour lui ses domaines à son insçu. On fait une surprise agréable à ce brave vieillard, on le conduit dans sa terre, tous les ours sont remis à leur place, la coupe même est retrouvée, les principaux personnages du roman sont heureux, mais on ne s'en soucie plus.

Dans un dernier chapitre, intitulé: *Poscriptum, qui devroit être une Préface.* L'auteur avance, que les liseurs de romans sautent toujours les préfaces et commencent les

livres par la fin, et en conséquence, il place à la suite de son ouvrage les remarques qu'il veut faire lire avant l'ouvrage même.

" Aucune nation européenne, » dit-il, " n'a subi, dans l'espace d'un peu plus d'un demi siècle, un changement aussi complet que la nation Ecossaise. Les suites de l'insurrection de 1745, c'est-à-dire, l'abolition de l'autorité patriarchale des chefs de clans dans les montagnes, celle de la jurisdiction héréditaire des Barons dans le plat pays, l'extinction totale du parti jacobite, qui se glorifioit de maintenir les anciennes coutumes, l'accroissement des richesses et les progrès du commerce, ont également contribué à rendre les Ecossais actuels aussi différens de la génération qui vient de s'éteindre, que les Anglais de 1814 le sont des Anglais du temps d'Elisabeth. La marche du nouvel ordre de choses, bien que constante et rapide, a cependant été graduelle, ensorte que c'est en portant les yeux derrière soi à quelque distance, qu'on peut le mieux s'en apercevoir... Cette vieille race, qui conservoit un attachement sans espoir pour la maison de Stuart, a totalement disparu, et avec elle sans doute bien des préjugés absurdes, mais aussi bien des exemples touchans de loyauté, de désintéressement, de généreuse hospitalité, de dévoue-

ment pour ses Rois, et d'antique foi écossaise. . . .

Des scènes imaginaires, des personnages fictifs m'ont servi à faire revivre des évènemens dont je tenois les récits de ceux mêmes qui y avoient joué un rôle.

Le combat de Preston et l'escarmouche de Clifton sont dépeints d'après les narrations de témoins oculaires les plus dignes de foi, confrontées avec les relations des meilleurs historiens.... et même dans la partie romanesque de cet ouvrage il y a beaucoup de vérité. . . .

Après avoir fait une part honorable à quelques descriptions des antiques mœurs de son pays dans un genre différent, l'auteur exprime le vœu que la tâche d'en conserver le souvenir eût été confiée à la seule plume digne de le retracer. Et puisqu'il a déjà interverti l'ordre accoutumé, il finit par une dédicace à l'*Addisson Calédonien*, à l'auteur du *Man of feeling* et du *Mirror*, le respectable vieillard, Mr. Henry Mackenzie.

MORALE.

SOME ENQUIRIES INTO THE EFFECTS OF FERMENTED LIQUORS, etc. Recherches sur les effets des boissons spiritueuses, par un buveur d'eau. 8°. pp. 368. Lond. 1814 (1).

FRAPPÉ des maux qui résultent journellement dans son pays de l'abus des boissons spiritueuses, l'auteur anonyme de cet ouvrage a cru devoir réunir en un seul volume ce qu'on en avoit dit de mieux avant lui. Il passe en revue, dans une préface très-bien faite, tous les prétextes par lesquels les buveurs cherchent à justifier ou excuser leur goût pour le vin, et dans le corps de l'ouvrage, il les réfute l'un après l'autre par les obser-

(1) Le lecteur ne sera pas surpris que les premières phrases de cet Extrait soyent les mêmes que celles par lesquelles nous avons annoncé cet ouvrage dans le dernier numéro de la partie scientifique de notre Recueil. La nature très-différente des objets dont il est ici question, nous acheminoit à en rendre compte sous deux points de vue; mais l'exposition devoit être la même. (R)

vations d'une multitude de médecins, de moralistes, de philosophes, de théologiens et d'hommes d'Etat des plus célèbres. Il publie ce Recueil « dans l'espérance qu'il » pourra tomber sous les yeux de quel- » ques jeunes gens animés du desir de » conserver, avec leurs facultés, toute la » pureté de leur ame, et qu'il les aidera » à persévérer dans leurs bonnes dispositions, » à maintenir leur santé, à atteindre la per- » fection dont la Bonté divine les a rendus » susceptibles, et à mériter ainsi l'approba- » tion des sages, qui, dans tous les temps, » ont fait l'éloge de la tempérance et de la » sobriété. „

Dans la partie de notre Recueil, qui est exclusivement consacrée aux sciences et aux arts, nous avons extrait de cet ouvrage quelques-unes des considérations relatives à la santé. Dans celle-ci, qui est exclusivement consacrée à la littérature, à la philosophie morale, et à l'économie politique, nous allons présenter à nos lecteurs quelques-uns des morceaux de ce genre, qui nous ont paru les plus propres à remplir les intentions de l'auteur.

1. *Lettre à un jeune homme* (gentleman) *sur l'origine et sur les progrès de l'ivrognerie.* —" Mon cher et jeune ami, vous êtes père.

Rien n'est plus sacré que les devoirs attachés à ce titre. Si vous les remplissez bien, vous jouirez de la plus douce satisfaction qu'on puisse avoir dans ce monde, celle de voir l'ame de vos enfans s'ouvrir à toutes les vertus. Si vous les négligez, ou seulement si vous les comprenez mal, vous risquez de voir les êtres que vous chérissez le plus se précipiter dans le vice, oublier les conseils de leurs parens, et n'avoir aucun égard à leur bonheur. Vous regretterez alors de n'être pas mort avant de devenir père. Mes observations dans le monde, m'ont convaincu depuis long-temps, que la plupart des vices qu'on observe dans la société viennent des mauvais exemples que les pères donnent à leurs enfans. C'est pourquoi, je vais tâcher de vous mettre en garde contre celui qu'on fait le plus communément naître ainsi, en vous racontant mon histoire. „

» Vous savez que je suis sur le bord du tombeau. J'ai quarante ans ; mais une extrême foiblesse de corps et d'ame me donne l'apparence d'en avoir soixante ; et à un âge où des milliers de mes semblables jouissent de l'existence dans toute la plénitude de leurs forces et de leur santé, je me vois dans un tel état de décadence, physique et morale, que je n'envisage plus la mort que

comme devant me délivrer d'un pénible esclavage. Combien d'années précieuses de ma vie qui ont été perdues dans l'insouciance! combien par les maladies et la privation de mes facultés! combien que j'aurois pu employer à me rendre utile, et qui se sont écoulées dans l'oisiveté, la paresse et le désordre! vous qui, depuis dix ans, ne m'avez vu boire que de l'eau, vous serez surpris d'apprendre que cet état de décrépitude, de corps et d'ame, est la malheureuse habitude des boissons spiritueuses. Oui, c'est le vin, qu'on prétend *réjouir le cœur de l'homme*, ce sont les santés portées à l'envi, qui m'ont réduit à ce triste état de vieillesse anticipée, et qui ont fait de moi un cadavre vivant! „

» Dans ma première enfance, ma mère, qui étoit très-affectionnée à mon père, et qui ne pouvoit croire qu'il eût aucun défaut, ne cessoit de me le proposer pour modèle, et de me répéter qu'il falloit faire tous mes efforts pour l'imiter, et pour être en tout comme lui, si je voulois arriver à la perfection. Elle m'accoutuma ainsi de bonne heure à le considérer comme un être extraordinaire et à desirer ardemment de lui ressembler. Si tous les pères étoient circonspects dans leur conduite, quelles ne seroient pas

les heureuses conséquences d'un respect filial porté à ce point! „

» J'avois deux sœurs aînées, mais j'étois le seul fils de la maison. A l'âge de quatre ans, on me porta un jour de la chambre des enfans dans le sallon à manger, où mon père avoit invité à dîner un grand nombre de messieurs, pour célébrer son anniversaire. On me plaça sur les genoux de mon père, on approcha un verre de vin de mes lèvres, et l'on me dit de boire à la santé du papa. Je n'avois jamais encore goûté de vin, je refusai; on me caressa en vain pour m'y engager, jusqu'à-ce qu'enfin pour m'encourager, mon père but lui-même une rasade. “ Voyez-vous, Frank, » dit un des assistans, “ comme votre papa boit hardiment. „—“ Allons, Frank, » ajouta ma mère, “ soyez sage, faites toujours ce que votre papa fait. „ Je me hasardai alors à goûter le vin. Je le trouvai bien mauvais; mais ainsi pressé et encouragé, j'avalai héroïquement tout le verre. Aussitôt tout le sallon retentit d'acclamations. “ Voilà un brave garçon, un bon vivant! (*a fine fellow*) s'écria-t-on de tous côtés; et les bonbons, et les gâteaux, et tout le luxe de la table me fut prodigué par manière de récompense. „

» J'avois vu les compagnons de mon père

le frapper sur l'épaule, en l'appelant *bon vivant*, et sans savoir ce que cela vouloit dire, je me faisois une fête de mériter un jour le même compliment. J'avois maintenant le mot de l'énigme ; je venois d'apprendre que pour être un *bon vivant*, il falloit boire du vin ; j'avois obtenu ce titre honorable ; et dès ce moment, je me promis bien de boire autant de vin que je pourrois en attraper, pour surpasser mon père, s'il étoit possible, et mériter encore mieux que lui d'être appelé un *bon vivant*. „

» Cependant, le vin que j'avois bu commençoit à me monter à la tête. Je babillois, je riois, je chantois, je faisois toutes sortes de folies, au grand amusement de mon père et de toute la compagnie.—Dès lors on m'amena tous les jours au sallon à manger pour boire mon verre de vin et faire le *bon vivant*. — Quand je devins un peu plus grand, on me permit, toutes les fois qu'il y avoit du monde à dîner, de rester avec mon père et les messieurs, après la retraite des dames. Je voyois là les verres et les bouteilles se succéder rapidement ; j'entendois les éclats de rire, les chansons gaies, les santés spirituelles (*witty toasts*) qu'on se portoit à l'envi (1) ;

(1) C'est l'usage en Angleterre que dans les repas, les femmes se retirent au dessert. Alors les hommes boi-

la joie brilloit sur tous les visages; il me sembloit que rien ne pouvoit égaler le bonheur des convives.— Un jour, j'en observai un,

---

vent entr'eux à l'envi. Chacun porte d'abord à son tour la santé d'une personne de sa connoissance, homme ou femme, à son choix. Tous les assistans la boivent avec lui; après quoi on fait encore un ou plusieurs tours de *sentimens*, ou vœux pour l'honneur de la nation, pour la conservation de la liberté, pour la gloire de la marine, pour la destruction des ennemis, ou pour tout autre objet relatif à la politique, à la morale, aux sciences, ou même à la débauche et chacun des assistans est encore obligé de boire à l'appui de ce *sentiment* qui porte aussi le nom de *toast*. C'est sans doute à cette coutume que faisoit allusion Shakespear dans ces beaux vers de Hamlet, que notre auteur a pris pour dévise de son ouvrage:

HORAT. *Is it a custom?*
HAMLET. *Ay! marry, is't.*
But, to my mind, though I am native here
And in the manor born, it is a custom
More honour'd in the breach than the observance.
This heavy headed revel, east and west
Makes us traduc'd and tax'd of other nations;
They classe us drumkards and with swinish phrase
Soil our addition: and indeed, it takes
From our atchievements, though performed at height,
The pith and marrow of our attribute.

Vers qu'il est difficile de traduire littéralement, mais dont voici le sens en abrégé: « Oui, certes, c'est la » coutume. Mais dans mon opinion, il seroit bien plus

qui ne buvoit point de vin, et qui gardoit le silence. Mon père remplit son verre; la compagnie le pressa de boire; il refusa; on se moqua de lui, on le tourna en ridicule; je crus pendant quelques momens qu'il ne parviendroit jamais à m'égaler; car personne ne l'appeloit *bon vivant*; mais on le pressa tant qu'il fallut qu'il cédât. Après avoir bu quelques verres de vin, il se mit à babiller, à rire, à chanter, à faire du bruit, comme les autres. J'en conclus, que non-seulement le vin faisoit d'un homme un *bon vivant*, mais encore qu'il le rendoit agréable et heureux. „

» Mon père dînoit souvent dehors, et ne revenoit à la maison qu'après que les enfans étoient couchés. Je remarquai qu'alors nous ne le voyions le lendemain qu'à dîner, qu'il mangeoit peu ce jour-là, se plaignoit d'avoir mal à la tête, paroissoit accablé, et que tout le matin ma mère ne cessoit de pleurer. Je ne pouvois concevoir pourquoi, mais en observant que dès qu'il avoit bu un ou deux

---

» honorable d'y renoncer que de s'y conformer. Car » elle nous déshonore parmi les autres nations, auprès » desquelles elle nous fait passer pour des ivrognes, pour » ne rien dire de plus; et en vérité, elle nous ôte tout le » mérite de nos grandes actions, quelques éclatantes » qu'elles soyent. » (R)

verres de vin, il reprenoit sa gaieté et que son mal-aise cessoit, l'idée me vint que lorsqu'il dînoit dehors, il n'avoit pas du vin. Je me rappelle qu'un jour, je fus réveillé au milieu de la nuit par un grand bruit et des cris perçans. Le lendemain, ma mère resta au lit tout le jour, mon père étoit sombre et de mauvaise humeur, et la femme-de-chambre avoit le bras en écharpe. J'en demandai la raison, personne ne voulut me la dire, mais j'entendis le laquais dire à la servante, que son maître n'étoit rentré qu'à quatre heures du matin, et celle-ci repliquer, qu'elle ne pouvoit plus rester dans la maison, avec un ivrogne, qui, quand il avoit bu un verre de trop, devenoit fou, et frappoit tous ceux qu'il rencontroit. Elle ajouta, qu'il lui avoit presque cassé le bras. Je ne comprenois pas comment, pour avoir bu un verre de trop, mon père rendoit sa femme malade, et forçoit la servante à quitter la maison; mais j'oubliai bientôt cette aventure, parce que dès lors il ne dîna pas dehors de long-temps. „

» Quand je fus en âge d'aller à l'école, on m'y envoya. Comme je me piquois de ressembler à mon père, qui avoit un caractère mâle et courageux, je fus bientôt considéré dans l'école, comme ayant beaucoup d'éner-

gie et de hardiesse. Je vantois à mes jeunes compagnons, les douceurs dont je jouissois dans la maison paternelle, sur-tout le vin qu'on m'y donnoit tous les jours; et je me moquois avec un air de triomphe, des enfans plus prudemment élevés, dont les pères, ou n'étoient pas buveurs, ou en faisoient un secret à leur famille. Je leur racontois les conversations que j'avois entendues, les scènes dont j'avois été témoin, les éloges qu'on m'avoit donnés en m'appelant un *très-bon vivant*, ce qui excita bientôt leur envie. — Pendant les féries, je revenois à la maison de mon père, et comme j'étois d'une grande taille, vif et ne manquant pas d'esprit, on m'invitoit souvent à dîner dehors avec lui. Ayant de bonne heure appris à boire, je commençai à essayer combien je pourrois supporter de vin. J'acquis bientôt la faculté d'en supporter plus que la plupart de mes aînés. Mon père, qui ne pouvoit croire que le bon vin fît aucun mal au corps ou à l'ame de son enfant, non-seulement m'encourageoit, mais se glorifioit d'avoir un fils aussi robuste.„

» Un ou deux ans après, on me crut en état d'aller à l'école de Westminster. Là, les germes de corruption que j'avois puisés dans les conversations que j'avois entendues, en assistant aux orgies de mon père, commencèrent à se développer, d'autant plus, que

j'avois beaucoup d'argent, beaucoup de curiosité, et le desir si ordinaire aux jeunes gens, d'être considéré comme un homme. Je trouvai quelques-uns de mes compagnons, dont l'éducation avoit été semblable à la mienne, et qui partageoient mes penchans. Celui pour le vin étoit le plus saillant. Nous en procurer et en boire, nous paroissoit essentiel à notre réputation de jeunes gens comme il faut (*gentlemen*); et la liberté personnelle dont nous jouissions, ainsi que le peu d'inspection qu'on exerce sur les écoliers dans ces grands séminaires, nous rendoit la chose facile. Nous sentions cependant qu'il y avoit quelque chose de condamnable dans cette pratique. C'est pourquoi nous en faisions un secret, et nous avions soin de ne pas nous trahir en buvant trop.„

» De Westminster, je passai au collège, et je me considérai alors à tous égards comme un homme. Ici je trouvai les mêmes épithètes qui dans mon enfance avoient excité mon émulation et mes desirs. Elles eurent sur moi le même effet. J'entendois parler du Lord celui-ci et du Lord celui-là, comme de *bons vivans*, dont on vantoit d'autant plus la bravoure, le génie et l'esprit, qu'ils buvoient davantage, et j'eus aussitôt l'ambition de surpasser ces Lords. J'y parvins bientôt,

et étant devenu un buveur décidé, je fus proclamé dans l'université comme le prince des *bons vivans*, et ma société fut recherchée par tous les *bons vivans* du collège. Je fis d'énormes comptes avec le marchand de vin et d'autres boutiquiers; mais je ne doutois pas que mon père, qui étoit lui-même un si *bon vivant*, ne les acquittât sans difficulté. „

» A la fin, ma santé commença à s'altérer. Je devins pâle, bouffi et très-irritable. Mon appétit diminua; j'étois tous les matins de plus en plus foible et languissant, jusqu'à-ce que le moment arrivât de réparer mes forces par le vin. Mon tuteur se plaignoit de mon manque d'attention à mes études. Les jeunes gens appliqués et sages évitoient ma société. Je ne voyois que les paresseux et les débauchés, et je devins le chef d'un parti connu seulement par son oisiveté et ses désordres. „

» Sur ces entrefaites, je reçus une lettre d'un des amis de mon père, qui m'informoit qu'en revenant d'un grand dîner, où il s'étoit complétement enivré, il étoit tombé de cheval, et s'étoit fait une fracture au crâne, que son pied s'étant accroché dans l'étrier, il avoit été traîné long-temps dans les rues, et qu'on l'avoit trouvé tout fracassé, et sans

vie, à la porte de son hôtel à deux heures du matin. J'obtins sur-le-champ un congé, et volai vers ma mère; mais dans l'état de foiblesse où m'avoit réduit la boisson, l'émotion que me fit éprouver ce malheur, me causa en arrivant une violente fièvre, dont j'eus de la peine à me rétablir. „

» Les affaires de mon père se trouvèrent très-dérangées, au point qu'après avoir payé à ma mère et à mes sœurs ce qui leur étoit dû, il ne me restoit plus que 300 liv. sterl. de revenu. — On jugea nécessaire que je retournasse au collège pour y faire mes études, afin d'entrer dans la carrière du barreau. L'idée de travailler pour me soutenir, m'étoit infiniment pénible. J'aurois préféré entrer dans l'armée; mais les pleurs de ma mère et de mes sœurs prévalurent, et je cédai à leurs desirs. Les horribles conséquences de la boisson me frappèrent alors pour la première fois, et je résolus sérieusement d'y renoncer et d'étudier mieux que je ne l'avois fait. „

„ Je persévérai pendant quelque temps dans cette résolution, mais l'habitude étoit trop fortement enracinée pour céder à ce premier mouvement. Je ne pus soutenir les sarcasmes de mes compagnons, et encore moins leurs insinuations que mon abstinence

étoit le résultat de ma pauvreté, plutôt que de mes principes. Cette supposition, l'orgueil et un penchant non subjugué m'entraînèrent, et je consentis à me réunir à eux à la taverne pour célébrer par un dîner l'anniversaire de leur chef. J'avoue qu'au premier verre que je bus, le souvenir de mon père et de son horrible mort me revint à l'esprit, et rendit le vin bien amer; mais les rasades suivantes effacèrent bientôt cette impression; long-temps avant minuit, j'avois oublié et mon père, et ma famille et moi-même; j'étois de nouveau le prince des *bons vivans*; et dès lors mes folies surpassèrent toutes celles qui avoient précédé.»

«Mon foible revenu étant maintenant bien loin de suffire à mes dépenses, j'écrivois sans cesse à ma mère pour solliciter d'elle des secours. Au commencement, elle m'en envoya; mais fatiguée enfin de mes importunités, elle m'écrivit une lettre sévère pour me reprocher ma conduite, dont les détails lui étoient revenus de tous côtés. J'aimois tendrement ma mère, mais mon penchant pour la boisson l'emporta sur l'amour filial, et au lieu d'aller passer les féries auprès d'elle, comme à l'ordinaire, je m'engageai, pour éviter ses reproches, dans une partie de plaisir pour Londres, où je n'avois point en-

core été. — Je revenois un jour avec mes compagnons d'une soirée d'ivresse, lorsque mon mauvais génie me conduisit dans une maison de jeu, où je reçus la punition de mes extravagances. Je perdis la plus grande partie de ce qui me restoit; ce qui me mettoit dans l'impossibilité de continuer mes études à Cambridge. J'y retournai cependant pour arranger mes affaires, et j'y trouvai des lettres qui m'apprenoient que ma mère étoit sérieusement malade. Ma conscience me reprocha alors vivement mes fautes. Je tremblois qu'elles n'eussent été la cause de la maladie de ma mère, car j'étois son enfant chéri. Je volai vers elle avec le cœur serré et bourrelé de remords; j'arrivai justement à temps pour fermer ses yeux, et apprendre que mes traites continuelles sur sa bourse l'avoient réduite, elle et mes sœurs à la plus grande pauvreté, et que ma conduite et mon exclusion de Cambridge, qui en étoit la conséquence nécessaire, avoit achevé de briser son cœur. »

» Pendant quelques jours après sa mort, je perdis entièrement la raison; et quand je revins à moi, sur ce lit de maladie et d'infirmités, la folie et l'iniquité de ma conduite firent sur mes esprits la plus vive impression. Je réfléchis avec amertume aux

horribles événemens qui avoient eu lieu dans ma famille, et tous en conséquence de mon ivrognerie; je vis mes pauvres sœurs réduites à la plus grande détresse par les crimes d'un frère, qui auroit dû être leur soutien et leur protecteur; je sentis toute la dégradation de mon ame, et je fis solemnellement le vœu de ne plus goûter à l'avenir une seule goutte de liqueur fermentée. »

» Je me rétablis assez pour prendre soin de mes affaires. La vente de mes livres et de mes meubles à Cambridge servit à payer mes dettes. Mais il m'étoit impossible de soutenir mon train de vie avec les foibles débris de ma fortune. C'est pourquoi j'allai à Londres, où je m'inscrivis pour entrer au Temple, à l'âge de vingt-cinq ans. J'y vécus de la manière la plus sobre et la plus exemplaire. Je me levois de bonne heure, et je me couchois tard pour étudier; je m'abstenois de tous les amusemens publics, je ne dînois jamais hors de chez moi, et à force d'industrie et de la plus stricte économie, je parvins à me tirer d'affaire avec mon petit revenu, jusqu'à l'âge de trente-un ans, que j'entrai au barreau. Pendant quelques années, je suivis la carrière d'avocat avec beaucoup de succès, et mon cœur rongé de soucis, commençoit à trouver quelque consolation

dans l'approbation de ma conscience; mais ma constitution avoit été si terriblement altérée par les excès de ma jeunesse, que je ne pus soutenir long-temps une profession qui exige autant de travail; je fus obligé d'y renoncer. Miné par une violente maladie du foie, qui s'accroit de jour en jour, je sens ma mémoire s'affoiblir de plus en plus, et martyr de mon ivrognerie, je vois la tombe s'ouvrir devant moi. »

„Telle est l'histoire de ma vie, mon jeune ami. C'est malheureusement celle de bien des gens. Mais je ne doute pas que si l'on ne permettoit jamais aux enfans de boire du vin, ou même d'en voir boire à d'autres, ce vice ne diminuât considérablement parmi nous. Quel est le père qui ne frémiroit pas si on lui disoit que son fils deviendra tôt ou tard un ivrogne, et que ses habitudes d'intempérance ruineront sa santé? Mais comment en seroit-il autrement si l'on souffre que l'ame flexible de l'enfant soit continuellement exposée à l'impression que doivent faire sur elle les scènes de débauche que lui offrent nos festins, si on l'accoutume à voir circuler le verre de main en main, à entendre le tumulte et les chants dont rétentissent nos orgies, à admirer l'indépendance apparente,

et le bonheur dont semblent jouir les buveurs, si on lui permet en même temps de porter à ses lèvres la coupe enchanteresse, de goûter le breuvage enivrant, et de se sentir par là plus gai, plus vif et plus animé; si on l'encourage par des caresses et des éloges, en l'appelant, mon brave garçon, mon *bon vivant*, ou en le gratifiant de telle autre épithète propre à flatter sa vanité, et à lui inspirer le desir de surmonter sa répugnance pour le vin, un père, dis-je, peut-il, en agissant ainsi, se bercer de l'espérance que son fils ne deviendra pas un jour un ivrogne, prodigue, libertin, et probablement souillé de bien d'autres vices également destructeurs et honteux? »

2. *Dialogues tirés de la vie du Dr. Johnson par Boswell. — Bosw.* L'un des grands obstacles à la résolution de ne point boire vient des égards de bienveillance et de politesse qu'on se doit mutuellement. Par exemple, un homme honnête, bon, digne de toute votre estime, vous propose de goûter de l'excellent vin qu'il a depuis vingt ans dans sa cave. Comment le refuser? — *Johnson.* Toutes ces idées de bienveillance et de politesse viennent de ce qu'on s'imagine avoir plus d'importance aux yeux des autres qu'on n'en a réellement. Ils se soucient fort peu que

vous buviez ou non de leur vin, ou s'ils s'en soucient pour le moment, ils l'oublient l'instant d'après. — Vous parlez d'un homme honnête, bon, digne de toute estime. Et comment le savez-vous? Un homme de ce caractère insisteroit-il pour qu'un autre homme qui a eu de bonnes raisons pour renoncer au vin, manquât à sa résolution? Il vous vante le vin qu'il a depuis vingt ans dans sa cave. Sur dix personnes qui tiennent ce langage, il y en a trois qui mentent, trois qui ne disent cela que pour dire quelque chose, trois qui aimeroient autant économiser leur vin et que vous n'en buviez pas, une seule peut-être qui est de bonne foi en vous l'offrant. — Je conviens qu'il faut, autant qu'on le peut, plaire à la compagnie dans laquelle on se trouve, et que la plupart des gens qui goûtent un plaisir, aiment qu'on le partage avec eux. Mais quand on a tant fait que de former le vœu de ne plus boire de vin, remplir ce vœu est un devoir auprès duquel toute autre considération est une bagatelle. Car si l'on étoit toujours obligé de faire ce qui peut plaire à la compagnie dans laquelle on se trouve, il s'ensuivroit que si l'on se trouvoit en compagnie avec des filous, il faudroit, comme eux, faire des friponneries. — *Boswell.* Convenez cependant que suivant

l'adage connu, *in vino veritas*, le vin inspire de la gaieté et de la franchise.-*Johnson*. Eh! Mr., ce ne peut être une excuse pour les buveurs qu'entant que vous supposez que les hommes en général sont des menteurs. Mais qui de nous voudroit faire son compagnon et son ami d'un homme, qui ne diroit que des mensonges quand il seroit sobre, et qu'il faudroit enivrer pour obtenir de lui un mot de vérité? — *Sir Josuah Reynolds*. Le vin a du moins le bon effet d'animer la conversation? — *Johnson*. Non, monsieur. Quand des convives se rassemblent, il y a entr'eux une grande inégalité de talens et d'esprit; ceux qui sentent leur infériorité, ont avant dîner assez de modestie et de retenue pour se taire; et quand ils ont bû après le dîner, ils perdent cette modestie, ils deviennent bruyans et hardis; ils n'ont rien gagné par la boisson, mais ils ne sentent pas ce qui leur manque. — *Sir Jos. Reynolds*. Vous parlez là de l'abus du vin; mais quand on n'en fait qu'un usage modéré, il est certain qu'en favorisant la circulation du sang, il donne des idées, et vivifie l'esprit. Quand je me lève, je suis ordinairement gai et de bonne humeur. Quand l'heure du dîner vient je me sens épuisé. Un peu de vin me remet dans l'état où j'étois le matin; et je suis sûr

qu'un usage modéré de cette boisson fait parler mieux la plupart des gens. — *Johnson.* Cela peut être vrai de quelques hommes de grands talens; mais en général, le vin n'inspire qu'une gaieté bruyante et tumultueuse. Il ne donne à personne ni des connoissances, ni de l'esprit; il ne fait que mettre en mouvement ce qui existe; il donne la hardiesse d'exprimer des pensées, que la bienséance et les égards pour la compagnie engageroient à tenir cachées. — *Sir Jos. Reynolds.* Vous convenez donc que le vin est la clef qui ouvre la boîte.—*Johnson.* Non, monsieur, c'est la conversation qui en est la véritable clef. Le vin n'est qu'un escroc qui force la serrure, et qui souvent la gâte. Un homme de sens peut toujours et doit cultiver son esprit, de manière à acquérir assez de confiance en lui-même et assez de facilité, pour pouvoir mettre au jour ses idées, sans avoir besoin de vin pour cela. »

» *Boswell.* Milord *** est réellement mal à son aise, si ceux qu'il invite ne boivent pas autant de vin qu'il leur en offre -*Johnson.* C'est qu'il a toujours eu auprès de lui des gens à son commandement. —*Boswell.* Mais si je me trouve à table en tête à tête avec lui. — *Johnson.* Il n'a pas plus le droit de vous forcer à boire avec lui, que vous de le forcer

à être sobre avec vous.—*Boswell*. Il est bien vrai que la sobriété lui feroit moins de mal que ne m'en feroit l'ivresse.—*Johnson*. C'est pourquoi, et d'après ce que j'ai ouï dire de lui, je ne vous conseille pas de vous sacrifier pour un tel homme. S'il faut qu'il aît toujours quelqu'un pour boire avec lui, il n'a qu'à acheter un esclave, qu'il en chargera. Car c'est dans le fait un véritable esclavage, que de se soumettre à boire autant que le veut un autre.—*Boswell*. Mais les devoirs que nous impose l'hospitalité n'exigent-ils pas qu'on se relâche un peu de cette rigueur? Un homme qui aime à boire vient me faire visite....— *Johnson*. Monsieur, on sait à qui l'on fait visite. Un homme qui aime à boire ne fait guères de visites aux gens sobres.-*Boswell*. Mais, monsieur, quand nous avons voyagé ensemble en Ecosse et aux isles Hébrides, nous n'aurions pas été aussi bien reçus, si j'avois refusé de boire avec nos bons amis; nous n'aurions pas trouvé chez eux autant de cordialité, si, comme vous, je n'avois bû que de l'eau. —*Johnson*. Sir W. Temple rapporte qu'en voyageant dans les Pays-Bas, il avoit soin de mener toujours avec lui, quelqu'un qu'il chargeoit de boire pour lui, quand cela étoit nécessaire. Si je devois voyager encore aux

Hébrides, je prierois sir Jos. Reynolds de m'accompagner, pour répondre aux rasades qu'on m'adresseroit. »

3. *Anecdote.* » Il y a quelques années que je rencontrai dans mes voyages un jeune étranger, qui critiquoit avec beaucoup de vivacité les mœurs et les coutumes de l'Angleterre. Mais il n'en est point, disoit-il, qui me paroisse plus ridicule que celle des santés que vous portez à la fin du dîner. On diroit que l'ivresse est chez vous considérée comme une vertu, et pour y engager, on s'efforce de persuader à ses convives que la meilleure manière de témoigner l'intérêt qu'on prend à l'homme qu'on respecte, ou à la maîtresse qu'on aime, est d'associer son nom avec un grand verre de vin, qu'on boit en forçant les autres à en faire autant. Voulant passer un hiver à Londres, ajoutoit-il, pour y profiter des nombreuses sources d'instruction qu'on y trouve, sur-tout relativement au commerce, j'y arrivai muni de lettres de recommandation pour vos premiers négocians. Mais la coupe de Circé m'empêcha toujours de puiser auprès d'eux les informations que je desirois, et le vœu que je faisois tous les matins, de me conduire en homme dans la journée, fut constamment contre-carré par la fatale conspiration de

tous mes amis, pour me transformer en bête l'après dîner. J'avois beau alléguer que je n'aimois point le vin, que je ne connoissois pas même de nom les personnes dont on me portoit la santé, que je ne comprenois pas le *sentiment* politique, à l'appui duquel on vouloit me forcer à boire (1). On n'admettoit point ces excuses. On me répondoit qu'il falloit me conformer aux usages du pays, et que suivant un proverbe bien connu, il falloit *vivre à Rome comme les autres*, proverbe que les Anglais interprètent littéralement pour tous les étrangers qui abordent dans leur isle, mais qu'ils font semblant de ne pas comprendre hors de chez eux. Après avoir survécu à une longue suite de dîners, non sans avoir beaucoup souffert de corps et d'ame, j'appris qu'on alloit bientôt avoir une élection, et je compris qu'il falloit me résoudre à partir ou à mourir. C'est pourquoi je préparai tout pour mon départ, non sans me répandre en imprécations contre ce démon, qui porte si mal à propos en Angleterre le nom d'*hospitalité*, et qui m'avoit paru si différent de la Divinité que j'avois été accoutumé à adorer sous ce nom dans mon pays. „

---

(1) Voyez la note ci-dessus, p. 403.

» Avant mon départ, il falloit, selon l'usage, rendre les politesses qu'on m'avoit faites. J'invitai donc tous mes amis à un grand dîner dans l'une des meilleures tavernes de la ville. Ils vinrent et nous fumes très-bien servis. Quand je jugeai, au silence et à l'air de satisfaction des convives, que chacun avoit mangé autant qu'il le pouvoit, je pris la parole, et je leur adressai le discours suivant: « Messieurs, je suis très-sensible aux politesses dont vous m'avez comblé. Vous vous „êtes tous empressés, à l'envi les uns des „autres, de remplir envers moi les devoirs „de l'hospitalité, selon les bonnes et an„ciennes coutumes de l'Angleterre. Il est „juste que, selon celles de mon pays, je „m'acquitte envers vous de ceux que m'im„pose la reconnoissance. „ A ces mots, je fis apporter sur la table un grand jambon de Mayence, et distribuer à chacun des assistans un couteau et une fourchette. Prenant alors avec la mienne une tranche de ce jambon, je me levai avec un air de solemnité, et m'écriai : *A la santé du Roi !* Mes amis essayèrent d'abord d'éluder cette santé. « Messieurs, „ leur dis-je, » je vous » rappelle à l'ordre; ce n'est point ici une » affaire de choix, et je mettrai à l'amende » d'une tranche de jambon, quiconque refu-

» sera de manger à la gloire de ce vertueux
» Monarque. » Ce fut en vain qu'ils m'assurèrent à plusieurs reprises, qu'ils ne pouvoient plus manger, qu'ils détestoient toute viande de cochon, qu'ils en seroient bien malades. « A Dieu ne plaise, » leur répondis-je, « mes chers amis, que vous n'en
» éprouviez pas quelques nausées ! Lequel
» d'entre vous m'a permis de quitter sa table
» en bonne santé, ou avec toute ma raison?
» J'espère connoître aussi bien que vous les
» lois de l'hospitalité, et je ne suis pas moins
» sensible au mérite des grands personnages
» que vous m'avez appris à respecter. Je n'oublierai aucun des orateurs des deux chambres. Il n'y aura pas un amiral, pas un général, qui n'aît sa tranche de jambon. „ — Bref, je les obligeai à manger pour l'honneur de leur pays, jusqu'à-ce qu'ils eussent tous des maux de cœur. Alors je leur permis de s'en aller. Mais j'espère leur avoir laissé un sujet de réflexion, qu'il pourra leur être utile de se rappeler. „

(*La suite dans un prochain Cahier.*)

PHILOSOPHIE DE L'ESPRIT HUMAIN.

ELEMENTS OF THE PHILOSOPHY OF THE HUMAN MIND; c'est-à-dire, Elémens de la philosophie de l'esprit humain, par DUGALD STEWART, F. R. S. Ed. etc. T. II. Edimbourg 1814. *in*-4°.

(*Cinquième extrait. Voy. p.* 249 *de ce vol.*)

(LA seconde section du chapitre I traite *de certaines lois de croyance, inséparablement liées à l'exercice de la conscience* (1), *de la mémoire, et du raisonnement*).

1. C'est par l'évidence immédiate de conscience, que nous sommes assurés de l'*existence actuelle* de nos diverses sensations, agréables ou désagréables; de toutes nos affections, passions, espérances, craintes, desirs et volitions. C'est encore ainsi que nous sommes assurés de l'*existence actuelle* de ces pensées, qui, pendant la veille, passent in-

(1) *Consciousness*, conscience psychologique. Voy. la traduct. des *El. de la phil. de l'esprit humain*, de D. St. p. XIX.

cessamment dans l'esprit, et de tous les effets variés qu'elles produisent, en fournissant de l'emploi à nos facultés intellectuelles.

D'après la doctrine commune, qu'ont adoptée nos meilleurs philosophes (1), c'est par l'évidence de *conscience*, que nous sommes assurés de notre propre existence. Cette proposition toutefois, lorsqu'on l'énonce en ces termes, n'est pas rigoureusement vraie; car notre propre existence (ainsi que je l'ai observé ailleurs (2)) n'est pas un objet direct et immédiat de la conscience, dans le sens strict et logique du mot. Nous avons la conscience d'une sensation, d'une pensée, d'un desir, d'une volition; mais nous n'avons pas la conscience de l'existence de l'esprit lui-même; et il ne nous seroit pas possible de le connoître, bien que doués de toutes nos facultés actuelles, si jamais aucune impression n'avoit été faite sur nos sens. A l'instant où, par l'effet d'une telle impression, une sensation est excitée, nous apprenons à la fois deux faits : l'existence de la sensation; et notre propre existence en tant qu'êtres sentans. En d'autres termes, le premier exer-

---

(1) Voyez en particulier Campbell's *Philosophy of rhetoric*.

(2) *Philosophical Essays*, p. 7.

cice de la conscience suppose nécessairement la croyance, non-seulement de l'existence actuelle de ce qui est senti, mais de l'existence actuelle de ce qui sent et pense; ou (pour employer un langage plus clair) l'existence actuelle de cet être que je désigne par ce mot, *moi*, ou *moi-même*. De ces deux faits toutefois, le premier est proprement le seul duquel nous puissions dire que nous avons la conscience, en donnant à cette expression son interprêtation exacte et rigoureuse. La conviction relative au dernier fait semble si inséparable de l'exercice de la conscience, qu'on a peine à la croire postérieure dans l'ordre du *temps*, et cependant (pour me servir d'une distinction scolastique) elle est postérieure dans l'ordre de la *nature*: non-seulement parce qu'elle suppose que la conscience a été éveillée par quelque sensation ou affection, mais parce qu'elle est évidemment un jugement qui accompagne l'exercice de cette faculté, plutôt qu'une des informations immédiates qu'elle nous donne sur la classe des phénomènes intérieurs qui sont de son ressort. Il me paroît en conséquence, que l'on s'exprimera plus correctement en appelant la croyance en notre propre existence une circonstance concomitante, ou un accessoire de l'exercice de la

conscience, qu'en présentant notre existence comme étant un fait du ressort immédiat de cette faculté et en l'assimilant, sous ce rapport, à l'existence des sensations variées, de plaisir ou de douleur, qu'excitent en nous les objets extérieurs.

2. Nous ne pouvons point non plus, sans abuser des termes, dire que nous avons la *conscience* de notre identité personnelle. Cette remarque est plus incontestable encore que la précédente. En effet, dans l'idée de l'identité personnelle, il entre l'idée de *temps*, et par conséquent, elle suppose l'exercice, non-seulement de la conscience, mais de la *mémoire*. La croyance liée à cette idée est mêlée à toutes les pensées, à toutes les actions de l'esprit, et peut à bon droit, être envisagée comme un des élémens les plus simples et les plus essentiels de notre entendement. Il est vraiment impossible de concevoir un être intellectuel, ou un être actif, existant sans cette croyance. C'est une chose très-remarquable, sous ce rapport, que, malgré l'universalité d'une telle persuasion dans l'espèce humaine, aucun individu de cette espèce, à l'exception du métaphysicien, ne songe à la désigner par des mots, ou à énoncer, en forme de proposition, la vérité dont il s'agit. Pour tous les autres, ce n'est point

là un objet de connoissance; c'est une condition ou une supposition, comprise, nécessairement et sans qu'ils en aient la conscience, dans l'exercice de toutes leurs facultés. Sur une partie de notre constitution, qui est évidemment un de ses premiers élémens, au-delà desquels l'analyse de nos opérations intellectuelles ne peut se flatter d'atteindre, il est inutile d'insister; et il seroit peu philosophique d'espérer, de la discussion métaphysique sur ce sujet, aucune nouvelle lumière. Tout ce que l'on peut faire, dans des cas de cette nature, est de bien établir le fait.

Ici je ne puis m'abstenir de faire remarquer les absurdes et inconséquentes tentatives, faites par des hommes ingénieux, pour expliquer le procédé graduel par lequel ils ont supposé que l'esprit a pu être conduit à la connoissance de sa propre existence et de cette identité continuée que notre constitution nous force à lui attribuer. Comment, a-t-on demandé, comment un enfant en vient-il à former l'idée, très-abstraite et métaphysique, qu'exprime le pronom *moi*? En réponse à cette question, je dois me borner à observer, que, quand nous nous proposons d'expliquer un phénomène, nous ne pouvons l'entreprendre qu'en supposant possible de résoudre ce phénomène en quelques

lois plus générales, dont nous avons déjà acquis antérieurement la connoissance. Mais, dans le cas dont il s'agit, comment une telle supposition pourroit-elle être faite par ceux qui savent, que toute la connoissance que nous avons de notre propre esprit, dérive de la réflexion (1); et que tout acte de cette faculté suppose la conviction de notre propre existence comme êtres réfléchissans et intelligens? Toute théorie donc, qui prétend rendre raison de cette conviction doit nécessairement commettre cette espèce de paralogisme, que les logiciens nomment une *pétition de principe*; puisqu'elle entreprend de résoudre la chose à expliquer en quelques lois, dont la preuve repose finalement sur cette chose même. C'est de cette donnée, où entrent nécessairement et la conscience et la mémoire, que doit partir la philosophie de l'esprit humain, si elle veut procéder analytiquement. La simple tentative de creuser plus avant pour en établir les fondemens décèle une ignorance totale des règles

(1) Au sens lockien, la faculté de *réflexion* est la faculté qu'a l'esprit d'observer les actes de ses propres facultés. (*The perception of the operations of our own minds withinus*). *Ess. conc. hum. mind.* B. II. c. 1. §. 3. (P. P. p.)

règles logiques, qui seules peuvent assurer ses progrès.

Il a été, je crois, remarqué, pour la première fois, par Mr. Prevost de Genève (1), que les recherches sur l'ame, fondées sur l'hypothèse d'une *statue animée* (présentées par Bonnet et Condillac comme analytiques) étoient au vrai purement synthétiques. A cette remarque, on peut ajouter, que ces philosophes, dans leurs recherches, en tant qu'elles avoient pour objet d'expliquer l'origine de notre croyance en notre propre existence et en notre identité personnelle, prenoient, pour principe de leur synthèse, des faits moins certains et moins familiers que le problême à la solution duquel ils les appliquoient.

Ce n'est pas au métaphysicien seul que les idées d'identité et de personnalité sont familières. Où est l'homme, qui n'a pas éprouvé la puissante influence de ces idées sur son imagination, tandis qu'il s'occupoit à réfléchir sur la suite des évènemens de sa vie passée, et sur ce monde interne, dont les phénomènes n'ont été soumis qu'à sa seule

(1) (*And this remark, obvious as it may appear, reflects much honour on his acuteness and sagacity*). (A)

inspection ? Dans cette contemplation, les merveilles même du monde extérieur perdent leur intérêt ; et l'on est tenté de s'écrier, comme le Doge de Gênes à Versailles : " ce qui m'étonne le plus ici, c'est de m'y » voir. (1) „

3. Tous les hommes croient à l'existence du monde matériel (indépendante de celle des êtres doués de perception), tous s'attendent à voir maintenue l'uniformité des lois de la nature. Ces deux croyances appartiennent comme les précédentes à la classe des lois élémentaires et primordiales de la pensée. Les vérités qui en sont l'objet sont si différentes par leur nature de celles que l'on nomme communément *vérités*, que les logiciens feroient bien peut-être de leur donner un nom distinct et de les appeler, par exemple, des vérités *métaphysiques* ou *transcendantes*. Ce ne sont point (comme on le verra ci-après) des *principes* ou des *données*, dont on puisse déduire aucune conséquence ; mais elles forment une partie de ces fils (2) primitifs de la raison humaine, qui ne sont pas moins essentiels à toutes les

---

(1) L'auteur rappelle et cite ici l'emploi de ce mot fait par d'Alembert, (*Apologie de l'étude*). (P. P. p.)

(2) *Stamina*.

recherches de la science, et à tous les intérêts actifs de la vie.

4. Il ne me reste plus, relativement à l'objet qui nous occupe, qu'à faire remarquer la confiance que nous accordons nécessairement à la preuve ou évidence fondée sur la mémoire (et à la continuation de notre identité personnelle), lorsque nous sommes occupés d'un procédé de déduction ou d'argumentation ; lors, par exemple, que nous suivons les pas d'une démonstration mathématique. En donnant notre assentiment à la conclusion, nous nous fions manifestement à notre mémoire qui a lié les divers chaînons dont elle dépend. L'emploi des propositions précédemment démontrées, que l'on fait souvent dans le cours de la démonstration, met cette remarque en évidence; il prouve clairement, que, dans cette branche de la science, considérée avec raison comme la plus certaine de toutes, on reconnoît tacitement l'autorité des mêmes lois de croyance qui nous dirigent dans la conduite ordinaire de la vie. Que l'on refuse d'admettre la preuve fondée sur la mémoire, comme pouvant servir de base à des connoissances certaines; et on sappe à l'instant les fondemens des sciences mathématiques, aussi complètement que si l'on nioit la vérité des axiomes d'Euclide.

Les exemples donnés ci-dessus suffisent à expliquer la nature de cette classe de vérités, que j'ai appelées *les lois fondamentales de la croyance humaine* ou *les élémens primaires de la raison humaine* (1). On pourroit grossir beaucoup cette liste, et y ajouter plusieurs autres lois non moins importantes (2); mais je ne m'arrêterai pas à les énumérer, n'ayant eu d'autre dessein, en introduisant ici ce sujet, que d'expliquer le rapport de ces lois à l'évidence déductive. Sous ce point de vue, deux analogies, ou plutôt deux coïncidences, entre les vérités que nous venons de considérer et les axiomes mathématiques dont nous avons parlé auparavant, s'offrent immédiatement à notre attention.

1. Ni de l'une ni de l'autre de ces classes de vérités on ne peut tirer aucune conséquence d'où résultent quelques progrès dans l'étendue de nos connoissances. Nous avons déjà vu que cette remarque s'applique universellement aux axiomes de géométrie; elle ne s'applique pas moins à ce que j'ai ap-

---

(1) C'est le titre du chap. Ier. (Voy. *Bibl. Brit.* Tom. LVIII, p. 23).

(2) Telles, par exemple, que notre croyance à l'existence des causes *efficientes*; notre croyance à l'existence d'êtres intelligens autres que nous-mêmes, etc. etc. (A)

pelé les lois fondamentales de la croyance humaine. De ces propositions : *J'existe; je suis la même personne aujourd'hui qu'hier ; le monde matériel a une existence indépendante de mon esprit ; les lois générales de la nature continueront, à l'avenir, d'opérer uniformément comme par le passé*, on ne peut pas plus tirer de conséquence que des vérités intuitives mises en tête des *Elémens* d'Euclide. Séparées des autres données, elles sont par elles-mêmes absolument stériles; et l'esprit ne peut, par aucune espèce de combinaison de ces vérités, avancer d'un seul pas dans ses progrès (1). C'est par cette raison, qu'au lieu de les appeler, avec quelques écrivains, *premiers principes*, je les ai rangés sous le titre de *lois fondamentales de la croyance* ; parce que, dans l'usage de la langue, le premier de ces mots me semble désigner quelque *fait* ou quelque

(1) Quant aux axiomes mathématiques, il faut, sans doute entendre ces assertions en ce sens, que l'on pourroit remplacer ces axiomes, dans leur emploi, par une analyse plus complète ; d'où il arriveroit qu'on n'auroit plus que des définitions ou des propositions démontrées. Car du reste, il ne faut qu'ouvrir un traité de géométrie élémentaire, tel qu'Euclide, pour voir qu'à chaque instant on y emploie les axiomes, c'est-à-dire, que l'on en tire des conséquences dans le cours de la déduction. (P. P. p.)

supposition, d'où l'on peut déduire une suite de conséquences.

Si l'exposition que je viens de faire des *lois de la croyance* est juste, le grand argument que l'on a fait ordinairement valoir en faveur de leur autorité, et qui confond manifestement ces lois avec les *principes* proprement dits *du raisonnement* (1), n'est nullement applicable à ce sujet; ou du moins n'établit pas le point contesté sur sa vraie base. S'il n'y avoit point de premiers principes, a-t-on dit, ou, en d'autres termes, si on ne pouvoit pas donner une raison de chaque chose; aucun procédé de déduction ne pourroit donner une conclusion. Cette observation est incontestable; mais elle prouve seulement (ce qu'aucun logicien de ce siècle ne niera), que le mathématicien ne pourroit démontrer un seul théorême, si on lui ôtoit le droit de poser ses définitions; et que le physicien ne pourroit pas expliquer un seul phénomène, si on ne lui permettoit de poser, comme des faits reconnus, certaines lois générales de la nature.

(1) L'auteur cite ici Aristote. (*Metaph.* Vol. II, p. 873, *édit. du Val.*) et Reid. *Ess. on Int. Powers*, p. 558, *4to. edit*). Le premier dit qu'il y a des propositions qui doivent être reçues sans démonstration. Le second

Quelle conséquence ceci peut-il fournir en faveur de la classe particulière de vérités à laquelle se rapportent les observations précédentes, et contre lesquelles les modernes sceptiques ont plus particulièrement dirigé leurs attaques ? Ces vérités, si je ne me trompe, sont encore plus intimément liées aux opérations de la faculté de raisonner qu'on ne l'a cru généralement ; non comme les *principes* (1) desquels partent nos raisonnemens et sur lesquels finalement ils reposent ; mais comme les *conditions* nécessaires que supposent tacitement tous les pas de la déduction ; ou plutôt (si j'ose employer cette expression) comme les élémens essentiels qui entrent dans la composition de la raison elle-même.

2. Dans le cours de la remarque précédente, j'ai anticipé sur ce que j'ai à dire de la seconde coïncidence que j'ai annoncée, entre les axiomes mathématiques et les autres propositions que j'ai comprises sous le titre général de *lois fondamentales de la croyance humaine*. Comme la vérité des axiomes est virtuellement présupposée ou

---

dit que toute connoissance acquise par le raisonnement doit être fondée sur les premiers principes. (P. P. p.)

(1) Ἀρχαί.

sous-entendue dans les pas successifs de toute démonstration; ainsi, dans chaque pas de nos raisonnemens concernant l'ordre de la nature, nous procédons d'après la supposition, que les lois auxquelles elle est soumise demeureront uniformes comme au temps passé, et que l'univers matériel a une existence indépendante de nos perceptions. A peine est-il besoin d'ajouter, que, dans tous nos raisonnemens quelconques, soit qu'ils se rapportent aux vérités nécessaires ou aux contingentes, notre propre identité personnelle et la preuve tirée de la mémoire sont virtuellement prises pour accordées. Ces différentes vérités ont toutes ceci de commun, qu'elles sont essentiellement comprises dans l'exercice de nos facultés intellectuelles; quoiqu'en elles-mêmes elles ne fournissent aucuns *principes* ou *données* par lesquelles la sphère de nos connoissances puisse, sous l'influence d'aucun génie, être étendue et agrandie. Elles conviennent encore en ceci; c'est qu'elles sont tacitement reconnues par tous les hommes, savans ou ignorans, sans être formellement énoncées, et même sans aucun exercice de réflexion dont nous ayons la conscience. Ce n'est qu'à l'époque de nos progrès intellectuels où commencent à naître les arrangemens scientifi-

ques et les rafinemens métaphisiques, que ces sortes de vérités deviennent un objet d'attention, et revêtent la forme de proposition.

En conséquence de ces deux analogies ou coïncidences, j'aurois été porté à comprendre, sous le titre général d'axiomes, toutes les vérités que nous venons de rappeler, si l'usage de la langue n'avoit presque exclusivement réservé ce nom aux axiomes mathématiques; et si le point de vue sous lequel j'ai traité ce sujet ne m'obligeoit à diriger l'attention du lecteur sur la grande différence des deux branches de science auxquelles s'appliquent les deux classes de vérités de cette espèce.

Je voulois d'ailleurs prévenir la confusion de ces deux classes relativement à leur importance logique. Le fait est, que l'une (par la nature du rapport qui l'unit aux conclusions de la géométrie) a si peu d'importance, que c'est par choix, plutôt que par nécessité, que l'on en a fait l'énumération, tandis que l'autre classe occupe malheureusement, par l'effet des controverses sceptiques des temps modernes, un rang distingué dans la philosophie de l'esprit humain. J'ai cru convenable, par cette raison encore, de donner à celles-ci un nom qui leur

appartînt en propre; sans toutefois rejeter absolument l'expression d'*axiomes* qu'on leur a appliquée, en prenant ce mot dans un sens moins restreint. Il y a peu d'inconvénient à cette extension, pourvu qu'on la limite aux lois primordiales de la croyance; à ces lois, qui sont les premiers élémens de la raison humaine, mais qui ne peuvent être rangées, en parlant avec propriété, parmi les principes d'où sont déduites nos conclusions scientifiques.

A l'extension que quelques écrivains récens ont donnée aux *axiomes*, correspond celle qu'ils ont attribuée à l'*intuition*. Ce mot a été appliqué, par le Dr. Beattie et par d'autres, non-seulement à la faculté par laquelle nous apercevons la vérité des axiomes de géométrie, mais à celle par laquelle nous reconnoissons l'autorité des lois fondamentales de la croyance, dès que nous les entendons énoncer. Ma seule objection à cet emploi des mots est, qu'il s'écarte de l'usage commun, d'après lequel, si je ne me trompe, les objets propres de l'intuition sont les propositions analogues aux axiomes mis en tête des *Elémens* d'Euclide. Sous quelques autres rapports, cette innovation devroit peut-être passer pour un perfectionnement dans le vocabulaire borné et impar-

fait auquel nous sommes réduits en discutant les questions qui nous occupent en ce moment (1).

Cette classe de vérités, que j'ai appelée ici du nom de *lois de la croyance*, le P. Buffier l'a désignée, il y a déjà long-temps, par le titre de *principes du sens commun*. Le langage et la doctrine de cet écrivain ont une ressemblance frappante avec ceux de quelques-uns de nos logiciens écossais les plus récens. Ici je suis frappé de ce rapport, en donnant à l'expression correspondante le sens qu'y attachent *en général* ces écrivains; car

(1) Selon Locke, nous avons la connoissance de notre propre existence par *intuition*; celle de l'existence de Dieu, par *démonstration*; celle des autres choses, par *sensation*, Liv. IV, Ch. 9, §. 2.

Cet usage du mot *intuition* semble un peu arbitraire. La réalité de notre propre existence est une vérité, qui a aussi peu d'analogie avec les axiomes de mathématiques, qu'aucune autre vérité primaire quelconque. Si l'on étend donc le département de *l'intuition* aussi loin, que l'a fait Locke dans cette phrase; il n'y a point de raison pour ne l'étendre pas encore un peu au-delà. N'oublions pas que les mots *intuition* et *démonstration* ont l'un et l'autre un rapport étymologique au sens de la vue; et quand nous voulons exprimer, dans les termes les plus forts, l'évidence la plus pleine qui puisse être présentée à l'esprit, nous la comparons à la lumière du plein jour; en d'autres termes, nous la comparons à celle que Locke cherche ici à dégrader, en l'appelant *l'évidence de sensation*. (A)

souvent du reste ils l'ont employée avec beaucoup plus de latitude. Limitée de la sorte, elle donne prise à deux graves objections, qui ont été suffisamment discutées. La première est, qu'elle applique le mot *principes* à des lois de croyance dont on ne peut tirer aucune conséquence; la seconde, qu'elle rapporte l'origine des lois au sens commun (1). D'ailleurs, cette expression n'est pas mieux d'accord avec l'usage populaire qu'avec la précision logique. Si l'on suppose un homme, dont la conduite prouve qu'il ne croit pas à sa propre existence, à sa propre identité, ou à la réalité des objets qui l'entourent, ce seroit mal s'exprimer, que de dire qu'il n'a pas le *sens commun*. Nous prononcerions sans hésiter, qu'il est privé de la *raison*, et nous ne l'envisagerions plus comme susceptible d'éducation ou de châtiment. La première expression signifieroit seulement, qu'il est sujet à donner dans quelques absurdités, à commettre quelques inconvenances dans le cours ordinaire de la vie (2). Lors donc que nous appellerons ces

(1) Voyez la première partie de cette section sur le mot *principe*, et la notice de la vie de Reid, pour quelques remarques sur le sens propre de cette expression, le sens commun. (A)

(2) En français, elle signifieroit certainement un peu

lois de la croyance *les élémens constitutifs de la raison humaine*, en employant une expression qui ne peut être attaquée sous le point de vue de la distinction technique, nous ne pourrons point être accusés avec raison de nous écarter le moins du monde des formes usitées du discours. D'après les mêmes considérations, on peut demander, si le mot *raison* ne pourroit pas, en quelques occasions, prendre la place du mot *intuition*, dans le sens étendu que l'on a dernièrement donné à celui-ci. Si ce mot substitué n'étoit pas aussi parfaitement défini et aussi précis que l'on pourroit le souhaiter, il se trouveroit employé du moins dans une de ces significations qui nous sont déjà familières; tandis que le mot *intuition*, mis à cet emploi, paroît s'étendre au-delà des justes limites. Dans les cas de cette nature, où nous pouvons choisir entre deux mots, qui ne sont ni l'un ni l'autre au-dessus de toute objection, il est plus sûr de laisser au lecteur le soin de resserrer le mot trop général d'après le sens de la phrase, que d'étendre celui qui est trop particulier.

---

plus. Il est impossible qu'une discussion de ce genre passe d'une langue à l'autre, sans éprouver quelque altération. (P. P. p.)

J'ajouterai enfin, en opposition aux autorités respectables du Dr. Johnson et du Dr. Beattie (1), que, depuis un grand nombre d'années, le mot *raison* a été très-rarement pris, par des écrivains philosophes ou même en général par des écrivains exacts, comme synonyme de la faculté de raisonnement. *En appeler à la raison des raisonnemens de l'école* est une expression à laquelle je ne pense pas que l'on puisse objecter rien de vague ou de néologique. Le rapport étymologique n'y répand aucune obscurité. Au contraire, cette espèce d'affinité pourra nous être de quelque utilité dans la suite, en nous rappelant sans cesse la liaison étroite et indis-

---

(1) Johnson définit la raison « la faculté par laquelle » l'homme déduit une proposition d'une autre, ou va des » prémisses aux conséquences. » Et Beattie dit : « Le mot » raison est employé par les écrivains exacts pour signifier » la faculté de l'esprit humain par laquelle nous tirons des » conséquences, ou par laquelle nous sommes convaincus, » qu'il existe une certaine relation entre deux idées, » parce que nous avons trouvé que ces idées ont certaines » relations avec d'autres. En un mot, c'est la faculté, » qui nous met en état, au moyen de relations ou d'i- » dées connues, d'en chercher d'inconnues. Privés de » cette faculté, nous ne saurions faire un pas dans la dé- » couverte de la vérité, au delà des premiers principes, » ou des axiomes intuitifs. » *Essai sur la vérité* (angl.) Part. I, Chap. I.

soluble que nous ferons remarquer entre les deux opérations intellectuelles qui se trouvent ainsi rapprochées.

(La suite à un autre Cahier.)

ÉCONOMIE POLITIQUE.

A TREATISE, etc. C'est-à-dire, Traité sur la richesse, la puissance et les ressources de l'Empire britannique, dans les différentes parties du monde, etc. par P. COLQUHOUN, LL. D., Londres, 1814. *in*-4°. de 550 pag.

(CET ouvrage remarquable et par son objet, et par le travail, les lumières et le zèle qu'il suppose, ne peut être soumis à une analyse régulière qu'en s'attachant aux résultats, et en indiquant quelquefois, mais sommairement, les bases sur lesquels ils se fondent et les conséquences auxquelles ils donnent lieu. C'est sous ce point de vue que nous entreprenons de l'extraire, sans distinguer toujours bien scrupuleusement nos citations littérales de celles que nous présenterons en abrégé et dont nous ne conserverons que

l'idée principale; renonçant d'ailleurs à transcrire ici les tableaux étendus, sur lesquels l'auteur appuie ses assertions. Il nous suffira de dire, qu'il nous paroît n'avoir rien négligé pour obtenir des résultats vrais, et qu'il fait profession de s'être sur-tout appliqué à éviter toute espèce d'exagération. Mais à la vérité, comme il l'avoue lui-même, il règne nécessairement de l'incertitude dans quelques-uns de ses calculs; et ses expressions décèlent un desir naturel, louable même, de présenter sa patrie sous un aspect brillant).

Le chapitre I traite *de la population* de l'empire britannique. Ce chapitre commence par quelques principes généraux, principalement empruntés de Malthus, dont l'auteur fait un grand éloge. Il passe ensuite au tableau de la population actuelle de l'empire britannique, dont voici les principaux résultats.

La population actuelle de la Grande-Bretagne et de l'Irlande (non comprises la flotte et l'armée) est de 16,456 303 ames.

Celle de tout l'empire est de	18,001 796	Européens
Les hommes libres de couleur	42,008 291	
Les nègres travaillans. .	1,147 346	
Total	61,157 433	

Parmi les hommes de couleur, sont compris les habitans de l'Inde anglaise, dont le nombre est de 40,033 162.

Parmi les Européens, la flotte et l'armée sont comptés pour 671 241, en y comprenant les corps étrangers au service de la Grande-Bretagne.

Dans le cours du siècle dernier et au commencement de celui-ci, jusqu'à 1811, la population de la Grande-Bretagne a presque doublé; celle de l'Irlande (à la vérité moins exactement déterminée) semble avoir crû dans une proportion beaucoup plus forte. Voici les termes extrêmes pour la Grande-Bretagne.

		Angleterre et Galles.	*Ecosse.*	*Total.*
Années	1700	5,475 000	1,048 000	6,523 000
	1811	10,488 000	1,865 000	12,353 000

Pour l'Irlande, sa population estimée en 1700 étoit d'environ 1,500 000 ames, et en 1811 on la porte à plus de 4,000 000.

Le chapitre II a pour objet l'estimation de *toute la propriété* publique et particulière de l'empire Britannique.

Les ressources des nations se tirent du travail productif de ceux qui les composent;

et ce travail croît ou décroît par l'influence d'un bon ou d'un mauvais gouvernement, par l'intelligence et l'activité de ceux qui sont à la tête des affaires de tout genre.

On auroit difficilement pu se persuader que le surplus de la propriété des individus de la domination britannique suffît à fournir, pendant un espace de vingt années, à des emprunts du gouvernement, dont la totalité (au 5 janv. 1813) s'est élevée à 463,617 455 liv. sterl.; et que la nation fût en état de supporter une addition à l'intérêt de sa dette de 22,680 872 liv. sterl., à dater de l'époque où a commencé la guerre de la révolution française; outre l'établissement d'un fonds, et le rachat de la taxe des terres, pour la réduction de la dette nationale, allant à environ 156,636 746 liv. sterl.; une telle dépense n'a pas empêché toutefois l'accroissement de la richesse d'un très-grand nombre d'individus; et dans les classes moyennes et inférieures, on n'a aperçu aucune diminution de bien-être. Ce phénomène ne peut s'expliquer que par l'augmentation progressive de l'opulence générale. En d'autres termes, il faut que les épargnes faites, au-delà des dépenses, sur la propriété créée par le travail annuel de tous, aient été plus que suffisantes pour satisfaire aux demandes du gou-

vernement, occasionnées par les besoins de l'état.

Examinant donc en détail toutes les sources du revenu, Mr. Colquhoun en dresse des tableaux étendus, dont voici le sommaire.

Toute la propriété foncière et autre, publique et particulière, dans la Grande-Bretagne et l'Irlande . . . . . L. st.	2 736,640 000
— dans 9 dépendances européennes . .	22,161 330
— dans 7 colonies et établissemens de l'Amérique septentrionale . . .	46,575 360
— dans 14 colonies et établissemens aux Indes occidentales	100,014 864
— dans 14 colonies conquises aux Indes occidentales	75,220 000
— dans 4 établissemens en Afrique .	4,770 500
— dans 5 établissemens et colonies d'Asie	38.721 090
	3 009,103 144
Le territoire de l'Inde sous la Compagnie des Indes orientales, en réunissant la valeur des terres à toute la propriété publique et privée	1 072,427 751
Total de la propriété foncière et autre, publique et particulière, de tout l'empire Britannique . . . . L. st.	4 081,530 895

L'auteur pense, que si l'on pouvoit faire une appréciation plus exacte des élémens dont se compose cet énorme total, on trouveroit qu'il est ici fort au-dessous de sa valeur.

Le chapitre III est destiné à estimer *la propriété créée annuellement* dans l'empire.

C'est par le travail national appliqué à toutes les branches d'industrie, que subsistent les individus de tout rang, dont se compose la communauté. L'accroissement ou la diminution du produit de ce travail fait la prospérité ou la décadence des états. Ici l'auteur regrette que les documens officiels soient si peu abondans en cette matière, qu'il s'est vu forcé de recourir à des estimations directes et indirectes d'une autre nature. Un jour peut-être le même travail pourra être repris d'après des données plus authentiques. Voici en attendant le résultat de ses recherches.

Estimation de la propriété créée dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, dans le cours d'une année (1812—13).

	Liv. st.
Agriculture dans toutes ses branches. . .	216,817 624
Mines et minéraux, le charbon compris, .	9,000 000
Manufactures, dans toutes leurs branches, .	114,230 000
Commerce intérieur, dans toutes ses branches,	31,500 000
Commerce extérieur et navigation	46,373 748
Commerce des côtes	2,000 000
Pêcheries, non comprise celle de Terre-Neuve,	2,100 000
Banques avec charte ou privées	3,500 000
Revenu étranger renvoyé (aux propriétaires de fonds dans l'Inde, qui résident en Angleterre.)	5,000 000
	450,521 372

Report . . . . L. st.		450,521 372

Colonies et dépendances.

53 Colonies et dépendances	50,740 470	262,706 964
Possessions dans l'Inde, sous la Compagnie de marchands qui font le commerce des Indes orientales	211,966 494	
	L. st.	695,228 336

Il ne sera pas mal d'extraire quelques-unes des remarques de l'auteur à ce sujet, soit parce qu'elles contiennent des données assez curieuses d'elles-mêmes, soit pour faire connoître les procédés par lesquels ont été déduits les résultats généraux que nous venons de transcrire.

Sur l'article de l'*agriculture*, voici quelques détails importans:

Le travail agricole de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, donne, à ce que l'on croit, de l'emploi à 5,500 000 individus.

En 1811, la population de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, y compris la flotte, étoit de 17,096 803 ames. On estime qu'au 1.er mai 1814 elle a dû être de 18,000 000.

Les produits de l'agriculture servant à la nourriture des hommes et des animaux ont dû être dans les proportions suivantes:

	Liv. st.
Pour l'homme. Froment et autres grains pour le pain	51,387 748
Pommes de terre	13,840 293
Orge et houblons pour la bierre et les esprits	9,362 500
Légumes et fruits	2,600 000
Beurre et fromage	5,000 000
Grains, foins, etc. pour les bêtes destinées à la boucherie, et pour la volaille	45,500 000
	127,690 541
Pour les animaux	75,117 376
Pour les manufactures	11,759 707
Objets divers	2,000 000
Pommes de terre pour l'exportation	250,000
Total . . .	216,817 624

Sur les *Banques*, l'auteur observe que le système des banques a pris une faveur rapidement croissante dans le cours des dernières quarante années; et que l'on compte à présent cinq banques munies d'une charte, et environ 866 banques privées, dont 783 émettent des billets de leur propre création, sur quoi il fait l'estimation suivante :

	Liv. sterl.
Banques à charte. Le capital de la Banque d'Angleterre.	25,000,000
3 banques d'Ecosse.	3,500,000
1 d'Irlande.	2,000,000
72 *banquiers particuliers* de Londres.	4,000,000
	34,500,000
Autres banques privées des trois royaumes.	6,200,000
Liv. st.	40,700,000

Du reste l'estimation du revenu, ou produit du travail de ces diverses banques (tel qu'il est porté au compte ci-dessus) n'est qu'une approximation, fondée sur l'étendue du commerce auquel elles servent d'instrument.

Le chapitre IV s'occupe de la *distribution* de ce revenu ou propriété, créée annuellement, entre les diverses classes de la communauté. Il s'ouvre par quelques remarques nécessaires sur la convenance d'une répartition fort inégale. Le père du peuple et tout ce qui lui appartient doivent soutenir la splendeur d'un rang éminent par un revenu tout-à-fait disproportionné à celui des sujets. Il en est de même du clergé, et de plusieurs professions libérales. L'auteur s'é-

nonce sur cet objet avec beaucoup de convenance. Il adopte la division du travail en productif et improductif, au sens d'Adam Smith. S'il s'en étoit écarté, il auroit rendu, à ce que nous croyons, plus simple la justification qu'il a cru devoir entreprendre d'une distribution en apparence si inégale. Il est souvent nécessaire de distinguer les produits permanens du travail des produits passagers. Cette distinction, sur laquelle nous avons eu occasion d'insister (1), est au fond celle d'A. Smith. Mais plus souvent peut-être il faut donner plus d'extension à l'épithète de productif appliquée au travail: Celui qui maintient l'ordre dans la société, celui qui la protège, celui qui l'éclaire, peuvent contribuer, quoique d'une manière moins immédiate, à tous les produits, permanens ou non permanens, qui sont le fruit de l'activité sociale. « Ainsi », dit Say, « le » travail du savant, qui fait des expériences » et des livres, est productif (2). „ Il ne s'agit ensuite que de comparer l'importance du travail à sa rémunération. Ce n'est enfin, dit Mr. Colquhoun, que ceux qui passent

(1) *Bibl. Brit.* T. XXVII, pag. 297; et T. VII, pag. 286.

(2) *Traité d'écon. polit.* Seconde édit. T. I, p. 52.

leur vie dans le vice et la fainéantise, ou qui dissipent leur bien au jeu et dans la débauche ; la classe désœuvrée des mendians, des prostituées, des vagabonds, des malfaiteurs ; qui surchargent la société et sont un fléau pour elle. Ils consument sans retour les produits de la classe utile et laborieuse.

Voici maintenant un court extrait des tableaux détaillés de la distribution des richesses que nous avons sous les yeux ; et qui est relatif à l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, en 1812.

	Nombre des personnes (les domestiques compris).	*Revenu de chaq. classe.*
	Liv. st.	Liv. st.
Royauté et haute noblesse, ou pairs laïques et ecclésiastiques.	13 920	5,901 480
Gentry, comprenant les baronets, les chevaliers, les gentlemen et dames vivant de leurs rentes.	402 915	53,022 110
Officiers civils, armée, flotte, pensions	1,056 000	34,036 280
Clergé	96 500	4,580 000
Droit et médecine	185 000	13,000 000
Beaux arts	25 000	1,400 000
Agriculture, mines, etc. . . .	6,129 142	107,246 795
Commerce, navigation, manufactures	7,071 989	183,908 352
Université et écoles	213 496	7,664 400
Objets divers	354 441	9,890 955
Pauvres	1,548 400	9,871 000
Total . . L. st.	17,096 803	430,521 372

Sur le dernier article, les *Pauvres*, l'état de leur consommation est divisé en deux parties.

	Liv. sterl.
Par leur propre travail ils produisent.	3,871,000
Et ils reçoivent de leur paroisse environ.	6,000,000
En tout. . , Liv. st.	9,871 000

L'avant-dernier, intitulé, *Objets divers*, comprend le clergé des églises dissidentes; les théâtres, etc.; les fous; les prisonniers pour dettes; les vagabonds, les voleurs, les prostituées; ceux dont le revenu est tiré des fonds publics, tels que les curateurs des orphelins; etc. Le nombre des vagabonds, voleurs, et autres menant une mauvaise vie, est porté à 308 741.

Nous terminerons cet extrait par quelques réflexions de l'auteur, qui servent de conclusion au chapitre dont nous venons de nous occuper.

L'amélioration des mœurs dans les classes laborieuses, et le soin de prévenir les crimes sont sans doute au nombre des premiers devoirs imposés aux gouvernemens. Mais les habitudes des autres classes du peuple, lorsqu'elles peuvent influer sur le bonheur

de la société, ne doivent pas être perdues de vue.

On voit dans les hautes classes de l'empire britannique nombre d'hommes qui honorent les places qu'ils occupent, et qui donnent le noble exemple d'une vie dévouée aux intérêts de la religion, de la vertu et de la patrie. Mais on n'en voit que trop, qui négligent leurs propres affaires et se montrent indifférens pour le bien de leur pays; dont le jeu, ou d'autres plaisirs frivoles et méprisables sont l'occupation habituelle ; qui se dégradent en un mot volontairement, et perdent le droit au respect et à l'influence politique, qu'ils tenoient de leur naissance et de leur fortune.

La classe qui suit immédiatement la haute noblesse contient un grand nombre d'individus honorables, vertueux et utiles ; mais on aperçoit, chez plusieurs de ceux qui la composent, un penchant à imiter les vices plutôt que les vertus de la noblesse. Rien d'élevé, quel que soit le rang, ne peut s'unir à une vie livrée à la dissipation, à la paresse, à la prodigalité; au sein de laquelle on oublie, que des amusemens, achetés au prix de la vertu, ne peuvent procurer le bonheur.

Une troisième classe peut être formée du haut clergé, des hommes pourvus de hauts

emplois, des avocats, médecins, marchands et manufacturiers du premier ordre. Cette classe comprend 61000 personnes. Leurs occupations sont pour eux un préservatif contre la contagion du vice. Trop souvent cependant ils se laissent entraîner, par l'exemple des classes supérieures, dans la dissipation et la paresse.

La quatrième classe, composée du clergé inférieur ou dissident, des gens de loi et médecins, professeurs, tenanciers de terres, marchands et fabricans du second ordre, artistes, ouvriers distingués et autres personnes jouissant d'un médiocre revenu peut être estimée de 1,168 250. Et la cinquième comprenant les tenanciers inférieurs, les petits marchands, etc. est d'environ 2,798 475. Non-seulement ces deux classes présentent un grand nombre d'hommes utiles à la société par leurs travaux, mais ce sont celles où l'on trouve le plus d'habitudes morales et religieuses.

La sixième renferme les artisans, les ouvriers à la terre, les domestiques. On l'estime de 10,072 723. Elle offre une grande diversité de mœurs. Elle est sans contredit fort utile; on y trouve beaucoup de vertu, mais bien plus de corruption. Cette partie de la population, qui en fait plus de la moitié,

est celle qui contribue le plus directement au produit annuel. Toutes les mesures législatives, qui peuvent tendre à accroître son bonheur, en faisant naître chez elle des habitudes vertueuses, des sentimens de sagesse et de prévoyance, seront des bienfaits pour tout le pays, dont ils augmenteront le revenu et par là même la puissance.

La septième classe, qui est celle des pauvres, des vagabonds, des criminels, supputée au nombre de 1,828 170 personnes, présente le plus déplorable tableau. Prétendre extirper entièrement le vice, la paresse, l'indigence et le crime, est sans doute s'exagérer l'effet des bonnes lois. Mais certainement elles peuvent diminuer ces tristes fléaux. La misère et l'infortune qui règnent dans cette classe surpassent tout ce qu'on peut en dire. Ceux-là seuls peuvent s'en faire une juste idée, qui ont dévoué une partie de leur vie à faire des recherches sur ce triste sujet ; et ils n'ont pu s'y livrer qu'en faisant un sacrifice de sensibilité, d'autant plus pénible qu'il ne laisse pas entrevoir la possibilité de tarir la source de tant de maux (1).

---

(1) On se rappelle que Mr. Colquhoun a publié (en 1806) un *Traité de l'indigence*, qui suppose toutes les recherches dont il parle ici. (R)

En jetant ce coup d'œil rapide sur l'état des mœurs dans les trois royaumes, il seroit intéressant de marquer les traits qui les distinguent.

Il y a en Angleterre beaucoup d'ignorance. C'est une cause de corruption. Mais la masse du peuple y est traitable, et montre en général de la bonté.

Le caractère écossois offre des traits particuliers. Fortement attachés aux devoirs de la religion, sachant lire presque tous (par le bon effet des écoles de paroisse), les ouvriers, qui composent la masse du peuple, ont des mœurs et des principes d'économie; ils sont généralement laborieux, quoique non sans doute exempts de défauts. L'obligation où est le clergé (du moins dans les paroisses de campagne) de suivre exactement les progrès des enfans dans la connoissance de leurs devoirs a élevé la partie inférieure du peuple en Ecosse au-dessus de celle des autres contrées de l'Europe (1). Le succès d'un tel

(1) Une grande partie de la Suisse, et en particulier le canton de Genève, nous semblent donner le même soin à l'éducation du peuple. Le clergé y est sous la même obligation de suivre les progrès des enfans dans la connoissance de leurs devoirs; et il s'en acquitte avec beaucoup de zèle et de succès. Cela ne veut pas

systême fait voir que l'on pourroit l'imiter utilement en Angleterre.

L'Irlande, jouissant d'un sol riche et fertile, présente un tableau de mœurs fort triste. Son nombreux clergé semble avoir à cet égard peu d'influence. Les habitans de cette isle, quoique sujets à se laisser emporter, par des mouvemens violens, à des excès condamnables, sont très-susceptibles des bonnes impressions que l'on voudroit leur inspirer. Si les circonstances le permettoient, on pourroit les tirer de l'état d'ignorance où ils sont plongés, et les soustraire à l'empire de ces passions tumultueuses qui

---

dire, qu'en Suisse, à Genève et en Ecosse, on aît atteint à cet égard le dernier terme de la perfection. C'est ce que nous sommes loin de penser. Et comme, dans ces pays-là et dans plusieurs autres, on sent fortement l'importance de cette partie de l'éducation nationale, qui tend à élever la partie inférieure du peuple et à la faire participer, le plus qu'il est possible, aux avantages de la civilisation ; il y a tout lieu de croire que les établissemens, dirigés vers ce but, prendront de jour en jour une forme plus parfaite, et que les brillans succès de quelques entreprises particulières amèneront, par l'effet inévitable de la concurrence, de l'exemple, de l'émulation, plusieurs améliorations dans les écoles, qui influeront d'une manière sensible sur les mœurs, les lumières, et par là même sur le bonheur, des générations futures. (R)

nuisent à leur bonheur. Leur pays est plus fertile qu'aucune autre portion des isles britanniques, et nulle part on ne voit plus de misère.

On ne peut douter que, dans les trois royaumes, l'état de la société civile ne soit susceptible d'amélioration. De tels progrès sont d'un prix incalculable, et pour la splendeur du pays et pour l'élévation du caractère.

Si les classes laborieuses du peuple pouvoient acquérir ce qui leur manque à cet égard; la nation arriveroit à un point de puissance et de prospérité qui assureroit, pendant une longue suite d'années, sa tranquillité et son bonheur. Si au contraire les mœurs tendent à se dégrader; la richesse nationale tend aussi à diminuer, et avec elle la puissance et la dignité.

Ce ressort vital, d'où dépend la force des nations civilisées, a moins fixé l'attention des hommes d'état qu'il n'auroit dû faire.

Le premier travail à entreprendre est de découvrir, à l'aide de l'arithmétique statistique, les faits qui se rapportent à cet intéressant sujet. Après avoir aperçu le mal et le remède, il sera temps de s'occuper des moyens d'appliquer celui-ci, et des obstacles à son action. De grandes difficultés s'offriront sans doute

doute dans l'exécution; mais la récompense est grande. Et l'on verra, en y pensant, qu'il n'est point impossible d'améliorer les mœurs de la classe ouvrière sans porter atteinte à ses droits.

On dira que, malgré ses vices et malgré les funestes effets d'une guerre longue et dispendieuse, la nation n'a pas laissé de marcher à la prospérité. Il est vrai; mais combien, sans ces vices, elle auroit marché d'un pas plus ferme et plus rapide! Et combien n'importe-t-il pas de les réformer, pour soutenir, pendant la paix actuelle, une honorable lutte avec les nations émules de sa gloire!

(*La suite à un autre Cahier.*)

REMARQUABLE VARIATION DE LA VALEUR DE L'ARGENT A DIFFÉRENTES ÉPOQUES. (*Monthly Repertory*).

VERS l'an 900, le roi Alfred laissa à chacune de ses filles 100 livres en argent monnoyé.

En 1221, Jeanne, fille aînée du roi Jean,

lorsqu'elle épousa Alexandre, roi d'Ecosse, eut un douaire de 1000 liv. par an.

En 1278, Edouard I donna à sa fille Jeanne, mariée au fils du roi des Romains, 10 000 marcs sterling, sous la condition que cette somme seroit rendue, si le prince venoit à mourir avant son épouse.

En 1314, quand Elizabeth, femme de Robert Bruce, roi d'Ecosse, fut emprisonnée en Angleterre, il lui fut alloué, pour elle et sa famille, vingt shellings par semaine.

En 1350, Jeanne d'Oxford, nourrice du Prince noir, eut une pension de dix livres par an; et Mand Plumpton, berceuse, eut dix marcs.

Les pensions faites par le roi d'Angleterre aux cardinaux et aux grands officiers du Pape, qui étoient en quelque sorte au service de ce prince, étoient tout au plus de 50 mares par an.

En 1351, les ouvriers durent recevoir leurs gages en froment, sur le pied de dix deniers le bushel; un maître charpentier, maçon, ou tuilier, recevoit par jour trois deniers; leurs journaliers, deux deniers; leurs serviteurs ou garçons, trois demi deniers.

En 1402, la paye du seigneur principal justicier du Banc du roi (1) étoit de 40 livres.

---

(1) *Lord chief Justice of the King's Bench.*

En 1408, le seigneur principal justicier des Plaids communs avoit cinquante-cinq marcs par an.

En 1545, le principal justicier du banc du roi reçut une addition de trente livres à sa paye; et chaque justicier du même banc et des Plaids communs, reçut vingt livres.

Au temps de Henri VII, qui, dans l'ordre chronologique, auroit dû être mentionné plus tôt, un amiral, s'il étoit chevalier, avoit, pendant qu'il étoit en mer, quatre shellings par jour; s'il étoit baron, 6 shell. 8 den.; et s'il étoit comte (*earl*), 13 shell. 4 den.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

A CANDID, etc. C'est-à-dire, Recherche candide et impartiale de l'état présent des sociétés méthodistes en Irlande, où se trouvent discutés plusieurs points importans de leur doctrine et de leur discipline, par un membre de cette société, in-8.° de 428 pages avec une appendice de 59 pag. *Londres* 1814 (1).

L'ACCROISSEMENT rapide du méthodisme dans Londres est visible et doit inspirer de justes alarmes. On ne peut traverser les faubourgs, sans trouver de nouvelles chapelles qui s'élèvent ou qui se sont déjà élevées; cette secte s'annonce comme devant devenir universelle.

Dans l'ouvrage dont on vient de lire le titre, voici l'état que l'on donne de la société des méthodistes dans tout l'univers et de

---

(1) Nous tirons ce court extrait du *Monthly Review*, et nous le traduisons sans aucun changement. (R)

l'accroissement qu'elle a pris dans les domaines britanniques.

	En 1812.	En 1813.
Grande Bretagne	155 124 . . .	160 003
Irlande	27 823 . . .	30 770 (1)
Indes occidentales	13 042 . . .	15 220
Nouv. Ecosse et Terre-Neuve.	1 225 . . .	1 522
	197 214 . . .	207 515
France.		100
Gibraltar.		87
Sierra Leone		96
(2) Amérique.		216 000
		423 798

Nous ne sommes pas disposés à nous arrêter sur cet ouvrage, qui est le fruit d'un grand travail. L'auteur nous paroît être un homme de bien et animé de très-bonnes

(1) Dans le journal anglais ce nombre est 20 770. Mais comme il manqueroit une unité à la somme, et que tous les autres nombres indiquent un accroissement, nous avons cru pouvoir changer le 2 en 3. (R)

(2) Le mot *Amérique* désigne souvent exclusivement les Etats-Unis; nous supposons qu'ici il faut y joindre quelques autres contrées, où le méthodisme peut avoir pénétré. — Nous ignorons pourquoi Gibraltar et Sierra Leone sont rangés ici parmi les étrangers. Quant aux Indes orientales, elles sont omises dans le tableau comparatif, sans doute parce que l'auteur n'avoit pu se procurer encore des relevés exacts pour 1813. (R)

vues; mais comme, loin de nous féliciter de la propagation de sa doctrine, nous en sommes au contraire affligés, nous laissons à ceux qui l'ont embrassée avec enthousiasme, le soin d'exprimer leur admiration pour ce genre d'écrits.

LITTÉRATURE ANCIENNE.

CARMINIS LATINI DE BELLO ACTIACO SIVE ALEXANDRINO FRAGMENTA, EX VOLUMINE HERCULANENSI NUPER EVULGATA, etc. C'est-à-dire, Fragmens du poëme latin sur la guerre d'Actium ou d'Alexandrie, publiés sur le manuscrit d'Herculanum, et revus par J. T. KREYSSIG, professeur à Annaberg. *Leipzig*, 1814.

CE travail d'un savant professeur sur un poëme récemment publié a fait la matière d'un programme académique, et ne nous est connu que par l'extrait qu'en fait un journal allemand (1), d'après lequel nous allons en entretenir nos lecteurs.

Les fragmens du poëme sur la guerre d'Oc-

---

(1) *Leipziger Litteratur Zeitung.*

tave contre Antoine et Cléopatre, qui ont déjà donné lieu à plusieurs tentatives pour en rétablir les lacunes, ont été imprimés dans la seconde partie des *Volumes d'Herculanum* (1) de Ciampetti (1809, mais publiés beaucoup plus tard). Avant cette époque Mr. Morgenstern, qui les tenoit de Mr. Ab. Andres, les avoit inséré dans son intéressant voyage d'Italie. Et déjà auparavant ce même savant de Dorpat, en avoit envoyé quelques morceaux à Mr. Heyne, qui les inséra dans la gazette littéraire de Gottingue en 1811, avec quelques remarques, mais défigurés par des fautes d'impression.

Mr. Kreyssig conjecture que ces fragmens sont plutôt tirés des *Actiaques* de C. Rabirius (poëme connu de Sénèque), que du panégyrique d'Auguste par L. Varius. Il ne croît pas, comme Mrs. Morgenstern et Heyne, que le poëte aît condensé une multitude d'événemens dans un petit nombre de vers. Il pense que les fragmens en question ne contiennent que ce qui s'est passé en Egypte à la fin de juillet de l'an de Rome 724, (30 ans avant J. C.). Voici comment il en expose le sujet :

Octave César venoit de prendre Péluse,

(1) *Voluminum Herculanensium.*

défendue par plusieurs ouvrages; et avoit réussi à contenir, par une harangue militaire, ses soldats indisciplinés. Cléopatre, occupée de nouveaux projets de guerre, fait un brillant éloge d'Antoine. Mais jugeant que ses affaires sont dans un état désespéré, elle préfère la mort à la captivité. Dans cette disposition d'esprit, elle essaye sur des criminels différens genres de morts, entre lesquels elle hésite à faire un choix. Octave César s'avance trois jours après sous les murs d'Alexandrie, et la tient assiégée pendant deux jours. Chacune des huit colonnes, publiées par Morgenstern, offre d'abord une courte exposition du sujet; vient ensuite le texte en lettres capitales (*unciales*) avec toutes ses lacunes; puis les remarques sur chaque vers. L'auteur ne hasarde d'autres restitutions du texte que celles qui consistent à rétablir une lettre ou une syllabe. Enfin, il rapproche les vers ainsi commentés. Il y en a qui se sont conservés entiers (si du moins ceux qui les ont transcrits récemment n'y ont rien réparé). Tel est celui-ci, qui se trouve à la huitième colonne :

Consiliis nox apta ducum, lux aptior armis (1).

---

(1) » La nuit est propre aux conseils des généraux, et le jour aux combats. »

VOYAGES.

TRAVELS IN SOUTHERN AFRICA, etc. C'est-à-dire, Voyages dans l'Afrique méridionale en 1803, 1804, 1805 et 1806, par LICHTENSTEIN, D. M., Prof. à l'Université de Berlin, etc. Traduit de l'allemand en anglais par A. PLUMPTRE. Londres 1812, 1 vol *in*-4°. de 319 pages.

(*Cinquième extrait. Voy. p. 320 de ce vol.*)

QUAND les Portugais, au commencement du seizième siècle, visitèrent pour la première fois, la côte orientale de l'Afrique, plus ils avancèrent du côté du nord chez les nations qui avoient entretenu avec l'Europe quelques relations commerciales, et plus ils trouvèrent de progrès dans la civilisation. A l'époque où ils parurent dans ces mers, les vaisseaux étoient dans l'usage de passer et repasser entre la côte de Malabar et la mer Rouge. Le commerce de l'Inde étoit dans les mains des Arabes et des Maures du nord-est de l'Afrique. C'étoient des hommes de

cette nation que l'on employoit comme pilotes et comme négociateurs, et c'étoit d'eux que provenoient toutes les connoissances que l'on avoit acquises sur ces diverses contrées. Comme ils étoient mahométans, ils donnoient le nom de Cafres (menteurs ou infidelles) à tous les habitans des côtes de l'Afrique méridionale, comme étant étrangers à leur religion. Ils ne pouvoient pas néanmoins avoir des notions exactes des peuples qu'ils désignoient par cette dénomination outrageante, puisque Melinde et Quiloa étoient les points les plus avancés où ils eussent fait pénétrer leur commerce, et que la foi de Mahomet y avoit pénétré avec eux. C'est donc au sud de ces points-là qu'il faut chercher ceux à qui le nom de Cafres fut réservé.

Ramusio et Barros, Castaneda et Faria y Sousa, qui ont publié les premiers les découvertes de leurs compatriotes, n'ont laissé que des informations très-imparfaites sur les parties septentrionales de ces pays-là. Ils n'ont fait que répéter ce que les Portugais établis entre Sofala et Mozambique avoient appris de leurs voisins. C'est ainsi que l'on sépara de bonne heure les royaumes de Monomotapa, Toroa, Butua, du pays des Cafres; tandis que, soit d'après l'origine du nom, soit

d'après la ressemblance, ces peuples auroient dû être réunis sous une commune dénomination. A peine avoit-on ouï parler d'eux jusqu'à l'époque où la colonie hollandaise du Cap de Bonne-Espérance commença à s'en rapprocher. C'est alors que le nom de Cafres reparut. La cause de ce long oubli, de trois siècles entiers, fut l'âpreté de la côte, où les vaisseaux ne peuvent aborder, et par là même le peu d'intérêt qu'inspiroit ce pays sous le point de vue mercantile. Voilà ce qui interrompit, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, les relations des Européens avec un pays, que Vasco de Gama avoit représenté comme offrant de brillantes espérances.

Ce que des voyageurs récens ont rapporté de ces tribus a excité la curiosité, et il me paroît à propos d'entrer, pour la satisfaire, dans plus de détail. Ceux qui m'ont précédé bornent le nom de Cafres à une petite tribu à l'est de la colonie, la seule qu'ils aient visitée. Ils considèrent les Cafres comme distincts des Tambuckis, des Imbos, des Briquas, etc. et parlent des peuples de la Mozambique comme faisant avec ceux-là une espèce de contraste. Je diffère tout-à-fait de ces voyageurs, soit d'après mes voyages, dans le cours desquels j'ai visité la Cafrerie à deux époques distantes l'une de l'autre, soit d'a-

près les anciens écrits des Portugais et d'autres d'une date beaucoup plus récente (1). Je considère très-décidément toutes les tribus sauvages au sud de Quiloa, comme une grande nation; également distincte des Nègres et des mahométans d'un côté; et de l'autre, des Hottentots. En conséquence, je les comprends tous sous le nom de Cafres. Je hasarderai de placer la limite orientale de leur territoire sous le méridien du Cap Agulhas, car il y a, dans l'intérieur des terres, quelques tribus cafres, qui s'étendent jusqu'à ce degré de longitude. De là, si l'on trace la ligne qui les sépare des Hottentots Koranas, des Boschimans, et de la colonie du Cap, on verra qu'elle prend une direction oblique au sud-est, jusqu'aux sources de la rivière Orange, d'où elle descend directement au sud.

Les caractères généraux de toutes les tribus de cette grande nation, consistent en une forme et des traits tout-à-fait différens de ceux des autres nations d'Afrique. Ils sont

---

(1) En particulier d'après *La Vie et les Voyages de Maurice Thomas*, *Augsbourg*, 1788, Jésuite, qui passa plusieurs années à la Mozambique et dans quelques autres contrées voisines; et d'après le *Journal du Voyage du vaisseau le Lion, de Madras à Columbo et à la baie Lagoa, en* 1798, *par le capitaine W. White*, Londres, 1800. (angl.) (A)

plus grands, plus forts, et mieux proportionnés. Leur couleur est brune ; leurs cheveux sont noirs et laineux. Leur physionomie a quelque chose de particulier, qui ne permet point de les ranger sous aucune des races dont ils sont entourés. Ils ont le front élevé et le nez proéminent des Européens, les lèvres épaisses des Nègres, et les os des joues relevés comme les Hottentots. Leur barbe est noire et plus fournie que celle de ces derniers.

La langue des Cafres est accentuée, douce, harmonieuse, elle se parle sans claquemens; les mots radicaux sont d'une ou deux syllabes ; formés de sons simples, sans diphthongues. La prononciation est lente et distincte, avec appui sur la terminaison. Les dialectes diffèrent de peuple à peuple, mais tous s'entendent mutuellement.

Ils se nourrissent principalement de viande, et cultivent peu de grains; le millet, appelé *holcus cafrorum*, est la seule espèce qui leur soit connue. Le lait fait une partie essentielle de leurs alimens.

Ces peuples sont semi-nomades. Ils ne changent d'habitation ni souvent ni volontiers; mais ils le font aisément au besoin. Il y a entr'eux assez de différence sous le rapport de la civilisation. Ceux qui à cet égard

ont fait plus de progrès se distinguent des autres par la solidité de leurs huttes et par la plus grande fixité de leur établissement local.

Les hommes sont moins nombreux que les femmes, à cause de la destruction qu'en fait la guerre. De là l'usage de la polygamie, et l'emploi des femmes pour tous les travaux domestiques.

Leurs vêtemens sont des peaux tannées avec quelque art. Leurs armes; la sagaie, le kirri, et le bouclier. Ils ont tous en horreur la pratique d'empoisonner les armes.

Quant à la religion, ils croient en un Dieu invisible; mais ils ne lui rendent aucun culte, ne le représentent par aucune espèce d'image, ne le cherchent dans aucun objet terrestre. Ils croient à la magie et aux pronostics; ils consacrent leur bétail, et soumettent leurs enfans à la circoncision dans leur treizième ou quatorzième année.

Ils n'ont point de caractères alphabétiques, mais semblent avoir quelques idées de dessein. Ils travaillent et gravent les métaux.

Les Cafres sont belliqueux et barbares envers leurs ennemis; disposés à la fidélité envers leurs amis, mais défians même de leurs propres compatriotes. Pendant la paix, ils sont livrés à l'indolence; frugals toutefois et

tempérans ; aimant la propreté et la parure ; respectant la foi conjugale. Ils ont de l'intelligence ; mais les plus sensés parmi eux ne laissent pas d'être adonnés aux plus grossières superstitions.

Ces peuples sont divisés en un très-grand nombre de tribus. Chacune est gouvernée par un chef particulier, et cette dignité est héréditaire. Mais les exemples d'usurpation ne sont pas rares. Leurs guerres intestines, non-seulement de tribu à tribu, mais des guerriers rebelles contre leur chef, troublent continuellement leur repos, et arrêtent leurs progrès dans la civilisation. Sans cette cause retardatrice, leur population, secondée par le climat, par la bonne constitution des habitans, par la polygamie (1), croîtroit au-delà de toutes bornes. Cet accroissement de population est même souvent une cause de guerre; il produit un manque de territoire, qui amène des usurpations entre voisins et des querelles interminables.

Tels sont les traits généraux qui caractérisent ces peuples. Plus qu'à moitié civilisés, ils diffèrent beaucoup de leurs voisins les

---

(1) L'effet de la polygamie sur la population n'est pas tel qu'il paroît au premier coup d'œil. Voy. *Malthus*, *Princ. de pop.* T. I, p. 207 et 254 de la trad. fr. (R.)

Hottentots, placés dans des régions peu habitables, à l'angle sud-ouest de la grande péninsule de l'Afrique. Ceux-là sont beaucoup plus petits de taille; plus foibles d'intelligence, parlant une langue plus pauvre; sans gouvernement, sans lois; ignorant la propriété. Deux races si distinctes ne peuvent pas être confondues. Une différence si prononcée entre des nations de tout temps limitrophes seroit absolument inexplicable. Il est donc infiniment probable qu'elles sont venues de régions fort éloignées l'une de l'autre. Mr. Barrow, qui le premier a formé cette conjecture, va trop loin en supposant que les Cafres descendent de quelques tribus de Bédouins, qui, errant çà et là, se sont transportées de l'Arabie jusqu'aux lieux qu'ils occupent aujourd'hui. Je les crois d'une origine plus ancienne. Un peuple, dans l'espace de quelques siècles, ne peut autant rétrograder dans la civilisation. Nous devrions retrouver chez eux les caractères alphabétiques; des traces plus marquées et de la langue et des coutumes de leurs ancêtres.

Il est vrai que la pratique de la circoncision, quelques légères notions d'astronomie, les foibles traces de quelques racines arabes, que l'on croit retrouver dans leurs mots et dans leurs noms, paroissent venir à l'appui de

la

la conjecture dont il s'agit; mais ces monumens prouvent seulement que les Cafres descendent d'un peuple formé en société régulière, comme ils le sont actuellement, et comme l'étoient peut-être les ancêtres des Hottentots. Il y a lieu de croire que toute la côte orientale de l'Afrique fut peuplée par quelque grande émigration; et que les Cafres n'y sont pas venus séparément d'Arabie ou d'Egypte. Plusieurs générations peuvent s'être succédées avant que cette émigration aît eu lieu; et rien n'empêche qu'on ne suppose que les peuples du nord de l'Afrique, qui étoient d'origine asiatique, furent les véritables ancêtres des Cafres (1). Ce qui donne un nouveau poids à cette idée est le caractère de leur physionomie, qui ne s'éloigne pas moins des Nègres que des Hottentots.

Mr. Barrow remarque avec raison, que les Cafres ressemblent, sous plusieurs rapports,

(1) Heeren, dans ses Idées sur l'état politique et le commerce des peuples les plus célèbres de l'antiquité, croit fort probable, que, dans des temps très-reculés, il y a eu des émigrations considérables d'Arabie, à travers la mer rouge, sur la côte opposée d'Afrique. La circoncision étoit en usage chez les Troglodytes, l'une des nations les plus septentrionales de l'Ethiopie. (A)

aux Européens. Il est sûr au moins, qu'ils leur ressemblent plus qu'aux Hottentots ou aux Nègres. C'est sur-tout dans la forme des os de la face et du crâne, que cette ressemblance se fait sentir. Du reste, leur physionomie a quelque chose qui leur est propre, et qui, au premier coup-d'œil, ne les distingue pas moins des Européens, que leur couleur et la laine de leurs cheveux. Ces deux derniers caractères se sont présentés aux traducteurs allemands de Barrow, comme une objection à son systême. Ils ont sur-tout insisté sur ce que ce voyageur appelle noirs quelques tribus cafres. Mais cette expression est absolument inexacte. La couleur sépare entièrement le Cafre et le Nègre. La peau du Cafre, de race pure, est d'un brun plutôt clair que foncé. Les cheveux crépus semblent à la vérité s'accorder mal avec une origine asiatique; mais il ne faut point oublier, que si l'on adopte cette origine, elle doit être rapportée à des temps très-reculés, où ces Asiatiques vinrent pour la première fois à l'extrémité de l'Afrique. Dans un laps de plusieurs siècles, ou même de plusieurs millénaires, le climat peut avoir eu beaucoup d'influence sur la peau et sur les cheveux; tandis que les parties les plus solides du corps, telles que les os, n'ont point changé parmi

ceux qui ne contractoient point d'alliances étrangères.

Seroit-il déraisonnable de chercher les ancêtres des Cafres chez les nations éthiopiennes, dont les caravanes voyageoient au nord jusqu'à Méroé et jusqu'à l'Arabie heureuse? N'ont-elles pas pu se répandre jusqu'aux parties les plus reculées de l'Afrique méridionale (1)? Ceux qui font des recherches relatives à l'antiquité peuvent apprécier ces conjectures. Quant à moi, je me souviens, que Barros, en décrivant les grandes ruines de Butua, parle d'un peuple tout semblable aux Cafres actuels et aux Agasymbes de Ptolémée. La ressemblance de quelques mots cafres à ceux de l'arabe, indique une commune origine; ou, pour parler plus exactement, ces mots doivent être ceux qui, dans le premier temps de leurs relations mutuelles, ont pu être adoptés par les deux nations.

Pour ne point me livrer à un examen trop détaillé de ce sujet, je me bornerai à présenter quelques conjectures, qu'une connoissance plus exacte et plus étendue des na-

(1) Je pourrois encore citer ici Heeren, qui concilie très-bien la vie pastorale de ces peuples avec leurs voyages en caravanes. (A)

tions africaines pourra seule confirmer : Je pense donc,

1. Que les parties méridionales de l'Afrique ont été originairement peuplées par les septentrionales.

2. Que la nature inhabitable des vastes contrées de l'intérieur empêcha cette population de faire des progrès uniformes.

3. Qu'elle suivit la direction des côtes; les Cafres restant à l'est, et les Hottentots se répandant à l'ouest jusqu'à la pointe du sud.

4. Que les contrées montueuses de la côte orientale fournirent à ces tribus pastorales des moyens heureux et faciles de subsistance, parce que ce côté de l'Afrique est habitable beaucoup plus avant dans l'intérieur que les parties occidentales: là aussi nous trouvons une race d'hommes plus forts que ceux qui se répandirent le long des côtes de l'ouest et du sud.

5. Sur les plaines plates et sableuses de la côte occidentale, au sud de l'Equateur, le sol n'offre que de chétives ressources pour le maintien de la vie; d'où il arrive que les habitans s'adonnent à la chasse plutôt qu'à l'éducation des troupeaux. Ils durent donc, en errant dans ces contrées, perdre insensiblement le degré de civilisation que conser-

vèrent les habitans de la côte orientale; l'instabilité de leur genre de vie, privé de la propriété, dut les engager à se répandre toujours plus avant, jusqu'à-ce qu'arrivés à l'extrémité méridionale, ils furent arrêtés et ne purent aller plus loin.

6. C'est ainsi que les Hottentots atteignirent la côte du sud quelques siècles avant les Cafres. Ils se virent alors en état de reprendre leur ancienne vie pastorale; et tandis que les Gonaaquas, situés sur les fertiles rives du fleuve Chamboo, devinrent un peuple paisible et un peu plus civilisé, les Saabs (1), qui habitèrent les plaines arides et désertes des parties plus septentrionales, tombèrent par degrés jusqu'au dernier terme de dégradation physique et morale.

7. A chaque pas qu'ils firent à l'est, les Hottentots trouvèrent le pays plus fertile; ils l'habitèrent donc beaucoup au-delà des limites actuelles qui séparent la colonie du pays des Cafres; car aujourd'hui encore, plusieurs rivières et montagnes y ont des noms hottentots.

8. Mais ils furent rejetés en arrière par les Cafres, venus du nord. La rencontre de ces

(1) C'est le nom que les Hottentots Koranas donnent aux Boebimans. (A)

peuples avoit eu lieu long-temps avant que les Portugais visitassent ces contrées, car Vasco de Gama trouva les Cafres établis à *Terra do Natal* et à *Terra da boa paz.*

9. Rien de ce que nous connoissons des habitans de la côte orientale d'Afrique ne s'oppose à ce que nous les jugions descendus directement des Troglodytes et des Macrobiens. Les peuples des parties les plus hautes de cette côte diffèrent, il est vrai, beaucoup, tant pour les traits que pour la couleur, de ceux des districts méridionaux; et ils sont en même temps parfaitement distincts des Nègres de l'Afrique occidentale.

10. Il y a un rapport frappant entre les Cafres et les peuples de Mosambique, de Madagascar, de Zanguebar et d'Abyssinie, pour la figure, les usages et la manière de vivre.

Quant à l'enceinte du pays des Cafres, si l'on donne à ce nom le sens étendu que j'ai déterminé ci-dessus, il faut y comprendre toutes les nations païennes, jusqu'à Quiloa, et même jusqu'à Mombaze. Mais notre connoissance de la partie septentrionale de ce pays est jusqu'ici trop imparfaite, pour décider si ce point de vue est exact; et quand nous parlerons des Cafres, nos observations ne s'étendront pas à tous les habitans de ces

parties reculées. Ainsi, ce qui atteint le 35°. degré de latitude méridionale doit être réputé une partie inconnue de la Cafrerie; et jusqu'à-ce que nous recevions sur ces pays-là de nouvelles informations, il faut nous contenter du petit nombre de faits rapportés par le P. Thomans. Les Cafres du voisinage de la baie de Lagoa sont un peu mieux connus par les observations du capitaine White, qui donnent quelque appui à nos conjectures. Une troisième région de la Cafrerie, qui commence à être mieux connue, est le Beetjuan, dans l'intérieur de l'Afrique méridionale, entre le 16°. et le 26°. degré de latitude sud; et je l'ai moi-même visitée. Mais les tribus dont nous avons la plus pleine connoissance sont celles qui sont placées dans la partie la plus méridionale de la côte orientale, entre le 29°. et le 33°. degré de latitude sud. C'est celle que je me propose de décrire avec plus de soin (1).

Le pays où Sparrman, Le Vaillant, Barrow, ont vu des Cafres, n'a pas été habité depuis long-temps par ces peuples. Il est probable,

(1) L'auteur avertit qu'il s'aidera, dans cette description, de l'ouvrage hollandais d'Alberti sur les Cafres. Il rend également pleine justice à la relation de Barrow, bien qu'en quelques points il diffère de sa manière de voir. (R)

comme je l'ai dit, qu'il l'a été jadis par les Hottentots. Il y a également lieu de présumer, d'après diverses circonstances, que ces Cafres eux-mêmes habitoient précédemment une plus heureuse contrée; et qu'ils ont perdu du côté de la civilisation depuis qu'ils sont devenus voisins des Hottentots. Ils sont à cet égard inférieurs aux Cafres du Beetjuan, placés plus avant dans l'intérieur.

La tribu dont je parlerai plus particulièrement prend elle-même le nom de Caussas, et appelle le pays qu'elle habite Ammacosina. Ils se tiennent pour très-offensés lorsqu'on les nomme Cafres (1); et ont d'autant plus de raison de ne pas adopter cette dénomination que la lettre *f* est très-rare dans leur langue, et que la double *ff* et l'*r* lui sont tout-à-fait étrangères.

La figure des Caussas est celle de toute la nation dont ils font partie. Elle est agréable, offre de belles proportions, et annonce la force. Ils ont en général de cinq pieds six pouces à cinq pieds neuf pouces de

---

(1) On peut comprendre à quel point le nom de Cafres est méprisé dans la colonie, puisqu'au Cap, l'exécuteur des hautes œuvres, qui est toujours pris parmi les noirs condamnés aux travaux des fortifications, est appelé *le Cafre*. (A)

haut (1); quelques-uns sont beaucoup plus grands, comme l'étoit le roi Geika; très-peu sont plus petits. Alberti a vu parmi eux un homme de cinq pieds, mais dont la petite taille sembloit aux autres ridicule. Les Cafres ont le crâne fortement arqué et bien fait, l'œil vif, le nez point applati, mais suffisamment élevé, les dents de la plus éclatante blancheur. Ils se tiennent parfaitement droits; leur pas est rapide, et a néanmoins de la dignité; tout chez eux a un caractère de force et de vie.

Les femmes ne sont pas moins agréables, mais beaucoup plus petites; leur taille s'élève rarement au-dessus de cinq pieds. Leur couleur, et leurs cheveux crépus nuisent un peu à leur beauté.

Les hommes et les femmes ont également la coutume de se peindre le corps en rouge avec une sorte de terre, ou avec de la rouille de fer. Ils la mêlent avec de l'eau et s'en frottent jusqu'à siccité, après quoi ils s'oignent de graisse. Cette opération se renouvelle tous les trois ou quatre jours. Il y a très-peu de Coussas tatoués; mais chez les

(1) Comme l'auteur est allemand et le traducteur anglais, nous ne savons pas s'il s'agit de pieds de Rhin ou de pieds anglais. (B)

tribus plus éloignées, le tatouage n'est pas rare.

Ces peuples connoissent peu les maladies; la tempérance, l'exemption de soucis et de travaux pénibles, les maintiennent presque constamment en état de santé. Une fièvre violente, accompagnée d'éruption, est le mal le plus dangereux auquel ils soient sujets. Ils la combattent par des remèdes internes et externes, que leur a appris l'expérience, mais dont l'effet est considéré par eux comme magique; ou plutôt la guérison leur paroît la destruction du sort qui avoit été jeté sur eux. Leur *matière médicale* est riche en remèdes de cette ridicule espèce. Lorsque ces fièvres sont épidémiques, ils ont recours à des saignées locales; comme elles sont accompagnées de douleurs rhumatismales, ce remède les soulage. Ils piquent le membre douloureux de place en place avec une pointe acérée, et y appliquent une corne en guise de ventouse. Cette manière de saigner avoit déjà été observée par Kolbe parmi les Hottentots. Les fièvres intermittentes ne sont pas connues chez les Cafres; le sol où ils vivent est sec; ils n'ont ni lacs ni marais, et leurs huttes sont ordinairement à trois ou quatre cents pas de la rivière où ils abreuvent leurs bestiaux.

La petite vérole a exercé chez eux de grands ravages à diverses époques, dont quelques-unes peu éloignées; on voit parmi eux des hommes d'une trentaine d'années, qui en sont cruellement marqués. Elle régna sur-tout dans les années 1753 et 1754. Les uns disent que la contagion provenoit de quelques grains de verre achetés des tribus éloignées; d'autres de l'équipage d'un vaisseau échoué sur la côte. Je n'ai pu trouver, après les plus exactes recherches, la moindre trace d'aucune maladie chronique chez ces peuples; et leurs réponses à mes questions sur les maladies contagieuses, m'ont persuadé qu'ils n'en connoissent point d'autre que la petite vérole. Une autre contagion leur est absolument inconnue. Un des leurs qui avoit résidé quelque temps dans la colonie, au district de Graaf-Reynett, étant revenu attaqué d'une telle maladie, fut banni dès qu'on en eut reconnu les suites, et ne put revenir dans son pays que lorsqu'il fut parfaitement guéri.

Un fait assez singulier est que je n'ai vu parmi eux personne éternuer, bâiller, tousser, ou cracher (1). Ce n'est pas à moi seul,

---

(1) Xénophon dit presque la même chose des Perses : « Il est honteux parmi eux de cracher, de se moucher, etc. » *Cyrop.* I, 2. (R)

mais à toute notre compagnie, que cette remarque est due. On ne voit chez eux ni rhume, ni catarre. Et je les crois également à l'abri de l'ennui et de la mélancolie.

C'est une chose remarquable que l'attention délicate qu'ils apportent à l'observation de toutes les petites règles communes de la décence. Jamais aucun d'eux ne se frotte ou ne se gratte en présence d'un autre, quoique presque toujours fort incommodés par la vermine. Ils se permettroient bien moins encore des indécences plus choquantes. Ils prennent un soin extrême d'inculquer ces règles à leurs enfans. Un jeune garçon qui y manqua en présence de van der Kemp, fut aussitôt mis à la porte.

(La suite à un autre Cahier.)

MÉLANGES.

MACHINE ARITHMÉTIQUE. (*Leipziger Litteratur Zeitung*, *Febr.* 1814).

UN Juif Polonais (de Rubieszow près de Lublin), nommé Abraham Stern, a, depuis plusieurs années, travaillé à l'invention d'une machine arithmétique. Après avoir obtenu le succès desiré, il a soumis son ouvrage à l'examen d'une Commission de la Société Royale des amis des sciences de Varsovie. Cette députation, composée de Mr. de Gutkowski, chef du corps des ingénieurs, de Mr. de Dabrowski, professeur de mathématiques, et de Mr. Bystrzycki, a fait un rapport détaillé sur le mérite et sur la structure de cette machine sternienne. Il résulte de ce rapport, que l'invention répond parfaitement à son but. Avec la machine sternienne, on peut non-seulement exécuter les quatre règles en nombres entiers et fractionnaires, mais on les exécute plus vîte que sur le papier. Des connoissances préliminaires en arithmétique sont ici tout-à-fait superflues, et il suffit de connoître les nombres. Dès que la

machine est préparée, elle exécute ses opérations seule, et avertit par un coup de cloche lorsqu'elle est finie." Tout ce que Pascal, Grillet, Schott, Polenus et l'immortel Leibnitz ont imaginé en vue de cet objet, se trouve réalisé par Stern, et avec une simplicité et un génie vraiment admirables." L'ingénieux inventeur de cette machine travaille à un instrument destiné à la recherche des nombres premiers.

ROMANS.

MANSFIELD-PARK.

LE succès assez général qu'a obtenu le roman de *Pride and prejudice*, Orgueil et préjugé, nous engage à en extraire un second du même auteur.—Nous reviendrons à la méthode employée précédemment pour quelques ouvrages du même genre; celle de remplir l'intervalle des scènes qui méritent d'être traduites en entier, par un récit abrégé qui fasse suivre le fil des évènemens, et montre les personnages les plus intéressans sous les divers points de vue où l'auteur a voulu les placer.

(Trois sœurs assez mal partagées du côté de la fortune, mais douées de beauté, ont des chances fort différentes dans la loterie du mariage. Miss Ward l'aînée, a le bonheur de plaire à un riche Baronet, Sir Thomas Bartram. Elle devient sa femme, et partage avec lui la possession d'une riche terre nommée Mansfield-Park dans le comté de Northampton. Les espérances qu'une alliance aussi brillante donne à ses deux sœurs, miss Marie et miss Francis, ne se réalisent pas. L'une fait une folie d'amour en épousant Mr. Price, lieutenant de marine sans fortune, sans éducation, sans crédit, et se brouille avec sa famille à cette occasion. L'autre se trouve heureuse, après six ans d'attente trompée, de donner sa main à Mr. Norriss, le vicaire qui dessert la cure de Mansfield-Park.

L'opposition qui se trouvoit entre le caractère de lady Bartram et celui de mistriss Norriss, loin de nuire à la bonne intelligence, la favorisoit. Lady Bartram étoit une personne complétement apathique. Le soin de sa famille, composée de quatre enfans, deux fils et deux filles, ne l'occupoit guères. Elle croyoit avoir tout fait en appelant auprès d'elle une gouvernante bien recommandée, pour ses filles, et quant aux garçons, c'étoit l'affaire de Sir Bartram. Elle passoit

sa vie assise ou couchée sur un sofa. Un petit chien favori étoit le seul objet de sa sollicitude, et lorsqu'elle avoit fait quelques festons ou quelques points de tapisserie dans la journée, elle étoit très-satisfaite de l'emploi de son temps. Mistriss Norris, au contraire, avoit une surabondance d'activité qui ne trouvoit son application que dans le ménage de lady Bartram, c'étoit elle qui se chargeoit d'en surveiller l'économie. Elle gouvernoit, et se mêloit de tout dans la maison de sa sœur, dont elle flattoit les enfans et grondoit les domestiques. Sir Thomas, qui étoit un homme de sens, auroit bien voulu que sa belle-sœur eût eu un peu de la paresse que sa femme avoit de trop, mais il aimoit la paix, et supportoit ce qu'il ne pouvoit changer.

Au bout de plusieurs années, pendant lesquelles mistriss Price n'avoit conservé presqu'aucune relation avec ses sœurs, elle essaya de rentrer en grace, et en communiquant à lady Bartram la naissance d'un neuvième enfant, dont elle lui demandoit d'être marraine, elle consultoit Sir Thomas sur la manière de placer son fils aîné âgé de onze ans. Cette lettre réveilla quelques sentimens d'affection et de pitié pour mistriss Price. On envoya une layette pour l'enfant, et un peu d'argent.

d'argent. Mistriss Norris se chargea d'écrire et de transmettre les avis demandés. Une fois qu'elle eut recommencé à s'intéresser à sa sœur, elle ne s'en tint pas là. Le desir de se faire valoir d'une réconciliation entière sans qu'il lui en coûtât rien, lui fit naître l'idée d'engager Sir Thomas à se charger d'un des enfans de sa sœur. Elle réussit à lever toutes les objections, à applanir toutes les difficultés. Mistriss Price consentit avec joie à confier à ses sœurs la petite Fanny, l'aînée de ses filles. Mistriss Norris prit tous les arrangemens relatifs au voyage de l'enfant, et fut elle-même à sa rencontre jusqu'à la ville de Northampton.)

La petite fille arriva sans accident à Northampton. Elle y trouva sa tante, qui, avec son officieuse activité, fut charmée d'être la première à recevoir cette enfant et à la présenter à la famille.

Fanny Price avoit dix ans. Sa figure n'avoit rien de remarquable au premier coup-d'œil, quoique ses traits fussent agréables. Elle étoit un peu pâle, et plutôt petite pour son âge. Sa timidité, quoiqu'extrême, ne lui donnoit pas de la gaucherie. Le son de sa voix étoit fort doux, et quand elle parloit, sa physionomie étoit gracieuse.

Sir Thomas et lady Bartram l'accueillirent avec bonté. Le premier sur-tout, voyant qu'elle avoit grand besoin d'être encouragée, chercha de son mieux à la mettre à son aise, mais il avoit naturellement un air de gravité, qui inspiroit le respect plutôt que la confiance, tandis que lady Bartram, sans se donner la moindre peine, et seulement avec un sourire bienveillant, fut d'abord pour sa nièce, la personne la moins redoutable de la famille.

Les jeunes cousins et cousines de Fanny montroient aussi l'intention de la bien recevoir. Les deux fils, âgés de seize et dix-sept ans, étoient à ses yeux des hommes faits. Il y eut quelqu'embarras dans la manière de leurs sœurs au premier moment, parce qu'elles se sentoient observées par Sir Thomas, qui leur avoit fait à cette occasion une leçon assez solemnelle. Cependant elles étoient trop accoutumées à l'indulgence ou à la flatterie de tout ce qui les entouroit pour avoir de la timidité, et celle de Fanny augmentant leur confiance, elles commencèrent à l'examiner de la tête aux pieds avec un air d'indifférence supérieure.

C'étoit une belle famille que celle de Sir Thomas. Les fils étoient grands et bien faits, les filles décidément jolies, et fort déve-

loppées, ce qui rendoit le contraste aussi frappant sous les rapports extérieurs que sous ceux de l'éducation. La différence d'âge n'étoit cependant pas considérable. Julia n'avoit que douze ans, et Marie treize. La pauvre petite étrangère étoit aussi malheureuse que possible. Craintive et déconcertée, elle n'osoit lever les yeux, et répondoit à peine aux questions qu'on lui adressoit, tant elle avoit peur de ne pouvoir s'empêcher de pleurer. Mistriss Norris ne l'avoit entretenue tout le long du voyage que du bonheur extraordinaire auquel elle étoit appelée, et de la reconnoissance qu'elle devoit en concevoir. Fanny se reprochoit de ne pouvoir être contente, et n'en étoit que plus à plaindre. En vain Sir Thomas s'efforçoit de l'encourager; en vain mistriss Norris répétoit que Fanny étoit une grande fille, bien raisonnable, et qui voudroit faire honneur à ses parens. Les caresses même de lady Bartram, qui lui fit place sur son sofa à côté du petit chien, ne purent surmonter sa tristesse. La vue d'une excellente tourte aux confitures n'eut pas plus d'influence: il fallut que son petit cœur se dégonflât: elle se mit à pleurer. Le repos paroissant le meilleur remède à son chagrin et à la fatigue d'un long voyage, on la fit mettre au lit, et le sommeil vint bientôt tarir ses larmes.

“ Ce commencement ne promet pas beaucoup, » dit mistriss Norris, quand Fanny eut quitté la chambre.“ Ce n'est pas faute de l'avoir exhortée chemin faisant, je vous en réponds. Je lui ai fait sentir sur-tout combien il étoit important que la première impression fût en sa faveur; mais elle pourroit bien tenir un peu de sa pauvre mère, qui étoit fort boudeuse. Cependant, il ne faut pas nous rebuter; au fond il est assez naturel qu'elle aît du chagrin d'avoir quitté ses parens: elle ne sait pas encore ce qu'elle gagne au change. Il faut lui donner le temps de se reconnoître. „

Il fallut en effet du temps, et plus que mistriss Norris n'étoit disposée à en accorder, pour accoutumer Fanny à la nouveauté de sa situation et à l'éloignement de tous ceux qu'elle aimoit. Il y avoit bien chez les habitans de Mansfield une intention générale de la traiter avec amitié, mais elle avoit une sensibilité vive, et rarement elle étoit comprise.

Le lendemain de l'arrivée de Fanny, il y eut suspension complète de leçons. On imagina que ce seroit un moyen de la familiariser avec ses cousines, mais cela ne produisit pas grand'chose. Les demoiselles Bartram prirent une fort mince opinion de Fanny en

voyant qu'elle ne savoit pas un mot de français, et ne paroissoit point comprendre le mérite d'un duo de piano qu'elles lui firent la faveur de lui jouer.

Enfin, lasses d'essayer en vain de l'égayer ou d'exciter son admiration, elles lui abandonnèrent généreusement les joujoux dont elle faisoient le moins de cas, et reprirent leurs passe-temps ordinaires.

Fanny ne trouvoit nulle part de quoi remplacer ce qu'elle avoit perdu en quittant sa famille. Le silence de lady Bartram, l'air imposant de son mari, les réprimandes de mistriss Norris augmentoient également sa timidité naturelle. Ses cousines répétoient souvent leurs remarques sur la petitesse de sa taille. Miss Lee, la gouvernante, ne cessoit de s'étonner de son ignorance, les domestiques faisoient des plaisanteries sur ses vêtemens; enfin, la pauvre enfant, loin de se plaire dans les vastes et somptueux appartemens du château, craignoit toujours de salir ou de gâter les meubles et n'osoit toucher à rien. On se doutoit peu de tout ce qu'elle éprouvoit, mais le soir, quand elle étoit dans son lit, elle se livroit sans contrainte à son chagrin et s'endormoit rarement sans pleurer.

Un jour son cousin Edmond la trouva toute en larmes dans un endroit écarté du jardin.

Edmond avoit un excellent naturel; il s'approcha d'elle, et la pressa avec amitié de lui dire ce qui la chagrinoit. A toutes ses questions, sur la cause possible de ses pleurs, à toutes ses offres de services, elle répondoit, “ non, non, je vous assure, non, je vous remercie, » mais enfin quand il lui parla des parens qu'elle avoit quittés, le redoublement de ses sanglots lui fit comprendre qu'il avoit touché la corde sensible.

“ Vous regrettez, ma bonne petite Fanny, d'être séparée de votre maman, c'est bien naturel; mais pensez pourtant que vous êtes ici avec de bons amis, qui desirent de tout leur cœur de vous rendre heureuse. Allons, faisons un petit tour de promenade ensemble, et nous causerons. „

Fanny se calma peu-à-peu. Edmond lui parla en détail de ses frères et sœurs. Il comprit que son frère William, l'aîné de la famille, et qui avoit un an de plus qu'elle, étoit celui qu'elle aimoit le mieux. C'étoit à lui qu'elle avoit recours toutes les fois qu'elle avoit besoin de protection contre la turbulence ou la malice des cadets, c'étoit lui qui plaidoit pour elle, quand il y avoit quelque grace à demander à sa mère, dont il étoit le favori; c'étoit lui qui avoit témoigné le plus de regrets en la voyant partir.

« Eh bien!» dit Edmond, “ je gage qu'il vous écrira. „

“ Il me l'a bien promis, »répondit Fanny, “ mais il m'avoit recommandé d'écrire la première; et je n'ai ni papier ni plume. „

“ Oh! s'il ne tient qu'à cela, je vous donnerai tout ce qu'il vous faut. Serez-vous bien contente de pouvoir écrire à William? „

“ Oh oui! bien contente. Mais qui est-ce qui portera ma lettre à la poste? „

“ Ne vous inquiétez pas de cela, ma petite cousine, j'en aurai soin; elle ira avec les autres lettres, et elle ne coûtera rien à William, parce que papa l'affranchira. „

Fanny fut un peu en peine, de penser que la lettre passeroit sous les yeux de son oncle, mais elle en prit son parti. Edmond rentra à la maison avec elle, lui raya son papier, lui tailla sa plume, lui corrigea son ortographe, avec la complaisance d'un bon frère; mais ce qui la toucha plus que tout le reste, fut un mot d'amitié qu'Edmond ajouta pour William de sa propre main. Il glissa en outre une demi guinée dans la lettre et se chargea de l'expédition.

Fanny ne savoit comment remercier son cousin, mais sa physionomie et quelques mots sans suite et sans arrangement, suffirent à Edmond pour comprendre que Fanny n'étoit

point ingrate. De ce moment il fit plus d'attention à elle, et son intérêt s'accrut en trouvant qu'elle avoit un cœur excellent, et une intention constante de bien faire. Il s'établit entr'eux une relation qui remplaça un peu pour Fanny celle de son frère. Edmond l'encourageoit, l'avertissoit doucement, et la faisoit valoir auprès des autres.

Elle prit insensiblement plus de confiance en elle-même. Elle commença à oser lever les yeux devant Sir Thomas. La voix de sa tante Norris ne la faisoit plus tressaillir de crainte. Ses cousines trouvoient qu'une troisième compagne ajoutoit quelquefois aux plaisirs de leurs jeux, et convenoient que Fanny étoit assez bonne enfant. Tom, l'aîné des fils de Sir Bartram, avoit les dispositions assez ordinaires aux jeunes gens qui entrent dans le monde avec la perspective d'une grande fortune, et se croient nés pour jouir de la vie sans en supporter les obligations. Un enfant de l'âge de Fanny, ne pouvoit être pour lui qu'un jouet; il étoit persuadé, que pourvu qu'il lui fît de temps en temps de petits présens, il avoit le droit de s'en moquer toutes les fois que cela pouvoit le divertir mieux qu'autre chose.

Sir Thomas et mistriss Norris s'applaudissoient mutuellement de la bonne œuvre qu'ils

avoient faite, et commencèrent à espérer qu'elle leur donneroit, à tout prendre, plus de satisfaction que de peine. Fanny savoit lire, écrire, et coudre, mais son éducation n'avoit pas été plus loin, et ses cousines, voyant qu'elle ignoroit beaucoup de choses qui leur étoient depuis long-temps familières, en concluoient qu'elle n'avoit aucun talent. Elles arrivoient de temps en temps dans le sallon pour faire part à leur mère de leurs découvertes dans ce genre, et toujours avec de nouvelles exclamations. Imaginez donc, maman, que Fanny ne sait pas assembler les pièces de la carte d'Europe!„—" Concevez-vous que Fanny ne connoisse pas les notes de musique?»—« Fanny croit bonnement que le soleil tourne autour de la terre. Peut-on être plus bête!„

" Ma chère, » répondoit mistris Norris, d'un ton doctoral," cela est en effet bien ridicule, mais vous ne devez pas vous attendre à trouver beaucoup d'enfans développés au point où vous l'êtes.„

" Mais, ma tante, c'est qu'on n'a pas d'idée de son ignorance. Savez-vous ce qu'elle nous disoit l'autre jour? c'est que pour aller en Irlande on passoit à l'isle de Wight. Elle l'appelle l'isle tout court, comme s'il n'y en avoit point d'autre dans le monde. C'est pour-

tant de ces choses qu'on n'a pas besoin d'apprendre. Je me souviens que je savois tout cela long-temps avant d'avoir dix ans. A quel âge est-ce que je récitois déjà toute la chronologie des Rois d'Angleterre et les principaux évènemens de leur règne?

" Il est vrai, mes chères amies, que vous avez une mémoire étonnante, et votre pauvre cousine en a probablement fort peu. Vous ne devez vous apercevoir de cette différence que pour plaindre ceux qui n'ont pas reçu de la nature des talens aussi distingués que vous. La modestie, mesdemoiselles, relève l'éclat des plus brillantes qualités. „

C'étoit ainsi que mistriss Norris travailloit à former le jugement de ses nièces. Il n'est pas étonnant qu'avec des talens aussi précoces, et tant d'instruction prématurée, il y eût un déficit sur d'autres points. Le caractère avoit été un peu négligé. Elles ne savoient ce que c'étoit que générosité, connoissance de soi-même, devoirs envers les autres : on leur enseignoit tout, excepté ce qui pouvoit les rendre aimables et heureuses.

(Il se passe quelques années sans qu'aucun changement aît lieu dans la situation de Fanny. Mr. Norris meurt : il est remplacé dans ses fonctions par le Dr. Grant, qui vient avec

sa femme prendre possession de la cure de Mansfield. Le fils aîné de Sir Thomas fait des dettes. Son père, pour réparer cette brèche dans sa fortune, et éloigner son fils de quelques liaisons dangereuses, prend le parti d'aller avec lui aux grandes Indes, soigner des propriétés qu'il a dans les colonies anglaises. Edmond se destine à l'église, et ses études l'éloignent de Mansfield une partie de l'année, mais il est toujours l'ami et le protecteur de Fanny; et les temps de vacances qui le ramènent à la maison paternelle, sont les plus heureux pour Fanny. Maria Bartram fait la conquête d'un jeune' homme riche et sot. L'idée de l'indépendance et de la fortune qu'elle acquerra par ce mariage lui fait illusion sur le peu d'amabilité de l'époux, et la chose se conclut au retour de Tom Bartram, chargé d'apporter le consentement de son père. Ce dernier est obligé de prolonger encore de quelques mois son séjour aux Indes).

Les choses en étoient là, et Fanny avoit atteint sa dix-huitième année lorsque la société du voisinage reçut une addition agréable par l'arrivée d'un frère et d'une sœur de mistriss Grant, la femme du nouveau vicaire. Flora et Henri Crawford, orphelins de bonne heure, avoient été élevés par un oncle riche. Il y avoit une grande différence d'âge entr'eux et

mistriss Grant, qui les avoit perdus de vue depuis plusieurs années. Elle se faisoit un plaisir extrême de recevoir sa sœur chez elle, mais elle craignoit que l'habitude des plaisirs de Londres ne lui rendît bien insipide le séjour de la campagne. Miss Crawford de son côté, n'étoit pas sans quelqu'inquiétude à ce sujet, et elle fit promettre à son frère, qui l'accompagnoit et n'étoit pas beaucoup plus amateur qu'elle de la vie champêtre, de revenir bien vîte la chercher si elle s'ennuyoit.

On se revit de part et d'autre avec beaucoup de satisfaction. Miss Crawford fut charmée de trouver que sa sœur n'avoit ni la pédanterie d'une ménagère, ni la rusticité d'une campagnarde, et que le Dr. Grant se présen-sentoit comme un gentilhomme.

Flora Crawford étoit remarquablement jolie. Son frère, sans avoir de beaux traits avoit une figure très-agréable. Tous deux prévenoient singulièrement en leur faveur par la grace et la vivacité de l'expression. Mistriss en fut enchantée dès le premier moment. Sa sœur sur-tout étoit pour elle un objet d'espérance et de sollicitude maternelles. Même avant son arrivée, elle s'étoit occupée de lui chercher un mari. Dans son opinion, rien n'étoit plus brillant pour miss

Crawford, puisqu'entre toutes ses aimables qualités elle devoit apporter en dot à son époux, vingt mille livres sterling. Ses prétentions se dirigèrent donc tout naturellement sur le fils aîné du Baronet Sir Thomas Bartram. Comme elle étoit très-communicative, il ne se passa pas plus de deux ou trois heures avant que Flora ne fût informée de ce projet.

Flora avoit vu Tom Bartram à Londres, et tout en plaisantant sur la prévoyante activité de sa sœur, elle saisit l'idée avec assez de vivacité. Henri ne tarda pas à pénétrer ce petit secret." Ensuite, » dit mistriss Grant, " je vous dirai que j'ai pensé encore à une chose, qui, si elle réussissoit, ne me laisseroit plus rien à desirer. J'ai la passion de vous fixer tous deux dans ce pays, et j'ai dans l'esprit, mon cher frère, que vous seriez très-heureux d'obtenir la main de mis Julia Bartram. C'est une personne charmante, gaie, vive, remplie d'esprit. » Henri fit une inclination de tête et remercia mistriss Grant.

« Ah ma sœur, „ dit Flora, « si vous venez à bout de fixer les résolutions de ce jeune homme et de le déterminer au mariage, vous serez bien habile. Toute mon éloquence y a échoué. J'avois trois amies qui soupiroient pour lui. Les mères, les

tantes s'en sont mêlées. Vous n'avez pas d'idée de tous les ressorts qu'on a fait jouer pour le prendre au piége. Il a une coquetterie abominable. Vos demoiselles Bartram pourroient bien y être attrappées, je vous en avertis ; elles ne seroient pas les premières. »

» Est-il possible ! „ interrompit mistriss Grant, « je crois qu'elle vous calomnie. „

„ Voilà une bonne ame ! « dit Henri, « qui ne se hâte point de croire le mal. Je suis prudent; je ne veux pas hasarder mon bonheur par une résolution précipitée; et c'est précisément parce que je respecte infiniment l'état du mariage que je veux attendre d'en être plus digne. „

„ Oui, oui ! croyez cela ! Regardez un peu son air hypocrite. — Je vous assure que c'est un véritable vaurien. Les leçons du général l'ont tout-à-fait perverti. „

„ J'ai tant vu de ces jeunes gens, „ dit mistriss Grant, « professer de l'éloignement pour le mariage, que je ne m'y prends plus. Cela veut dire seulement qu'ils n'ont pas encore rencontré l'être prédestiné. „

Les nouveaux venus furent accueillis avec joie au château. La jolie figure de miss Crawford ne lui fit point de tort auprès des demoiselles Bartram. Elles avoient assez de

beauté pour ne pas craindre la comparaison. Elles lui permettoient d'avoir des yeux noirs, animés et spirituels, un teint agréable quoiqu'un peu brun, et une tournure gentille parce que les avantages qui les distinguoient elles-mêmes étoient d'un genre différent.

Quant à Henri, on commença par trouver qu'il n'avoit rien de remarquable que ses manières, qui étoient celles d'un homme comme il faut. Le jour suivant, on découvrit qu'il étoit mieux qu'on n'avoit cru d'abord : il avoit beaucoup de physionomie, les dents parfaitement belles, un ensemble gracieux. Enfin à la troisième entrevue, il fut jugé tout d'une voix le plus aimable jeune homme qu'on eût jamais connu. L'engagement de Marie ne laissoit pas lieu à rivalité entre les deux sœurs, en sorte que Julie regarda cette conquête comme lui étant réservée, et avant qu'Henri eût séjourné une semaine à Mansfield, elle étoit convaincue d'avoir une passion dans toutes les formes.

Les idées de Marie sur le sérieux de sa position étoient très-vagues. Elle préféroit n'y pas penser. Quel mal pouvoit-il y avoir à se plaire dans la société d'un homme aimable? Tout le monde savoit que sa main étoit promise. Mr. Crawford n'avoit qu'à prendre garde à lui.

Mr. Crawford redoutoit peu cette espèce de danger. Il voyoit qu'il seroit fort bien venu à faire sa cour à deux jolies femmes. Ses vues n'alloient pas au-delà; et d'ailleurs ses notions de délicatesse dans ce genre n'étoient pas très-rigoureuses.

» Elles sont vraiment charmantes, vos demoiselles Bartram, „ dit-il à sa sœur, « après les avoir reconduites à leur voiture, un jour qu'elles avoient fait visite au presbytère.

„ Je savois bien, „ répondit mistriss Grant, « qu'elles vous plairoient beaucoup ; mais vous préferez Julia. „

» Il n'y a pas de doute, je préfère Julia. „

„ Parlez vous bien sérieusement? on pourroit trouver Marie plus belle. „

» Il est certain que Marie a des traits plus réguliers, une tournure plus noble; mais je préfère Julia, car cela est décidement convenable. „

» Je vous l'ai dit, mon frère, que vous finiriez par la préférer. „

„ Je fais bien mieux puisque je commence. „

„ D'ailleurs, mon cher, pensez toujours que Marie est engagée. Son cœur n'est plus libre. „

„ Eh bien, croiriez-vous qu'elle ne m'en plaît que mieux. Une femme engagée est d'une

d'une société beaucoup plus agréable qu'une demoiselle à marier. Elle a plus de confiance en elle-même, elle craint moins de se compromettre, et d'ailleurs on ne court pas les mêmes dangers à lui adresser des hommages. »

» Quant au danger, il n'y en a pas assurément. Mr. Rushworth est un trop bon parti pour qu'on le traite avec légéreté. „

» Flora a l'air de croire, „ dit Henri, « que miss Bartram n'en fait pas tout le cas qu'il mérite. Voilà comme vous vous jugez entre amies, vous autres femmes. Mais moi, je ne veux pas supposer qu'elle donne sa main sans son cœur. »

„ Vous êtes trop malin pour moi, „ dit mistriss Grant, « on ne sait jamais si vous êtes de bonne foi ; qu'en dites-vous, Marie ? Est-ce qu'il ne se moque point de nous ? „

» Je crois qu'il faut l'abandonner à sa perversité. Les bons conseils ne lui profitent pas. Il finira par être attrappé comme tous les autres. „

„ Comment ! tous les autres. „

„ Eh oui ! tous ceux qui se marient. »

„ Mais, ma chère, vous n'y pensez pas. „

» Mon Dieu, oui ! j'y pense. Il n'y a aucune affaire dans laquelle on courre plus de

chance d'être attrapé. On ne s'y engage qu'avec l'espoir d'y trouver son propre avantage sans s'embarrasser d'apporter sa part dans le lot commun. »

„Ah, ma chère ! „ dit mistriss Grant en soupirant, « je crains que vous n'ayez été à une mauvaise école chez notre oncle le général. »

» Ma pauvre tante, „ répondit Flora, « n'étoit pas payée assurément, pour dire du bien de l'état conjugal; mais je ne parle que d'après mes propres observations, et j'ai toujours vu faire plus de marchés que de véritables mariages. »

„En vérité vous exagérez, ma sœur. Il y a beaucoup d'exceptions; et les unions heureuses ne sont pas si rares que vous le dites. On sait bien qu'il y a partout le pour et le contre. L'état du mariage a ses épines, mais il faut en voir aussi les bons côtés. »

» Allons ! j'admire votre esprit de corps. Quand je serai mariée, je ferai bonne contenance comme une autre. „

» Vous ne valez pas mieux que votre frère, mon enfant, „ dit mistriss Grant, « mais vous deviendrez tous deux plus sages, si nous pouvons vous garder encore quelque temps. „

(Flora et Henri prolongent en effet leur

séjour au presbytère, et ne pensent plus à retourner à Londres.

Henri fait de grands progrès dans les bonnes graces des demoiselles Bartram, et Flora, tout en jetant ses filets pour le frère aîné, trouve que le cadet vaut bien la peine qu'on fasse quelques frais pour lui plaire. Elle fait venir sa harpe de Londres et Edmond passe des matinées délicieuses à l'entendre. Elle prend la passion de monter à cheval, et Edmond l'accompagne dans ses promenades.

Fanny voudroit aimer miss Crawford, car elle a l'habitude de partager tous les sentimens de son cousin, et elle voit que sa société lui est fort agréable, mais cependant elle reçoit souvent des impressions défavorables à Flora, dont le petit manège de coquetterie ne lui échappe point, et dont la légéreté de principes la scandalise quelquesfois.

L'époux de Marie, Mr. Rushworth, a des projets d'embellissemens pour sa terre de Sotherton située dans le voisinage de Mansfield. Il invite la famille Bartram et les Crawford à y passer une journée, pour avoir leur avis sur ses plans.

Fanny est de la partie, par grande faveur, car comme sa tante Bartram ne va jamais

nulle part et que Fanny lui est très-dévouée, c'est toujours elle qui est chargée de lui tenir compagnie. Mistriss Grant s'offre à la remplacer dans cette occasion et lady Bartram y consent).

Bientôt après le déjeûner, la calèche fut attelée. Henri en étoit le conducteur. Il y avoit deux places sur le siège, Mistriss Grant trouva moyen de faire accepter l'autre à Julia. Marie de fort mauvaise humeur de cet arrangement, monta dans la calèche et se piqua peu d'entretenir la conversation avec ses compagnons de voyage. La gaieté d'Henri et de sa sœur, dont elle entendoit souvent les éclats de rire, lui donnoit une certaine inquiétude qu'elle dissimuloit à peine.

Le temps étoit superbe; le pays à parcourir charmant. Tout étoit nouveau pour Fanny. Elle jouissoit en silence et ne regrettoit que de n'avoir pas son cousin pour lui communiquer ses observations. Edmond à cheval, suivoit ou devançoit la voiture. Lorsqu'il passoit près de la portière, Fanny et Flora avançoient la tête de son côté, et disoient quelquefois toutes deux ensemble: «Le voilà!„ C'étoit le seul point sur lequel elles se rencontrassent. Le spectacle de la nature qui avoit tant de charme pour Fanny,

laissoit miss Crawford tout-à-fait indifférente. Le tour d'esprit de Fanny la portoit à la réflexion, celui de Flora à la plaisanterie; en sorte que sans mistriss Norris, la conversation auroit été fort languissante. En approchant de Sotherton, cependant, la curiosité de Marie fut excitée sur ce qu'elle alloit voir. Mistriss Norris admiroit tout ce qu'on lui disoit appartenir à cette terre; la vanité de Marie étoit flattée en pensant qu'elle en alloit devenir la maîtresse, et Fanny même étoit écoutée lorsqu'elle disoit son petit mot d'éloge.

On entra enfin dans une longue et belle avenue qui conduisoit au château. Rushworth se présenta pour recevoir les dames, sa mère les introduisit dans un sallon où une collation élégante étoit préparée. On parcourut ensuite les vastes appartemens du château où la richesse brilloit plus que le goût, et l'on finit par la chapelle qui en dépendoit.

Fanny dont l'imagination s'étoit montée sur des descriptions de chapelles gothiques fut fort déçue en ne trouvant ni ces inscriptions à moitié effacées, ni ces bannières que les vents agitent, et qui font entendre comme des gémissemens lugubres, ni ces tombeaux qui attestent la brièveté de la vie.

„ Je vous en fais mon compliment de con-

doléance, " lui dit Edmond à qui elle se plaignit de ce mécompte, » mais ceci est moderne, et ne doit point ressembler aux chapelles qui appartenoient à des monastères ou à d'anciens seigneurs.

Mad. Rushworth commença alors à faire en détail l'histoire de la chapelle de Sotherton, de l'époque où elle avoit été bâtie, de celle où les bancs avoient été réparés, et les coussins de cuir noir, changés en coussins de velours cramoisi. » Autrefois, » dit-elle, « on y lisoit les prières en famille, mais Mr. Rushworth à abandonné cet usage. „

„ La civilisation fait tous les jours des progrès, » dit miss Crawford à Edmond, tandis que Mad. Rushworth s'éloignoit pour répéter son discours à ceux qui ne l'avoient pas entendu.

» Il me semble, » dit Fanny, » que ces dévotions de famille devoient avoir quelque chose de touchant et de respectable. C'étoit un lien de plus entre les pères et les enfans, les maîtres et les domestiques. »

„ Oui, „ répondit Flora, " c'étoit fort beau; mais croyez-vous de bonne foi que les pauvres femmes-de-chambres et les laquais, à qui on faisoit faire des exercices de piété, comme récréation après le travail, en fussent fort édifiés, tandis qu'ils voyoient leurs

maîtres s'en dispenser sous les plus légers prétextes ? »

„ Ce n'est sûrement pas ainsi que Fanny l'entend, „ dit Edmond , " l'exemple seul est efficace en pareil cas. „

» Pour moi, " ajouta miss Crawford, » je trouve qu'il ne faut pas vouloir gouverner les consciences; tolérance et liberté en matière de religion , c'est ma dévise, si les bonnes gens qui se croyoient obligés de venir à l'heure fixe, se mettre à genoux et bâiller sur ces galeries, avoient prévu qu'il viendroit un temps où l'on pourroit avoir la migraine à l'heure du service, ils auroient bien envié notre bonheur. Figurez-vous un peu combien de fois les miss Bridget de la famille sont venues ici avec des mines dévotes, tandis que leur imagination trottoit ailleurs ; sur-tout si le chapelain ne valoit pas la peine d'attirer leurs regards ; et j'imagine que c'étoit d'assez pauvres espèces que ces chapelains : encore pires que ceux d'aujourd'hui. „

Fanny rougit et regarda Edmond , comme pour l'inviter à répondre. Elle même étoit trop indignée de cette plaisanterie pour en dire son avis.

« Vous avez beaucoup de talent, mademoiselle , " dit Edmond, » pour faire res-

sortir le côté plaisant des choses, et vous amusez toujours si vous ne persuadez pas; mais croyez-vous que les dévotions particulières de ceux qui ne savent point se gêner dans l'observation du culte public, ni fixer leur attention à volonté, fussent plus sincères et plus ferventes?»

„Mais, oui. — Dans la retraite du cabinet on a moins d'objets de distraction, et puis l'épreuve n'est pas si longue.»

Julia vint alors interrompre leur conversation en disant: «Regardez donc Marie et son futur époux! Les voilà au pied de la chaire comme si la cérémonie alloit s'accomplir. „

Henri s'approcha de l'oreille de Marie, et lui dit: " Je n'aime pas vous voir si près de l'autel. »

Marie tressaillit involontairement et s'en éloigna quelques pas; mais Julia continua sa plaisanterie. " Qu'est-ce donc qui nous manqueroit, " ajouta-t-elle, „tous les parens sont rassemblés, les paroles données, les cœurs à l'unisson; ce seroit charmant. — Et la bénédiction nuptiale qui est-ce qui la donneroit? Voilà à quoi je ne pensois pas. Quel dommage, Edmond, que vous n'ayez pas encore pris les ordres!»

A ces mots, miss Crawford, qui n'avoit point soupçonné qu'Edmond, fut destiné à l'église, parut extrêmement déconcertée. Fanny comprit la cause de son embarras et la plaignit véritablement.

„ Comment donc, „ dit Flora en s'efforçant de reprendre son assurance ordinaire. Vous allez entrer dans l'état ecclésiastique. „

„ Aussitôt que mon pere sera de retour,» répondit Edmond, « à Noël probablement. „

» Si j'avois su cela, j'aurois parlé avec plus de respect de la confrairie, » dit miss Crawford, en s'acheminant vers la porte de la chapelle, “ tout le monde la suivit. La gaieté générale fut un peu obscurcie. Marie n'avoit point goûté les plaisanteries de sa sœur, et Flora sentoit qu'elle avoit fait une école avec Edmond.

On se dispersa dans les jardins. Flora découvrit l'entrée d'un bosquet très-agréable par sa fraîcheur, Edmond et Fanny l'y suivirent. Henri de son côté ne crut pas être trop indiscret en rompant le tête à tête de Marie et de Rushworth; et sous prétexte de donner ses avis pour les embellissemens projettés, il les accompagna dans leur promenade. Julia, retenue par politesse auprès des

deux dames, faisoit pénitence et rachetoit son triomphe du matin.

Fanny étoit peu accoutumée à marcher; la séance dans les appartemens et la chapelle l'avoit déjà fatiguée; elle proposa de s'asseoir; mais bientôt miss Crawford, qui n'aimoit pas à rester long-temps en place, éleva une question sur l'espace à parcourir pour arriver à un certain endroit du bosquet, et ne voulut être persuadée qu'en jugeant par ses propres yeux. Elle emmena Edmond, en disant: "Nous allons revenir, miss Price sera bien aise que nous la laissions reposer encore quelques momens."

Un quart d'heure, vingt minutes se passèrent et Fanny toujours espérant les voir arriver, ne voulut pas risquer de les manquer en prenant un autre sentier. Enfin, elle entendit des voix, mais c'étoit Marie et ses deux adorateurs.

"Miss Price, toute seule!" s'écrièrent-ils. Fanny fit son histoire. "Pauvre Fanny!" dit Marie, "ils sont bien impolis. Vous auriez beaucoup mieux fait de venir avec nous." Alors ils s'assirent, et la discussion sur ce qu'ils avoient vu, recommença. Marie goûtoit fort toutes les idées de Henri, et Rushworth, qui étoit accoutumé à adopter celles

des autres, faisoit chorus. Après quelques minutes de conversation, Marie remarquant une grille en fer qui séparoit le bosquet du park, demanda s'il ne vaudroit pas mieux aller de ce côté là pour dominer une plus grande étendue de terrain et juger de l'effet des plans proposés. Henri saisit cette idée avec beaucoup de vivacité, et insista sur l'impossibilité de rien déterminer sans avoir vu le château de tous les points de vue environnans; mais la grille étoit fermée. Rushworth regrettoit de n'avoir pas pris la clef, et se promettoit pour une autre fois de l'avoir en poche. La fantaisie de miss Bartram devint d'autant plus vive, que la chose paroissoit plus difficile, et il fallut enfin que Rushworth se décidât à aller chercher la clef.

« Comment trouvez-vous Sotherton ?» dit Marie, quand il fut parti. « Là, sans compliment, cela répond-il à ce que vous attendiez ? „

« Mais, oui, pas mal. Il y a de la grandeur. C'est assez beau dans son genre, quoique ce ne fût peut-être pas celui que je préférerois. A vous dire le vrai, » ajouta-t-il en baissant un peu la voix, « je ne reverrai plus cet endroit-ci des mêmes yeux. L'été prochain, tout y sera changé pour moi: et quels

que soient les embellissemens qu'on pourroit y faire, je n'y retrouverai pas le même plaisir.„

Après un moment d'embarras, Marie répondit:" vous autres gens du monde, vous réglez votre opinion sur la mode, et si c'est une chose reconnue, que Sotherton a gagné à ces changemens, vous serez du même avis.„

" Ce n'est pas là la question, » dit Henri en soupirant." D'ailleurs, je ne suis pas un homme du monde autant que vous le supposez; malheureusement pour moi. Je n'ai pas, du moins, cette faculté si commode dans certains cas, d'oublier le passé et de commander au sentiment.„

Il y eut un moment de silence, puis Marie reprit:" vous paroissiez bien gai ce matin pendant la route. Il m'a semblé qu'entre Julia et vous, c'étoit à qui riroit du meilleur cœur.„

" Réellement! avons-nous été si gais?... Oui, c'est vrai. Je m'en souviens à présent; mais je vous jure que je serois bien embarrassé à dire de quoi nous avons ri.... Ah! voici ce que c'est. Je faisois à votre sœur une histoire comique, d'un Irlandais qui étoit palfrenier chez mon oncle.— Elle aime beaucoup à rire, miss Julia.„

"Vous la croyez plus gaie que moi. „

" Plus aisée à amuser, du moins, par conséquent meilleure compagnie, » dit Henri en souriant d'un air significatif." Je gage que je n'aurois point réussi auprès de vous de la même manière. „

" Je suis naturellement aussi vive que ma sœur, mais vous comprenez, que dans ce moment-ci, toutes mes pensées ne sont pas couleur de rose. „

" Ah, sans doute, je le comprends. Vous avez trop de sensibilité pour que la circonstance où vous êtes ne vous rende pas sérieuse. Mais rien au moins ne doit vous attrister.—La perspective qui s'offre à vous est des plus riantes. „

" Ne parlons que de celle qui est en effet sous nos yeux, » interrompit Marie. "Je meurs d'envie de m'élancer dans le parc. Cette barrière m'est insupportable. Je dis comme le serin de Sterne : je ne puis pas sortir.— La clef n'arrive point. » En même temps Marie s'avança vers la grille avec un air d'impatience.

Henri la suivit en disant." Je comprends que pour rien au monde vous ne voudriez franchir cet obstacle sans l'aveu et la protection de Rushworth, car, d'ailleurs, il ne se-

roit pas impossible de se passer de la clef. Il y a là un petit passage où, avec mon aide, vous traverseriez lestement de l'autre côté, si réellement vous en avez la fantaisie et qu'un léger scrupule ne vous arrête pas. „

“ Moi, du scrupule! et pourquoi? Mr. Rushworth n'a aucun droit à le trouver mauvais. Il va être ici dans l'instant, et nous serons encore en vue. Il ne peut manquer de nous atteindre. D'ailleurs, s'il tardoit, miss Price auroit la bonté de lui dire que nous avons pris les devants et qu'il nous trouvera là-bas sous ce gros chêne.—Voyez-vous—vers cette éminence. „

Fanny, qui blâmoit l'étourderie de sa cousine, essaya de la retenir en lui disant: “ mais je vous assure que vous faites une imprudence, chère Marie, vous risquez de vous accrocher à ces pointes de fer. Tout au moins, votre robe est en danger d'être déchirée.— Croyez-moi, attendez encore un moment. „

Marie n'attendit pas même la fin du raisonnement de Fanny, et lui répondit de l'autre côté de la grille. “ Bien obligé de l'avis, chère Fanny, mais voilà qui est fait. Vous voyez que ma robe et moi, nous nous en sommes tirés à merveilles. „

Fanny se retrouva seule de nouveau avec

des réflexions peu agréables. Marie et Crawford, ayant pris une route assez indirecte pour arriver au gros chêne, disparurent bientôt à ses yeux. Edmond et sa compagne ne revenoient point. Fanny auroit cru qu'ils étoient sortis du bosquet, si elle avoit pu se persuader que son cousin, ordinairement si bon et si attentif pour elle, l'eût complétement oubliée dans cette occasion.

Au milieu de sa rêverie, elle entendit des pas précipités et crut que c'étoit Rushworth, mais elle fut surprise de voir Julia toute essoufflée et toute rouge, qui s'écria, en la trouvant seule. "Que faites-vous ici, Fanny? — Et les autres, où sont-ils allés? Je croyois Marie et Crawford avec vous. „

Fanny lui raconta ce qui s'étoit passé. " Belle invention en vérité! Y a-t-il longtemps? on ne les voit plus. Mais ils ne peuvent pas être bien éloignés. Si Marie a passé, je passerai bien, moi; et sans aide même. „

" Mais, attendez donc un moment, Julia. Mr. Rushworth va venir avec la clef. „

" Oh! je ne m'embarrasse pas de cela. J'ai eu mon compte de la famille ce matin. Je viens d'échapper à la mère dans cet instant. Pendant que vous faisiez des idylles ici tout à votre aise, j'ai été en pénitence. Chacun

son tour! — Vous auriez bien pu, ma mignonne, rester un peu avec ces bonnes dames; mais vous avez toujours soin de vous esquiver dans ces cas-là. „

Fanny sentit l'injustice de ce reproche, mais elle passoit à Julia ses momens de caprice, parce qu'ils ne duroient pas. " N'avez-vous point vu Mr. Rushworth? » lui dit-elle.

" Oui, oui! je l'ai vu, courant à perdre haleine, le pauvre garçon! Il n'a eu que le temps de nous dire pourquoi, et où nous le trouverions.

" C'est dommage qu'il aît pris tant de peine pour rien. „

" Quant à cela, c'est l'affaire de Marie. Je ne suis pas obligée de me punir pour ses sottises. La mère m'a assez ennuyée : il n'est pas juste que j'aie encore le fils sur les bras. „

En disant cela, Julia sauta légérement de l'autre côté de la grille, sans écouter Fanny.

L'attente du retour de Rushworth, et le sentiment du tort de Marie occupa Fanny et l'empêcha de penser autant à celui d'Edmond. Elle cherchoit comment elle pourroit adoucir la communication qu'elle avoit à faire à Rushworth, lorsqu'elle le vit arriver. Il parut en effet, très-mortifié, mais son regard seul exprima son mécontentement, et sa surprise.

» Ils

" Ils m'ont prié de vous dire, ajouta Fanny, " que vous les trouveriez là-bas, vers cette petite éminence ou aux environs. „

" Certes! je n'irai pas plus loin, » répondit Rushworth avec humeur." Je ne les aperçois point. Je suis horriblement fatigué. » Il s'assit à côté de Fanny et garda un morne silence. Enfin il lui dit:" trouvez-vous, je vous prie, que ce Crawford soit un personnage si distingué? Il y a des gens qui le vantent d'une manière. . . . . Pour moi, je ne vois rien en lui de si merveilleux. „

" Je suis assez de votre avis, » dit Fanny; " il me semble qu'on exagère son mérite. »

" On dit qu'il est bel homme, par exemple, » ajouta Rushworth, » je voudrois bien savoir ce qu'on peut admirer en lui. Je parie qu'il n'a pas cinq pieds neuf pouces. Ces Crawford ne nous vont point. Tout alloit mieux avant qu'ils vinssent ici. „

Un léger soupir de Fanny répondit à la tirade de Rushworth.

" Si j'avois fait quelque difficulté d'aller chercher cette clef, » continua-t-il, " on auroit pu dire que c'étoit ma faute, mais au moment où elle l'a voulu, je me suis mis à courir. „

" Rien ne pouvoit être plus obligeant que

votre procédé, et vous avez surement fait toute la diligence possible, mais il y a loin d'ici au château, et vous savez que lorsqu'on attend, les minutes semblent des quarts d'heure. „

Rushworth un peu calmé, se laissa enfin persuader d'aller chercher Marie; et Fanny se mit aussi en mouvement pour retrouver ses premiers compagnons. Ils s'annoncèrent par des éclats de rire, et au détour d'un sentier, elle les rencontra. Il étoit évident que le temps avoit passé pour eux d'une manière fort agréable, et qu'ils ne s'étoient point aperçus que leur absence eût été aussi longue.„

L'heure du dîner rassembla les convives, et Fanny s'aperçut bientôt, en regardant Julia et Ruswhorth, qu'elle n'étoit pas la seule qui eût éprouvé des mécomptes dans cette journée.

Comme on avoit une course de dix milles à faire pour retourner à Mansfield-Park, l'intervalle qui suivit le dîner jusqu'au départ ne fut pas long. Mistriss Norris se fit pourtant un peu attendre, parce qu'elle avoit saisi l'occasion de se faire de bons amis de la gouvernante et du jardinier, ensorte qu'elle emportoit force recettes, des œufs de faisans, des grains pour son jardin, et d'autres bagatelles de ce genre. Enfin on prit congé. Henri

s'approcha de Julia, et lui dit: " j'espère, obtenir de vous la même faveur que ce matin, si vous ne craignez pas que l'air soit trop frais à l'heure qu'il est. » Julia, surprise agréablement de cette proposition, ne se fit pas trop presser. Marie fit un peu la mine mais la conviction d'être au fond la personne préférée lui fit prendre cette petite mortification en patience.

" Éh bien, Fanny, » dit mistriss Norris en entrant dans l'avenue de Mansfield-Park, " avouez que voilà une réunion de plaisirs comme vous n'en avez eu guères dans votre vie. Vous pouvez nous remercier, votre tante Bartram et moi, pour vour avoir ménagé ce jour de fête. „

„ Mais vous même, ma tante, » dit Marie, « vous n'avez pas mal employé votre temps et vous revenez chargée d'une quantité de bonnes choses. — Ce que je sais du moins, c'est qu'il y a un certain panier qui m'a écorché le coude tout le long du chemin. „

„ Ah ! ce sont des plantes de bruyère que ce brave jardinier a voulu absolument me faire prendre, mais si cela vous gêne, ma chère, je vais le prendre sur mes genoux. — Fanny se chargera de ce petit paquet. — Prenez bien garde, mon enfant; ne le laissez pas tomber. C'est un de ces petits fromages

à la crême comme celui que nous avons mangé à dîner. — Cette pauvre mad. Whitaker, m'a tellement pressée d'en emporter un qu'il n'y a pas eu moyen de lui refuser. Quel trésor que cette femme pour madame Rushworth ! — On n'a pas d'idée de l'ordre et de l'économie qu'elle maintient dans la maison. — C'est là que les domestiques sont sur un bon pied. — Prenez garde au fromage Fanny. — Elle a mis dehors deux femmes-de-chambre qui se donnoient les airs de porter des robes de perkale blanche. — A présent donnez-moi seulement le panier. Je puis me tirer d'affaires toute seule. „

„ Qu'est-ce donc que vous avez encore attrapé là, ma tante ? » dit Marie.

» Attrapé ! ma chère. — Ce sont des œufs de faisans. Il a bien fallu les prendre. La bonne dame Whitaker les a mis de force dans la voiture. Quand elle a su que je vivois seule, elle m'a assuré que ces petites bêtes me seroient une ressource infinie. Je les ferai couver à la meilleure de mes poules, et si je réussis, vous en aurez dans votre basse-cour.„

Quand mistriss Norris eut cessé de parler, il y eut un silence complet. On étoit fatigué, et il auroit été difficile à chacun de dire si le plaisir ou la peine l'avoit emporté dans cette journée.

(La suite à un autre Cahier.)

TABLE DES ARTICLES

DU 58e VOLUME

de la division, intitulée : LITTÉRATURE.

EXTRAITS.

N. B. *Il y a une erreur de pagination dans ce volume. Les pages 205 jusqu'à 228 sont répétées.*

Fin du 58e *Volume de la partie, intitulée:*
LITTÉRATURE.

